

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt in Halle

LES COMEDIES DE TERENCE TRADUITES EN FRANÇOIS

PAR MADAME

DACIER.

TROISIEME EDITION
CORRIGÉE TRES-EXACTEMENT ET AUGMENTÉE DE QUELQUES LETTRES TRES-UTILES

PAR

MARTIN DESCHNER,
MAITRE EN PHILOSOPHIE.

TOM. I.

A FRANCFOURT ET A LEIPSIC,
Chez ERNESTE GOTTLIEB KRUGE
MDCCXXIII

KŒN.P.R.FR.
UNIVERS.
ZV HALLE

AU LECTEUR

TOut le monde demeure d'accord, que la langue françoise est si necessaire aux gens de lettres, qu'ils ne sauroient s'en passer. Tous les meilleurs Auteurs Grecs & Latins sont traduits en françois, & les œuvres dont les savans de cette nation enrichissent tous les jours le monde ne seroient d'aucun usage à un Allemand sans la connoissance de cette langue. Parmi tant de traductions celle des Comédies de TERENCE n'est pas la moindre, au contraire elle est si estimée en Allemagne, qu'on n'en sauroit fournir assez d'Editions pour satisfaire au goût du public. Il est vrai, que les Editions de Paris & d'Amsterdam sont incom-

parables, mais elles sont un peu trop cheres, & pour ce qui est de celle, qui a été imprimée à Boudissin, elle est remplie de tant de fautes, qu'à peine y peut-on trouver une ligne qui soit correcte. On s'est donc resolu d'offrir au Lecteur une nouvelle Edition, où l'on a fait tous ses efforts pour la rendre digne d'un ouvrage comme celui-ci, en ajoûtant non seulement toutes les remarques françoises, qui servent beaucoup à l'intelligence de ces Comédies, mais aussi en corrigeant toutes les fautes, qui s'y étoient glissées, & en se servant de l'ortographe moderne. Au reste on croit être inutile de faire ici l'éloge de Madame Dacier, puisque sa renommée n'est déja que trop connue par les ouvrages qu'elle a donnez au public; on recommande seulement au Lecteur de les lire avec assiduité, & il en tirera assez de profit.

A PRE-

PREFACE
DE
MAD. DACIER.

CEux qui ont vu les louanges que j'ai données à PLAUTE dans la Préface que j'ai faite sur cet Auteur, & qui verront celles que je vais donner à TERENCE, m'accuseront peut-être d'être tombée dans le défaut des faiseurs de Panégyriques. Mais pour peu qu'on veuille lire ces deux Préfaces avec aplication, j'espere qu'on ne me fera pas ce reproche, & qu'on entrera dans des sentimens peu differens des miens.

Il est certain qu'il n'y a rien de plus difficile que cette espece de critique qui consiste à juger d'un

des hommes, & à faire voir les avantages qu'ils ont les uns sur les autres. Il y a tant d'égards à observer, tant de raports à unir, tant de differences à peser, que c'est une chose presque infinie; & il semble que pour s'en bien aquiter il faudroit avoir un esprit superieur à ceux dont on juge, comme il est nécessaire que la main qui se sert d'une balance soit plus forte que les choses qu'elle veut peser. Cela étant, on ne doit pas attendre de moi une comparaison exacte & achevée de TERENCE & de PLAUTE; tout ce que je puis faire, c'est d'examiner en général les avantages sensibles qu'ils ont chacun en particulier.

J'ai dit que PLAUTE avoit plus d'esprit que TERENCE, & qu'il étoit au dessus de lui par la vivacité de l'action, & par le nœud des intrigues; & enfin qu'il

qu'il fait plus agir que parler ; au lieu que TERENCE fait plus parler qu'agir. C'eſt ce que les plus zèlez partiſans de TERENCE ne ſauroient conteſter ; & s'il y en avoit qui ne vouluſſent pas tomber d'accord d'une vérité ſi claire, il n'y auroit pour les convaincre qu'à faire jouer une Piéce de PLAUTE, & une de TERENCE, je ſuis perſuadée que l'une attacheroit plus que l'autre, & ſurprendroit toujours davantage le ſpectateur par la nouveauté & par la varieté de ſes incidens. Voila les grandes qualités qu'on ne ſauroit diſputer à PLAUTE. Mais comme les hommes ne ſavent donner ordinairement que des louanges excluſives, ils croient que quand on donne à quelqu'un l'avantage en quelque choſe, on le préfere en tout. C'eſt un préjugé fort injuſte ; chacun a ſes vertus ; & comme

il n'y a rien de plus vaſte que la Poëſie en général, & en particulier que la Poëſie Dramatique, il n'y a rien auſſi où les hommes aient des talens plus divers, & où ils réüſſiſſent plus differemment. Les uns manient bien un ſujet, & ſavent nouer & dénouer une intrigue. Les autres excellent à repréſenter les paſſions. Celui-ci ne ſait que peindre les mœurs, celui-là reüſſit à certains caracteres, & eſt malhûreux en d'autres. En un mot il en eſt du Théatre comme de la Peinture, où les uns ſont bons pour l'ordonnance, les autres pour les attitudes; celui-ci pour le coloris, & celui-là pour la beauté des figures.

TERENCE eſt châtié dans ſa compoſition, & ſage dans la conduite de ſes ſujets. Veritablement il n'a pas cette vivacité d'action, & cette varieté d'inci-

dens

dens qui enflâment la curiosité, & qui jettent l'esprit dans l'impatience de savoir de quelle maniere se fera le dénoûment. Mais il donne des plaisirs plus fréquens & plus sensibles, s'il ne fait pas attendre avec impatience la fin des avantures, il y conduit d'une maniere qui ne laisse rien à desirer, parce que l'esprit & le cœur sont toujours également satisfaits, & que chaque Scene, ou pour mieux dire, à chaque Vers on trouve des choses qui enchantent & que l'on ne peut quitter. On pourroit comparer ces Pieces à ces Romans qui par des chemins fort couverts & desagréables, menent quelquefois dans des lieux enchantez, où tous les sens sont ravis. Mais on peut dire que ces lieux enchantez, presque tous aussi beaux les uns que les autres, ne troublent à chaque pas

dans TERENCE, où une seule Scene m'amuse agréablement tout un jour; & je ne sai si aucun autre Poëte a jamais su trouver ce secret.

C'est sans doute par cette raison que les Anciens ont tous donné à TERENCE cette louange dont parle HORACE;

Vincere Cæcilius gravitate,
Terentius arte.

Car il est vrai que jamais homme n'a eu plus d'art que lui; mais cet art est si bien caché, qu'on diroit que c'est la Nature seule qui agit, & non pas TERENCE.

Un effet merveilleux de cet art où il excelle, c'est la peinture des mœurs: jamais personne ne les a si bien peintes. C'est une vérité que les Anciens ont reconnue. VARRON a dit: *in argumentis* Cæcilius *posset palmam, in orbe sin* Terentius. „CÆCILIUS remporte le prix dans

„tous

„tous les autres Poëtes pour ce „qui regarde la disposition des „sujets, & TERENCE pour ce „qui regarde la peinture des „mœurs.

Pour réüssir dans cette peinture, il faut avoir une expérience consommée avec une connoissance parfaite de tous les mouvemens de l'ame. Il n'y a qu'un grand Philosophe qui en soit bien capable; & c'est un des plus grands efforts de l'esprit humain. Les Maitres de l'Art nous disent souvent, qu'il n'y a rien de plus difficile dans la Poësie, que d'exprimer les mœurs, cela est encore plus difficile dans la Poësie Dramatique; il est facile d'en voir la raison.

Il y a des manieres différentes de peindre les mœurs: car comme ARISTOTE l'a fort bien remarqué, ou vous faites les hommes comme ils sont, ou vous

les faires pires, ou vous les faites meilleurs. De ces trois manieres les deux dernieres ſont, à mon avis, les plus faciles & les plus imparfaites ; car comme vous ne ſuivez alorſque votre idée, moi qui n'ai pas la même idée que vous, je ne puis juger de la perfection de votre ouvrage, parce que je n'ai point de modele ſur quoi je puiſſe juger de la reſſemblance de vos portraits. Il n'en eſt pas de même de celui qui fait les hommes comme ils ſont, tout le monde a en ſoi, ou devant les yeux l'original qu'il a voulu copier, chacun en peut juger par ſoi-même, & c'eſt ce qui en fait la difficulté. C'eſt pourquoi ARISTOTE a eu raiſon de s'attacher particulierement à donner ſur cela des préceptes, & à faire voir ce que c'eſt que *morata oratio*. TERENCE regne ſans rival dans cette partie ; car il peint toujours

les hommes au naturel, & par là il s'eſt engagé, ſi je l'oſe dire, à rendre raiſon de ſes peintures, non ſeulement à ſon ſiécle, mais à tous les ſiécles; & ce n'eſt pas l'entrepriſe d'un eſprit borné.

Sur le paſſage que j'ai cité de VARRON, *in argumentis* Cæcilius *palmam poſcit, in ethesin* Terentius; les Savans demandent lequel c'eſt des deux que VARRON préfere. Si l'on ſuit le ſentiment d'ARISTOTE, on préférera toujours celui qui diſpoſera bien un ſujet, à celui qui peindra bien les mœurs; car ce Philoſophe fait conſiſter la principale partie du Poëme Dramatique dans la diſpoſition du ſujet, & il met la peinture des mœurs au ſecond rang. VARRON préfere donc CECILIUS à TERENCE, au moins c'eſt ainſi qu'HEINSIUS, ſavant Critique, l'a décidé. Il eſt dangereux

de s'opposer à cette décision, si elle est fondée sur le texte formel d'ARISTOTE, arbitre souverain dans cette partie, mais je prendrai la liberté de dire que HEINSIUS n'a pas fait assez d'attention au texte d'ARISTOTE sur lequel il s'est appuyé. Ce Philosophe dans ce Chapitre * ne parle point du tout du Poëme Dramatique en général, il parle de la Tragédie en particulier. *Parlons presentement de la Tragédie*, dit-il: *L'imitation d'une action, c'est proprement la fable, car j'apelle fable la composition des choses*, &c. *la plus importante partie de la Tragédie, c'est la fable.* Et cela est certain. Un Poëte Tragique, qui dressera bien sa fable, c'est à dire, qui constituera bien son sujet, sera préférable à celui qui peindra fidelement les mœurs. Comment ne le seroit-il pas? La Tragédie ne

* *Chap. VI. de sa Poëtique.*

ne peut subsister sans fable, sans sujet, sans action ; mais elle peut subsister sans mœurs, comme l'a décidé le même ARISTOTE. *Ajoutez à cette vérité*, dit-il, *qu'il ne sauroit y avoir de Tragédie sans action, & qu'il peut y en avoir sans mœurs. En effet, il n'y a point de mœurs dans la plupart de nos Poëtes modernes.* En un mot, dans la Tragédie, la Fable, c'est à dire le sujet, ou la composition des choses, est le principal, les mœurs ne tiennent que le second rang; mais je suis persuadée que c'est tout le contraire dans la Comédie; les mœurs sont ce qu'il y a de plus important. Il faut bien que cela soit, puis qu'on a toujours préféré TERENCE, non seulement à CECILIUS, mais à tous les autres Poëtes. *Terentio non similem dices quempiam!* D'où cela venoit-il? Cela ne venoit pas de

la disposition des sujets, puisque de ce côté-là d'autres l'emportoient sur lui. Cela venoit uniquement de la fidele peinture des mœurs, & par conséquent cette peinture des mœurs est ce qu'il y a de principal dans la Comédie. Pour moi je sai bien que je préférerois toujours un Poëte qui n'excelleroit pas dans cette partie, & qui excelleroit dans l'autre : c'est à dire que j'aimerois mieux une Comédie dont le sujet ne seroit pas merveilleusement bien conduit, pourvû que les fautes n'en fussent pas grossieres ; & dont les caracteres fussent admirablement bien peints. En un mot j'aimerois mieux TERENCE que CECILIUS ; & je crois même que l'on pourroit justifier ce goût par la Peinture. Toutes les figures bien finies & naturelles feront excuser dans un Tableau les défauts de l'or-

l'ordonnance ; mais je ne sai si l'ordonnance la plus belle & la plus réguliere pourroit faire excuser les défauts des figures. Je ne propose pas cela comme un sentiment que l'on doive suivre, je dis seulement mon gout, bon ou mauvais. Cependant je suis persuadée, que si on lisoit un fragment qui nous reste d'une Piéce de CECILIUS, intitulée, PLOCIUM, qu'il a traduite de MENANDRE ; & qu'on prît la peine de le conferer avec son original (car AULU-GELLE nous a conservé l'un & l'autre ;) on seroit convaincu qu'il n'y a pas de plus grands defauts dans les Comédies que ceux qui sont contre les mœurs & les caracteres.

Un autre grand avantage que TERENCE a sur PLAUTE, c'est que toutes ses beautés contentent l'esprit & le cœur ; au lieu que la plupart des beautés de

PLAU-

PLAUTE ne contentent que l'esprit. Et cela est très-different ; l'esprit est borné, & par conséquent il n'est pas difficile de le satisfaire : mais le cœur n'a point de bornes, & par cette raison il est très-mal aisé de le remplir. Et, à mon avis, c'est là une des plus grandes louanges qu'on puisse donner à TERENCE.

Les préceptes & les sentences, que les *Grecs* appellent διανοίας, sont encore plus nécessaires dans la Comédie que dans la Tragédie ; mais il n'est pas aisé d'y réüssir, parcequ'il faut se tenir dans les bornes d'une simplicité toujours trop resserrée pour des esprits vifs & impetueux. Cela est si vrai, que la plupart des Sentences de PLAUTE ne sauroient entrer dans l'usage de la vie civile ; elles sont enflées & pleines d'affectation : au lieu que dans TERENCE il n'y en a pas une qui

qui ne soit proportionnée à l'état de celui qui parle, & qui dans le commerce du monde ne puisse trouver sa place à tous momens. Il étoit si délicat sur cela, que lors qu'il emploie des Sentences qu'il a prises dans les Poëtes Tragiques, il prend grand soin de les dépouiller de cet air de grandeur & de majesté qui ne convient point à la Comédie; & j'ai souvent pris plaisir à considerer les changemens qu'il y fait, & à voir de quelle maniere il les transpose, pour ainsi dire, sans leur faire rien perdre de leur beauté.

Les plaisanteries & les railleries doivent être inséparables de la Comédie. J'ai assez parlé de celles de PLAUTE, il est certain qu'il en a de fines & de délicates; mais il en a aussi de fades & de grossieres. On peut dire en général que les plaisan-

te-

teries sont pour l'esprit ce que le mouvement est pour le corps: comme le mouvement marque la legereté, ou la pesanteur des corps; les Plaisanteries marquent la vivacité ou la pesanteur de l'esprit. Toutes les plaisanteries de TERENCE sont d'une legereté, s'il m'est permis de me servir de ce terme, & d'une politesse infinie: Véritablement elles ne font pas rire de ce rire qu'HOMERE appelle ἄσβεστον ἰὴν *extinguible*, c'est à dire, qui ne finit point. Mais ce rire n'est pas le but de la Comédie, & je sai bon gré à ARISTOTE de l'avoir défini, *une difformité sans douleur qui corrompt une partie de l'homme sans lui faire mal*. C'est pourquoi PLATON condamne ce rire immoderé, & blâme fort HOMERE d'avoir attribué aux Dieux une passion qui n'est pas même pardonnable aux hom-

heureux. Si TERENCE suit par tout les maximes des Platoniciens, qui veulent que toutes les railleries, & toutes les plaisanteries soient autant de graces; & il en vient à bout si heureusement, que dans ses mots mêmes les plus libres, si on en excepte deux ou trois qu'il fait dire à un Capitaine fort grossier, il n'y a rien que les personnes les plus scrupuleuses, les plus réservées, & les plus polies ne puissent dire. Les graces ne font jamais rire, mais le plaisir qu'elles font n'est pas moins sensible que celui que cause ce rire extravagant.

Le premier peut être comparé au plaisir interieur dont on est rempli quand on regarde un tableau où la nature est parfaitement bien imitée, & d'autre est entierement semblable au sentiment que l'on a quand on voit

des

des groteſques; ce n'eſt que leur irrégularité vicieuſe & leur monſtrueuſe difformité qui cauſent à l'eſprit ces mouvemens convulſifs que le vulgaire prend mal à propos pour les effets du plaiſir. En un mot, il n'y a que le ridicule qui faſſe rire, l'agréable eſt toujours ſérieux, & entre l'agréable & le ridicule il y a une diſtance que l'on ne ſauroit meſurer. TERENCE eſt donc en cela un modele achevé, & je ne connois que PLATON qui lui ſoit comparable.

Venons préſentement au ſtile. Il eſt certain que le ſtile de PLAUTE eſt très-pur & très-agréable, & de ce côté-là il y a un grand profit à faire dans la lecture de ſes Comédies. VARRON n'a pas fait difficulté de lui donner le prix du ſtile ſur tous les autres Poëtes, & ſur TERENCE même, *in ſermonibus palmam poſcit Plautus*, & il

dit ailleurs qu'ELIUS STILO soutenoit que si les Muses avoient parlé Latin, elles auroient parlé comme PLAUTE. Mais je suis persuadée que ce jugement d'ELIUS STILO & de VARRON venoit de l'amour qu'ils avoient pour l'antiquité, dont PLAUTE avoit retenu beaucoup de façons de parler que ces grands hommes étoient bien-aises de voir revivre dans ses Comédies. Il est certain que le stile de PLAUTE est plus riche que celui de TERENCE, mais il n'est pas si égal ni si châtié. Il est trop enflé en certains endroits, & en d'autres il est trop rampant, au lieu que celui de TERENCE est toujours égal, *puroque simillimus amni.* Et l'on peut dire que dans toute la Latinité il n'y a rien de si noble, de si simple, de si gracieux, ni de si poli, rien enfin qui lui puisse être comparé pour le

Dia-

Dialogue ; c'eſt une vérité que l'on ſentira ſi on le compare avec les Dialogues de CICERON ; ces derniers ſont durs, ſi l'on oſe parler ainſi des Ouvrages d'un homme qui, à tout prendre, eſt au deſſus de tout ce que nous connoiſſons, les caracteres y ſont confondus, ou plutot ce n'eſt qu'un même caractere qu'il donne à tous les Acteurs qu'il introduit. Que BRUTUS, LÆLIUS, CATON, FANNIUS ou d'autres parlent, c'eſt toujours CICERON que l'on entend parler ; au lieu que dans TERENCE, outre la douceur & le naturel que l'on y trouve partout, il y a une varieté merveilleuſe ; enfin c'eſt le ſeul qui a ſu imiter les graces & la ſimplicité du Dialogue de PLATON.

Une choſe encore très-conſiderable, c'eſt que plus on lit ces Comédies, plus on les trouve bel-

belles, & que les esprits sublimes en sont plus charmez que les médiocres. Mais ce n'est pas encore assez, JOSEPH SCALIGER a eu raison de dire que les graces de TERENCE sont sans nombre, & qu'entre les plus Savans à peine s'en trouvera-t-il de cent un qui les découvre. En effet ces graces merveilleuses échapent aux yeux des plus fins, car on peut dire de chaque Vers ce que TIBULLE disoit de toutes les actions de sa Maitresse:

Componit furtim subsequiturque decor.

C'est pourquoi aussi, comme HEINSIVS l'a fort bien remarqué, ces Comédies demandoient des Acteurs très-habiles, car il n'y a presque pas un mot, pas une syllabe, qui ne renferme un sentiment délicat qui a besoin

d'être soûtenu d'une action très-fine. Mais quelques louanges que nous donnions aujourd hui à TERENCE, nous ne saurions rien dire qui approche de l'éloge qu'on lui a donné de son tems ; car AFRANIVS, qui étoit lui-même grand Poëte Comique, & à qui HORACE rend ce témoignage si avantageux :

Dicitur Afrani toga convenisse Menandro.

a reconnu & publié qu'il n'y avoit rien d'égal à TERENCE.

Terentio non similem dices quempiam.

Il n'en faut pas davantage pour détruire le jugement peu judicieux que JULES SCALIGER a fait de TERENCE, quand il a dit que ce n'est qu'à notre seule ignorance qu'il doit toute sa réputa-

putation, *hic noſtrâ miſeriâ magnus factus eſt.*

Ces grandes beautés de TERENCE avoient fait croire que SCIPION & LÆLIUS, qui l'honoroient de leur amitié & de leur confidence, avoient plus de part que lui à ſes Comédies. C'eſt ce que ſes ennemis lui reprochoient tous les jours, & il ne ſe mettoit pas fort en peine de refuter ce reproche. Pour moi, je ne doute nullement que TERENCE ne tirât de grands ſecours de la familiarité de ces grands hommes; dans toutes ces Pieces il regne un certain air de politeſſe, de nobleſſe & de ſimplicité, qui peut bien faire croire que ce n'eſt pas là tout à fait l'Ouvrage d'un AFRIQUAIN.

C'eſt cette politeſſe, cette nobleſſe & cette ſimplicité qui m'ont rebutée cent fois, & qui

m'auroient fait enfin renoncer entierement au deſſein de le traduire, ſi la paſſion que j'ai pour notre Langue ne m'avoit rendue plus hardie que je ne le ſuis naturellement. J'ai cru que ce que SCIPION, LÆLIUS & TERENCE ont dit ſi poliment en Latin, pouvoit être dit en François avec la même politeſſe, & que ſi je n'en venois à bout, ce ne ſeroit pas la faute de notre Langue ; elle nous a donné des Ouvrages, que les Graces, qui ne vieilliſſent jamais, feront toujours paroître nouveaux, & qui ſeront l'admiration de tous les ſiecles. Cette penſée m'a fait paſſer ſur toutes les difficultés que je trouvois à ce deſſein, & j'ai enfin achevé cette Traduction malgré la défiance où j'étois de moi-même. Je ne ſai quel jugement en fera le Public, elle

elle ne plaira peut être pas à ces Critiques pointilleux, qui comptent les mots & les ſyllabes du texte, & qui veulent que la traduction y réponde mot pour mot. La mienne n'eſt pas faite pour ces gens-là; je m'éloigne le moins que je puis du texte, perſuadée que quand on peut dire ce que TERENCE a dit, & comme il l'a dit, il eſt impoſſible de faire mieux, & que c'eſt la perfection. Mais comme le genie & le tour des Langues ſont differens, la nôtre ne peut pas toujours ſuivre TERENCE. J'ai donc été obligée de chercher les beautés de notre Langue, comme il a cherché les beautés de la ſienne. Il m'a enſeigné lui-même à prendre cette liberté, & en le traduiſant je n'ai fait que ſuivre ſon exemple. S'imagine-t-on que quand il a traduit MENAN-

DRE & APOLLODORE, il ſe ſoit attaché ſcrupuleuſement aux mots ? Il ſeroit bien facile de faire voir qu'il ne l'a pas fait. Il a ſuivi les mots, quand en les ſuivant il a trouvé les graces de ſa Langue, & qu'il a pu parler naturellement ; partout ailleurs il a négligé les termes pour ne s'attacher qu'au ſens. C'eſt ce que j'ai fait en certains endroits, & quand je n'ai pu faire autrement. Mais ce n'eſt peut-être pas tant ma Traduction que j'ai à défendre, que tout le deſſein de l'Ouvrage. Il pourra y avoir des gens aſſez ſcrupuleuſement religieux, pour trouver mauvais que j'aie voulu traduire TERENCE entier & tel qu'il eſt, ſur-tout après qu'un homme de pieté & de merite a cru qu'il ne lui étoit permis de le traduire qu'en y faiſant de grands changemens & des

des aditions même très-considerables. Il eſt certain, comme l'a dit ce ſavant homme, que QUINTILIEN ne vouloit qu'on lût MENANDRE aux enfans, que lors que cette lecture ne pourroit plus nuire à la pureté de leurs mœurs. *Nam cum mores in tuto fuerint, Comœdia inter præcipua legenda erit, de* Menandro *loquor.* „Car „lors qu'on n'aura plus rien à „craindre pour leurs mœurs, il faut „leur lire ſur toutes choſes la Co„médie, je parle de MENANDRE.

Il y a trois choſes à remarquer ſur ce paſſage de QUINTILIEN: la premiere, que ce qu'il dit de MENANDRE ne peut convenir à TERENCE, qui eſt beaucoup plus modeſte & plus retenu; car hors deux ou trois Vers, il eſt certain que dans ces ſix Comédies il n'y a rien qui paſſe les bornes de l'honnêteté.

La ſeconde, c'eſt que quand même QUINTILIEN auroit parlé de la Comédie en général, cela n'auroit pu être appliqué à TERENCE, mais à un grand nombre de piéces de Théatre qu'on avoit alors, & qui pouvoient aſſûrément corrompre les mœurs; comme par exemple les Comédies d'AFRANIUS, les Mimes de LABERIUS, &c.

La troiſiéme reflexion que je fais ſur ce paſſage de QUINTILIEN, c'eſt que je veux qu'il ait défendu la Comédie aux enfans juſqu'à un certain âge; mais a-t-il jamais dit qu'en attendant qu'on pût leur donner MENANDRE & TERENCE comme ils ſont, il faloit les leur donner alterés & corrompus par des aditions & par des changemens qui défigurent leurs pieces? c'eſt ce que j'ai de la peine à croire. En ve-

vérité, c'eſt porter les ſcrupules trop loin.

Pour moi, j'ai cru que je pouvois traduire des Comédies que les Peres de l'Egliſe ont lues avec ſoin, & citées avec éloge.

Voila ce que j'ai cru être obligée de dire en paſſant pour juſtifier mon deſſein ; cela n'empêche pas que je ne rende juſtice à la Traduction de ce Savant homme, elle eſt pleine de bonnes choſes, & l'on voit bien qu'il a ſenti la plupart des difficultés.

Je ne parlerai point ici de toutes les autres Traductions Françoiſes qui ont été faites de ce Poëte. Je n'ai pas eu la patience de les lire d'un bout à l'autre, mais j'en ai aſſez vu pour plaindre le ſort de TERENCE, d'avoir à ſes côtez des compagnes ſi indignes de lui, & quand je voi

cet assortiment bizarre, je ne puis m'empêcher de dire ce qu'Horace disoit des mariages mal assortis.

Sic visum Veneri cui placet impares
Formas atque animos sub juga aenea
Sævo mittere cum joco.

„Telle a été la volonté de Venus, „qui prend un cruel plaisir à mettre sous un joug d'airain des „sujets fort differens & des esprits „incompatibles.

Sous le regne de Charles IX. le Poëte Le Baïf fit une traduction de l'Eunuque en Vers, c'est la seule qui m'ait fait plaisir. Elle est très-simple & très-ingenieuse, & si l'on en excepte une vingtaine de passages, où le Traducteur n'a pas bien pris le sens, tout le reste est très-hûreusement traduit.

TERENCE a auſſi été traduit en Italien, j'en ai vu une traduction imprimée à VENISE; & tout ce que j'en puis dire, c'eſt que le Traducteur n'a pas ſu profiter de tous les avantages de ſa Langue, qui eſt plus propre qu' aucune autre â rendre les graces de l'original. L'Italien a preſque tous les mêmes mots que le Latin, & les mêmes libertés pour l'arrangement. Mais ce qui lui a fait attraper de certains endroits aſſez hûreuſement, l'a fait tomber en d'autres d'une maniere fort groſſiere, car partout où il y a quelque difficulté, il la laiſſe toute entiere en ſe ſervant des mêmes mots & du même tour, & dès le moment qu'il s'ingere de mettre des ſynonymes, il ne manque jamais de prendre le méchant parti.

Outre cette Traduction entiere de TERENCE en Italien,

il en a été fait une de la seconde Comédie sous un autre nom, car on l'a apellée LA MORA du nom de l'Esclave Ethiopienne. Il y a de très-bonnes choses dans cette Traduction ; mais l'Auteur y a pris tant de libertés, que souvent on cherche inutilement TERENCE dans TERENCE même. De plus il l'a remplie de trop de proverbes de son païs. A cela près, l'ouvrage est bon, & sans LE BAÏF, il me paroit que les Italiens auroient de ce côté-là l'avantage sur les FRANÇOIS.

Tant de savans hommes ont travaillé sur TERENCE, qu'il semble que pour les remarques ils ne peuvent avoir rien laissé à faire. Cependant nous n'avons pas encore un bon TERENCE; tout ce grand nombre de longs Commentaires que l'on a faits sur cet Auteur ne contenteront jamais

jamais les esprits solides & polis. Ce n'est pas qu'on n'y trouve de fort bonnes choses, mais elles sont si mêlées de choses mauvaises & inutiles, qu'en vérité cela dégoute de les lire, & d'y mettre un tems qu'on peut beaucoup mieux employer. Souvent même on ne hazarde pas seulement son tems, on hazarde encore son esprit & son gout, que l'on se met en danger de corrompre par cette lecture. Car il y a beaucoup de ces Commentaires qu'il est bien difficile de lire impunément, & l'on seroit trop hûreux si l'on en étoit quitte pour l'ennui quils donnent. Je ne mets pas dans ce nombre un TERENCE que l'on a imprimé à ROÜEN depuis plusieurs années, avec des Remarques fort courtes; on n'en sauroit trouver un plus propre

pour les enfans, l'Auteur a fait un choix très-judicieux de tout ce qu'il y a de meilleur dans les autres Commentaires.

De tous les Commentateurs, DONAT seroit sans contredit le meilleur, si nous l'avions tout entier, mais il ne nous en reste que quelques fragmens qui ont été même alterez & corrompus par des aditions que des ignorans y ont faites ; on ne laisse pas d'y trouver des traits excellens qu'on ne sauroit assez louer, & qui ne peuvent qu'augmenter le regret que nous avons de ce qui s'est perdu.

Quand PLATON & CICERON raportent des passages des anciens Poëtes pour en faire voir les beautés, il n'y a personne qui ne soit surpris des graces qu'ils y découvrent, il semble, s'il m'est permis de parler ici poëtiquement,

ment, qu'ils faſſent ſur nos yeux le même effet que VIRGILE dit que VENUS fit ſur ceux d'ENÉE, pour lui faire apercevoir les Dieux qui détruiſoient TROIE; & que ces hommes incomparables diſſipent des nuages épais qui les couvroient auparavant. C'eſt ce que DONAT avoit parfaitement bien imité dans ſes Commentaires. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui travaillent ſur les Anciens tâchaſſent de ſuivre la même idée, & qu'avec le deſſein d'éclaircir les difficultés, ils euſſent auſſi en vue de faire connoître toutes les beautés les plus conſiderables. En un mot, ils devroient travailler à plaire à l'eſprit, & à toucher le cœur, & mêler ainſi l'agréable avec l'utile.

Mon pere avoit fait imprimer un TERENCE pour revoir le texte, & pour en faire une édition plus

plus correcte que toutes les autres. Il l'avoit accompagné de quelques Remarques, en attendant qu'il pût faire un Commentaire entier ſur cet Auteur. Ceux qui aiment ce Poëte ont aſſûrément bien perdu, qu'il n'ait pas eu le tems d'exécuter ce deſſein. Par tout mon travail je ne ſaurois jamais reparer la perte que l'on a faite. J'ai pourtant tâché de ſuivre ſes vues, & de profiter le mieux qu'il m'a été poſſible des ſecours qu'il m'a donnés.

Je ſuis perſuadée que bien des beautés de l'original m'ont échapé, mais quand j'aurois été capable de les voir toutes & de les faire remarquer, je ne l'aurois pourtant pas fait; car outre que cela auroit trop groſſi cet Ouvrage, il y a des choſes que l'on doit laiſſer ſentir à ſes Lecteurs.

D'ail-

D'ailleurs une Traduction exacte doit servir de Commentaire pour ce qui regarde la Langue, les peintures & les sentimens, surtout dans les Comédies qui sont faites pour tout le monde. C'est pourquoi aussi je n'ai rien négligé pour rendre ma Traduction la moins imparfaite qu'il m'a été possible, & je n'ai fait des remarques que sur les endroits qui en avoient absolument besoin, & que la Traduction seule n'auroit pu faire entendre. Comme TERENCE est beaucoup moins vif & plus reglé que PLAUTE, il ne donne pas lieu à tant d'éclaircissemens que ce dernier qui en demande à chaque Vers, & souvent à chaque mot. Mais quelque peu de remarques que j'aie fait dans cet Ouvrage, j'espere que l'on n'y trouvera pas de difficulté considerable qui puisse arrêter.

Au

Au lieu des Examens que j'ai faits ſur PLAUTE, je me ſuis contentée ici de mêler dans les Remarques les obſervations ſur la conduite du Théatre, & d'y rendre raiſon des changemens que j'y ai faits pour la diviſion des Scenes & des Actes. C'eſt une choſe étonnante, que des Comédies que les plus ſavans hommes ont toujours eu entre les mains depuis tant de ſiecles, ſoient encore aujourd'hui dans une ſi grande confuſion, qu'il y ait des Actes qui commencent où ils de doivent point commencer, je veux dire avant que le Théatre ſoit vuide. J'ai corrigé ce deſordre, & j'eſpere qu'en faveur des beautés naturelles que j'ai rendues à TERENCE par ce changement, on excuſera les defauts qu'on trouvera dans tout mon Ouvrage.

Je

Je n'ai pas jugé à propos de changer l'ordre des Comédies, quoi qu'elles ne ſoient pas rangées ſelon les tems. Car voici comme elles devroient être diſpoſées.

L'ANDRIENE.

L'HECYRE, ou la Belle-mere.

L'HEAUTONTIMORUMENOS, c'eſt à dire celui qui ſe punit lui-même.

L'EUNUQUE.

LEPHORMION.

LES ADELPHES, c'eſt à dire les Freres.

J'ai voulu examiner d'où étoit venu le renverſement de cet ordre ; & après y avoir bien penſé, j'ai trouvé qu'il étoit fort ancien, & qu'on avoit ſans doute ſuivi en cela le jugement de VOLCATIUS SEGIDITUS, qui dans le Traité qu'il avoit fait des

Poë-

Poëtes & de leurs Ouvrages, avoit donné à chaque Piece ſon rang ſelon ſon mérite; & qui croyoit que l'HECYRE étoit la derniere des ſix, comme cela paroit par ce Vers:

Sumetur. Hecyra ſexta ex his fabula.

„De ces ſix Pieces l'Hécyre ſera la „derniere.

Il ſera parlé de ce VOLCATIVS dans les Remarques ſur la VIE DE TERENCE.

Avant que de finir cette Préface, je rendrai compte ici d'une choſe qui me paroit ne devoir pas être oubliée. Pendant que je travaillois à cet Ouvrage, M. TIMENON, dont le mérite eſt ſi connu de tout le monde, & qui a ſu joindre toutes les qualités de l'honnête homme à celles de l'homme d'eſprit, m'exhortoit à voir les Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi,

Roi, où il me disoit que je pourrois trouver des choses que je ne ferois pas fâchée de voir. J'avois beaucoup de repugnance à en venir là; il me sembloit que les Manuscrits étoient si fort au dessus d'une personne de mon sexe, que c'étoit usurper les droits des Savans que d'avoir seulement la pensée de les consulter. Mais ma Traduction étant achevée d'imprimer, & M. THEVENOT m'ayant dit que les Manuscrits dont il m'avoit parlé méritoient d'être vus, à cause des figures qui y sont, la curiosité m'a portée enfin à les voir avant que de donner ma Préface. Ils m'ont été communiqués depuis quelques jours, & j'y ai trouvé des choses dont je suis charmée; & qui prouvent admirablement les changemens les plus considerables que j'ai faits au texte pour

la

la division des Actes, qui est ce qu'il y a de plus important. Pour le plaisir du Lecteur je mettrai par ordre ce que j'y ai trouvé de plus remarquable.

Entre ces Manuscrits il y en a deux qui bien que fort anciens (car le plus moderne paroit avoir plus de huit ou neuf cens ans) ne sont pas si précieux par leur antiquité que par les marques qu'ils portent, qui font connoitre qu'ils ont été faits sur des Manuscrits fort anciens, & d'une très-bonne main. Les figures qui sont au commencement de chaque Scene ne sont pas fort délicatement dessinées; mais leur geste & leur attitude répondent parfaitement aux passions & aux mouvemens que le Poëte a voulu donner à ses personnages; & je ne doute pas que du tems de TERENCE les

Co-

Comédiens ne fiſſent les mêmes geſtes qui ſont repréſentez par ces figures.

Il n'y avoit point d'Acteur qui n'eût un maſque: c'eſt pourquoi à la tête de chaque Comédie il y a une Planche où l'on voit autant de maſques qu'il y a d'Acteurs; mais ces maſques n'étoient pas fait comme les nôtres qui couvrent ſeulement le viſage, c'étoit une tête entiere qui enfermoit toute la tête de l'Acteur. On n'a qu'à ſe repréſenter un caſque dont le devant auroit la figure du viſage, & qui ſeroit coiffé d'une perruque; car il n'y avoit point de maſque ſans cheveux. J'ai fait graver toutes les figures de ce Manuſcrit & les Planches de ces maſques, dont les figures ſervent à faire entendre cette fable de PHEDRE:

Per-

Perſonam tragicam forte Vulpes viderat.
O quanta ſpecies! inquit, cerebrum non habet.

„Un Renard voyant un jour un „maſque de Théatre, ô la belle „tête, dit-il, mais elle n'a point de „cervelle.

La troiſiéme remarque que je fais ſur les figures, c'eſt que le manteau des Eſclaves étoit auſſi court que celui de nos Comédiens Italiens; mais il étoit beaucoup plus large. Ces Acteurs le mettoient d'ordinaire en écharpe, & ils le portoient le plus ſouvent autour du cou, ou ſur une épaule, & quelquefois ils s'en ſervoient comme d'une ceinture.

La quatriéme remarque, c'eſt que les portes qui donnoient dans la rue avoient preſque toutes les portieres qui les cou-

vroient par dedans ; & comme aparemment on n'avoit pas alors l'uſage des tringles & des anneaux, ceux qui ſortoient, & qui ſe tenant devant la porte vouloient voir cependant ce qui ſe paſſoit dans la maiſon, nouoient la portiére comme on noue les rideaux d'un lit.

C'eſt ce que je trouve de plus remarquable dans ces figures. Voyons ſi en parcourant les Pieces l'une après l'autre, on ne trouvera rien qui mérite d'être remarqué.

Dans la premiere Scene de l'ANDRIENE je trouve d'abord que la remarque que j'ai faite ſur le premier & ſur le troiſiéme Vers, eſt confirmée par ces figures : car on voit entrer dans la maiſon de SIMON deux Eſclaves, dont l'un porte une bouteille & l'autre des poiſſons ; & l'on voit SOSIE qui s'aproche de

SIMON, & qui tient dans ſa main une grande cuiller, ce qui marque très-bien que quand il dit, *ut curentur rectè hæc*, il parle en termes de cuiſine.

Sur l'autel dont il eſt parlé dans la quatriéme Scene du quatriéme Acte, j'ai dit que ce ne pouvoit être l'autel qu'on mettoit toujours ſur le Théatre, & qui étoit conſacré à Apollon; mais que c'étoit un de ces autels qu'on voyoit dans les rues d'ATHÈNES, où chaque porte de maiſon avoit ſon autel: & c'eſt ce qui eſt fort bien marqué dans la Planche, où l'on voit un autel qui eſt joint à un des côtez de la porte.

Sur le titre de la ſeconde Comédie, au lieu de MODULAVIT. FLACCUS. CLAUDI. TIBIIS. DUABUS. DEXTRA ET SINISTRA. il y a dans le Manuſcrit, TIBIIS DUABUS DEXTRIS. Et cela

cela confirme la conjecture que j'avois faite, que cette Piece avoit auſſi été jouée avec les deux autres droites.

Les Savans ont diſputé long-tems ſur la conduite de l'HEAUTONTIMORUMENOS, pour ſavoir en quel état eſt MENEDEME quand CHREMES lui parle; s'il travaille dans ſon champ, ou s'il en ſort chargé de ſes outils. J'avois dit dans ma remarque ſur le quinziéme Vers de la premiere Scene, que cette queſtion étoit décidée par ces mots, *ane aliquid ferre.* Cela eſt admirablement confirmé par la planche qui eſt dans le Manuſcrit à la tête de la premiere Scene de cette Comédie. On y voit MENEDEME qui eſt ſorti de ſon champ, & qui porte ſes outils ſur ſes épaules, comme je l'avois dit. CHREMES le rencontre en cet état au milieu du chemin, & il prend un

de ſes outils qu'il trouve ſi peſant qu'il eſt obligé de le tenir à deux mains; & encore voit-on que la peſanteur lui fait courber tout le corps. Derriere MENEDEME, dans l'éloignement, on voit une herſe qui marque le champ où ce bon-homme travailloit: car les Laboureurs, le ſoir en quittant leur travail, laiſſent dans le champ leurs herſes & leurs charrues. J'avoue que cela m'a fait un très-ſenſible plaiſir, & j'eſpere que ceux qui reſiſtoient le plus opiniâtrement à cette vérité, n'auront plus rien à opoſer à des preuves ſi claires & ſi convaincantes.

Le titre des ADELPHES, comme il eſt aujourd'hui dans la plupart des éditions, eſt entierement corrompu. MUREI l'avoit corrigé ſur un Manuſcrit fort ancien qu'il avoit vu à VENISE. Les deux Manuſcrits de la Bibli-

bliotheque du Roi confirment cette correction! Voici le titre entier.

ADELPHOE:

ACTA LUDIS FUNEBRIBUS QUOS FECERE Q. FABIUS MAXIMUS PUB. CORNELIUS AFRICANUS ÆMILII PAULI, EGERE L. ATTILIUS PRÆNESTINUS MINUCIUS PROTHYMUS. MODOS FECIT FLACCUS CLAUDI TIBIIS SARRANIS. FACTA GRÆCA MENANDRI, ANICIO. M. CORNELIO, COS.

Il y a ſeulement cette difference, que dans le plus ancien Manuſcrit il y a quelques points après CLAUDI; ce qui ſemble autoriſer la conjecture que j'avois faite, que ce titre étoit tronqué, & qu'il faloit ajouter TIBIIS LYRIIS avant TIBIIS SARRANIS.

L'Acteur qui fait le Prologue paroit dans cette Piece avec une

branche à la main. Les Savans feront là-dessus leurs conjectures. Je croirois que comme cette Piece fut jouée à des Jeux funebres, c'étoit une branche de Cyprès; elle lui ressemble parfaitement, cela me paroit remarquable.

La remarque que j'ai faite sur le premier Vers de cette Comédie,

Storax.... Non redit hac nocte à cœna Æschinus,

est confirmée par le Manuscrit où l'on voit MICION qui paroit seul, & qui voyant que STORAX ne répond point, conjecture de là que son fils n'est pas revenu.

Ce que j'ai dit sur le dix-huitiéme Vers de la prémiere Scene, *& quod fortunatum isti putant*, est confirmé entierement par la glose *uxorem non habere*, de n'avoir point de femme, qui est de la même main, & qu'on voit à côte du Vers.

La planche qui eſt à la tête de la quatiéme Scene du troiſiéme Acte, fait voir SYRUS qui parle avec DEMEA, & qui en même tems donne ſes ordres à DROMON qu'on voit dans la maiſon où il vuide des poiſſons; & près de lui il y a un baſſin où il a mis dégorger le Congre, qui eſt fait comme une Anguille.

Dans la quatiéme Scene du quatriéme Acte je trouve une choſe qui me paroit aſſez ſinguliere; c'eſt qu'au lieu de ces deux Vers & demi,

Membra metu debilia ſunt; animus timore obſtupuit; pectore
Conſiſtere nihil conſilii quidquam poteſt. vah. quo modo
Me ex hac turba expediam?

un des Manuſcrits en fait quatre petits Vers:

Membra metu debilia ſunt:
Animus timore obſtupuit:
Pectore conſiſtere nihil conſilii
quit. vah.

Quomodo me ex hac expediam turba?

Il me paroit fort naturel que dans la paſſion on ne s'aſſujetiſſe pas toujours aux regles ordinaires, & qu'on ne ſuive pas les mêmes nombres.

Juſques ici le cinquiéme Acte avoit toujours commencé à la Scene

Ædepol Syriſce, te curaſti molliter.

„En vérité, mon cher petit Syrus, „tu t'es aſſez bien traité.“ J'avois fait voir que c'étoit une faute très-groſſiere, que l'Acte ne pouvoit pas commencer en cet endroit, puiſque le Théatre n'étoit pas encore vuidé, & que cette Scene & la ſuivante, *Heus Syre, &c.* devoient être du quatriéme Acte. C'eſt ce qui eſt très-ſolidement confirmé par un de ces Manuſcrits: car au deſſus de la Planche qui eſt à la tête de la Scene *Parata à nobis ſunt*, on voit écrit de la même

même main: *Quintus Actus continet hæc: reprehensionem Ctesiphonis cum Psaltria. Furgium Demeæ cum Micione, ejusdemque Demeæ pristinæ vitæ correptionem, & præterea multa in Comœdia nova. Hoc est blandimentum circa Æschinum, & adfabilitatem erga Getam. Conciliationem Syri & uxoris ejus, & veniam circa Ctesiphonem, permissionemque habendæ. Servatur autem per totam fabulam mitis Micio, sævus Demea, Leno avarus, callidus Syrus, timidus Ctesipho, liberalis Æschinus, pupidæ mulieres.*

Dans la prémiere planche, qui est au commencement du PHORMION, & qui représente tous les masques des Acteurs, il y-a une chose qui me paroit très-remarquable. Au dessous des masques on voit d'un côté une espece de flambeau assez long, & de l'autre une espece de bandeau. Après

avoir bien penſé à ce que ce pouvoit être, j'ai trouvé que ce qui paroit un flambeau, eſt ſans doute les deux flûtes inégales qui avoient été employées à cette Piece, & qui étant liées enſemble ont aſſez la figure d'un flambeau; & ce qui me le perſuade encore davantage, c'eſt ce bandeau qui eſt de l'autre côté, car ce ne peut être autre choſe que la courroie que les flûteurs ſe mettoient autour de la bouche, & qu'ils lioient derriere la tête, afin que leurs joues ne paruſſent pas ſi enflées; & qu'ils puſſent mieux gouverner leur haleine & la rendre plus douce. C'eſt cette courroie, que les GRECS appelloient Φορβειὰν. SOPHOCLE:

Φύσᾳ γὰρ, ἐσμικρύνθησαν αὐλίσκοις ἔτι,
Ἀλλ' ἀγρίαις Φύσαισι Φορβειᾶς ἔτερ.

Il ne ſouffle plus dans de petites flûtes, mais dans des ſoufflets épouvan-

vantables; & ſans courroie. Ce que CICERON aplique très-hûreuſement à POMPE'E, pour dire qu'il ne gardoit plus de meſûres, & qu'il ne ſongeoit plus à moderer ſon ambition.

On avoit commencé le cinquiéme Acte par la Scene:

Quid agam? quem mihi amicum inveniam miſera?

„Que ferai-je? que je ſuis malhû-„reuſe! &c." J'avois corrigé cette faute, en faiſant voir que cette Scene devoit être la derniere du quatriéme Acte, & que le cinquiéme devoit commencer par la Scene: *Nos noſtrapte culpa, &c. C'eſt par notre faute, &c.* Le Manuſcrit eſt entierement conforme à cette diviſion.

Dans le titre de l'HECYRE, au lieu de LUDIS ROMANIS, les deux Manuſcrits les plus anciens ont LUDIS MEGALENSIBUS. Et à la fin, RELATA EST ITERUM. L. ÆMILIO PAULO LU-

DIS FUNEBRIBUS. *Elle fut jouée pour L. Emilius Paulus, à ſes jeux funebres.* Ce qui confirme la remarque que j'ai raportée de DONAT, & le ſentiment de M. VOSSIUS. Cette ſeconde repréſentation de l'HECYRE ſervit à honorer les funerailles de PAUL EMILE, auſſi bien que les ADELPHES; cette Piece fut ſans doute jouée au commencement de ces jeux, & l'HECYRE à la fin.

Les deux Prologues ſont fort bien ſéparé dans ces Manuſcrits, & je ne comprens pas comment on avoit pu les joindre, & n'en faire qu'un des deux.

Juſques ici on avoit commencé le cinquiéme Acte à la Scene: *Non hoc de nihilo eſt, Ce n'eſt pas pour rien que, &c.* qui eſt la IV. Scene de l'Acte IV. J'avois fait voir, dans mes Remarques, que le Théatre ne demeuroit nullement vuide, ni à cette Scene, ni

ni à la ſuivante, & qu'ainſi elles apartenoient toutes deux au IV. Acte, le cinquiéme ne commençant qu'à la Scene:

Ædepol, næ eſſe meam herus operam deputat parvi pretî.

„Parbleu mon Maitre compte „bien ma peine pour peu de „choſe.“ Je ne m'étois point du tout miſe en peine de ce que l'on auroit pu dire de la liberté, que je prenois d'oter à l'Acte V. deux Scenes pour les redonner à l'Acte IV. tant j'étois convaincue de la vérité & de la juſtice de ce partage. Hûreuſement cela ſe trouve confirmé par un des Manuſcrits, où l'on voit à la tête de la Scene de PARMENON & de BACCHIS, cette judicieuſe reflexion écrite de la même main qui a écrit le texte, *In quinta Actu Bacchidis narratio de intus geſtis fit. Colloquium cum Parmenone inducitur. Quem invi-*

rum mittit ad Pamphilum, Pamphilique ad ultimum actio gratiarum apud ipsam Bacchidem. Docet autem Varro neque in hac fabula, neque in aliis esse mirandum quod actus impari Scenarum paginarumque sint numero. Cum hæc distributio in rerum descriptione, non in numero versuum constituta sit, non apud Latinos modo, verum etiam apud Græcos." „Dans le cinquiéme Acte Bacchis raconte ce „qu'elle a fait dans la maison „d'où elle sort. Elle s'entretient „avec Parmenon, & l'envoie „malgré lui chercher Pamphile. „Et à la fin Pamphile vient & remercie Bacchis des services „qu'elle lui a rendus. Au reste, „VARRON nous enseigne que „ni dans cette Piece, ni dans aucune autre, il ne faut pas trouver étrange qu'il y ait des Actes „qui aient moins de Scenes & „de pages que les autres, parce-

„que

„que ce partage ne consiste pas „tant dans le nombre des Vers, „que dans les choses & dans la „distribution de sujet, non seule„ment chez les Latins, mais chez „les Grecs.

L'Auteur de cette Remarque, que ce soit DONAT ou un autre, apréhendoit qu'on ne fût choqué de la singularité de cet Acte qui n'a que deux Scenes, (car les anciens Manuscrits ne marquoient point de nouvelle Scene aux Monologues qui étoient faits par des Acteurs, qui restent sur le Théatre,) c'est pourquoi il va au devant, & il dit avec beaucoup de raison que ce n'est pas le nombre des Scenes qui fait un Acte, mais le partage & la distribution du sujet. Cela est si vrai que dans les Pieces Greques & Latines il y a des Actes, qui ont un fort grand nombre de Scenes, & d'autres qui

qui n'en ont que deux; il y en a même, qui n'en ont qu'une.

Voila tout ce que je puis dire en général, je n'entrerai point dans le particulier. J'avertirai pourtant d'une chose qui est assez importante, c'est que ces Manuscrits condamnent absolument toute la critique de M. Guyet; car il n'y a pas un des changemens ni des retranchemens considerables qu'il a voulu faire dans ces Comédies, qui soit confirmé par les trois Manuscrits que j'ai vus. Cela devroit rendre les Critiques moins hardis, & leur aprendre au moins que de ce qu'ils n'entendent pas une chose, ou qu'ils n'en voient pas la beauté, il ne s'ensuit pas toujours qu'elle doive être, ni corrigée, ni retranchée. On pourroit faire beaucoup de remarques sur l'arrangement de mots, qui assez souvent sont autrement pla-

placez dans ces Manuscrits que dans les imprimés ; mais cela seroit ennuyeux ; nous n'avons pas aujourd'hui l'oreille assez fine, pour juger de cette différence. Et pour ce qui est de la mesure des Vers, il nous sieroit mal de vouloir faire les délicats sur une cadence, qui étoit très-peu sensible du tems même de CICERON, & que les plus grands connoisseurs ne démêloient qu'avec beaucoup de peine.

LA VIE DE TERENCE, ECRITE PAR SUETONE*.

(1) TERENCE nâquit à CARTHAGE, il fut Eſclave de TERENTIUS LUCANUS

(*) J'ai mieux aimé traduire ce que *Suetone* a écrit de la Vie de *Terence* que d'en faire une nouvelle, où je n'aurois pu rien dire de particulier. Mais, comme ce que cet Hiſtorien en a dit a beſoin de quelques éclairciſſemens, j'ai cru être obligée d'y faire des Remarques, qui tiendront preſque lieu de ſupplément.

(1) *Terence nâquit à Carthage, il fut Eſclave de Terentius Lucanus Senateur Romain.*) Ce fut ce Senateur qui donna à ce Poëte le nom de *Terence*; car les Affranchis portoient ordinairement le

un Sénateur Romain, qui à cauſe de ſon eſprit, non ſeulement le fit élever avec beaucoup de ſoin, mais l'affranchit fort jeune. Quelques Auteurs ont cru qu'il avoit été pris en guerre, mais (2) FENESTELLA prouve fort bien que cela ne peut être, (3) puiſ-

le nom du Maître, qui les avoit mis en liberté. Ainſi le veritable nom de ce Poëte nous eſt inconnu. Je m'étonne que l'eſtime que l'on avoit pour lui n'ait obligé quelqu'un à nous le conſerver. Voila une fatalité bien ſinguliere, celui qui a rendu immortel le nom de ſon Maître, n'a pu faire vivre le ſien.

(2) *Feneſtella:* *Lucius Feneſtella* étoit un des plus exacts Hiſtoriens, & des plus ſavans dans l'antiquité que *Rome* ait jamais eu; il vivoit à la fin du regne d' *Auguſte*, ou au commencement de celui de *Tibere*; Il avoit fait pluſieurs Ouvrages, ſur tout des Annales. Il ne nous reſte rien de lui.

(3) *Puiſque Terence eſt né après la ſeconde guerre Punique, & qu'il eſt mort*

puiſque TERENCE eſt né après la ſeconde guerre Punique, & qu'il eſt mort avant le commencement de la troiſiéme. (4) Et quand même il auroit été pris par

mort avant le commencement de la troiſiéme.) Cette époque eſt ſûre, mais elle eſt encore trop vague, il faut la fixer davantage, & cela ne ſera pas malaiſé. La ſeconde guerre Punique finit l'an de *Rome* cinq cens cinquante deux, cent quatre-vingt-dix-neuf ans avant la naiſſance de notre Seigneur; & la troiſiéme commença l'an de *Rome* ſix cens trois. Il y a donc entre ces deux guerres l'eſpace de cinquante & un an, qui a vu naître & mourir *Terence*. Nous ſavons qu'il eſt mort l'an de *Rome* 594. ſous le Conſulat de *Cn. Cornelius Dolabella*, & de *M. Fulvius*, à l'âge de trente-cinq ans, neuf ans avant la troiſieme guerre Punique, & par conſéquent il étoit né l'an 560. huit ans après la ſeconde.

(4) *Et quand même il auroit été pris par les Numides ou par les Getuliens.*) Car depuis la ſeconde juſqu'à la

par les NUMIDES, ou par les GETULIENS, (5) il n'auroit pu tom-

la troiſieme guerre Punique, il y eut preſque toujours une guerre continuelle entre les *Carthaginois* & les *Numides*, ou les *Getuliens*, & par conſéquent *Terence* auroit pu être pris dans quelque rencontre par les troupes de *Maſiniſſa* Roi de *Numidie*.

(5) *Il n'auroit pu tomber entre les mains d'un Capitaine Romain, le commerce entre les Romains & les Afriquains n'ayant commencé que depuis la ruine de Carthage.*) Ce raiſonnement de *Feneſtella* ne me paroit ni juſte ni vrai. Il eſt bien certain qu'avant la ruine de *Carthage*, les *Romains* n'avoient pas un fort grand commerce en *Afrique*, mais auſſi il ne faloit pas y en avoir beaucoup pour avoir un Eſclave comme *Terence*. Après la ſeconde guerre Punique les *Romains* n'envoyerent-ils pas deux ou trois fois des Ambaſſadeurs à *Carthage* pour terminer les differens qui étoient entre les *Carthaginois* & les *Numides*? Qu'eſt-ce donc qui auroit pu empêcher qu'un *Numi-*

tomber entre les mains d'un Capitaine Romain, le commerce entre les ROMAINS & les AFRIQUAINS n'ayant commencé que depuis la ruïne de CARTHAGE.

Ce Poëte étoit fort aimé & fort estimé des prémiers de ROME; (6) il vivoit surtout très-fa-

mi-

Numide n'eût vendu à un de ces *Romains* un Esclave qui auroit été aux *Carthaginois*? Il ne me paroit rien là d'impossible.

(6) *Il vivoit sur tout très-familierement avec Scipion l'Afriquain & avec Lælius.*) Ceux qui ont entendu ceci du grand *Scipion l'Afriquain*, se sont extrémement trompés, car *Terence* n'avoit que dix ans quand ce prémier *Scipion* mourut, l'an de *Rome* 570. Il faut l'entendre du dernier *Scipion* qui étoit fils de *Paul Æmile*, & qui ayant été adopté par le fils du prémier *Scipion*, prit le nom de son pere adoptif, & fut aussi surnommé *Afriquain*, parce qu'il acheva de ruïner *Carthage*. Comme le vieux *Scipion* avoit été l'intime ami de

C. Læ-

milierement avec SCIPION l'AFRIQUAIN & avec LÆLIUS. (7) FENESTELLA dit que TERENCE étoit plus vieux qu'eux, (8) CORNELIUS NÉPOS soutient qu'ils étoient de même âge, & PORCIUS parle de lui en ces termes :

(9) *Pen-*

C. *Lælius*, le jeune *Scipion* fut auſſi très-étroitement uni avec le fils de ce *Lælius* qui portoit le même nom.

(7) *Feneſtella dit que Terence étoit plus vieux qu'eux.*) Il avoit raiſon, car ce Poëte avoit neuf ans plus que *Scipion*; étant né l'an 560. & *Scipion* l'an 569. l'âge de *Lælius* n'eſt pas ſi marqué.

(8) *Cornelius Nepos.*) C'eſt l'Hiſtorien *Cornelius Nepos* contemporain de *Cæſar*. Il avoit fait la Vie des Hommes Illuſtres, tant *Grecs* que *Romains*. Il avoit fait auſſi trois volumes de Chroniques qui contenoient une Hiſtoire de tous les tems. Mais tout cela s'eſt perdu, il ne reſte plus que XXII. Vies de ſes Hommes illuſtres, & celle de *Pomponius Atticus* avec celle de *Caton*.

(9) *Pen-*

(9) *Pendant que* TERENCE *veut être des plaisirs des Grands, & qu'il recherche leurs louanges*

Ha-

(9) *Pendant que Terence veut être des plaisirs des Grands.*) Ces Vers de *Porcius* me paroissent fort beaux, & d'un tour fort ingenieux.

Dum lasciviam nobilium & fucosas laudes petit:
Dum Africani voci divinæ inhiat & vidis auribus:
Dum ad Furium se cœnitare & Lælium pulcrum putat,
Dum se amari ab hisce credit, crebrò in Albanum rapi
Ob florem ætatis suæ: ad summam illi opiam redactus est.
Itaque è conspectu omnium abiit in Græciam terram ultimam.
Mortuus est Stymphalo Arcadiæ oppido.

Le mot *lascivia* ne signifie pas en Latin ce que nous lui faisons signifier en François; mais les jeux, les plaisirs, les divertissemens, & je croi qu'on ne l'employoit en ce sens-là, qu'en parlant des femmes, des grands Seigneurs, ou des

gens

flateuſes, pendant qu'il écoute & qu'il admire la divine voix de SCIPION, *& qu'il croit que c'eſt un très grand honneur pour lui* (10) *d'aller ſouper chez* FURIUS *& chez* LÆLIUS; *& que c'eſt pour ſon eſprit* (11) *qu'on le mene ſouvent au mont d'*ALBE, *il ſe trouva réduit tout d'un coup à une extrême pauvreté, qui l'obli-*

gea

gens d'eſprit. Ce que *Porcius* dit ici de la pauvreté de *Terence*, eſt faux, & le ridicule qu'il lui donne eſt très mal fondé; mais ce n'eſt pas là vérité que l'on doit chercher dans les railleries & dans les invectives que la paſſion ſuggere.

(10) *D'aller ſouper chez Furius.*) C'eſt *Furius Publius*, homme de grande qualité. Il ne faut pas le confondre avec *Aulus Furius Antias*, ni avec *Marcus Furius Bibaculus* dont il eſt parlé dans *Horace*.

(11) *Qu'on le mene ſouvent au mont d'Albe.*) *Scipion*, ou *Lælius* avoient ſans doute là une maiſon.

gea à fuir le commerce des hommes, & à partir pour se retirer au fond de la GRECE. Il mourut à STYMPHALE ville d'ARCADIE, &c.

Il nous reste de lui six Comédies. (12) Quand il vendit aux Edi-

(12) *Quand il vendit aux Edile; la prémiere Piece qui est l'Andriene.*) *Suetone* prétend donc qui l'*Andriene* est la premiere de toutes les Pieces de *Terence*, & celle qui commença à le faire connoitre. Cependant le Prologue de cette Piece semble prouver que *Terence* avoit fait d'autres Comédies avant celle-là : Je ne sai pas comment pouvoir accommoder cette contrariété. Peut-être que *Suetone* a dit de l'*Andriene* ce qui étoit arrivé à quelqu'autre Piece qui l'avoit précedée, & ce qui me le persuade, c'est ce qu'il ajoute, que *Terence* fut obligé de la lire à *Cecilius*, car *Cecilius* étoit mort près de deux ans avant que l'*Andriene* fût faite. S'il est donc vrai que *Terence* fut obligé de lire la prémiere de ses Pieces à *Cecilius*, cette premiere ne pou-

Ediles la premiére, qui eſt l'ANDRIENE, on voulut qu'il la lût auparavant. Il

pouvoit être l'*Andriene*. Cela me paroit aſſez clair. Je ſai bien que le ſavant J. G. *Voſſius* dans ſon excellent Traité *des Poëtes Latins* a voulu corriger le paſſage, & qu' au lieu de *Cecilius*, il aſſûre qu'il faut lire *Acilius*, qui étoit un des Ediles de l'année où l'*Andriene* fut jouée. Mais je ne voi pas d' aparence que cela puiſſe être, car ce n'étoit pas une choſe fort nouvelle que les Ediles qui achetoient une Piece voulûſſent l'examiner auparavant, puisqu'ils la faiſoient repréſenter en particulier avant que de la donner au Peuple. Ainſi *Suetone* n'auroit rien dit de l'*Andriene* qui ne fût arrivé à toutes les autres Pieces de *Terence*, & à toutes celles des autres Poëtes. Au lieu qu'en nous diſant que *Terence* fut obligé de lire ſa premiere Comédie à *Cecilius*, il nous aprend une particularité remarquable, c'ſt que le Poëte *Cecilius* étoit ſi eſtimé des *Romains* quand *Terence* commença à paroître, que les Ediles ne volurent pas s'en rapporter

auparavant à CECILIUS. Il alla donc chez lui & le trouva à table, on le fit entrer, & comme il étoit fort mal vêtu, (13) on lui donna près du lit de CECILIUS un petit siege où il s'assit, & commença à lire. Mais il n'eut pas plutot lu quelques Vers, que CECILIUS le pria à souper, & le fit mettre à table près de lui. Après souper il acheva d'entendre cette lecture, & en fut charmé.

(14) Ses

au jugement qu'ils pourroient faire de la Piece qu'il leur vendoit, & qu'ils aimerent mieux la faire examiner par *Cecilius*.

(13) *On lui donna près du lit de Cecilius un siege.*) On pourroit s'étonner que *Cecilius* qui avoit été Esclave aussi bien que *Terence*, le traitât avec tant de mépris, mais il faut souvenir que *Cecilius* étoit alors fort âgé; & que la réputation qu'il avoit lui donnoit beaucoup d'autorité, & le faisoit aller de pair avec tout ce qu'il y avoit de plus grand à *Rome*.

(14) *Ses*

(14) Ses ſix Comédies ont été également eſtimées des Romains, quoi que (15) Volcatius, dans le

(14) *Ses ſix Comédies ont été également eſtimées des Romains.*) Il ſeroit difficile de décider à laquelle de ces ſix Pieces on devroit donner la préférence: car elles ont chacune des beautés particulieres. *L'Andrienne* & les *Adelphes* me paroiſſent l'emporter pour la beauté des caracteres, & pour la peinture des mœurs: l' *Eunuque* & le *Phormion*, pour la vivacité de l'intrigue, & l'*Heautontimorumenos* & l'*Hecyre* me ſemblent avoir l'avantage pour la beauté des ſentiments, pour les paſſions & pour la ſimplicité & la naiveté du ſtile.

(15) *Volcatius dans le jugement qu'il en a fait.*) C'eſt *Volcatius Segiditus* Poëte fort ancien; mais on ne ſait pas préciſément en quel tems il a vécu. Dans le jugement qu'il fait des Poëtes Comiques, il donne le premier rang à *Cecilius*, le ſecond à *Plaute*, le troiſiéme à *Nevius*, le quatriéme à *Licinius*, le cinquiéme à *Atilius*; & il ne fait *Terence* que le ſixiéme. On peut dire

le jugement qu'il en a fait, ait dit que (16) *l'Hecyre eſt la derniere des ſix.*

(17) L'Eu-

que *Volcatius*, s'eſt fait plus de tort par ce jugement, qu'il n'a fait d'honneur à *Cecilius*, & à tous ceux qu'il a préferés à *Terence*. Ils pouvoient tous avoir quelque choſe que celui-ci n'avoit pas, mais à tout prendre, les *Romains* n'ont rien eu qui fût égal à *Terence*.

(16) *L'Hecyre eſt la derniere des ſix.* Je ne doute pas que ceux qui ont rangé les Pieces de *Terence*, & qui les ont miſes dans un autre ordre que celui du tems auquel elles avoient été jouées n'ayent ſuivi ce jugement de *Volcatius*. Ce qu'il dit ici de l'*Hecyre*, qu'elle eſt la derniere des ſix, peut être vrai à certains égards; mais en verité quand je penſe au choix, & à la conduite du ſujet, à la beauté des ſentimens, & à la vive repréſentation des paſſions, qui ſont ſi naturelles & ſi également ſoutenues depuis le commencement juſqu'à la fin ſans que rien ſe démente; je ne ſai ſi on ne doit pas l'égaler à celle dont on eſt le plus charmé. Pour moi j'avoue

(17) L'EUNUQUE eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, & qu'on la paya beaucoup mieux qu'aucune Comédie n'avoit jamais été payée; car TERENCE en eut (*) huit mille pieces. (18) C'est pour-

j'avoue qu'elle me fait un sensible plaisir, cela n'empêche pas que je ne voie bien pourquoi elle peut ne plaire pas tant que les autres.

(17) *L'Eunuque eut un si grand succès qu'elle fut jouée deux fois en un jour.*) C'est ainsi qu'il faut lire *bis die*, deux fois en un jour. Et c'est une des plus grandes louanges qu'on pouvoit donner en ce tems là à une Piece. Car les Comédies n'étoient faites ordinairement que pour servir deux ou trois fois pour le plus. Et l'*Eunuque* fut jouée deux fois en un jour, le matin & le soir; ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à aucune Piece.

(*) *Deux cens écus.*

(18) *C'est pourquoi aussi cette somme a été marquée au titre.*) Ce passage prouve l'antiquité de ces titres, il

pourquoi auſſi cette ſomme a été marquée au titre. VARRON préfere le commencement des ADELPHES à l'Original de MENANDRE.

(19) C'eſt un bruit aſſez public que

prouve encore qu'ils ne ſont pas venus tout entiers juſques à nous, comme on le verra dans les Remarques.

(19) *C'eſt un bruit aſſez public, que Scipion & Lælius lui aidoient à compoſer.*) Ce bruit avoit ſans doute quelque fondement. *Scipion* & *Lælius* pouvoient lui aider à polir ſes Pieces & lui donner même quelques Vers qu'ils avoient pris plaiſir à compoſer. Peut-être même qu'ils lui ſervoient beaucoup pour la pureté du ſtile : car apparemment un *Afriquain* n'auroit pu écrire avec tant de naïveté & de politeſſe dans la Langue des *Romains*, s'il n'eût été aidé de perſonne. Cependant cela ne conclut rien, *Phedre* qui a écrit ſi purement & ſi poliment en Latin, & qui a ſu ſi bien prendre le tour de *Terence*, étoit un Eſclave, originaire de *Thrace* ; perſonne ne l'a pour-

que SCIPION & LÆLIUS lui aidoient à compoſer, & il l'a augmenté lui même (20) en ne s'en défendant que fort legérement, comme il fait dans le Prologue des ADELPHES: *Pour ce que diſent ces envieux, que des prémiers de la République lui aident à faire Pie-*

tant jamais ſoupçonné d'avoir eu beſoin de ſecours. D'ailleurs *Terence* pouvoit avoir été mené à *Rome* aſſez jeune pour avoir entierement oublié ſa Langue & pour s'être rendu la Latine naturelle.

(20) *En ne s'en defendant que fort legérement, comme il fait dans le Prologue des Adelphes.*) Il eſt vrai que dans ce Prologue il fait fort bien ſa cour à *Lælius* & à *Scipion*. Mais dans celui de l'*Heautontimorumenos* il n'avoit pas été ſi complaiſant, car il dit que c'eſt une calomnie, & il prie les *Romains* de ne pas écouter en cette occaſion les contes des méchans.

Ne plus iniquùm poſſit quàm æquùm oratio.

Pieces, & travaillent tous les jours avec lui, bien loin d'en être offensé, comme ils se l'imaginent, il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire à des personnes qui vous plaisent, Messieurs, & à tout le Peuple Romain, & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la République en général, & à chacun en particulier, des services très-considérables, sans en être pour cela plus fiers, ni plus orgueilleux.

On pourroit croire pourtant qu'il ne s'est si mal défendu que pour faire plaisir à LÆLIUS & à SCIPION, à qui il savoit bien que cela ne déplaisoit pas. Cependant (21) ce bruit s'est accru

(21) *Ce bruit s'est toujours accru.)* Le Poëte *Valgius*, qui étoit contemporain d'*Horace*, dit positivement:

He

cru de plus en plus, & est venu jusqu'à notre tems.

(22) QUINTUS MEMMIUS dans l'Oraison qu'il fit pour sa propre défense, dit, *SCIPION L'AFRIQUAIN a emprunté le nom de TERENCE pour donner au Théatre ce qu'il avoit fait chez lui en se divertissant.* CORNELIUS NEPOS dit qu'il sait de bonne part (23) qu'un prémier

Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus sunt?
Non has, qui jura populis, recensens dabat
Honore summo affectus fecit fabulas?

„Ces Comédies de qui sont-elles? ne „sont-elles pas de cet homme comblé „d'honneur; & qui gouvernoit les peu„ples par sa justice?

(22) *Quintus Memmius.*) C'étoit aparemment le grand pere de celui à qui *Lucrece* adresse son Livre.

(23) *Qu'un prémier jour de Mars Lælius étant à sa maison de campagne.*) Le prémier jour de Mars étoit la fête des Dames Romaines, c'est pourquoi el-

mier jour de Mars, LÆLIUS étant à sa maison de campagne à PUZZOLES, fut prié par sa femme de vouloir souper de meilleure heure qu'à son ordinaire, que LÆLIUS la pria de ne pas l'interrompre, & qu'enfin étant allé fort tard se mettre à table, il avoit dit que jamais il n'avoit travaillé avec plus de plaisir ni plus de succès ; & ayant été prié de dire ce qu'il venoit de faire, (24) il recita ce Vers de la III. Sce-

elles étoient ce jour-là Maîtresses dans leur maison.

(24) *Il recita ce Vers de la troisieme Scene.*) Cela peut être. Dans les Pieces de *Moliere* ne trouveroit-on pas bien quelques Vers que ses amis auroient faits pour lui ? Cependant s'est-on jamais avisé de dire que ces Pieces ne sont pas de *Moliere*? Ce que dit ici *Cornelius Nepos* de *Lælius*, sert toujours à nous faire connoitre que ces Vers dont il parle étoient trouvés parfaitement

Scene de l'Acte quatrieme de l'HEAUTONTIMORUMENOS, *En bonne foi Syrus m'a fait venir ici fort impertinemment avec ſes belles promeſſes.* Mais (25) SANTRA eſt perſuadé que ſi TERENCE avoit eu beſoin du ſecours de quelqu'un pour ſes Comédies, (26) il ſe ſeroit bien moins ſervi

ment beaux. Ils le ſont en effet, & l'on ne ſauroit rien voir de plus chatié ni de plus pur.

(25) *Santra.*) Cet Auteur vivoit du tems de *Jules Céſar.* Il avoit fait un Traité *de l'antiquité des mots*, & les Vies des Hommes Illuſtres. On ne le connoit aujoud'hui que par ce que les anciens Grammairiens en ont dit.

(26) *Il ſe ſeroit bien moins ſervi de Scipion & de Lælius qui étoient alors fort jeunes.*) Ce raiſonnement de *Santra* ne prouve rien: car lors que *Terence* donna l'*Andriene*, l'an de *Rome* 587. à l'âge de vingt-ſept ans, *Scipion* en avoit dix-huit: & à cet âge-là il pouvoit fort bien être en état d'aider *Te-*

vi de SCIPION & de LÆLIUS qui étoient alors fort jeunes, (27) que

rence: car outre qu'il avoit été élevé par ſon pere avec un très-grand ſoin, il avoit l'eſprit excellent, & la nature avoit raſſemblé en lui toutes les vertus de ſon pere, & celles du grand *Scipion* ſon grand-pere adoptif. *Velleius Paterculus* a fait de lui cet éloge: *P. SCIPIO ÆMILIANUS, vir avitis P. AFRICANI, paterniſque L. PAULI virtutibus ſimillimus, &c. ingenii que ac ſtudiorum eminentiſſimus.* Nous avons vû en France des Princes qui à l'âge de XVIII ans auroient fort bien pu aider un Poëte, ſoit dans tout ce qui regarde la conduite & la diſpoſition du ſujet, ſoit dans tout ce qui regarde les mœurs, la diction & les penſées. *Menandre* avoit bien fait jouer ſa premiere Piece à l'âge de vingt ans. Il y a donc pu avoir des gens à XVIII. ans capables d'aider un Poëte. D'ailleurs il paroit que les ennemis de *Terence* ne lui firent ce reproche que ſur la fin, car ce Poëte ne s'en plaint que dans le Prologue de ſon *Heautontimorume-*

(27) que de C. SULPICIUS GALLUS homme très-ſavant, (28) & qui

menos, & dans celui de ſes *Adelphes*, dont la premiere fut jouée trois ans & l'autre un an avant ſa mort. A la premiere il avoit XXXI. ans & *Scipion* en avoit XXII. & à l'autre il en avoit XXXIV. & *Scipion* XXV.

(27) *Que de C. Sulpicius Gallus.*) C'eſt le même *Sulpicius Gallus* qui étoit Conſul l'année que l'*Andriene* fut jouée.

(28) *Et qui le premier avoit fait jouer des Comédies pendant les jeux Conſulaires.*) Au lieu de *Conſularibus ludis*, *Muret* liſoit *Conſualibus ludis*, *aux Jeux de Conſus*, c'eſt à dire *aux Jeux Romains*. Mais cette correction ne peut être bonne, car il n'eſt pas vrai que *Sulpicius Gallus* ait été le premier qui ait fait jouer des Comédies pendant les Jeux Romains; il y avoit long-tems que ces Jeux étoient accompagnés de ces ſortes de ſpectacles. Mon pere liſoit *Cerealibus ludis*, *aux Jeux de Cerès*: car il eſt certain que ces Jeux étoient triſtes, comme devoient l'être des Jeux in-

qui le prémier avoit fait jouer des Comédies pendant les jeux Conſulaires, (29) ou plutot de Q. Fa-

inſtitués pour renouveller la memoire de la douleur qu'avoit eu *Cerès* de l'enlevement de *Proſerpine*. Mais je ne ſai encore ſi dans l'Hiſtoire on pourroit trouver des preuves qu'après la ſeconde guerre Punique il y eut ſur cela du changement, & qu'on jouât des Comédies pendant ces fêtes, je n'ai rien vu qui le puiſſe faire conjecturer. Il eſt pourtant bien vraiſemblable que la triſteſſe qui regnoit dans ces jeux-là n'empêchoit pas toujours qu'on n'y repréſentât des Comedies, puis qu'on en repreſentoit pendant les Jeux funebres.

(29) *Ou plutot de Q Fabius Labeo*) C'étoit un homme d'un très-grand merite; il fut Quêteur, Préteur, Triumvir, Conſul, & grand Pontife. Il commanda les Armées des *Romains* avec ſuccès. Les Annales mettent ſon Conſulat à l'an de *Rome* 570. Il eut pour Collegue M. *Claudius Marcellus*. *Terence* n'avoit alors que dix ans.

(30) De

FABIUS LABEO & de (30) MARCUS POPILIUS qui avoient tous deux été Consuls, & qui étoient tous deux grands Poëtes. TERENCE même en désignant ceux qu'on disoit qui lui avoient aidé, (31) ne marque pas de jeunes gens,

(30) *De M. Popilius.*) C' est C *Popilius Lænas*, qui fut Consul l'an de *Rome* 581. avec P. *Ælius Ligur*. *Terence* avoit alors vingt & un an.

(31) *Ne marque pas de jeunes gens, mais des hommes faits, puisqu'il dit, qu'en paix, en guerre*, &c.) Cette raison de *Santra* seroit fort bonne, si *Terence* avoit dit cela dans le Prologue de l' *Andrienne*: car il n'y auroit pas eu d'apparence qu'un homme de XVIII. ans eût pû rendre à la République des services si considerables. Mais *Terence* ne le dit que dans le Prologue des *Adelphes*, c' est à dire dans le Prologue de sa derniere Piece. C'est pourquoi le raisonnement de *Santra* est faux; car *Scipion* ayant vingt cinq ans quand les *Adelphes* furent joués; il avoit pû

gens, mais des hommes faits, puis qu'il dit *qu'en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ils avoient rendu à la République en général, & à chacun en particulier des services très-considerables.*

Soit qu'il voulût faire cesser le reproche qu'on lui faisoit de donner les Ouvrages des autres sous son nom, ou qu'il eût dessein d'aller s'instruire à fond des coutumes & des mœurs des GRECS pour les mieux représenter dans ses Pieces, quoi qu'il en soit, après avoir fait les six Comédies que nous avons de lui, & n'ayant pas encore 35. ans, il sortit de ROME & on ne le vit plus depuis.

VOL-

servir utilement la République & les Particuliers, puis qu'à l'âge de dix sept ans il avoit déja donné des marques d'une valeur étonnante dans une bataille contre *Perſée* Roi de *Macédoine*.

VOLCATIUS parle de sa mort en ces termes: *Après que le Poëte CARTHAGINOIS eut fait six Comédies, il partit pour aller en ASIE, & depuis qu'il se fut embarqué on ne le vit plus, il mourut dans ce Voyage.*

(32) Q. CONSENTIUS dit qu'il mourut sur mer à son retour de GRECE, (33) d'où il raportoit cent

(32) Q. *Consentius.*) Ce *Quintus Consentius* ou *Consetius* m'est entierement inconnu.

(33) *D'où il raportoit cent huit Piéces qu'il avoit traduites de Menandre.*) La plus longue vie n'auroit pas suffi à *Terence* pour traduire cent huit Comédies. D'ailleurs *Menandre* n'avoit fait en tout que cent huit ou cent neuf Pieces: il y a même des Auteurs qui ne lui en donnent que cent cinq; *Terence* en avoit déja traduit quatre avant que de quitter *Rome*; comment donc auroit-il pu en raporter cent huit toutes nouvelles? C'est un conte fait à plaisir.

(34) *Sans*

cent huit Pieces qu'il avoit traduites de MENANDRE. Les autres assûrent qu'il mourut en ARÇADIE dans la ville de STYMPHALE, (34) sous le Consulat de CN. CORNELIUS DOLABELLA, & de M. FULVIUS NOBILIOR, & qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu (35) les Comédies qu'il avoit

(34) *Sous le Consulat de Cn. Cornelius Dolabella, & de M. Fulvius Nobilior.*) C'étoit l'an de *Rome* 594. un an après que *Terence* eut donné les *Adelphes.*

(35) *Les Comédies qu'il avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même*, &c.) C'est ainsi que j' explique, *ac simul fabularum quas novas fecerat.* Car si *Suetone* n'a pas voulu distinguer par là les Pieces que *Terence* avoit faites de son chef, d'avec celles qu'il avoit traduites; je ne voi pas pourquoi il auroit ajouté cette particularité qui ne nous aprendroit rien de nouveau; toutes les Pieces qu'il avoit traduites pen-

avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même.

On dit qu'il étoit d'une taille mediocre, fort menu, & d'un teint fort brun. Il n'eut qu'une fille, qui après sa mort fut mariée à un Chevalier Romain, & à qui il laissa une maison & un jardin de deux arpens sur la voie Appienne; (36) près du lieu qu'on apelloit VILLA MARTIS. Ce qui fait que je m'étonne encore plus de ce que PORCIUS a écrit, (37) *ni SCIPION, ni LÆLIUS, ni*

pendant son voyage n'étoient-elles pas également nouvelles, puis qu'il n'en avoit encore donné aucune au public?

(36) *Près du lieu qu'on apelloit Villa Martis.*) Je croi que c'étoit du côté de l'*Apennin*.

(37) *Ni Scipion, ni Lælius.*) C'est la suite des Vers que nous avons déja vus.

nil Publius
Scipio profuit, nil ei Lælius, nil Furius;

Tres

ni FURIUS, *qui étoient alors les trois plus riches hommes de* ROME, *& les plus puissans, ne lui servirent de rien; & toute l'amitié qu'ils eurent pour lui ne le mit pas seulement en état d'avoir une petite maison de louage, où un Esclave en revenant des funerailles de son Maitre pût au moins aller dire en pleurant, helas mon Maitre est mort!*

(38) AFRANIUS le préfere à tous

Tres per idem tempus qui agitabant nobiles facillime.
Eorum ille opera ne domum quidem habuit conductitiam:
Sultem ut esset quo referret obitum domini servulus.

(38) *Afranius le préfere à tous les Poëtes Comiques.*) Cet *Afranius* étoit lui-même un grand Poëte qui avoit fait des Tragédies & des Comédies; & le jugement qu'il fait de *Terence* est d'autant plus considerable qu'il étoit son contemporain, quoique plus jeune que lui; car *Afranius* ne commença à avoir de

tous les Poëtes Comiques, car il dit dans ſa Piece (39) qui a pour titre COMPITALIA, c'eſt à dire, LA FETE DES CARREFOURS, *Tu ne diras perſonne égal à* TERENCE.

Mais VOLCATIUS ne lui préfere pas ſeulement NÆVIUS, PLAUTE, & CECILIUS, (40) il lui préfere encore LICINIUS. Pour CICERON, il loue TERENCE juſque à dire (41) dans ſa PRAIRIE;

de la réputation qu'après la mort de *Terence.*

(39) *Qui a pour titre, Compitalia.*) C'eſt à dire, *les Fetes des Carrefours*, où l'on ſacrifioit aux Dieux Lares. Ces Fêtes ſuivoient de près les *Saturnales.*

(40) *Il lui perfere encore Licinius.*) C'eſt *Licinius Imbrex*, qui floriſſoit l'an de *Rome* 554. Je ne ſai ſi c'étoit le même que P. *Licinius Tegula.*

(41) *Dans ſa Prairie.*) *Ciceron* avoit fait un Ouvrage en Vers, qu'il avoit intitulé, *Leimon*, d'un mot Grec qui ſignifie *Prairie*, ſans doute parce

que

RE; *Et vous aussi, TERENCE,* (42) *dont le Stile est si poli & si plein*

que comme les Prairies, sont remplies de fleurs differentes, cet Ouvrage étoit rempli de mille fleurs qui faisoient une agréable varieté. Il paroit qu'il n'y avoit là que les éloges des hommes Illustres. L'on a eu tort de croire que ces Vers avoient été supposez par quelque Grammairien; ils sont trop beaux & trop Latins, & si *Ciceron* en avoit toujours fait d'aussi bons, il n'auroit peut être pas été moins grand Poëte que grand Orateur. *Alsone* les avoit en vue quod il écrivoit.

Tu quoque qui Latium lecto sermone TERENTI.

Et ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est que *Cesar* a commencé ce qu'il dit de *Terence* par les mêmes mots dont *Ciceron* s'étoit servi, *Tu quoque, &c.* car il est certain que *César* n'avoit entrepris cet Ouvrage que pour imiter & pour contredire Ciceron.

(42) *Dont le stile est si poli & si plein de charmes.*) C'est ce que signifie cette façon de parler, *solus lecto sermone*; car

plein de charmes, vous nous traduiſez & nous rendez parfaitement MENANDRE, *& vous lui faites parler avec une grace infinie la Langue des* ROMAINS, *en faiſant un choix très-juſte de tout ce qu'elle peut avoir de plus doux.* JULES CESAR dit auſſi de ce Poëte, *Toi auſſi,* DEMI-MENANDRE, *tu es mis au nombre des plus grands Poëtes, & avec raiſon pour la pureté de ton ſtile* (43) *Eh plût aux Dieux que la*

car il ne faut pas raporter ce *lecto ſermone* à *effers*. *Lectus* eſt un mot plein de force. *Ciceron* a dit ailleurs, *nulla femina lectior*, & *lectiſſimus adoleſcens.*

(43) *Eh plût aux Dieux que la douceur de tes Ecrits fût accompagnée de la force que demande la Comédie.*) Mon pere a cru que par ce *vis Comica*, cette *force que demande la Comédie*, *Céſar* vouloit parler des *paſſions*; car c'eſt encore ce qui manque à *Terence*, comme *Varron* l'a fort bien remarqué, *Ethos, nulli alii ſervare convenit, quam*

la douceur de ſes Ecrits fût accompagnée de la force que demande la

TITINIO & TERENTIO. Pathe vero, TRABEA, & ATTILIUS & CÆCILIUS facile moverant. „Perſonne n'a ſu garder les caracteres comme *Titinius* & *Terence* Mais *Trapea*, „*Attilius* & *Cecilius* ſavoient mieux émouvoir les paſſions, „ Et c'eſt particulierement pour émouvoir les paſſions que cette force eſt néceſſaire: car les paſſions ne ſe repréſentent que par les figures; & les figures ſont entierement opoſées à la ſimplicité & à la *proprieté*, que les Anciens donnent à *Terence*. *SERVIUS, ſciendum eſt TERENTIUM propter ſolam proprietatem, eſſe omnibus præpoſitum, quibus eſt, quantum ad cætera ſpectat, inferior.* „ Il faut ſavoir que *Terence* „eſt préferé à tous les autres Poëtes Comiques, à cauſe de la ſeule propriété; „car il leur eſt inferieur dans tout le „reſte.„ Ce mot, *propriété*, ne regarde pas ſeulement la ſimplicité des termes, mais encore celle des caracteres & des mœurs. Pour moi je trouve que les mœurs & les caracteres ſont

plus

la Comédie, afin que son mérite fût égal à celui des GRECS, & qu'en cela

plus nécessaires à la Comédie que les passions; je suis même persuadée qu'un Poëte Comique ne peut bien conserver les caracteres sans émouvoir aussi les passions quand l'occasion s'en présente. Et je ne vois pas que dans *Terence* on ait grand' chose à souhaiter de ce côté là; car il fait toujours parler ses Acteurs convenablement à l'état où ils se trouvent. C'est pourquoi j'ai cru que par ce *vis Comica, Cesar* ne vouloit pas tant parler des passions que de la vivacité de l'action, & du nœud des intrigues; comme je l'ai expliqué dans ma Préface sur *Plaute*. Je ne sai même si *Cesar* auroit apellé absolument les passions *vim Comicam*; elles me paroissent plus de l'apanage de la Tragédie que de la Comédie.

Avant que de finir ces Remarques, il est à propos de dire un mot d'un passage de *Orosius*, qui a trompé beaucoup de gens. Cet Historien, à la vérité peu exact, mais assez utile, écrit: *SCIPIO jam cognomento AFRICANUS, triumphans urbem ingressus est, quem*

cela tu ne fusses pas fort au dessous des autres, mais c'est ce qui te

man-

TERENTIUS, qui postea Comicus ex mobilibus CARTHAGINENSIUM captivis, pilatus quod indulta sibi libertatis insigne fuit, triumphantem post currum secutus est. „*Scipion*, qui étoit surnommé l'*Afriquain*, „entra en triomphe dans *Rome*; & ce „fut à ce Triomphe qu'on vit *Terence*, „qui étoit un des principaux prisonniers qu'on avoit fait sur les *Carthaginois*, & qui fut ensuite Poëte Comique; „suivre le Char du Vainqueur, „avec un bonnet sur sa tête, pour marquer de la liberté qui lui avoit été accordée." C'est une fable qui ne peut jamais se soutenir, de quelque côté qu'on la tourne. Car si *Orosius* parle du vieux *Scipion*, il triompha l'an de *Rome* 552. huit ans entiers avant la naissance de *Terence*: Et s'il parle du jeune *Scipion* fils de *Paul Emile*, il triompha l'an de *Rome* 607. treize ans après la mort de ce Poëte. Ce qui a trompé *Orosius*, c'est un passage de *Tite-Live*, qu'il n'avoit pas examiné d'assez près. Cet Historien dit dans le Livre 30. chapitre

manque TERENCE, *& c'eſt ce qui fait ma douleur.*

pitre 45. *Secutus* SCIPIONEM *triumphantem eſt. pileo capiti impoſito.* Q. TERENTIUS CULLEO; *omni quæ deinde vita, ut dignum erat libertatis auctorem coluit.* „Q. *Terentius Culleo* ſuivit le char de *Scipion* le „jour de ſon triomphe, avec un bonnet ſur ſa tête; & le reſte de ſa vie il „honora comme il devoit l'auteur de „ſa liberté. „ Celui dont *Tite-Live* parle, n'étoit pas le Poëte *Terence*, mais un Sénateur, nommé *Terentius Culleo*, qui ayant été pris par les *Carthaginois*, & enſuite ayant été délivré par la victoire de *Scipion*, voulut ſuivre le char de ſon Liberateur avec un bonnet ſur ſa tête, comme s'il avoit été véritablement un eſclave que *Scipion* eût affranchi.

L'ANDRIENE DE TERENCE.

LE TITRE, ou LA DIDASCALIE.(1)

CEtte piece fut jouée pendant la fête de Cybele,(2) sous les Ediles Curules Marcus Fulvius & Marcus Glabrio,(3) par la troupe de Lucius Attilius Turpio, & de Lucius Ambivius de Preneſte.(4) Flaccus, affranchi de Claudius,(5) fit la muſique,(6) où il employa les flutes égales, droites & gauches.(7) Elle eſt toute greque:(8) Elle fut repreſentée ſous le conſulat de M. Marcellus, & de C. Sulpitius.(9)

RE-

REMARQUES
SUR LE TITRE.

(1) LE *Titre ou la Didaſcalie.*) Ce que les *Latins* apelloient *Titre* les *Grecs* l'apelloient *Didaſcalie*; c'eſt à dire *enſeignement, inſtruction.* C'étoit autrefois la coutume de mettre ces ſortes de titres à la tête des Piéces de Théatre, comme nous l'aprenons des anciens Scholiaſtes Grecs; & cela étoit d'une fort grande utilité; car par là les Lecteurs aprenoient tout d'un coup dans quel tems, pour quelle occaſion, & ſous quels Magiſtrats ces Piéces avoient été jouées. Mais il faut ſe ſouvenir qu'on ne mettoit ce titre qu'aux Piéces qui avoient été jouées pour célebrer quelque grande Fête, comme la Fête de *Cerès*, celle de *Cybele*, ou celle de *Bachus*, &c. La raiſon de cela eſt qu'il n'y avoit que ces Piéces qui fuſſent jouées par l'ordre des Magiſtrats. Il n'y avoit point de titre aux autres. Aujourd'hui il ne nous reſte aucun *titre* entier d'aucune Piéce ni Greque, ni Latine, non pas même ceux de ces Piéces de *Terence*: car on a oublié d'y marquer

le prix, c'eſt à dire l'argent que les Ediles avoient payé à *Terence* pour chacune de ces Piéces. Et c'eſt ce qu'on avoit grand ſoin d'y mettre. On pouſſoit même cette exactitude ſi loin, qu'on y marquoit les honneurs qu'on avoit faits au Poëte, les bandelettes, les eſſences & les fleurs dont on l'avoit regalé. Mais cela ne ſe pratiquoit qu'en *Grece*, où la Comédie étoit un métier honnête & fort eſtimé; au lieu qu'à *Rome* ce n'étoit pas la même choſe.

(2) *Cette Piece fut jouée pendant la Fête de Cybele*) Cette Fête de *Cybele*, que l'on apelloit *Ludos Magalenſes*, ou *Megaleſia*, étoit le cinquiéme d'Avril, & l'on prétend qu'elle duroit ſix jours. Cette Fête n'étoit jamais ſans Comédie, c'eſt pourquoi *Ovide* dit dans le quatriéme Livre des *Faſtes*:

Scena ſonat, ludique vocant, ſpectate, Quirites.

„Le Théatre retentit; les Jeux vous „apellent, venez à ce ſpectacle, Ro„mains.

(3) *Sous les Ediles Curules M. Fulvius, & M. Glabrio.*) Les Ediles ſont nommés ici avant les Conſuls, parceque c'étoient eux qui avoient ſoin des Jeux pu-

publics, & qui payoient les Comédiens. *Ciceron* dans le ſecond Livre des Loix: *Sunto Ædiles. Curatores urbis, annona, ludorumque ſolemnium:* „Que les „Ediles aient ſoin de la Ville; des vi„vres, & des Jeux ſolemnels.„ Il parle des Ediles que l'on apelloit *Curules*, pour les diſtinguer des Ediles Plebéens, parcequ'étant pris du Corps des Senateurs, ils avoient le droit de faire porter dans les lieux publics un ſiége d'Yvoire, que l'on apelloit *Sellam curulem*. An lieu que les Ediles *Plebéens* étoient aſſis au deſſous avec les Tribuns ſur des bancs ou ſiéges ordinaires.

(4) *Par la Troupe de Lucius Ambivius Turpio, & de L. Attilius de Preneſte.*) C'étoient les Maitres de la Troupe des Comédiens.

(5) *Flaccus Affranchi de Claudius.*) C'eſt ainſi qu'il faut lire, comme *Muret* l'a fort bien remarqué; & non pas *Flaccus Claudii filius:* car ce *Flaccus* ne pouvoit être qu'un Eſclave ou un Affranchi, parce que tous ceux qui montoient ſur le Théatre étoient tenus à *Rome* pour infames; il n'y avoit que les Piéces apellées *Togatæ* & *Atellanæ* qui ne deshonoroient pas les Acteurs.

C'eſt pourquoi *Laberius* Chevalier Romain, après que *Ceſar* l'eut engagé pour de l'argent à monter ſur le Théatre pour y reciter ſes *Mimes*, ſe plaint de ſon malheur avec beaucoup de grace:

Ego bis tricenis annis actis ſine nota
Eques Romanus, lare egreſſus meo,
Domum revertar Mimus: nimirum hoc die
Uno plus vixi mihi quam vivendum fuit.

„Après avoir paſſé ſoixante ans ſans „aucune tache, je ſuis ſorti de ma „maiſon Chevalier Romain; & j'y „rentrerai Comédien: c'eſt à dire que „j'ai vécu ce jour ci de trop.

En *Grece* cela étoit tout different, les gens de la premiere qualité montoient ſur le Théatre, & ſouvent l'on prenoit des Comédiens pour les envoyer en ambaſſade vers les Rois.

(6) *Fit la Muſique.*) C'eſt ce que ſignifie proprement *modos facit*; & c'eſt ce qu'on deſoit auſſi *modulavit*.

(7) *Les Fluves égales, droites & gauches.*) On me pardonnera cette façon de parler, car il eſt impoſſible de bien une choſe qui n'eſt point du tout à nos manieres; & quand cela eſt, on ne doit chercher qu'à faire entendre le

Auteur. Dans l'Antiquité il n'y a rien où les Savans ſoient ſi partagés que ſur les Flûtes que les Anciens apelloient *droites* & *gauches*, *égales* & *inégales*. Je ne raporterai point tout ce qu'ils en ont écrit ; je me contenterai de choiſir ce qui me paroit le plus vraiſemblable, & qui peut expliquer avec le moins d' embarras toutes les difficultés des Titres des Comédies de *Terence*.

Les joueurs de Flûte jouoient toujours de deux Flûtes à la fois à ces Comédies. Celle qu'ils touchoient de la main droite, étoit apellée *droite* par cette raiſon ; & celle qu'ils touchoient de la gauche, étoit apellée *gauche* par conſequent. La prémiere n'avoit que peu de trous, & rendoit un ſon grave ; la gauche en avoit pluſieurs, & rendoit un ſon plus clair & plus aigu. Quand les Muſiciens jouoient donc de ces deux Flûtes de different ſon, on diſoit que la Piéce avoit été jouée *tibiis imparibus, avec les Flutes inégales*; ou *tibiis dextris & ſiniſtris, avec les Flûtes droites & gauches*. Et quand ils jouoient de deux Flûtes de même ſon, de deux droites ou de deux gauches, comme cela arrivoit ſouvent,

on disoit que la Piéce avoit été jouée *avec des Flûtes égales droites*, si c'étoit avec celles du son grave ; ou *tibiis paribus sinistris, avec des Flûtes égales gauches*, si c'étoit avec les Flûtes du son aigu.

Cela étant, je crois qu'on n'en sauroit douter, il semble d'abord que ceux qui ont cru que ce titre étoit corrumpu, l'ont cru avec quelque fondement : car comment l'*Andriene* peut-elle avoir été jouée *tibiis paribus dextris & sinistris, avec les Flûtes égales droites & gauches*? puisque les Flûtes ne peuvent être apellees *égales, droites & gauches*, que quand elles sont de même, ou toutes *gauches*, ou toutes *droites*.

Ceux qui ont eu cette pensée, n'ont pas pris garde que ce titre ne doit pas être entendu d'une seule représentation, mais de plusieurs représentations differentes, où les Flûtes étoient toujours égales ; mais tantot c'étoit *tibiis paribus dextris, avec les Flûtes égales droites*, & tantot *tibiis paribus sinistris, avec les Flûtes égales gauches*. Car une même Piéce n'étoit pas toujours jouée avec les mêmes Flutes, ni avec les mêmes modes ; cela changeoit fort sou-

souvent, comme *Donat* même nous l'aprend dans le fragment qui nous reste d'un Traité qu'il avoit fait sur la Comédie, où il dit : *neque enim omnia iisdem modis in uno cantico agebantur, sed sæpe mutatis, ut significant qui tres numerus in Comœdiis ponunt, qui tres continent mutatos cantici illius.* „Ces Piéces n'étoient „pas toujours jouées sur le même mode, & avec le même chant ; les modes changeoient, comme nous l'aprennent ceux qui mettent ces trois „marques à la tête de la Comédie, „M. M. C. lesquelles trois marques signifient que les modes du chant sont „changés.„ En effet ces trois marques, M. M. C, sont pour *mutatis modis cantici*, *les modes du chant étant changés*. Le même *Donat* dans la Préface des *Adelphes*, nous aprend l'endroit où l'on mettoit ces trois marques : car il dit clairement qu'on les mettoit sous la liste des Personnages, *Sæpe tamen mutatis per scenam modis cantica mutavit quod significat titulus scenæ, habens subjectas personis literas M. M. C.* „Il changea souvent dans la scene les modes du „chant, comme on le connoit par le „titre de la Comédie, où après la liste des Acteurs on voit ces trois mar-

„ques M. M. C.„ L'on pourroit croire auſſi que ce changement ſe faiſoit quelquefois dans la même repréſentation, & qu'à chaque intermede on changeoit de Flûtes droites, & à l'autre les gauches ſucceſſivement. *Donat* dit que quand le ſujet de la Piéce étoit grave & ſerieux, on ne ſe ſervoit que des Flutes égales droites, que l'on apelloit auſſi *Lydiennes*, & qui avoient le ſon grave; que quand le ſujet étoit fort enjoué, on ne ſe ſervoit que des Flûtes égales gauches, qui étoient apellées *Tyriennes*, ou *Sarranæ*, qui avoient le ſon aigu, & par conſequent plus propre à la joye: enfin, que quand le ſujet étoit mêlé de l'enjoué & du ſerieux, on prenoit les Flûtes inégales, c'eſt à dire la droite & la gauche, & qu'on nommoit Phrygiennes. *Dextra autem & Lydia ſua gravitate ſeriam Comœdiæ dictionem pronunciabant; ſiniſtræ & Sarranæ acuminis levitate jocum in Comœdia oſtendebant; ubi autem dextra & ſiniſtra acta fabula inſcribebatur, miſtim joci & gravitatis denunciabatur.* „Les Flûtes droites ou *Lydiennes*, par „leur ſon grave, marquoient que la „Piéce ſeroit ſerieuſe; les Flûtes gau„ches ou *Tyriennes* promettoient qu'el-

le

„le ſeroit enjouée; & les Flûtes inéga-
„les, la droite & la gauche, temoi-
„gnoient qu'elle ſeroit mêlée du ſeri-
„eux & de l'enjoué. Mais je trouve à cela bien des difficultés, qui me perſuadent que *Donat* s'eſt trompé. En voici une qui me paroit inſurmontable. Si le ſon des Flûtes marquoit le ſujet de la Comédie, ce ſujet étant toujours le même, on ne pouvoit & on ne devoit y employer que les mêmes Flûtes, ſans jamais changer. Cependant le titre de l'*Heautontimorumenos* nous apprend que cette Comédie fut jouée d'abord *tibiis imparibus, avec les Flûtes inégales*, c'eſt à dire *avec une droite & une gauche;* & qu'enſuite elle fut jouée *tibiis duabus dextris, avec deux Flûtes droites.* Quoi donc? eſt-ce que le ſujet de l'*Heautontimorumenos* étoit d'abord moitié enjoué, & qu'à une ſeconde repréſentation il devint tout d'un coup ſerieux? Il n'y a perſonne qui ne voie que cela eſt ridicule. Je ſuis perſuadé que ce n'étoit point du tout le ſujet des Piéces qui régloit la Muſique, mais l'occaſion où elles étoient repréſentées. Cette remarque me paroit trés-importante, car elle éclaircit toutes les difficultés qui peuvent ſe préſen-

senter. En effet, il auroit été impertinent qu'une Piéce faite pour honorer des funerailles, eût eu une Musique enjouée. C'est pourquoi quand les *Adelphes* furent joués la préiniere fois, ils le furent *tibiis Lydiis*, *avec les Flûtes Lydiennes*, c'est à dire avec deux Flûtes droites; & quand ils furent joués pour des occasions de joie & de divertissement, ce fut *tibiis Sarranis*, *avec les deux Flûtes gauches*. Ainsi quand une Piéce étoit jouée pendant les grandes Fêtes, comme la joie & la Religion s'y trouvoient mêlées, c'étoit ordinairement avec les Flûtes inégales, ou une fois avec deux droites, & ensuite avec deux gauches; ou bien en les prenant alternativement à chaque intermede. C'est ainsi que je croi que l'*Andrienne* fut jouée.

Mais c'est assez parler de ces Flûtes, dont nous n'aurons jamais une connoissance parfaite. Il faudroit qu'les avoir vues, ou les avoir entendues. Mon Pere étoit si en colere contre elles, qu'il fit ces Vers, pour louer *Minerve* de ce qu'elle avoit jetté la Flûte dans l'eau; & pour maudire ceux qui l'en avoient retirée, & qui par là avoient été cause de tous les maux que

les

les Flûtes ont fait depuis ce temps-là aux Savans. Je croi qu'on ne ſera pas faché de les voir ici, car ils ſont ſi beaux, qu'on diroit qu'ils ſont du ſiecle d' *Auguſte*.

AD PALLADEM MINERVAM.

CErebri liquor paterni, Pallas Attica,
Mollis medulla, ſanguen & ſuccus Jovis,
Quæ nec Deam, nec feminam matrem cies,
Te, Diva, merito Vates Sapientem vocant:
Quæ olim tumentes cùm videres bucculas,
Nitidoſque ocellos nimis tende ſpiritu,
Irata in undas tibiam projeceris.
O bene, quod illam nigris merſeras aquis?
Bene, quod vulneras eſſe nullam tibiam?
At qui profundo ſuſtulit merſam vado,
Debebat ille conſuta gula emori,
Debebat ille Marſia fatum oppetens,
Siccaſque arenas tabo irrorans viſcerum,
Pellem bonum præbuiſſe tympano,
Tantum illa doctis tibia concinnat mali.
Salve itaque, o Pallas unici germen Jovis,
At vos perite, vos perite, tibiæ.

(8) *Elle eſt toute Grequè.*) Il ſuffiſoit de dire, *elle eſt Greque*; les Comédies de *Terence* ſont toutes Greques, c'eſt à dire qu'il n'y a rien des mœurs ni des manieres des *Romains*. Dans *Plaute* il y a des Piéces qui quoi que Greques, ne le ſont pourtant pas entierement; il y a très-ſouvent des choſes qui ſont toutes Romaines.

(9) *Sous le Conſulat de M. Marcellus, & de C. Sulpitius.*) Le prémier eſt *Marcus Claudius Marcellus*, & l'autre *C. Sulpitius Gallus*, qui furent Conſuls enſemble l'an de *Rome* 587. cent ſoixante quatre ans avant la naiſſance de Notre Seigneur. *Terence* avoit alors vingt ſept ans.

PER-

PERSONNAGES DE LA PIECE.

Le Prologue. On appelloit ainsi l'Acteur qui recitoit le Prologue; c'étoit ordinairement le Maitre de la Troupe.

Simon, Pere de Pamphile.

Pamphile, Fils de Simon, & Amant de Glycérion.

Sosie, Affranchi de Simon.

Davus, Valet de Pamphile.

Chremès, Pere de Glycérion & de Philumene.

Glycérion, Fille de Chremès.

Carinus, Amant de Philumene.

Byrrhia, Valet de Carinus.

Criton, de l'Ile d'Andros.

Dromon, Valet de Simon.

Mysis, Servante de Glycérion.

Lesbia, Sage-femme.

PERSONNAGES MUETS.

Arquillis, la Garde de Glycérion.

Des Valets, qui reviennent du Marché avec Simon.

La Scene eſt à Athenes.

PRO-

PROLOGUE.

(1) *Lorſque* Terence ſe mit à travailler pour le Théatre, il croyoit, Meſſieurs, qu'il ne devoit avoir pour but que de faire en ſorte que ſes Piéces puſſent vous plaire & vous divertir: mais il voit bien qu'il s'eſt trompé dans ſes eſpérances, (5) car il faut

(1) *Lorſque Terence ſe mit à travailler pour le Theatre.*) Ce premier Vers prouve que *Terence* avoit fait d'autres Piéces avant l'Andriene. Comment donc *Donat* a-t-il pu dire que l'*Andriene* a été la premiere? Il a voulu ſans donte nous faire entendre qu'elle a été la premiere des ſix qui nous reſtent, & cela eſt vrai.

(5) *Car s'il faut qu'il employe ſon tems à faire des Prologues.*) *Operam abuti* ne ſignifie pas *perdre ſon temps, abuſer de ſon temps*; mais *employer ſa peine, ſon temps. Abuti* eſt un mot commun qui ſignifie ſeulement *abſumere*, & qui ſe prend en bonne & en mauvaiſe part; c'eſt ainſi que

faut qu'il emploie son tems à faire des Prologues, (6) pour répondre aux médisances d'un vieux rêveur de Poëte qui lui en veut; & nullement pour vous expliquer le sujet de ses Comédies. Présentement, Messieurs, voyez, je vous prie, ce que ce Poëte & toute sa Cabale trouvent à reprendre. Ménandre a fait l'Andriene & (9) la Perinthienne

que *Plaute* a dit dans la troisiéme Scene du second Acte de *Persa* :

Nam hoc argentum alibi abutar.

„car j'emploïrai cet argent à autre chose. *Lucrece* s'en est servi dans le même sens.

(6) *Pour répondre aux médisances d'un vieux réveur de Poëte.*) Ce vieux Poëte envieux étoit un *Lucius Lavinius*, s'il en faut croire *Donat*; mais je ne connois point de Poëte de ce nom-là. Je croi plutot que *Terence* parle ici de *Luscius Lanuvinus*, contre lequel il a fait le Prologue de la seconde Comédie.

(9) *La Perinthienne.*) Parce qu'il introduisi-

thiene ; qui a vu l'une de ces deux Piéces, les a vu toutes deux, (11) car leur ſujet ſe reſſemble tout à fait, (12) quoi que la conduite & le ſtile en ſoient fort differens. Terence avoue qu'il a mis dans l'Andriene tout ce qu'il a trouvé dans la Perinthiene qui pouvoit y convenir, & qu'il en a uſé comme d'une choſe qui lui apartenoit. C'eſt ce que blâment ces habiles gens, &

duiſoit une fille de *Perinthe*, ville de *Thrace*, ſur les bords de la *Propontide*.

(11) *Car leur ſujet ſe reſſemble.*) Il faut faire ainſi la conſtruction, *ita ſunt non diſſimili argumento*, c'eſt le ſujet de la Piéce, *μυθος*, *fabula*.

(12) *Quoi que la conduite & le ſtile en ſoient fort differents.*) *Stilus* eſt pour les mots & *oratio* pour le ſens ; c'eſt pourquoi j'ai traduit *le ſtile & la conduite*. Le mot *tamen* étoit quelquefois ſuperflu chez les Anciens, & quelquefois il ſignifioit ſeulement *modo*, *tantum*, *Seulement*. Et cela doit être remarqué.

(16)

& ils soutiennent (16) qu'il n'est pas permis de mêler des Comédies,

(16 *Qu'il n'est pas permis de mêler des Comédies & d'en faire, &c.*) Il ma falu prendre ce tour pour expliquer la force du mot *contaminari*, dans ce seul vers, *Contaminari non decere fabulas*. *Contaminare* ne signifie ici que *mêler*, *confondre*, quand de deux choses differentes on n'en fait qu'une. *Tite-Live* qui a plus profité de la lecture de *Terence* qu'aucun autre Auteur que je connoisse, a joint ces deux mots, *contaminare* & *confundere*, en parlant des alliances que les Nobles contractoient avec le Peuple. *Contaminare* ne peut signifier ici *gâter*, & ceux qui l'ont traduit de même, font dire à *Terence* une chose de fort mauvais sens; car qui doute que ce ne soit fort mal fait de gâter les Comédies, de quelque maniére qu'on les gâte? Les ennemis de *Terence* soûtenoient, *non decere contaminari fabulas*, & *Terence* au contraire soûtient, *decere contaminari fabulas*; il faut donc que *contaminare* soit pris ici en bonne part; il l'est aussi, & voici son origine; de *tango*, *cantango*, *contagium*, *contagimen*,

dies, & d'en faire de deux Grecques une Latine, (17) mais en bon-

contamino. Juſtin dans le 31. livre, *ne quis illas attuminaret ;* que perſonne ne les touchât. *Attuminare* de *attago, attagi, attagitum, attaginien, attamen, attumino.*

Voilà donc le premier uſage, & la premiere ſignification de *contaminare*; mais comme il eſt impoſſible de mêler des choſes ſans les faire ceſſer d'être ce qu'elles étoient auparavant, de là on a fait ſignifier à ce mot *gâter, alterer, corrompre*; & c'eſt pourquoi tous les mêlanges que font les Parfumeurs ſont appellez φθορεὰ par les Grecs, qui ont auſſi dit de la même maniere μιαίνειν, *corrompere*, pour μιγνύειν, *mêler*, & μίανσις *corruption*, pour *mélange*. J'ai un peu étendu cette Remarque parce que j'ai vu des gens d'ailleurs très-habiles & d'un goût excellent, qui ont eu beaucoup de peine à revenir de leurs prejugez.

(17) *Mais en bonne foi en faiſant les entendus, ils font bien voir qu'ils n'y entendent rien.*) Il faut écrire *faciunt-ne*, & non pas *faciunt ne*, ce ne vient du Grec, νὴ &

bonne foi en faisant les entendus, ils font bien voir qu'ils n'y entendent rien ; & ils ne prennent pas garde qu'en blâmant notre Poëte ils blâment Nevius, Plaute & Ennius, qui ont tous fait la même chose, & de qui Terence aime beaucoup mieux (20) imi-

Ne ne de vœi, mais le dernier est toujours suivi de quelque pronom, *ne ea, ne ille, ne vos, ne illi*, *Faciunt ut nihil intelligant*, est de la plus pure latinité, pour dire simplement *nihil intelligunt*. C'est ainsi que *Ciceron* a dit dans une de ses *Oraisons* contre *Verres*, *fecerunt ut me deducerent*, pour *me deduxerunt*.

(20) *Imiter l'heureuse négligence.*) Negligence est ici pour une maniere libre, tant dans le stile, que dans la disposition du sujet, sans s'assujettir trop aux regles. Mais comme en notre Langue le mot de *négligence* seul est toujours pris en mauvaise part ; j'ai ajouté *heureuse* qui le détermine. Dans l'*Orateur* de *Ciceron* il y a un beau passage, qui donne beaucoup de jour à celui de *Terence*, car il y est formellement par-

imiter l'heureuse négligence, (21) que l'exactitude obscure & embarrassée de ces Messieurs. Mais enfin je les avertis qu'ils feront fort bien de se tenir en repos, & de mettre fin à leurs médisances, de peur que s'ils con-

lé de cette négligence d'*Ennius*; Ennio *delector ait quispiam, quod nun discedit a communi more verborum*, Pacuvio, *inquit alius; omnes apud hunc ornati elaboratique sunt versus, multa apud alterum negligentius.* „Je me divertis à lire *Ennius*, dira „quelqu'un, parce qu'il ne s'éloigne „point de la commune maniere de par„ler; Un autre dira; j'aime mieux *Pa„cuve*, tous ses vers sont beaux & bien „travaillez; au lieu qu'il y a beau„coup de negligence dans *Ennius*. Ces négligences ne sont point mal dans la Comédie, où j'ose dire même qu'elles sont quelquefois necessaires.

(21) *Que l'exactitude obscure & embarrassée de ces Messieurs.*) Cette exactitude qui consiste à s'attacher scrupuleusement à certaines regles doit avoir ses bornes; car lorsqu'elle est poussée trop loin,

continuent à nous chagriner, nous ne faſſions enfin voir leurs impertinences à tout le monde. Pour vous, Meſſieurs, nous vous ſuplions de nous écouter favorablement, (24) & d'examiner cette Piéce, afin que vous puiſſiez juger (25) ce que vous devez attendre de notre Poëte, & ſi

loin, elle produit ou la ſechereſſe ou l'obſcurité & l'embarras.

(24) *Et d'examiner cette Piéce.*) *Cognoſcere* eſt un mot de Droit, qui ſignifie examiner comme un Juge.

(25) *Ce que vous devez attendre de notre Poëte.*) Il auroit falu traduire à la lettre, ce que vous devez *eſperer*; en Latin *ſpes* & *ſperare*, ſont des termes communs qui ſe prennent en bonne & en mauvaiſe part, & qui ſignifient ſeulement attendre. *Sperare dolorem, ſperare quartanam; eſperer la douleur, eſperer la fiévre.* Les Latins ont imité cela des Grecs.

ſi les Comédies qu'il fera dans la ſuite, mériteront d'être jouées devant vous: (27) ou ſi vous les devez plutot rejetter ſans les entendre.

(27) *Ou ſi vous les devez plutot rejetter.)* *Exigere* ne ſignifie pas ici demander, mais rejetter, *explodere, exſibilare*. Comme dans le Prologue de l'*Hecyre*. *Novas qui exactas*: & *prius* eſt pour *potius*.

L'AN-

L'ANDRIENE DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SIMON. SOSIE. DES VALETS, *qui portent ce que Simon a acheté au Marché.*

Simon.

(1) HOla, vous autres, emportez celà au logis, allez. Toi, Sosie, demeure, j'ai un mot à te dire.

Sosie.

(1) *Hola, vous autres, emportez celà au logis.*) Il n'y a rien de plus ridicule que ce qu'un Interprete remarque ici, que par *istæc* il faut entendre des tapisseries, des bancs, des meubles que *Simon* faisoit porter chez lui pour la nôce. C'est dire une grande folie dès le premier vers. *Simon* parle à *Dromon* & à

Sosie. (2) J'entens, Monsieur, vous voulez me recommander, (3) que tout ceci soit bien aprêté, n'est-ce pas?

Simon. Non, c'est autre chose.

Sosie. Qu'y a-t-il de plus, en quoi le peu d'adresse que j'ai, vous puisse être utile? *Si-*

Syrus, qu'il avoit menez avec lui au marché où il étoit allé acheter quelques provisions; il leur ordonne donc de porter ces provisions au logis. La Planche qui est à la tête de cette Scène dans le Manuscrit, le marque bien formellement, & on y voit ces deux Esclaves dont l'un porte une grosse bouteille de vin, & l'autre des poissons.

(2) *J'entens, Monsieur.*) Comme s'il disoit, *prenez que vous l'ayez dit Terence* exprime admirablement par là le caractere de ces maitres-valets, qui veulent toujours entendre à demi-mot & deviner ce qu'on va leur dire.

(3) *Que tout ceci soit bien aprêté.*) Ceci confirme la prémiere Remarque. *Curare* est un terme de cuisine. Aussi dans la Planche Sosie tient une poile.

(6) *Ma-*

Simon. Je n'ai pas beſoin de ton adreſſe pour l'affaire que je médite maintenant; (6) mais j'ai beſoin de cette fidélité & de ce ſecret que j'ai toujours remarqués en toi.

Syſie. J'ai bien de l'impatience de ſavoir ce que vous voulez.

Simon. Depuis que je t'achetai tout petit enfant, (8) tu ſais avec quel-

(6) *Mais j'ai beſoin de cette fidelité & de ce ſecret.*) Les Anciens donnoient le nom d'arts à toutes les vertus.

(8) *Tu ſais avec quelle bonté avec quelle douceur je t'ai traité dans ton eſclavage.*) Cela eſt parfaitement bien exprimé. *juſta ſervitus* n'eſt pas ici ce que les Juriſconſultes appellent *un eſclavage juſte*, pour dire un eſclavage legitime & bien acquis. *Juſta ſervitus* eſt *un eſclavage doux, moderé*, comme dans le dernier Chapitre de *Longin*, παιδομαθεῖς δουλείας δικαίας, ne ſignifie pas *nous ſommes accoutumez des notre enfance à une domination legitime*, mais *à une domination douce*, qui eſt éloignée de la tyrannie & de

quelle bonté, avec quelle douceur je t'ai traité dans ton esclavage : & parceque tu servois en honnête garçon (10) je t'ai affran-

la violence. *Justice* signifie souvent *bonté* ; & injustice, *dureté, cruauté*, comme dans ce vers de la première Scene de l' *Heautontimorumenos*

Eum ego hinc ejeci miserum injustitia mea.

„C'est moi qui ai chassé ce pauvre „malhûreux de chez moi par mon „injustice, c'est à-dire, *par ma dureté*. Dans le prémier Chapitre de Saint *Matthieu*, *Joseph* est apellé juste : δίκαιος ὢν, c'est pour *doux, benin.*

(10) *Je t'ai affranchi.*) Le texte dit à la lettre. *J'ai fait que de mon esclave tu es devenu mon affranchi.* Le bon homme remet toujours devant les yeux de son affranchi la servitude dont il l'a tiré. Celà est bien dans le caractere des vieillards qui veulent toujours faire sentir la grandeur de leurs bienfaits. *Donat* a très-bien dit : *mire addit : e servo ut vim beneficii exprimeret.* J'ai cru que cela méritoit d'être rapporté, mais je n'ai osé le suivre dans

franchi, ce qui eſt la plus grande recompenſe que je pouvois te donner.

Soſie. Cela eſt vrai, Monſieur, & je ne l'ai pas oublié, je vous aſſûre.

Simon. (13) Je ne me repens pas de l'avoir fait.

Soſie. Je ſuis ravi ſi j'ai été, ou ſi ſuis encore aſſez hûreux pour faire quelque choſe qui vous ſoit agréable ; & je vous ai bien de l'obligation que mon ſervice ne vous ait pas déplu: mais ce que vous venez de me dire, me fâche extrêmement; car il ſemble que de me remettre ainſi vos bienfaits

ma Traduction, parce que ce tour-là n'eſt pas bien naturel en notre Langue.

(13) *Je ne me repens pas de l'avoir fait.*) C'eſt ce que ſignifie proprement *haud mihi factum.* Car le propre du repentir c'eſt de deſirer que ce qui a été fait ne l'eût pas été.

faits devant les yeux, (17) c'eſt preſque me reprocher que je les ai oubliés ; au nom de Dieu dites-moi en un mot ce que vous me voulez.

Simon. C'eſt ce que je veux faire ; mais prémierement je t'avertis, que ce mariage que tu crois entierement conclu, ne l'eſt point du tout.

Soſie. Pourquoi en faites-vous donc le ſemblant ?

Simon. Je vais tout te conter d'un bout à l'autre : par ce moyen tu ſauras la vie mon fils, mon deſſein, & ce que je veux que tu faſſes dans cette affaire. Pour commencer il faut donc te dire que

(17) *C'eſt preſque me reprocher que je les ai oublies*) Ce vers peut être expliqué de deux manieres ; *eſt exprobratio mei immemoris*, ou bien, *eſt exprobratio beneficii immemoris*. Dans le premier ſens *immemoris* eſt actif, & dans le dernier il eſt paſſif.

que (24) Pamphile étant devenu grand, il lui fut permis de vivre avec un peu plus de liberté. Ce fut cette liberté qui découvrit son naturel, car avant cela comment l'auroit-on pu connoître pendant que l'âge, la crainte & les Maîtres le retenoient?

Soſie. Cela eſt vrai.

Simon. (28) La plupart des jeunes gens ont toujours quelque paſſion dominante, comme (30) d'avoir des Chevaux, des Chiens

(24) *Pamphile étant devenu grand.*) *Ephebi* ſont les jeunes gens qui ſont en l'âge de puberté, & qui ne ſont pas encore entrez dans l'adoleſcence.

(28) *La plupart,*) & pour affirmer une propoſition générale avec quelque modification.

(30) *D'avoir des Chevaux, des Chiens de chaſſe.*) Comme *Horace* dit dans l'*Art Poëtique*

Imberbis juvenis tandem cuſtode remoto,
Gaudet equis canibuſque.

Chiens de chasse, (31) ou de s'attacher à des Philosophes : mais pour lui, il ne s'occupoit à aucune de ces choses plus qu'à l'autre, & il s'appliquoit à toutes avec moderation ; j'en étois ravi.

Sosie. Et avec raison, car il n'y a rien de plus utile dans la vie que la pratique de ce précepte, (34) *Rien de trop.*

Si-

„Le jeune homme qui n'a plus de „gouverneur, prend plaisir à avoir des „chiens & des chevaux. Dans les *Nuées* d'*Aristophane* on voit aussi quelle étoit la passion des jeunes *Atheniens* pour les chevaux.

(31) *Ou de s'attacher à des Philosophes.*) Car c'étoit à cet âge-là que les *Grecs* s'appliquoient à l'étude de la Philosophie, & qu'ils choisissoient dans cette profession ceux auxquels ils vouloient s'attacher. Les Dialogues de *Platon* nous instruisent assez de cette coutume.

(34) *Rien de trop.*) *Alcée* s'est servi de ce Proverbe dans ces vers.

Aü-

Simon. Voici la maniere dont il vivoit(35) Il avoit une complaisance extrême pour les gens avec qui il étoit d'ordinaire, il se donnoit tout à eux, (37) il vouloit

Αὐτάρκεις ἥρεμον βίον, Μακρῖνε
Τὰ μηδὲν ἄγαν, ἄγαν μὲ τέρπει.

Macrinus, *j'aime ce qui me suffit, car je suis trop charmé de ce Proverbe* RIEN DE TROP. Ce Proverbe est si ancien, que les *Grecs* ne connoissant pas son origine l'ont attribué à *Apollon*, sur le Temple duquel il étoit écrit à *Delphes*; & *Platon* remarque fort bien que les prémiers Philosophes avoient renfermé toute la Morale dans des sentences de peu de mots.

(35) *Il avoit une complaisance extreme.*) Le beau portrait que *Simon* fait de son fils! Ce bon homme veut se persuader & persuader aux autres que la debauche de son fils ne venoit pas de son naturel corrompu; mais de la complaisance qu'il avoit pour ses amis.

(37) *Il vouloit tout ce qu'ils vouloient.*) Les *Latins* ont formé leur mot *obse-*

loit tout ce qu'ils vouloient ; il ne contrediſoit jamais, & jamais il ne s'eſtimoit plus que les autres. De cette maniere il n'eſt pas difficile de s'attirer des louan-

qui ſur le Grec ἐφέπεσθαι, qui ſignifie la même choſe, & dont *Theognis* s'eſt ſervi dans ces beaux vers, où il donne des préceptes de la complaiſance que l'on doit avoir pour ſes amis.

Κύρνε φίλοις πρὸς πάντας ἐπίστρεφε ποικίλον ἦθος
Συμμίσγων ὀργῇ ὁίῳ ἕκαστος ἔφυ.
Νῦν μὲν τῷ δ' ἐφέπου, ποτὲ δ' ἄλλοσε πέλευ ὀργήν,
Κρεῖσσον τοι σοφίη ἢ μεγάλης ἀρετῆς.

Mon cher Cyrnus, *accommodez-vous à vos amis par la ſouplaſſe de vôtre eſprit, en vous conformant à ce que chacun d'eux eſt en particulier. Celui-ci veut une choſe, temoignez que vous la voulez auſſi, changez en même tems d'eſprit pour celui la, s'il eſt neceſſaire, car la Sageſſe vaut mieux que la plus grande Vertu.* Terence a renfermé tout ce ſens-là dans ce vers.

louanges ſans en vie, (39) & de ſe faire des amis.

Soſie. (40) C'eſt entrer ſagement dans le monde; (41) car au

(39) *Et de ſe faire des amis.*) *Pares*, du verbe *parare* & non pas du nom *par, paris.*

(40) *C'eſt entrer ſagement dans le monde,*) mot à mot, *il a commencé, il a reglé ſa vie ſagement ;* mais on voit bien que c'eſt ici ce que j'ai dit.

(41) *Car au tems où nous ſommes, la complaiſance fait des Amis, & la vérité attire la haine.*) Quand *Simon* a parlé de la complaiſance de ſon fils, il a voulu parler de cette complaiſance honnête qui eſt éloignée de la flaterie, & qui n'eſt point contraire à la verité, car autrement il auroit blâmé ſon fils au lieu de le louer. Mais comme les valets prennent toujours tout du mauvais côté, *Soſie* ſe ſert de cette occaſion pour blâmer ſon ſiécle, en diſant que la verité l'offenſoit : ainſi il prend *obſequium*, qui n'eſt proprement qu'une douceur de mœurs, pour *aſſentatio*, qui eſt un vice de l'eſprit & du cœur, & qui ſe rencontrant dans nos amis,

au tems où nous ſommes, comme on dit fort bien, la complaiſance fait des amis, & la vérité attire la haine.

Simon. Cependant une certaine femme de l'Ile d'Andros vint il y a trois ans en cette Ville, & ſe logea près de nous. (44) La pauvreté & la négligence de ſes parens l'avoient contrainte de quitter ſon païs: elle étoit belle, & à la fleur de ſa jeuneſſe.

Soſie. Ah! que je crains que cette Andriene ne vienne nous porter malheur.

Simon. (47) Au commencement

amis, nous les rend plus dangereux que nos ennemis même. Il y a plus de fineſſe dans ce paſſage qu'il ne paroit d'abord.

(44) *La pauvreté & la négligence de ſes parens.*) *La négligence de ſes parens*, parce que ſes parens avoient négligé de l'épouſer comme la Loi l'ordonnoit.

(47) *Au commencement elle étoit ſage, & vivoit d'une maniere dure & laborieuſe.*) Avec

ment elle étoit sage, & vivoit d'une maniere dure & laborieuse, (48) gagnant petitement sa vie à filer, & à faire de la Tapisserie ; mais depuis qu'il se fut présenté des amans qui lui promirent de payer ses faveurs, comme l'esprit est naturellement porté à quitter la peine pour

vec quelle bienséance *Terence* excuse cette *Andrienne* pour prévenir toutes les idées facheuses qu'on auroit pu avoir de *Glycérium* qui devoit se trouver fille de *Chrémès* & être femme de *Pamphile*, si elle avoit été élevée avec une personne débauchée hors de la derniere nécessité. D'abord elle fut sage. Voila son naturel qui la portoit à la vertu. Elle se corrompit ensuite, vaincue par la nécessité & par le commerce des jeunes gens. Deux choses également dangereuses pour une jeune personne.

(48) *Gagnant petitement sa vie.*) Le diminutif *quæritans* marque la peine qu'elle avoit, le petit profit qu'elle faisoit.

pour le plaiſir, (52) elle ne put ſe ſoûtenir dans un pas ſi gliſſant ; Elle ſe contenta d'abord d'un ou de deux Amans ; (53) mais dans la ſuite elle reçut chez elle tous ceux qui voulurent y aller. Par hazard ceux qui l'aimoient en ce tems-la, comme cela arrive d'ordinaire, y menerent mon fils. Auſſitot je dis en moi-même, (55) le voilà pris, il

(52) *Elle ne put ſe ſoûtenir dans un paſſ gliſſant*) C'eſt ainſi que j'ai traduit ces mots qui ſignifient proprement, *elle accepta le parti*, mais cela me paroît dur en notre Langue, & bleſſer même l'honnêteté

(53) *Mais dans la ſuite elle reçut chez elle tous ceux qui voulurent y aller.*) Je n'ai pu expliquer plus honnêtement le mot *quæſtum occipit*, qui ſignifie à la lettre, *Elle commença à faire un trafic*, &c. c'eſt comme nous diſons *elle fit métier & marchandiſe*, &c mais je n ai pu me ſervir de ces expreſſions.

(55) *Le voilà pris, il on tient.*) Ce ſont des termes pris des Gladiateurs.

(58)

il en tient. J'obſervois le matin leurs valets, lors qu'ils entroient chez cette femme, ou qu'ils en ſortoient ; je les interrogeois, Hola, leur diſois-je, (58) dites-moi, je vous prie; qui avoit hier les bonnes graces de Chryſis? c'eſt ainſi qu'elle s'apelloit.

Soſie. Fort bien.

Simon. Tantot ils me diſoient que c'étoit Phedre, tantot Clinias, & d'autres fois que c'étoit Niceratus ; car ces trois-là l'aimoient en même tems. Eh quoi, mes amis, qu'y fit donc Pamphile? Ce qu'il y fit: (61) il paya

(58) *Dites-moi, je vous prie.*) Pour *ſi audes*, c'eſt proprement ce que nous diſons, *s'il vous plait.*

(61) *Il paya ſon écot.*) Ces repas par écot ſont fort anciens, comme on le voit par *Homere* qui les connoiſſoit & qui en parle dans le I & dans le XI. Liv. de l'*Odyſſée*; on les apelloit

paya son écot & soupa avec les autres. J'étois ravi. Je les interrogeois le lendemain de la même maniere, & jamais je ne découvrois rien de Pamphile. Enfin je crus que je l'avois assez éprouvé, & qu'il étoit un grand exemple de sagesse: (66) car lors qu'un

soit ἔραγος. Mais ils n'étoient pas seulement en usage en *Grece*, ils l'étoient aussi parmi les Juifs, car *Salomon*, en parle dans ses Proverbes, *noli esse in conviviis potatorum, nec in commessationibus eorum qui carnes ad vescendum conferunt, quia vacantes potibus, & dantes symbola consumuntur.* XXIII. 20, 21.

(66) *Car lors qu'un jeune homme fréquente des gens de l'humeur de ceux qu'il voyoit.)* *Terence* dit la chose plus fortement. Le mot *conflictatur* marque le choc que se donnent plusieurs corps solides que l'on remue ensemble, & il exprime admirablement tous les assauts qu'un bon naturel a à soûtenir dans le commerce des jeunes gens. Mais cela ne peut être exprimé en notre Langue.

(75)

qu'un jeune homme fréquente des gens de l'humeur de ceux qu'il voyoit, & qu'il n'en eſt pas moins ſage, l'on doit être perſuadé qu'on peut lui laiſſer la bride ſur le cou, & l'abandonner à ſa bonne foi. Si j'étois fort ſatisfait de ſa conduite, tout le monde auſſi la louoit tout d'une voix, & ne parloit que de mon bonheur, d'avoir un fils ſi bien né. Enfin, pour le faire court, Chremès porté par cette bonne réputation, vint de lui-même m'offrir ſa fille pour Pamphile, avec une groſſe dot. Le parti me plut; j'accordai mon fils, & nous convinmes que le mariage ſe feroit aujourd'hui.

Soſie. Quel obſtacle y a-t-il donc, & pourquoi ne ſe fait il pas?

Simon.

(75) Le pere de la fille ſe ſervoit du terme *ſpondere*; & le pere du garçon de *deſpondere*.

Simon. Tu vas l'aprendre. Preſque dans le même tems Chryſis cette voiſine meurt.

Soſie. O la bonne affaire, & que vous me faites de plairſir! J'avois grand' peur de cette Cryſis.

Simon. Lors qu'elle fut morte; (80) mon fils étoit toujours là avec ceux qui l'avoient aimée; avec eux il prenoit ſoin de ſes funerailles; il étoit quelque fois triſte, quelquefois même il laiſſoit couler des larmes; cela me faiſoit plaiſir, & je diſois en moi-même, quoi? pour ſi peu de tems qu'il a vu cette femme, il a tant de douleur de ſa mort! que

(80) *Mon fils étoit toujours là*) Le mot *frequens*, dont ce bon homme ſe ſert eſt emprunté de la Milice Romaine; on apeloit *frequentes* les ſoldats qui étoient toujours à leurs enſeignes. Et c'eſt ce que *Donata* voulu dire, *frequens ut miles apud ſigna.*

que feroit-il donc s'il en eût été amoureux? & que ne fera-t-il pas pour son pere? Je prenois tout cela simplement (87) pour les marques d'un bon naturel, & d'un esprit doux: en un mot, je voulus aussi assister à ces funerailles, pour l'amour de mon fils, ne soupçonnant encore rien de mal.

Sosie. Ha! qu'y a-t-il donc?

Simon. Tu le sauras. L'on emporte le corps de Chrysis, nous marchons. Cependant entre les femmes qui étoient là, j'apperçois une fille d'une beauté, Sosie!

Sosie. Grande sans doute.

Si-

(87) *Pour les effets d'un bon naturel.*) *Officium* signifie proprement ici *l'effet*. *Terence* s'en est servi trois ou quatre fois en ce sens-là & cela est remarquable, car je ne sai si on en trouvera des exemples ailleurs.

Simon. (92) Et d'un air si modeste & si agréable, qu'il ne se peut rien voir de plus charmant; & parce qu'elle me parut plus affligée que toutes les autres, qu'elle étoit plus belle, & qu'elle avoit l'air plus noble, je m'approchai des femmes qui la suivoient, & leur demandai qui elle étoit. Elles me dirent que c'étoit la sœur de Chrysis. Aussi-tot cela me frapa: Ho, ho, dis-je en moi-même, voilà d'où viennent nos larmes, voilà le sujet de notre affliction.

Sosie. Que j'aprehende la suite de tout ceci!

Si-

(92) *Et d'un air si modeste & si agréable.*] Il faut bien remarquer l'art de *Terence* qui fait d'abord louer par le bon homme la modestie & l'air noble de cette jeune personne qui doit être sa belle-fille. Quelle bienséance?

Simon. Le Convoi s'avance cependant, nous ſuivons & nous arrivons au tombeau; on met le corps ſur le bucher, tout le monde lui donne des larmes, & la ſœur, dont je t'ai parlé, s'aprocha de la flamme un peu imprudemment, & même avec aſſez de danger. Ce fut alors que Pamphile demi-mort découvrit un amour qu'il avoit toujours ſi bien caché; Il accourt, & en embraſſant cette fille, il s'écrie; Ma chere Glycerion, que faites-vous? & pourquoi vous allez-vous perdre? Alors fondant en larmes, (109) elle ſe laiſſa aller ſur

(109) *Elle ſe laiſſa aller ſur lui d'une maniere ſi pleine de tendreſſe.*) C'eſt ainſi que j'ai exprimé ce Vers. Il étoit queſtion de faire une image ſans s'arrêter ſcrupuleuſement aux mots qui ne feroient point un bon effet en notre Langue: car ſi je diſois, *elle ſe laiſſa aller ſur lui très-familierement*, je n'exprimerois

ſur lui d'une maniere ſi pleine de tendreſſe, qu'il n'étoit que trop aiſé de juger que ce n'étoit pas les premieres marques qu'elle lui donnoit de ſon amour.

Soſie. (110) Que me dites-vous là. *Si-*

merois point ce que *Terence* a voulu dire; le *familiariter* des *Latins* a tout une autre force que notre *familierement*, & nous venons d'en voir un exemple dans le Vers 14. de cette méme Scene. *mortem hujus tam fert familiariter:* mot à mot, *il ſupporte ſi familierement la mort de cette femme*, ce qui ſignifie tout le contraire: *familiariter* ſignifie là *avec une douleur qui marque une véritable tendreſſe.* Au reſte on a toujours ici fait une faute tres-conſidérable en joignant le *familiariter* avec *flens*, au lieu de le joindre avec *rejecit.* En effet ce ne ſont pas les pleurs de *Glycerion* qui font connoître l'amour qu'elle avoit pour *Pamphile.* puis qu'on pouvoit les attribuer à la douleur qu'elle avoit de la mort de *Chryſis*; mais c'eſt l'action qu'elle fait en ſe jettant ſur lui.

(110) *Que me dites-vous là!* C'eſt un admi-

Simon. Je m'en revins chez moi fort en colere, & ayant bien de la peine à me retenir ; mais il n'y avoit pas assez dequoi le gronder, car il m'auroit dit ; Qu'ai-je fait, mon pere ? quel crime ai-je commis, & en quoi suis-je coupable ? (113) J'ai empêché une personne de se jetter dans le feu, je lui ai sauvé la vie. Que répondre à cela ? cette excuse est honnête.

Sosie. Vous avez raison, car si vous querellez un homme qui aura sauvé la vie à quelqu'un, que ferez-vous à celui qui commet

admiratif, & non pas un interrogatif, on s'y est trompé.

(113) *J'ai empêché une personne de se jetter dans le feu.*) C'est ce que tout homme est obligé de faire pour la personne la plus inconnue, ce n'est donc pas une action qui marque aucun commerce précédent.

mettra des violences & des injuſtices?

Simon. Le lendemain Chremès vint chez moi crier que c'étoit une choſe bien indigne, qu'on avoit découvert que Pamphile avoit épouſé (119) cette Etrangere; je l'aſſûre fortement qu'il n'en eſt rien, il me ſoûtient que cela eſt. Enfin je le laiſſe, voyant la forte reſolution où il étoit de ne lui donner pas ſa fille.

Soſie. Et bien, Monſieur, vous n'allates pas ſur le champ querel-ler votre fils?

Simon. Je ne trouvai pas encore que j'en euſſe aſſez de ſujet.

Soſie. Comment donc, je vous prie? *Si-*

(119) *Cette Etrangere.*) Les Grecs & les Latins diſoient une *Etrangere* pour une *Courtiſane*; & je croi qu'ils avoient pris cela des Orientaux; car on trouve *Etrangere* en ce ſens-là dans les Livres du Vieux Teſtament.

Simon. Il auroit pu me dire; Mon pere, (124) vous avez marqué vous-même une fin à tous mes plaisirs, & voici le tems qu'il faudra que je vive à la fantaisie des autres, au nom de Dieu laissez-moi cependant vivre à la mienne.

Sosie. Quel sujet pourrez vous donc avoir de lui laver la tête?

Simon. Si l'attachement qu'il a pour cette Etrangere, le porte à refuser de se marier, ce sera pour lors qu'il faudra que je me vange de l'injure qu'il m'aura faite,

(124) *Vous avez marqué vous-même une fin à tous mes plaisirs.* Quand les *Latins* ont dit au pluriel, *hæ res*, *his rebus*, ils ont toujours parlé de l'amour. *Plaute* dans le Prologue de l'*Amphitryon*.

Quam lilet harum rerum multarum fieri.

Les *Grecs* disoient de même, πάντα πολλά. En prenant ce passage d'une autre maniere, on lui a ôté toute sa grace.

faire, & préſentement je travaille à le faire donner dans le panneau, en faiſant ſemblant de le marier; s'il refuſe, j'aurai (131) un juſte ſujet de le quereller, & je ferai d'une pierre deux coups, car par là j'obligerai ce coquin de Davus à employer, maintenant qu'il ne peut me nuire, tout ce qu'il a de ruſes. Je croi qu'il ne s'y épargnera pas, & qu'il n'y a rien qu'il ne mette en uſage, & cela bien plus pour me faire de la peine, que pour faire plaiſir à mon fils.

Soſie. Pourquoi cela?

Simon. Pourquoi? (137) parce-

que

(131) *Un juſte ſujet de le quereller.*) Le Latin dit, *un vrai ſujet.* Les *Latins* ont dit *vrai* pour *juſte* & *verité* pour *juſtice.*

(137) *Parce que c'eſt un méchant eſprit, qui a les inclinations maudites.*) Cela eſt dit en deux mots en Latin, *mala mens, malus animus. Animus, le cœur* conçoit les mauvaiſes actions, & *mens l'eſprit* trou-

ve

que c'eſt un méchant eſprit, qui a les inclinations maudites. Si pourtant je m'aperçois qu'il faſſe ..... mais à quoi bon tant de diſcours? s'il arrive, comme je le ſouhaite que je trouve Pamphile diſpoſé à m'obéïr, il n'y aura plus qu'à gagner Chremès, & j'eſpere que j'en viendrai à bout; préſentement tout ce que tu as à faire, c'eſt de leur bien perſuader que ce mariage n'eſt pas raillerie, d'épouvanter Davus, d'obſerver exactement ce que fera mon fils, & de découvrir

ve les moyens de les exécuter; l'un regarde la choſe même, & l'autre l'exécution. J'ai été étonnée de voir que *Grotius* a expliqué cet endroit comme ſi *Terence* avoit voulu dire *que quand la conſcience eſt en mauvais état, l'ame eſt fort troublée.* On peut voir ſes Commentaires ſur le Livre de la *Sageſſe* Chap. XVII. vſ. 10. Ce ſens-là ne peut jamais s'accommoder à ce paſſage.

vrir tout ce qu'ils machineront enſemble.

Soſie. C'eſt aſſez, Monſieur, j'en aurai ſoin. Allons-nous-en.

Simon. Va, je te ſui.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

Simon.

JE ne fais point de doute que mon fils ne refuſe de ſe marier, & ce qui me le perſuade, (2) c'eſt l'appréhenſion où j'ai vu Davus, lors qu'il m'a ouï dire que ce mariage ſe feroit ; mais le voilà qui ſort du logis.

AC-

(2) *C'eſt l'appréhenſion où j'ai vu Davus.*) Cela ne s'eſt point paſſé ſur le Theatre, il faut donc ſuppoſer que le bon homme *Simon* avoit trouvé *Davus* en revenant du marché, & qu'il lui avoit dit le deſſein qu'il avoit de marier *Pamphile*.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

DAVUS. SIMON.

Davus.

JE m'étonnois bien que cela ſe paſſât ainſi, & j'ai toujours appréhendé à quoi abouriroit (1) cette grande douceur qu'affectoit notre vieux maître, qui après avoir ſu que Chremès ne vouloit plus de Pamphile pour gendre, n'en a pas dit un ſeul mot à aucun de nous, & n'en a pas témoigné le moindre chagrin.

Si-

(1) *Cette grande douceur.*) Le Latin dit tout en un mot *ſemper-lenitas*, la longue, l'éternelle douceur. Les Anciens prenoient la liberté de joindre les prépoſitions avec les noms, *Plaute* a dit *nunc-homines, les hommes d'apreſent.* Tibulle *antecomas* pour *les cheveux que l'on n'a plus*, Catulle, *olim-furores*, Virgile, *antemalorum, &c.* & c'eſt ainſi qu'*Euripide* a dit νεωστὶ σπεύδοντας, *les nouveaux maîtres.*

Simon. Mais il le fera desormais, & je croi que ce ne sera pas sans que tu le sentes.

Davus. Il nous vouloit mener par le nez en nous laissant cette fausse joye, afin que pleins d'esperance, & ne croyant plus avoir aucun sujet de crainte, nous nous tinssions là en bâillant, & que cependant il pût nous opprimer sans nous donner le tems de penser aux moyens d'empêcher ce mariage. Qu'il est fin!

Simon. Le pendard, comme il parle!

Davus. Ouf; voila le bon homme, & je ne l'avois pas aperçu.

Simon. Hola, Davus.

Davus. Il fait semblant de ne pas savoir qui lui parle. He! qui est-ce?

Simon. Viens à moi.

Davus. Que veut donc celui-ci?

Simon. Que dis-tu?

Da-

Davus. Sur quoi, Monſieur?

Simon. Comment? ſur quoi. Toute la ville dit que mon fils eſt amoureux.

Davus. Il dit cela bas. (12) C'eſt de quoi toute la ville ſe met fort en peine, má foi.

Simon. Songes-tu à ce que je te dis, ou non?

Davus. (13) Aſſûrément, j'y ſonge.

Si-

(12) *C'eſt de quoi toute la ville ſe met fort en peine, ma foi.*) Cette réponſe de *Davus* eſt fondée ſur le mot *rumor*, qui ſignifie un bruit public & généralement répandu.

(13) *Aſſûrément, j'y penſe.*) On me pardonnera bien ſi je mêle dans ces Remarques quelques obſervations de Grammaire. Je ſai bien qu'elles ne ſont pas du goût de tout le monde, mais je ſai auſſi qu'elles ſont ſouvent néceſſaires pour faire connoître la pureté d'une Langue, & toute la grace du diſcours. Dans les meilleurs Auteurs le pronom *hic* eſt pour *meus*, & *iſte*

Simon. Mais il n'eſt pas d'un pere raiſonnable de s'informer préſentement de ces choſes; car tout ce qu'il a fait juſqu'à préſent ne me regarde point; pendant que le tems a pu permettre ces folies, j'ai ſouffert qu'il ſe ſatisfît; ce tems-là n' eſt plus, celui-ci demande une maniere de vivre fort differente, il veut d'autres mœurs; c' eſt pourquoi je t'ordonne, ou ſi je te dois parler ainſi, je te prie, Davus, de faire en ſorte qu'il reprenne deſormais le bon chemin.

Da-

iſte pour *tuus*. Hic eſt de la prémiere perſonne, & *iſte* de la ſeconde; ainſi la demande de *Simon, hoccine agis an non?* ne doit pas être traduite comme on a fait, *penſes-tu bien à ce que tu dis?* mais *penſes-tu bien à ce que je dis?* & la réponſe de Davus, *aſſurément je penſe à ce que vous dites.* Le Maitre interroge par *hoc*, & le valet répond par *iſtuc*. Cela eſt plus important qu'on ne penſe.

Davus. Qu'eſt-ce donc que tout cela ſignifie?

Simon. Tous les jeunes gens qui ont quelque attachement, ſouffrent avec peine qu'on les marie.

Davus. On le dit.

Simon. Sur-tout s'il arrive qu'il y en ait qui ſe conduiſent en cela par les conſeils de quelque maître fripon; cet honnête homme-là ne manque preſque jamais de porter leur eſprit malade à prendre le méchant parti.

Davus. Par ma foi, Monſieur, je ne vous entens point.

Simon. Non? hon.

Davus. Non par ma foi, (21) je

(21) *Je ne ſuis pas Oedipe, moi, je ſuis Davus.*) Tout le monde ſait l'Hiſtoire d' *Oedipe*, qui expliqua l'Enigme du *Sphinx*. *Donat* remarque ici une plaiſanterie cachée, quand ce fripon de *Davus* dit, qu'il n'eſt pas Oedipe, car il

je ne ſuis pas Oedipe moi; je ſuis Davus.

Simon. Tu veux donc que je diſe ouvertement ce que j'ai encore à te dire?

Davus. Oui ſans doute, Monſieur.

Simon. Je te dis donc, que ſi dorenavant je m'aperçois que tu entreprennes de faire quelque fourberie pour empêcher que je ne marie mon fils, ou que tu veuilles faire voir en cette occaſion combien tu es ruſé, je te ferai donner mille coups d'étrivieres, (26) & t'en-

veut par là reprocher au vieillard qu'il eſt un monſtre auſſi laid que le Sphinx.

(26) *Et t'enverrai ſur l'heure au moulin.*) C'étoit la punition ordinaire des Eſclaves, on les envoyoit au moulin. Comme c'étoit des moulins à bras, ces miſerables Eſclaves étoient employez à les tourner, & à faire ce qu'on faiſoit faire ordinairement par des chevaux;

t'enverrai sur l'heure au moulin pour toute ta vie, (27) à condition & avec serment que si je t'en retire j'irai moudre en ta place. Hé bien, as-tu compris ce que je t'ai dit? cela a-t-il encore besoin d'éclaircissement?

Davus. Point du tout; je vous entens de reste. Vous avez dit les choses clairement & sans détour.

Simon. Vois-tu bien, je souffrirai

vaux; ce travail étoit fort pénible, & ils travailloient jour & nuit. J'ai vu dans une Oraison de *Lysias*, que l'on y envoyoit aussi les femmes.

(27) *A condition & avec serment.*) Je ne pouvois pas mieux expliquer ces paroles. *Lex* regarde les hommes & les traitez qu'on fait avec eux, c'est pourquoi j'ai mis à *condition*; & *pinx* regarde les Dieux & les sermens qu'on leur fait, c'est pourquoi j'ai ajouté *& avec serment*. *Ea lege atque omine*, c'étoit jurer par tout ce qu'il y a de divin & d'humain.

rai d'être trompé en toute autre chose plutot qu'en celle-ci.

Davus. Doucement, Monsieur, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Simon. Tu te moques; je le connois fort bien; mais je te conseille de ne rien faire à l'étourdie, & de ne me venir pas dire que l'on ne t'avoit pas averti. Prens-y garde.

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

Davus.

A Ce que je voi, mon pauvre Davus, il n'est plus tems d'être paresseux ni de s'endormir; autant que je l'ai pu comprendre par la disposition où je viens de voir notre bon homme touchant ce mariage, qui va perdre entierement mon maître ou moi, si l'on n'y

n'y pourvoit adroitement. Et par ma foi je ne ſai à quoi me déterminer, ſi je dois ſervir Pamphile, ou s'il faut que j'obéiſſe à ſon pere. Si je l'abandonne, (1) je crains pour ſon repos, & ſi je le ſers, j'appréhende les menaces de ce vieux renard, à qui il eſt bien difficile d'en faire accroire. Premierement il a déja découvert l'amour de ſon fils ; je lui ſuis ſuſpect ; il a une dent contre moi & m'obſerve de près, afin que je ne puiſſe lui jou er quelque tour de mon métier. S'il s'aperçoit le moins du monde que j'aie quelque deſſein de le tromper, je ſuis perdu ſans reſſource ; car ſans autre forme de procès, ſi la fantaiſie lui en prend, ſur le prémier prétexte qui

(1) *Je crains pour ſon repos.*) Il y a dans le Latin, *je crains pour ſa vie*, mais *vita* dans *Terence* ſignifie le *repos*, *l'honneur*, *la tranquillité*, *&c.*

(2)

qui lui viendra dans l'esprit, juste ou non, il m'enverra pieds & poings liez au moulin pour toute ma vie. A ces maux se joint encore celuici ; c'est que cette Andriene, soit qu'elle soit femme de Pamphile, ou qu'elle ne soit que sa maîtresse, se trouve grosse, & il faut voir leur hardiesse, ma foi c'est une entreprise je ne dis pas d'amoureux, mais d'enragez, (2) ils ont resolu d'élever ce qu'elle met-

(2) *Ils ont resolu d'élever.*) Le mot *tollere* signifie proprement *lever de terre*, & cela est pris de la coûtume de ce tems-là, dès qu'un enfant étoit né, on le mettoit à terre ; si le pere vouloit l'élever, il commandoit qu'on le levât, & s'il ne disoit rien, c'étoit signe qu'il vouloit qu'on allât l'exposer, & qu'on s'en défît. Cette coûtume barbare & impie dura fort longtemps, mais enfin *Platon* en fit connoitre l'énormité & la défendit dans ses Livres de la *Republique*, comme Mr. *Dacier* le fait voir dans un Ouvrage particulier. (3)

mettra au monde, *fille ou garçon*; & ils ont inventé entr' eux je ne ſai quel conte; ils veulent perſuader qu'elle eſt Citoyenne d'Athenes. (3) Il y eut autrefois, diſent-ils, un certain vieillard qui étoit Marchand; il fit naufrage près de l'Ile d' Andros, où il mourut *quelque temps après*. Lors qu'il fut mort, le pere de Cryſis prit chez lui ſa fille qui s'étoit ſauvée du naufrage, qui étoit fort petite, & qui ſe trouvoit ſans aucun parent. Fables! au moins cela ne me paroît-il pas vraiſemblable; pour eux, ils trouvent qu'il n'y a rien de mieux inventé, & ils ſont charmez de ce conte. Mais voilà Myſis qui ſort

(3) *Il y eut autrefois un certain vieillard.*) pour donner à cela tout l'air de fable, il commence comme commencent ordinairement les fables, *Il y avoit autrefois, &c.*

ſort de chez cette femme. Moi je m'en vais de ce pas à la place chercher Pamphile, pour l'avertir de ce qui ſe paſſe, afin que ſon pere ne puiſſe pas le ſurprendre.

ACTE PREMIER.

SCENE V.

MYSIS, ARQUILLIS.

Myſis.

MOn Dieu, Arquillis, il y a mille ans que je vous entens; vous voulez que j'amene Lesbie; cependant il eſt certain qu'elle eſt ſujette à boire, qu'elle eſt étourdie, & qu'elle n'eſt pas ce qu'il faut (1) pour qu'on puiſſe lui confier ſûrement

(1) *Pour qu'on puiſſe lui confier une femme à ſa premiere groſſeſſe.*) Cela eſt hûreuſement dit *primo partu mulierem* pour exprimer le πρωτολόχον de l'original.

(2)

ment une femme à ſa premiere groſſeſſe; je l'amenerai pourtant. (2) Voyez un peu l'imprudence de cette vieille; & tout cela parce qu'elles ont accoûtumé de boire enſemble. O Dieux, donnez, je vous prie, un hûreux accouchement à ma Maîtreſſe, & faites que ſi la Sage-femme doit faire quelque faute, elle la faſſe plutot ſur d'autres que ſur elle. Mais d'où vient que Pamphile eſt ſi troublé? je crains fort ce que peut être. Je vais attendre ici, pour ſavoir ſi le trouble, où je le voi, ne nous aporte point quelque ſujet de triſteſſe.

AC-

(2) *Voyez un peu l'imprudence de cette vieille.*) *Importunitas* eſt un terme très-gra-
ve & il ſignifie proprement l'imprudence
qui fait qu'on ne connoit ce qui convient
ni au tems, ni aux lieux, ni aux
conjonctures.

ACTE PREMIER.

SCENE VI.

PAMPHILE, MYSIS.

Pamphile.

EST-ce-là l'action, ou l'entrepriſe d'un homme? Eſt-celà le procedé d'un pere?

Myſis. Qu'eſt-ce que c'eſt?

Pamphile. Grands Dieux! quel nom peut-on donner à ce traitement? y a-t-il une indignité au monde ſi celle-là n'en eſt une? s'il avoit reſolu de me marier aujourd'hui, ne faloit-il pas auparavant m'avoir communiqué ce deſſein?

Myſis. Malhûreuſe que je ſuis! qu'entens-je;

Pamphile. Et Chremès, qui s'étoit dédit, & qui ne vouloit plus me donner ſa fille? (1) n'a-t-il

(1) *N'a-t-il pas changé de ſentiment, parcèqu'il voit que je n'en ſaurois changer?*) Dans toutes les regles de la Latinité inu-

t-il pas changé de ſentiment, parcequ'il voit que je n'en ſaurois changer; Eſt-il donc poſſible? qu'ils opiniâtre ſi fort à me vouloir arracher de Glycerion! s'il en vient à bout, je ſuis perdu ſans reſſource. (2) Peut-il y avoir

immutare ſignifie *changer*, *immutatus* ne peut donc ſignifier *qui n'a point changé*; mais d'ailleurs on voit que *Pamphile* a toujours été attaché à *Glycerion*, & qu'il n'a jamais eu la moindre penſée de l'abandonner. Ce paſſage étoit très-difficile, mais mon pere en a ôté toute la difficulté, en faiſant voir que *immutatus* eſt pour *immutabilis*, & que les adjectifs compoſez derivez des participes paſſifs, ne marquent pas toujours une choſe faite, mais une choſe poſſible; c'eſt à dire qu'ils deviennent *potentiaux*, comme on parle. En voici quelques exemples, *immotus* pour *immobilis*, *infectus* pour ce qui ne peut être fait, *invictus* pour *invincibilis*, *inviſus* pour *inviſibilis*, *indomitus* pour *indomabilis*, ainſi donc *immutatus* eſt pour *immutabilis*.

(2) *Peut-il y avoir un homme auſſi mal-*

trai-

avoir un homme auſſi maltraité par l'Amor & auſſi malhûreux que je le ſuis! oh, Ciel! ne pourrai-je donc jamais par quelque moyen éviter l'alliance de Chremès? Ce combien de manieres m'a-t-on joué. (3) combien de mépris, de rebuts ? le mariage étoit conclu, on étoit convenu de tout ; tout d'un coup on ne veut plus de moi, &

traité par l' Amour, & auſſi malhûreux que je le ſuis.) Il dit deux choſes, *invenuſtum*, & *infelicem*. *Pamphile* ſe voit en état de perdre la perſonne qu'il aime & d'en avoir une qu'il n'aime pas, voilà l' *invenuſtus*, maltraité par l' Amour, à qui *Venus* n'eſt pas favorable. Et s'il veut éviter ce malheur, il faut qu'il déſobeiſſe à ſon pere qu'il aime, voilà l'*infelix*, le malhûreux. Cela méritoit d'être remarqué.

(3) *Combien de mépris, de rebuts!*) *Spernere* eſt plus que *contemnere*. Il ſignifie *rejetter*, *rebuter*, & le rebut eſt l'effet du mepris.

(4)

& préſentement on me recherche. Pourquoi celà? ſi ce n'eſt ce que je ſoupçonne, aſſûrément (4) il y a là-deſſous quelque choſe qu'on ne connoit point, parce qu'ils ne trouvent perſonne à qui faire prendre cette créature, l'on vient à moi.

Myſis. Ce diſcours me fait mourir de peur.

Pamphile. Et que puis-je dire de mon pere? quoi, faire une choſe de cette importance ſi négligemment! Tantot, comme il paſſoit à la Place, il m'adit: Pamphile, il faut aujourd'hui vous marier; allez-vous-en au logis, & vous préparez. Il m'a ſemblé qu'il m'a dit: Allez-vous-en vous pendre bien vîte. Je ſuis demouré immobile; croyez-vous que j'aie pu lui répondre le moin-

(4) *Il y a là-deſſous quelque choſe qu'on ne connoit point.*) Le Latin ſignifie proprement *il y a là quelque diablerie.*

moindre mot? ou que j'aie eu quelque raiſon à lui alleguer, bonne ou mauvaiſe; Je ſuis demeuré muet : au lieu que ſi j'avois ſu ce qu'il avoit à me dire... Mais ſi quelqu'un me demandoit ce que j'aurois fait quand je l'aurois ſu? J'aurois fait quelque choſe pour ne pas faire ce qu'on veut que je faſſe. Préſentement à quoi puis-je me déterminer? Je ſuis troublé par tant de chagrins qui partagent mon eſprit; d'un côté l'amour, la compaſſion, la violence que l'on me fait pour ce mariage : d'un autre côté la conſideration d'un pere qui m'a toujours traité avec tant de douceur, & qui a eu pour moi toutes les condeſcendances qu'on peut avoir pour un fils. Faut-il, après cela, que je lui déſobéïſſe? Que je ſuis malhûreux! je ne ſai ce que je dois faire.

My-

Mysis. Que je crains à quoi aboutira cette irrésolution! Mais il est absolument nécessaire ou qu'il parle à ma Maîtresse, ou que je lui parle d'elle (5) pendant que l'esprit est en balance la moindre chose le fait pancher d'un ou d'autre côté!

Pamphile. Qui parle ici? Ha, Mysis, bon jour.

Mysis. Bon jour, Monsieur.

Pamphile. Que fait ma Maîtresse?

Mys.

(5) *Pendant que l'esprit est en balance.*) Je me suis servie de cette expression, pour faire connoître que ce Vers est composé de termes qui sont tous empruntez de la balance.

Dum in dubio est animus paulo momento huc vel illuc impellitur.

In dubio est c'est quand les deux bassins balancent de côté & d'autre & qu'on ne sait lequel l'emportera. *Momentum*, c'est le moindre petit poids, un grain, de *moveo*, *movimen*, *momen*, *momentum*. *impellere*, faire pancher.

Mysis. Ce qu'elle fait? Elle est en travail; & de plus, la pauvre femme est dans une grande inquiétude, parcequ'elle sait qu'on a resolu de vous marier aujourd'hui, elle appréhende que vous ne l'abandonniez.

Pamphile. (6) Ah! pourrois-je avoir seulement cette pensée? Pourrois-je souffrir qu'elle fût trompée à cause de moi? Elle qui m'a confié son cœur, son honneur, & le repos de sa vie: Elle que j'ai toujours aimée avec tant de tendresse, & que j'ai regardée comme ma femme? Souffrirois-je qu'ayant été élevée avec tant de soin & d'honnêteté, la pauvreté la contraignît enfin de changer, & de faire des

(6) *Ah! pourrois-je avoir seulement cette pensée!*) Dans tous les bons Auteurs, *cogitare, tâcher*, est pris pour *penser*, comme dans le Phormion, *ego obviam eundebar tibi*, je songeois à aller chez vous.

(7)

des choſes indignes d'elle? Je ne le ferai jamais.

Myſis. (7) Si cela dépendoit de vous, je n'aprehenderois pas: mais je crains que vous ne puiſſiez reſiſter aux violences, qu'on voudra vous faire.

Pamphile. Penſes-tu donc que je ſois aſſez lâche, aſſez ingrat, aſſez inhumain, ou aſſez barbare pour n'être touché ni par une longue habitude, ni par l'amour, ni par l'honneur; & que toutes ces choſes ne m'obligent pas à lui tenir la parole que je lui ai donnée?

Myſis. Je ſai au moins une choſe, c'eſt qu'elle mérite que que vous ne l'oubliïez pas.

Pamphile. Que je ne l'oublie pas? Ah, Myſis, Myſis, j'ai encore

(7) *Si cela dépendoit de vous, je n'aprêhenderois pas.*) Mon pere liſoit *haud verear*, & le *ſi* marque que c'eſt ainſi qu'il faut lire.

core écrites dans mon cœur les dernieres paroles que me dit Chrysis sur le sujet de Glycérion. Elle étoit sur le point de rendre l'esprit ; elle m'apella, je m'aprochai, vous étiez éloignées : il n'y avoit auprès d'elle que Glycérion & moi. (8) Mon cher Pamphile, me dit-elle, vous voyez la beauté & l'âge de cette pauvre fille, (9) & vous n'ignor-

(8) *Mon cher Pamphile.*) S'il suffit d'être touché pour bien exprimer une passion, & pour la faire sentir aux autres, je puis esperer qu'on ne lira pas la traduction de cet endroit sans en être ému ; car pour moi j'avoue que je ne puis le lire dans *Terence* sans être attendrie ; je ne connois rien de mieux écrit ni de plus touchant que ces douze Vers.

(9) *Et vous n'ignorez pas combien ces deux choses lui sont inutiles.*) Au lieu d'*inutiles*, on a lu *utiles*, mais je croi cette leçon insoutenable, car ce seroit une ironie, & à l'article de la mort, l'iro-

nie

n'ignorez pas combien ces deux choſes lui ſont inutiles & pour conſerver ſon honneur, & pour garder le peu de bien que je lui laiſſe: c'eſt pourquoi, ſi je vous ai toujours aimé comme mon frere, ſi elle n'a jamais aimé que vous, & ſi elle a eu de la complaiſance pour vous en toutes choſes; je vous conjure par cette main que vous me donnez, par votre bon naturel, par la foi que vous lui avez promiſe, & par le malheur où elle va être de demeurer ſeule & ſans appui, que vous ne vous ſepariez point d'elle, & que vous ne l'abandonniez jamais: (10) je vous don-

nie n'eſt guere de ſaiſon, ſur-tout dans une choſe auſſi importante & auſſi ſérieuſe, il faut donc lire *inutiles*. Et *inutile* ſignifie ici *préjudiciable, contraire*. En effet la jeuneſſe de *Glycerium* expoſoit ſon bien; & ſa beauté expoſoit ſon honneur à un naufrage preſque inévitable.

(10) *Je vous donne à elle pour mari,*

donne à elle pour mari, pour ami, pour tuteur, pour pere; je vous mets tout notre bien entre les mains & je le confie à votre bonne foi. Après cela (11) elle mit la main de Glycérion

pour tuteur, pour pere.) Il faut faire de grandes pauſes à chaque mot. C'eſt ce que *Donat* a bien ſenti; *Et ſingula ſunt*, dit-il, *& non præcipitantur, nec dicuntur uno ſpiritu.* Ces mots coupés conviennent bien à une perſonne qui s'affoiblit & qui va mourir. Après avoir dit: *Je vous donne à elle pour mari*, elle ajoute *pour ami*, car ſi le mari n'eſt ami, il eſt inutile. *Pour tuteur*, comme à une orpheline; *pour pere*, comme à une jeune fille. Tout cela eſt menagé avec un grand art.

(11) *Elle mit la main de Glycérion dans la ſienne.*) Et voilà le mariage, *Je vous donne à elle pour mari*: Car le mariage étoit contracté *conventione in manum*, en mettant la main de la femme dans la main du mari. C'eſt ainſi que nous liſons dans l'hiſtoire de *Tobie* que *Raguel* prenant la main de ſa fille *Sara* la

mit

rion dans la mienne, & elle mourut. Je l'ai reçue d'elle, je la garderai.

Mysis. Je l'espere ainsi.

Pamphile. Mais pourquoi la quittes-tu?

Mysis. Je vai chercher la Sage-femme.

Pamphile. Hâte-toi. Mais écoute, prens bien garde de ne lui rien dire de ce mariage, (12) de peur que cela n'augmente son mal.

Mysis. J'entens.

ACTE

mit dans celle de *Tobie*, pour la lui donner pour femme. *Et apprehendens dexteram filiæ suæ, dexteræ Tobiæ tradidit.* Tob. VII, 16.

(12) *De peur que cela n'augmente son mal.*) Il fait allusion à un passage de Cæcilius, *quæso ne ad malum hoc addas malum.*

ACTE SECOND.

SCENE I.

(1) CARINUS. BYRRHIA. PAMPHILE.

Carinus.

(2) QUe dis-tu, Byrrhia ?! il eſt

(1) *Donat* remarque que ces Perſonnages *Carinus* & *Byrrhia*, n'étoient pas dans la piéce de *Menandre*, & que *Terence* les a ajoûtez, afin qu'il n'y eût rien dans ſa Comédie de trop dur ni de trop tragique, ſi *Philumene* demeuroit enfin ſans époux, *Pamphile* venant à épouſer ſa Maîtreſſe. Cette remarque me paroît importante pour le Théatre, & mérite qu'on y faſſe reflexion.

(2) *Que dis-tu, Byrrhia !)* Dans pluſieurs Editions on a fait de ces trois mots la fin du vers de la Scene precedente, ce qui eſt très-ridicule, car il eſt inoüi qu'au commencement d'un Acte on ait fini un vers de l'Acte précédent. Au reſte *Carinus* ne dit point ceci en interrogeant, mais en admirant & en s'étonnant.

eſt donc vrai (3) qu'on la marie aujourd'hui avec Pamphile!

Byrrhia. Oui, Monſieur.

Carinus. Comment le ſais-tu?

Byrrhia. Tantot à la place je l'ai apris de Davus.

Carinus. Ah que je ſuis malhûreux! pendant tout le tems que mon eſprit a été flotant entre la crainte & l'eſperance, (4) il s'eſt ſoûtenu *malgré tous mes chagrins*; mais à cette heure que l'eſperance lui eſt ôtée, il n'a plus de courage, la triſteſſe s'en eſt emparée entierement, il eſt enſeveli dans une profonde léthargie.

Byr-

(3) *Qu'on la marie aujourd'hui.*) Il ne dit point *on marie Philumene*, mais *on la marie*. Car outre que c'eſt une ſuite de diſcours, un amant parle toujours à ſa penſée. *Et bene illa*, dit Donat, *velut amatorie de certa loqueretur perſona.*

(4) *Il s'eſt ſoûtenu.*) Ce mot *attentus* eſt fort beau, pour dire, *éveillé, qui prend garde à tout de peur de ſurpriſe.*

Byrrhia. (5) Je vous prie, Monſieur, puiſque ce que vous voulez, ne ſe peut faire, de vouloir ce qui ſe peut.

Carinus. Je veux Philumene, & je ne ſaurois vouloir autre choſe.

Byrrhia. Ha que vous feriez bien mieux de chaſſer cet amour de votre cœur, que de vous amuſer à dire des choſes qui ne font que l'enflammer davantage, & fort inutilement.

Carinus. (6) Qu'il eſt facile, quand

(5) *Je vous prie, Monſieur, puiſque ce que vous voulez, ne ſe peut faire, de vouloir ce qui ſe peut.*) Il eſt bon de remarquer avec quelle adreſſe *Terence* met dans la bouche d'un valet une maxime tirée du fond de la Philoſophie, elle eſt exprimée en des termes ſi ſimples qu'elle n'eſt point au deſſus de la portée du valet.

(6) *Qu'il eſt facile, quand nous nous portons bien.*) Eſchyle eſt, je croi, le premier qui ait mis cette ſentence ſur le Théa-

quand nous nous portons bien, de donner de bons conſeils aux malades! (7) Si tu étois en ma place, tu aurois d'autres ſentimens.

Byr-

Théatre, quand il fait dire à *Prometbée*,

Ἔλαφρὸν, ὅστις πημάτων ἔξω πόδα,
Ἔχει, παραινεῖν νουθετεῖν τε τοὺς κακῶς πράσσοντας,

Il eſt aiſé à tout homme qui eſt hors du malheur, d'avertir & de conſeiller ceux qui y ſont. Terence en prenant cette ſentence a eu ſoin de la mettre en des termes plus propres à la Comédie.

(7) *Si tu étois en ma place.*) Hic, *ici*, en ma place, mais *Donat* veut qu'ici *hic* ſoit un pronom. *Si tu étois celui-ci*, c'eſt à dire, *ſi tu étois moi.* Cela eſt plus fort & plus elegant. *Grotius* a très-bien remarqué dans *Job* une expreſſion toute ſemblable. *Utinam eſſet anima veſtra pro anima mea!* „Oh ſi votre ame étoit pour la mienne!„ C'eſt-à-dire, ſi vous étiez moi.

Byrrhia. Faitis, comme il vous plaira.

Carinus. Mais j'aperçois Pamphile. Je suis resolu de tenter toutes sortes de voies (8) avant que de périr.

Byrrhia. Que veut-il faire?

Carinus. Je le prierai, je le supplierai, je lui dirai l'amour que j'ai pour Philumene; & je croi que j'obtiendrai (9) qu'au moins il differe son mariage de quelques jours, pendant lesquels j'espere qu'il arrivera quelque chose.

Byrrhia. Ce quelque chose n'est rien, croyez-moi.

Cari-

(8) *Avant que de perir, Perio.*) est mieux que *Peream.* Il marque plus de certitude, & le parti pris.

(9) *Qu'au moins il differe son mariage de quelques jours.*) Il faut remarquer cette façon de parler *prodere dies* pour dire *differer quelques jours. Lucilius* a dit de même *an porro prodenda dies sit?* comme *Donat* l'a marqué.

(10)

Carinus. Qu'en crois-tu, Byrrhia, l'aborderai-je?

Byrrhia. Pourquoi non? afin que ſi vous ne pouvez rien obtenir, & qu'il l'épouſe, il ſache au moins que ſa femme a en vous un galant tout prêt.

Carinus. T'en iras-tu d'ici, ſcelerat (10) avec tes ſoupçons?

Pamphile. Ha, je voi Carinus. Bon jour.

Carinus. Bon jour, Pamphile, je viens chercher auprès de vous de l'eſperance, du repos, du ſecours, des conſeils.

En verité je ne ſuis en état de donner ni conſeils, ni ſecours. Mais dequoi s'agit-il?

Carinus. Vous vous mariez donc aujourd'hui? *Pam-*

(10) *Avec tes ſoupçons.*) Car ce que *Byrrhia* vient de dire marque qu'il croit *Philumene* capable d'avoir un amant avec un mari, c'eſt pourquoi il lui dit *t'en iras-tu d'ici, ſcelerat, avec tes ſoupçons.*

Pamphile. On le dit.

Carinus. Pamphile, si cela est, vous me voyez aujourd'hui pour la derniere fois.

Pamphile. Pourquoi cela?

Carinus. Ah, je n'ose le dire; Byrrhia, di-le lui, je te prie.

Byrrhia. Oui da, je le lui dirai, moi.

Pamphile. Qu'est-ce que cest?

Byrrhia. (11) Mon Maître est amoureux fou de votre fiancée.

Pamphile. En verité nous ne sommes pas de même goût. Mais dites-moi, je vous prie, Carinus, n'y a-t-il aucun engagement entre vous & elle?

Carinus. (12) Ah, Pamphile, il n'y en a aucun. *Pam-*

(11) *Mon Maître est amoureux de votre fiancée.*) Cela est dit tres-finement, *votre fiancée*, pour faire entendre à *Pamphile* qu'il est tems qu'il pense à ses affaires, & qu'il voie s'il veut épouser une fille qui a un amant.

(12) *Ah, Pamphile, il n'y en a aucun.*) *Cari-*

Pamphile. Plût à Dieu qu'il y en eût!

Carinus. Je vous conjure donc par l'amitié & par l'amour, premiérement, que vous n'épouſiez pas Philumene.

Pamphile. Je ferai aſſurément tout ce que je pourrai pour cela.

Carinus. Mais ſi vous ne pouvez l'éviter, ou que ce mariage vous plaiſe.

Pamphile. Que ce mariage me plaiſe?

Carinus. Differez-le au moins de quelques jours, pendant leſquels je m'en irai quelque part, afin de n'avoir pas la douleur de le voir de mes yeux.

Pamphile. Ecoutez donc enfin, Carinus, je trouve qu'il n'eſt nul-

Carinus rejette ce que *Pamphile* lui dit, comme une choſe injurieuſe à *Philumene.* Le caractere d'honnête homme eſt bien marqué ici.

nullement d'un honnête homme de vouloir qu'on lui ait de l'obligation lors qu'il n'a rien fait qui le mérite ; *je vous parlerai franchement.* J'ai plus d'envie de n'épouſer pas Philumene, que vous n'en avez de l'épouſer.

Carinus. Vous me rendez la vie.

Pamphile. Maintenant donc, ſi vous & Byrrhia pouvez quelque choſe, imaginez, inventez, trouvez quelque moyen, & faites qu'on vous la donne, de mon côté je n'oublierai rien pour faire qu'on ne me la donne pas.

Carinus. Cela me ſuffit.

Pamphile. Je voi Davus fort à propos ; car c'eſt ſur ſes conſeils que je m'apuye.

Carinus. Pour toi, tu ne me ſers jamais de rien, ſi ce n'eſt pour m'aprendre ce que je me paſſerois fort bien de ſavoir. T'en iras-tu d'ici?

Byr-

Byrrhia. Oui da, Monſieur, & avec bien de la joie.

ACTE SECOND.

SCENE II.

DAVUS. CARINUS. PAMPHILE.

Davus.

O Bons Dieux que je porte de bien ! Mais où pourraije trouver Pamphile, Pour le tirer de la crainte où il eſt, & pour remplir ſon cœur de joie?

Carinus. Il eſt fort gai, je ne ſai de quoi.

Pamphile. Ce n'eſt rien; il n'a pas encore apris mes chagrins.

Davus. Je m'imagine que s'il a ſu qu'on lui prépare des nôces.

Carinus. L'entendez vous?

Davus. Il me cherche à l'heure qu'il eſt, demi-mort de peur. Mais où le pourrois-je bien trouver? & de quel côté irai je?

Cari-

Carinus. Que ne lui parlez-vous?

Davus. Je m'en vais.

Pamphile. Hola, Davus, arrête.

Davus. Quel homme eſt-ce qui me....? ha, Monſieur, c'eſt vous-même que je cherche. Bon, Carinus, je vous trouve ici tous deux fort à propos! J'ai affaire à vous.

Pamphile. Davus je ſuis perdu!

Davus. Mon Dieu, écoutez ce que j'ai à vous dire.

Pamphile. Je ſuis mort!

Davus. Je ſai ce que vous craignez.

Carinus. Pour moi je ſuis en danger de perdre tout le repos de ma vie.

Davus. Je connois auſſi votre peur.

Pamphile. L'on me marie.

Davus. Je le ſai, vous dis-je.

Pamphile. Dès adjourd'hui.

Da-

Davus. Ha, vous me rompez la tête, je vous dis que je sai tout. (1) Vous, mon maître, vous craignez d'épouser Philumene, & vous, Carinus, de ne pas l'épouser.

Carinus. T'y voilà.

Pamphile. C'est cela même.

Davus. Mais cela même n'est rien, croyez-moi.

Pamphile. Je te conjure de me tirer bien vîte de cette crainte.

Davus. Je le veux, tout à l'heure. (2) Chremès ne vous donne plus sa fille.

Pam-

(1) *Vous, mon Maître, vous craignez d'épouser Philumene, & vous, Carinus, de ne la pas épouser.*) *Id pavet ne ducas*, vous craignez que vous ne l'épousiez, c'est a dire, vous craignez de l'épouser. Et vous, *Carinus, pavet ut ducas*, vous craignez de ne la pas épouser, *ut* est pour *ne non.*

(2) *Chremès ne vous donne plus sa fille.*) Ce *jam* est très-remarquable ici, car il est pour *plus*, *ne vous donne plus.* Sans

Pamphile. Comment le sais-tu?

Davus. Je le sai très-bien. Tantot votre pere m'a tiré à part, & m'a dit qu'il vouloit vous marier aujourd'hui, & mille autres choses qu'il seroit hors de saison de vous conter présentement. En même tems j'ai couru de toute ma force à la place, pour vous aprendre ce qu'il m'avoit dit. Comme je ne vous ai point trouvé, je suis monté sur un certain lieu élevé; de là, j'ai regardé de tous côtez, je ne vous ai vu nulle part. Par hazard, je trouve Byr-

ce mot *Pamphile* n'autoit pas été entiérement rassuré, car il auroit pu croire que *Chremès* ne lui donnoit pas sa fille ce jour-là, mais qu'il la lui donneroit un autre jour. Au lieu que ce seul mot le rassûre pour toujours. *Sed addito jam*, dit, *Donat, plena securitas est, jam enim renunciativ est perpetuitatis.* Il me semble que notre Langue employe quelquefois *déja* dans le même sens.

(2)

Syrrhia, le valet de Monsieur, je lui demande s'il ne vous auroit point vu, il me dit que non. Cela m'a fort faché. J'ai pensé en moi-même ce que je devois faire cependant. Comme je m'en revenois, j'ai fait cette réflexion sur ce que j'ai vu. Quoi! l'on n'a presque rien acheté pour le soupé, notre bon-homme est triste, tout d'un coup l'on parle de faire des nôces, cela ne s'accorde pas.

Pamphile. Eh bien, à quoi aboutit tout cela?

Davus. En même temps je m'en vais chez Chremès; quand j'arrive-là, (3) je ne trouve personne

(3) *Je ne trouve personne devant la porte.*) *Terence* ne fait pas faire cette remarque à *Davus* sans fondement. La maison d'une mariée étoit toujours pleine, & devant la porte de la rue étoient les joueurs d'instrumens, & ceux qui attendoient la mariée pour l'accompagner.

ſonne devant la porte. Cela commence à me réjouïr.

Carinus. C'eſt bien dit.

Pamphile. Continue.

Davus. Je demeure là; je ne voi entrer ni ſortir perſonne. (4) Point de femmes, (5) Nul meuble extraordinaire dans la maiſon; Aucun bruit; J'approche, j'entre, je regarde. *Je ne voi rien.*

Pamphile. J'entens. C'eſt là une grande marque.

Davus. Trouvez-vous que cela convienne à des nôces?

Pamphile. Je ne le penſe pas, Davus.

Davus. Que voulez-vous dire? *je ne le penſe pas*; vous n'y entendez rien, je vous dis que la

(4) *Point de femmes.*) De ces femmes qu'on apelloit *pronubas.*

(5) *Nul meuble extraordinaire.*) Car dans ces occaſions la maiſon étoit parée de tout ce que l'on avoit de plus beau.

(6)

la chose est sûre. De plus en m'en retournant j'ai rencontré le valet de Chremès, qui ne portoit pour le soupé de ce bon-homme, (6) tout au plus que pour huit deniers d'herbes & de petits poissons.

Carinus. Mon cher Davus, tu m'as aujourd'hui redonné la vie.

Davus. Vous vous trompez, cela ne vous regarde nullement.

Carinus. Porquoi donc? enfin il est constant que Chremès ne donne pas sa fille à Ramphile.

Davus. Que vous êtes bon! comme si parcequ'il ne la lui donne pas, c'étoit une necessité qu'il vous la donnât. (7) Si vous

(6) *Tout au plus que pour huit deniers d'herbes.*) L'obole étoit une petite monnoie de *Gréce*, elle valoit depuis six jusqu'à dix deniers.

(7) *Si vous n'y prenez garde, si vous ne priez les amis de ce bon homme, si vous ne leur faites la Cour.*) *Davus* n'oublie rien pour

vous n'y prenez garde, si vous ne priez les amis de ce bon homme, si vous ne leur faites la Cour, vous ne tenez rien.

Carinus. Le conseil est bon; je le suivrai, quoi qu'en verité j'aie souvent tenté cette voie inutilement. Adieu.

ACTE SECOND.

SCENE III.

PAMPHILE. DAVUS.

Pamphile.

QUe veut donc dire mon pere? pourquoi fait-il semblant de me marier?

Davus. Je vais vous le dire. S'il se fachoit présentement contre vous

reveiller, pour exciter *Carinus*, afin qu'en travaillant pour lui-même il travaille aussi pour son maître. *Artificiose Davus Charinum excitat, ut si fieri possit adjuvetur negotium Pamphili, dum ille sibi providet.* Donat.

vous de ce que Chrémès ne veut pas vous donner sa fille, il croiroit être injuste, & avec raison, n'ayant pas encore vu de quelle maniere vous recevrez ce mariage. Mais si vous refusez la proposition qu'il a dessein de vous en faire; ce sera pour lors qu'il se prendra à vous de ce que Chremès s'est dédit, & qu'il fera un beau vacarme.

Pamphile. Que veux-tu donc que je fasse; souffrirai-je qu'il..?

Davus. C'est votre pere, Monsieur, il est difficile de lui résister; D'ailleurs votre maîtresse est sans apui; la premiere fantaisie qui le prendra, il aura bientot trouvé quelque pretexte pour la chasser de la ville.

Pamphile. Pour le chasser de la ville?

Davus. Et bien vîte encore.

Pamphile. Que ferai-je donc, Davus, dis-le moi?

Davus. Dites-lui que vous êtes prêt d'épouser Philumene.

Pamphile. Oh!

Davus. Qu'avez-vous?

Pamphile. (1) Que je dise, moi, que je suis prêt de l'épouser?

Davus. Pourquoi non?

Pamphile. Je ne le ferai jamais.

Davus. Ne dites pas cela.

Pamphile. Ne me le conseille pas.

Davus. Voyez ce qui vous arrivera, si vous suivez mon conseil.

Pamphile. Il arrivera que je serai privé de Glycérion pour toujours, & que je serai empêtré de l'autre.

Davus. Non, cela ne sera pas ainsi,

(1) *Que je dise, moi*, &c.) Toute la force, toute l'emphase tombe sur ce mot *ego*, moi. Comme s'il disoit, „moi „qui n'aime point *Philumene*, moi qui „suis amoureux de *Glycérion*, moi qui „ne dois ni mentir ni tromper.

(2)

ainſi, & voici la maniére dont je croi que votre pere vous parlera. Je veux, vous dira-t-il, que vous vous mariez aujourd'hui. Vous lui répondrez, je ſuis tout prêt, mon pere. Dites-moi, quel ſujet aura-t-il de ſe fâcher contre vous ? (2) par ce moyen vous ferez que toutes les reſolutions qu'il a priſes, s'en iront en fumée; & cela ſans aucun peril pour vous; car que Chremès ne veüille pas vous donner ſa fille, cela eſt hors de doute. (3) Gar-

(2) *Par ce moyen vous ferez que toutes les reſolutions.*) *Donat* remarque que *hic* n'eſt pas ici un adverbe de lieu, mais un adverbe de tems. Ainſi il auroit fallu traduire *des ce moment vous ferez.* Ce que j'ai mis va au même.

(3) *Gardez-vous donc bien que la crainte qu'il ne change.*) Ce paſſage eſt très difficile, je l'ai un peu étendu pour lui donner plus de jour, je vais en expli-

Gardez-vous donc bien que la crainte qu'il ne change de sentiment, & ne veuille que vous soyez son gendre, ne vous fasse changer quelque chose au conseil que je vous ai donné; dites hardiment à votre pere que vous êtes prêt de faire ce qu'il voudra, afin qu'il n'ait aucun sujet légitime de vous quereller. Car pour la pensée que vous pouriez avoir, en disant en

quer précisément tous les termes. *Nec tu ea causa minueris hæc quæ facis, ne is mutet suam sententiam.* Voici la construction; *nec tu minueris hæc quæ facis, ea causa ne is mutet suam sententiam. Et ne changez rien à ces choses que vous faites;* c'est à dire, à *ce que je vous conseille de faire; ea causa*, sur ce prétexte, *ne is mutet suam sententiam*, que vous apprehendez que *Chremès* ne change de sentiment. *Minuere*, *diminuer*, pour dire *changer*, comme dans l'*Hecyre*, *sed non minuam meum consilium. Mais je ne changerai pas de resolution.*

(4)

en vous-même; je romprai toujours facilement toutes ses mesures, (4) & je vivrai de maniere qu'il n'y aura point de pere assez hardi pour me donner sa fille; ne vous y fiez pas, votre pere en prendra une sans bien, plutot que de souffrir que vous vous débauchiez. Au lieu que s'il voit que vous n'ayez point de peine à lui obéir, il se ralentira, & en cherchera une à son aise. Cependant il arrivera quelque chose qui vous tirera d'embarras.

Pamphile. Le crois-tu ainsi?

Davus. Cela est hors de doute.

Pamphila. Songe à quoi tu m'engages.

Davus. Mon Dieu, laissez-vous seulement.

Pam-

(4) *Et je vivrai de maniere qu'il n'y aura point de pere assez hardi pour me donner sa fille.*) Il faut remarquer *his moribus*, à ces mœurs, pour *à un homme qui a ces mœurs*

Pamphile. Et bien je lui dirai donc ce que tu me conseilles. Au reste il faut bien prendre garde qu'il ne sache rien de l'enfant, car j'ai promis de l'élever.

Davus. Ah, quelle folie!

Pamphile. Elle m'a conjuré de le lui promettre, afin que par là elle fût assûrée que je ne la quitterai jamais.

Davus. L'on en aura soin. Mais voilà votre pere, (5) prenez bien

(5) *Prenez bien garde qu'il ne s'aperçoive que vous êtes triste.*) On avoit fort mal écrit ce vers dans toutes ses Editions, *Cave ne te esse tristem sentiat.* Et cette faute est très-ancienne puisqu'elle étoit du tems de *Servius* qui la combat. *Duæ negativæ unam confirmativam faciunt, unde quidam locum illum legunt in Terentio,* Pater adest cave ne te tristem esse sentiat; *Si enim hoc est*, dicit, vide ut te tristem esse sentiat, *quod procedere minime potest. Sed ita legendum est*, cave te tristem esse sentiat. *Nam & ne & cave prohibentis est.* Sur le vs 96. du 1. Liv. des *Geor.* (1)

bien garde qu'il ne s'aperçoive que vous êtes triste.

ACTE SECOND.

SCENE IV.

SIMON. DAVUS. PAMPHILE.

Simon.

JE viens faire encore un tour ici, pour tâcher de découvrir ce qu'ils font, & quelles mesures ils prennent.

Davus. Notre homme ne doute pas que vous ne refusiez de vous marier. (1) Il vient sans doute de méditer en quelque lieu écarté, & il espere bien avoir préparé un discours si éloquent

(1) *Il vient sans doute de méditer en quelque lieu écarté.*) Comme les Philosophes qui cherchent les lieux solitaires pour vaquer à la méditation. *Davus* dit cela en plaisantant & en traînant les syllabes, pour se moquer du bon homme.

quent & si pathétique, que vous ne saurez que dire; tenez-vous donc sur vos gardes.

Pamphile. Pourvûque je le puisse, Davus.

Davus. Croyez-moi, vous dis-je, & soyez sûr qu'il n'aura pas le moindre mot à vous répondre, si vous lui dites que vous voulez bien vous marier.

ACTE SECOND.

SCENE V.

BYRRHIA, SIMON, DAVUS, PAMPHILE.

Byrrhia.

MOn Maître m'a commandé de tout quitter, & d'observer aujourd'hui Pamphile, afin de découvrir ce qu'il fait sur son mariage; & c'est pour cela qu'ayant vu son pere prendre ce che-

chemin, je l'ai suivi. Mais je voi aussi Pamphile avec Davus, voilà mon affaire, écoutons.

Simon. Ha, les voici tous deux.

Davus. St, Monsieur, songez à vous.

Simon. Pamphile.

Davus. Regardez de son côté, comme si vous ne l'aviez pas encore aperçu.

Pamphile. Ha, mon pere!

Davus. Fort bien.

Simon. Je veux, comme je vous l'ai déja dit, que vous vous mariiez aujourd'hui.

Byrrhia. Je tremble présentement pour nos affaires, & j'apréhende fort sa réponse.

Pamphile. Et en cette occasion, mon pere, & en toute autre, vous me trouverez toujours prêt à vous obéir.

Byrrhia. Ah, cela se peut-il!

Davus. Le voilà muet.

Byrrhia. Quelle réponse!

Simon. Vous saites votre devoir, mon fils, de m'accorder de bonne grace ce que je vous demande.

Davus. à Pamphile. Ai je dit vrai?

Byrrhia. A ce que je puis comprendre, (1) mon Maître en est revenu, il n'a qu'à chercher femme ailleurs.

Simon. Allez, mon fils, entrez, afin que lors qu'on aura besoin de vous, vous ne faſſiez pas attendre.

Pamphile. Je m'en vais.

Byrrhia. Eſt il poſſible qu'on ne trouve perſonne à qui l'on

ſe

(1) *Mon maître en eſt revenu, il n'a qu'à chercher femme ailleurs.*) Cela eſt élégamment dit, *excidere uxore* pour dire *perdre l'eſperance d'avoir la femme qu'on pourſuivoit.* On dit de même *excidere lite*, *perdre ſon procès.* Et cette façon de parler eſt priſe des Grecs qui ont employé leur ἐκπίπτειν dans le même ſens.

(1)

se puisse fier de quoi que ce soit ! Il est vrai que, comme dit le Proverbe, charité bien ordonnée commence par soi-même. Je me souviens d'avoir vu cette fille ; en verité, elle est fort belle ; c'est pourquoi je pardonne plus facilement à Pamphile, d'aimer mieux l'avoir la nuit près de lui, que de la savoir entre les bras d'un autre. Je vais dire à mon Maître tout ce qui se passe, afin qu'il me donne une recompense proportionnée à la bonne nouvelle que je lui porte.

ACTE SECOND.

SCENE VI.

DAVUS. SIMON.

Davus.

VOici notre vieillard qui croit que je lui vais servir un plat de mon métier, & que

c'eſt pour cela que je ſuis demeuré ici.

Simon. Que dit Davus?

Davus. (1) Ma foi, Monſieur, rien pour l'heure.

Simon. Quoi, rien? hon.

Davus. Rien du tout.

Simon. Je m'attendois bien pourtant que tu dirois quelque choſe.

Davus. Il a été trompé, je le voi bien; (2) & cela fait enrager ce fin matois.

Simon. Peux-tu me dire la vérité?

Da.

(1) *Ma foi, Monſieur, rien pour l'heure.*) Ces mots *æque* & *quidquam* ſont des mots douteux qui ne ſignifient rien, & dont on ſe ſervoit quand on n'avoit rien à répondre. On diſoit auſſi *recte*.

(2) *Et cela fait enrager ce fin matois.*) C'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit. Car *Donat* a fort bien remarqué que le mot *virum* eſt dit par ironie: *Ad vituperationem cum ironia.*

Davus. Rien n'eſt plus facile.

Simon. Ce mariage ne fait-il point de peine à mon fils, à cauſe du commerce qu'il a avec cette Etrangere?

Davus. Non en verité; ou s'il en a quelque petit chagrin, cela ne durera que deux ou trois jours, vous entendez bien: après quoi il n'y penſera plus; car vous voyez qu'il a pris la choſe comme il faloit, & de bonne grace.

Simon. J'en ſuis fort content.

Davus. Pendant qu'il lui a été permis de faire l'amour, & que l'âge l'a ſouffert, il a aimé, mais ç'a toujours été ſans éclat, & (3) en honnête homme; il a toujours

(3) *En honnête homme,*) *vir fortis* ne ſignifie pas toujours un vaillant homme, il ſignifie ſouvent un homme d'honneur, un honuête homme comme le καλὸς des Grecs, qui ſignifie un brave homme & un homme vertueux.

(4)

jours pris grand soin que son amour ne fit point de tort à sa réputation. Présentement il faut se marier, vous voyez comme il a fixé son esprit au mariage.

Simon. (4) Il m'a pourtant paru un peu triste.

Da-

(4) *Il m'a pourtant paru un peu triste.*] Il faut bien remarquer la beauté de ce caractere de *Pamphile*. Il a fait tous ses efforts pour ne paroître pas triste à son pere, cependant il ne laisse pas de paroître un peu triste Il n'auroit pas été vraisemblable qu'un homme si amoureux n'eût point paru triste du tout, & d'ailleurs il n'auroit pas été honnête qu'un honnête homme comme lui eût eu la force de se contrefaire absolument; Et c'est une remarque de *Donat* très-judicieuse; *mire servatum est in adolescente libero τὸ πρέπον & in amatore τὸ πιθανὸν. Nam & honesto juveni non congruebat versipellis vultus; & in amatore absurdum fuerat ingenuam celare tristitiam. Itaque nec ad plenum tristis est quia*

Davus. Ho, ce n'eſt pas de cela qu'il eſt triſte, & il y a une choſe où il ſe plaint un peu de vous.

Simon. Qu'eſt-ce donc?

Davus. C'eſt une badinerie d'enfant.

Simon. Quoi?

Davus. (5) Un rien.

Simon. Di-moi donc de quoi c'eſt?

Da-

quia dixit celanda res erat, *nec gaudium fuerat, quid ingenium & amoris neceſſitas in triſtitiam retrahebat.* Ces ſortes de traits doivent être bien étudiés par ceux qui travaillent pour le Théatre, car les caracteres, c'eſt ce qu'ils entendent le moins.

(5) *Un rien.* Eſt-ce pour exciter davantage la curioſité du vieillard qu'il differe de parler? ou parce qu'il n'a pas encore trouvé ſur quoi rejetter la triſteſſe de *Pamphile*, & qu'il l'amuſe ainſi pour avoir le tems de chercher? Cette queſtion eſt de *Donat.* Le dernier eſt plus vraiſemblable & plus propre au Théatre.

Davus. (6) Il dit que dans une occasion comme celle ci on fait trop peu de dépense.

Simon. Qui, moi?

Davus. Vous-même. (7) A peine, dit-il, mon pere a-t-il dépensé dix drachmes pour le souper? diroit-on qu'il marie son fils? Qui de mes amis pourrai-je prier à souper, un jour comme aujourd'hui? Et ma foi aussi, entre nous, vous faites les choses avec trop de lésine, je n'approuve pas cela.

Simon. Je te prie de te taire.

Davus. Je lui en ai donné.

(6) *Il dit que dans une occasion comme celle-ci on fait trop peu de dépense.* Il a évité de dire *te facere*, *vous faites*, il a dit simplement *facere*, *qu'on fait* comme s'il craignoit de fâcher le vieillard.

(7) *A peine a-t-il dépensé dix drachmes pour le souper.*) La drachme Attique valoit à peu près cinq sous. C'étoit donc cinquante sous.

(8)

Simon. J'aurai ſoin que tout aille comme il faut. (8) Que ſignifie tout ce dialogue? & que veut dire ce vieux routier? S'il arrive quelque deſordre en cette affaire, il ne faudra pas en aller chercher l'auteur ailleurs.

ACTE

(8) *Que ſignifie tout ce dialogue? & que veut dire ce vieux routier?*) Ce que *Davus* vient de dire à *Simon* que ſon fils ſe plaint du peu de dépenſe qu'il fait pour ſes nôces, lui donne quelque ſoupçon que ce fripon de valet & *Pamphile* n'aient decouvert l'artifice de ce feint mariage, c'eſt ce qui le jette dans un grand embarras, & qui lui fait dire *que ſignifie tout ce dialogue?* Et en même tems cela explique ce que *Davus* vient de dire en ſe tournant du coté des Spectateurs pour n'être pas entendu du bon homme, *commovi, je lui en ai donné il a la puce à l'oreille.*

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MYSIS, SIMON, DAVUS, LESBIA, GLYCÉRION *derriere le Theatre.*

Mysis.

EN vérité ce que vous me dites est très vrai, Lesbia, (1) l'on ne trouve presque point d'Amante fidele.

Simon. Cette Servante est de chez cette Andriene, qu'en dis-tu ?

Davus. Oui, Monsieur, elle en est.

Mysis. Mais pour ce qui est de Pamphile, . . .

(1) *L'on ne trouve presque point d'amante fidele.*) *Donat* dit que *ferme* est ici pour *facile*, *on ne trouve pas facilement.* Mais il est ici pour *fere presque*, *invenias* pour *inveniat quis. Vous ne trouverez* pour *qui ne trouvera.*

Simon. Que dit-elle?

Mysis. Il a tenu la parole qu'il avoit donnée à ma Maîtresse.

Simon. Oh!

Davus. Plût à Dieu que ce bon homme fût sourd, ou que cette causeuse fût muette!

Mysis. Car il a commandé qu'on éleve l'enfant dont elle accouchera.

Simon. Oh, Jupiter! que viens-je d'entendre? Je suis perdu, si ce qu'elle dit est véritable.

Lesbia. Vous me parlez-là d'un jeune homme de bon naturel!

Mysis. Très-bon; mais suivez-moi au logis, de peur que vous ne tardiez trop pour ma Maîtresse.

Lesbia. Allons.

Davus. Quel remede vais je trouver à cet accident?

Simon. Qu'est-ce que cela? est-

eſt-il donc ſi fou? (2) quoi d'une Etrangere? Oh, je ſai enfin ce que c'eſt. (3) Que je ſuis ſot! à poine enfin l'ai-je ſenti.

Davus. Qu'eſt-ce qu'il dit donc qu'il a ſenti?

Simon. Prémierement c'eſt de ce coquin que vient la friponnerie. Ils font ſemblant qu'elle accouche, afin de faire peur à Chremès.

Glycerion. Junon Lucine, ſecourez-moi, je vous prie.

Si-

(2) *Quoi d'une Estrangere?*) C'eſt à dire, d'une Courtiſane. Car, comme je l'ai remarqué ailleurs, on donnoit de mon d'*étrageres* à toutes les femmes debauchées.

(3) *Que je ſuis ſot!*) A peine enfin l'ai-je ſenti. *Terence* fait bien voir que les ſoupçonneux ſont auſſi ſujets à être dupés que les ſots. Car ce bon homme à force d'être ſubtil prend la vérité pour une ruſe, ainſi il ſe trompe lui-même. C'eſt une remarque de *Donat.*

(4)

Simon. Ho, hó, si vite ! Cela est ridicule. Si-tot qu'elle a su que j'étois devant sa porte, elle s'est hâtée de crier : Davus, tu as mal pris tes mesures, (4) tu as mal partagé les tems de ta Piéce.

Davus. Moi, Monsieur ?

Simon. (5) Tes Acteurs oublient-ils ainsi leur rôle ?

Da-

(4) *Tu as mal partagé les tems de ta piéce.*) C'est une figure prise du Théatre. Dans une piéce il faut que les tems soient menagez, de maniere que tout se suive, & que ce qui doit être au cinquiéme Acte, ne paroisse ni dans le second, ni dans le troisieme. *Simon* reprocheroit donc à *Davus* d'avoir mal observé cette regle, en faisant aller coucher *Glycerion* si promptement ; c'est ce que nous disons *prendre le Roman par la queue.*

(5) *Tes Acteurs oublient-ils ainsi leur rôle ?*) C'est une suite de la même figure dont il vient de servir. Quand les Acteurs font dans le troisiéme Acte ce qu'ils ne

doi-

Davus. Je ne sai ce que vous voulez dire.

Simon. Si j'avois eu dessein tout de bon de marier mon fils, & que ce mariage m'eût attaqué sans que j'eusse été bien préparé, il m'auroit fait voir bien du pais mais maintenant je suis à couvert de ses ruses, & de celles mais toutes celles qu'il fera retomberont sur lui.

doivent faire qu'au cinquiéme, il faut nécessairement qu'ils aient oublié leur rôle. *Discipuli*, sont les Acteurs, le Reéte s'apelloit *Magister*, & *Doctor*. Ces Acteurs sont donc *Mysis, Lesbie, Glycerie* & *Pamphile*, & *le Maître, le Docteur*, c'est *Davus*. C'est pourquoi *Simon* l'a apellé *Magistrum* dans le 21. Vers de la seconde Scene du premier Acte.

Tum si quis Magistrum cepit ad eam rem improbum.

(1)

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

LESBIA. SIMON. DAVUS.

Lesbia.

JUsqu'à present, Arquillis, Glycérion a tous les bons signes que doit avoir une nouvelle accouchée. Présentement donc (1) la premiere chose que vous devez faire, c'est de la baigner, (2) après quoi, vous lui donnerez

(1) *La prémiere chose que vous devez faire c'est de la baigner.*) C'étoit la coûtume en *Grece*, dès qu'une femme étoit accouchée on la mettoit au bain. Il y a sur cela un passage remarquable dans *Callimaque*, & un autre dans *Lucien*. *Istæc* est un nominatif singulier pour *ista*. On s'y est trompé.

(2) *Après quoi vous lui donnerez à boire ce que j'ai dit & la quantité que j'ai ordonné.*) Voilà une sage-femme qui prend bien le ton des Médecins, *jussi, imperavi*, j'ai ordonné.

nerez à boire ce que j'ai dit, & la quantité que j'ai ordonnée. Je reviens ici dans un moment. En vérité il eſt né aujourd'hui un joli enfant à Pamphile, je prie les Dieux de le lui conſerver, puiſque ce jeune homme eſt d'un ſi bon naturel, & qu'il n'a pas voulu faire l'affront à cette jeune perſonne de l'abandonner.

Simon. Qui te connoitra, doutera-t-il que tu ne ſois encore l'auteur de ce que nous venons d'entendre?

Davus. De quoi donc l'auteur, & qu'eſt ce que c'eſt?

Simon. Elle s'eſt bien gardée de dire dans le logis ce qu'il faloit à l'accouchée, mais quand elle a été ſortie, elle s'eſt miſe à crier du milieu de la rue aux gens qui ſont dans la maiſon. Oh, Davus, me mépriſes-tu donc de la ſorte, ou me trouves-tu ſi propre à être joué, que tu le faſ-

faſſes ſi ouvertement, & d'une maniere ſi groſſiere? Tu devois le faire adroitement, afin que ſi je venois à le découvrir, il parût au moins que l'on me craint.

Davus. Par ma foi, pour l'heure, ce n'eſt pas moi qui le trompe, c'eſt bien lui même.

Simon. Ne t'avois-je pas averti de ne point mettre tes ruſes en uſage? né t'avois-je pas fait des menaces, en cas que tu le fiſſes? A quoi a ſervi tout cela? t'en es-tu ſoucié le moins du monde? t'imagines-tu que je donne dans ce panneau, & que je croie que cette femme ſoit acoouchée?

Davus. Je connois ſon erreur, & j'ai ma réponſe toute prête.

Simon. D'où vient donc que tu ne répons rien?

Davus. Comment? que vous croyez; Comme ſi l'on ne vous avoit pas averti que tout cela ſeroit ainſi.

Simon. (3) Moi! quelqu'un m'a averti?

Davus. Quoi, Monſieur, vous auriez deviné de vous-même que tout cela n'eſt que jeu? à d'autres.

Simon. On ſe moque de moi.

Davus. On vous l'a dit. Autrement, comment auriez-vous jamais pu avoir ce ſoupçon?

Simon. Comment? parce que je te connois.

Davus. Vous voudriez preſque dire que cela s'eſt fait par mon conſeil.

Simon. Sans doute, & je le ſai très-bien.

Davus. Vous ne connoiſſez pas bien encore qui je ſuis, Monſieur.

Simon. Moi, je ne te connois pas?

Dav

(3) *Moi! quelqu'un m'a averti?*) Voilà le bon homme qui s'aplaudit d'être ſi clair voyant. (4)

Davus. Mais voilà ce que c'eſt; je n'ai pas plutot commencé à vous dire quelque choſe, qu'auſſi-tot vous croyez que je vous trompe.

Simon. J'ai grand tort....

Davus. Auſſi, par ma foi, je n'oſe plus ouvrir la bouche devant vous.

Simon. Au moins ſai-je bien certainement une choſe, c'eſt (4) que perſonne n'a accouché dans cette maiſon.

Davus. Vous dites vrai; mais pourtant, ils ne laiſſeront pas d'aporter bien tot un enfant devant cette porte; (5) au moins, mon

(4) *Que perſonne n'a accouché dans cette maiſon.*) Il eſt bon de remarquer *nemimem* au feminin pour *aucune femme.*

(5) *Au moins, mon Maître je vous en avertis preſentement,* &c.) *Renuncio* eſt plus que *nuncio*, c'eſt *annoncer*, *reveler une choſe comme un grand ſecret.* Au reſte ce tour eſt fort plaiſant. *Davus* avertit *Simon* de ce

mon Maître, je vous avertis que cela arrivera, afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance, & que vous ne veniez pas dire que c'est par le conseil de Davus que cela s'est fait, & que c'est une ruse de sa façon. (6) Je veux vous ôter entierement cette mauvaise opinion que vous avez de moi.

Simon. D'où le sais-tu?

Davus. Je l'ai ouï dire, & j'en suis persuadé; mille choses concourent à me faire faire présentement cette conjecture. Premierement cette femme a dit qu'el-

qu'il doit exécuter lui-même, afin qu'il ne puisse l'accuser d'une chose dont il l'a averti.

(6) *Je veux vous ôter entierement cette mauvaise opinion que vous avez de moi.* C'est ce que signifie ici *opinionem hanc tuam.* Hanc tuam *cum tædio dixit, hoc est, nimis molestam, nimis suspicacem, nimis accusatricem,* dit *Donat.*

(7)

qu'elle étoit groſſe de Pamphile; cela s'eſt trouvé faux. A préſent donc qu'elle ſait qu'on ſe prépare chez nous à faire des nôces, elle envoie chercher la Sage-femme, (7) & lui fait dire qu'en venant elle apporte un enfant; croyant qu'à moins que vous n'en voyez un, il n'y a pas moyen de reculer le mariage de votre fils.

Simon. Que me dis-tu là? puiſque tu ſavois qu'elles faiſoient ce complot, pourquoi n'en avertiſſois-tu pas d'abord Pamphile?

Davus. (8) Eh, Monſieur, qui eſt-

(7) *Et lui fait dire qu'en venant elle apporte un enfant.*) Cette friponnerie étoit fort ordinaire en *Grece*, on ſuppoſoit ſouvent des enfans pour tromper les vieillards

(8) *Eh, Monſieur, qui eſt-ce donc qui l'a arraché de chez cette creature?*) *Simon* lui a demandé pourquoi il ne l'avoit pas averti du complot qu'il ſavoit? Il n'avoit

eſt-ce donc qui l'a arraché de chez cette créature, ſi ce n'eſt moi? car nous ſavons tous avec quelle paſſion il l'aimoit; & préſentement il ſouhaite que vous lui donniez une femme. Enfin, Monſieur, laiſſez-moi conduire cette affaire. Cependant ne laiſſez pas de travailler à ce mariage comme vous avez commencé; & j'eſpere que les Dieux favoriſeront notre deſſein.

Simon. Va-t-en ſeulement au logis, attens-moi là, & prépare tout ce qui eſt néceſſaire.

ACTE

voit pas de bonne réponſe à faire, car il ne pouvoit pas dire qu'il en avoit averti. Il prend donc un autre tour & amuſe le vieillard en lui faiſant entendre que c'eſt lui qui a arraché *Pamphile* de chez *Glycérion*. Ce qui eſt plus que d'avoir averti, l'avertiſſement peut même être enfermé dans le reſte, cela eſt très-fin.

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

Simon.

IL ne m'a pas perſuadé entierement, & je ne ſai ſi tout ce qu'il m'a dit eſt veritable, mais je ne m'en mets guere en peine. Le principal eſt que Pamphile m'a donné ſa parole. Maintenant donc je m'en vais trouver Chremès, pour le prier de lui donner ſa fille; ſi j'obtiens cette grace, pourquoi ne conclurrois-je pas ce mariage plutot aujourd'hui que demain? car il n'y a point de doute que je ne ſois en droit de contraindre mon fils, s'il ne vouloit plus ſe marier. Mais je voi Chremès, qui vient ici tout à propos.

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

SIMON, CHREMES.

Simon.

JE donne le bon jour à Chremès.

Chremès. Ha, c'eſt juſtement vous que je cherchois.

Simon. Je vous cherchois auſſi.

Chremès. Vous venez bien à propos. Quelques perſonnes me ſont venu trouver, pour m'avertir qu'on vous avoit ouï dire, qu'aujourd'hui ma fille ſe marioit avec votre fils; je viens voir ſi ces gens-là rêvent, ou ſi c'eſt vous qui avez rêvé.

Simon. Ecoutez, je vous prie, un moment, vous ſaurez ce que je ſouhaite de vous, & ce que vous voulez ſavoir.

Chremès. Et bien j'écoute, dites ce que vous voulez. *Si-*

Simon. Au nom des Dieux, Chremès, & par l'amitié qui eſt entre nous depuis notre enfance, & qui a cru avec l'âge; par votre fille unique & par mon fils, de qui le ſalut eſt entre vos mains, je vous conjure, aidez-moi en cette rencontre, & que ce mariage ſe faſſe comme nous l'avions arrêté autrefois.

Chremès. (1) Ah ne me priez point; eſt-ce qu'il eſt beſoin de prieres pour obtenir cela de moi? croyez-vous que je ne ſois pas

(1) *Ah, ne me priez point.*) Le caractere de *Chremès* eſt le caractere d'un homme doux & d'un bon ami, qui peſe mûrement toutes choſes, ſans ſe cabrer & ſans ſe rebuter. Ce caractere étoit très-neceſſaire afin qu'il pût aſſiſter à tout ce qui ſe paſſera & ſe trouver à la reconnoiſſance. S'il avoit été bruſque & emporté, il n'auroit pu être préſent. C'eſt une remarque de *Donat* qui eſt très-judicieuſe.

pas aujourd'hui le même, que j'étois quand je voulois marier ma fille avec votre fils? Si ce mariage leur eſt avantageux, faites-les venir; & qu'ils ſe marient tout à l'heure; mais s'il peut leur en arriver plus de mal que de bien, je vous prie d'examiner les choſes en commun, tant pour l'un que pour l'autre, & de faire comme ſi ma fille étoit à vous, & que fuſſe le pere de Pamphile.

Simon. C'eſt parceque c'eſt l'avantage de l'un & de l'autre que je deſire ce mariage, & que je vous demande qu'il ſe faſſe; ſi la choſe ne parloit d'elle-même, je ne vous le demanderois pas.

Chremès. Qu'y a-t-il donc?

Simon. Glycérion & mon fils ſont brouillez.

Chremès. (2) Fort bien. *Si-*

(2) *Fort bien.*) Le mot *audio, j'entens,* eſt ſouvent un terme ironique, comme *ſcio.* (3)

Simon. Mais ſi brouillez que j'eſpere pouvoir arracher Pamphile de là.

Chremès. Fables.

Simon. Cela eſt en verité.

Chremès. Oui, mais de la maniere que je vais vous dire: *Les querelles des amans ne font que renouveller leur amour.*

Simon. Ah, Chremès, je vous en conjure, allons au devant pendant que nous le pouvons, & que ſa paſſion eſt rallentie par les mauvais traitemens de ces créatures: donnons-lui une femme avant que leurs ruſes & leurs larmes feintes ratendriſſent cet eſprit malade. J'eſpere que dans une union ſi belle, & avec une perſonne d'un commerce ſi doux, il trouvera bien-tot des forces pour ſe tirer de cet abîme de maux.

Chremès. Vous le croyez ainſi, mais moi je ſuis perſuadé qu'il ne

pourra vivre toujours avec ma fille, (3) & que je ne pourrois même le souffrir.

Simon. Comment pouvez-vous le savoir, que vous ne l'ayez éprouvé?

Chremès. (4) Mais de faire cette épreuve aux dépens de sa fille, cela est fâcheux.

Simon. Enfin tout le mal qui en peut arriver, c'est que s'il ne vit pas bien avec elle, ce que les Dieux veuillent empêcher, ils

(3) *Et que je ne pourrois même le souffrir.*) Il veut dire que lui-même il ne pourroit pas souffrir que sa fille demeurât avec un homme qui la traiteroit si mal & qui auroit une maîtresse.

(4) *Mais de faire cette épreuve aux dépens de sa fille, cela est fâcheux.*) C'est ainsi, à mon avis, que ce vers doit être traduit, car cela est dit sententieusement & on en peut faire une espece de proverbe. C'est ce qu'il me paroît que *Donat* a bien senti. *Memorabile dictum*, dit-il, *& id quod merito in proverbium cesserit.*

ils se sépareront; mais s'il se corrige, voyez combien d'agrémens vous allez trouver dans cette affaire ! prémierement vous redonnerez un fils à votre ami, vous aurez un honnête homme pour gendre, & votre fille aura un fort bon mari.

Chremès. N'en parlons plus; si vous êtes persuadé que ce soit l'avantage de votre fils, je ne veux pas que vous trouviez en moi le moindre obstacle à votre satisfaction.

Simon. C'est avec justice, mon cher Chremès, que toute ma vie je vous ai parfaitement aimé.

Chremès. Mais à propos.

Simon. Quoi ?

Chremès. Comment savez vous qu'ils sont brouillez ?

Simon. Davus, qui est le confident de tous leurs secrets, me l'a dit, & il me conseille de presser ce mariage autant qu'il me sera

possible. Croyez-vous qu'il le feroit, s'il n'étoit bien assûré que mon fils le veut ? Vous l'allez entendre vous-même ; holà, faites venir Davus, mais le voilà, je le voi qui sort.

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

DAVUS. SIMON. CHREMES.

Davus.

JE venois vous trouver.

Simon. Qu'y a-t-il ?

Davus. D'où vient que vous ne faites pas venir nos fiancez ? il se fait déja tard.

Simon. L'entendez-vous ? (1) Pour

(1) *Pour moi je t'avoue.* &c.) J'ai profité d'une remarque de *Donat* qui me paroît considerable pour le stile. Il dit que tout discours qui commence par *ego* moi, promet quelque chose de grave & de sérieux. C'est pour cela que

Pour moi je t'avoue que j'avois autrefois appréhendé quelque chose de toi, Davus : je craignois qu'à l'exemple de la plupart des valets tu ne me jouasses quelque mauvais tour, à cause de l'amour de mon fils.

Davus. Moi, Monsieur, je ferois une action comme celle-là?

Simon. Je le croyois. C'est pourquoi je vous ai caché jusqu'à cette heure ce que je vais te dire.

Davus. Quoi donc, s'il vous plait?

Simon. Tu le vas savoir, car je commence presque à avoir confiance en toi.

Davus. Enfin vous connoissez qui je suis.

Simon. Ce que je disois du mariage de mon fils n'étoit qu'une feinte.

Davus. Comment? ce n'étoit qu'une feinte?

Sique j'ai mis, *pour moi je avoue*, pour conserver cette proprieté. (2)

Simon. Je ne le faiſois que pour vous ſonder.

Davus. Que dites-vous là?

Simon. Cela eſt comme je le dis.

Davus. Voyez! je n'ai jamais pu pénétrer ce myſtere Ah! quelle fineſſe!

Simon. Je vais te dire tout, écoute. Tantot quand je t'ai commandé d'entrer, j'ai hûreuſement trouvé Chremès qui venoit ici.

Davus. Ah! ne ſommes nous point perdus!

Simon. Je lui ai conté ce que tu venois de me dire.

Davus. Qu'entens-je!

Simon. Je l'ai prié de donner ſa fille à mon fils, & enfin je l'ai obtenu avec bien de la peine.

Davus. Je ſuis mort!

Simon. Hé, qui viens-tu de dire?

Davus. (a) Que je ſuis ravi.

Si-

(a) *Que je ſuis ravi.*) *Davus* a dit. *ſarcaſtiquement.*

Simon. Du côté de Chremès il n'y a préſentement nul obſtade.

Chremès. Je vais ſeulement juſque chez nous, pour dire qu'on ait ſoin de tenir tout prêt, après quoi je reviens vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

Simon. Préſentement, Davus; puiſque c'eſt toi ſeul qui m'as fait ce mariage.

Davus. (3) Oui ſans doute c'eſt moi ſeul.

Si-

occidi, & ſur ce que *Simon* lui demande, *que viens tu de dire?* il répond *optime*. Entre *occidi* & *optime*, il y à quelque reſſemblance de ſon qui pouvoit tromper le bon homme qui n'avoit pas bien entendu, c'eſt ce que *Donat* a voulu dire: *Bene uſus eſt παρομοίω occidi & optime ut ſimilitudine falleret audientem.* C'eſt ce que j'ai tâché de conſerver autant qu'il m'a été poſſible en lui faiſant répondre *que je ſuis ravi*, ou il y a beaucoup de ce qu'il a dit *je ſuis mort.*

(3) *Oui ſans doute c'eſt moi ſeul.*) *Simon*

croit

Simon. Je te prie de faire tout ton poſſible pour ramener mon fils.

Davus. J'y ferai de mon mieux.

Simon. Il te ſera facile à cette heure qu'il eſt en colere contre cette femme.

Davus. Repoſez-vous ſur moi.

Simon. Travailles-y donc. (4) Où eſt-il maintenant?

Davus. C'eſt un grand hazard s'il n'eſt au logis.

Si-

croit que *Davus* parle ainſi en s'applaudiſſant, & il le dit en enrageant, & en ſe grondant, *Solus*, moi ſeul, malgré mon maître qui s'y opoſoit.

(4) *Où eſt-il maintenant.*) Ce vieillard, ſoupçonneux tâche de faire couper *Davus* en lui demandant où eſt maintenant ſon fils, mais *Davus* eſt trop fin pour être ſurpris, il ſe ſouvient qu'il a aſſuré le bon homme que *Pamphile* & ſa maitreſſe ſont brouillés, c'eſt pourquoi il répond ſans rien aſſurer, *c'eſt un grand hazard s'il n'eſt au logis.* (5)

Simon. Je vais l'y trouver, & lui dire tout ce que tu viens d'entendre.

Davus. Me voilà perdu. Que ne vais je de ce pas droit au moulin ? Desormais les prieres sont inutiles ; j'ai tout gâté, j'ai trompé mon Maître, j'ai jetté son fils dans un mariage qu'il déteste, & ce beau mariage je l'ai fait aujourd'hui contre l'attente du bon homme, qui n'osoit l'esperer, & malgré toute la repugnance de Pamphile. (5) L'habile homme que je suis ! Si je me fusse tenu en repos, il ne seroit arrivé aucun mal. Mais voilà Pamphile, justement ; je suis

(5) *L'habile homme que je suis!*) Il paroît que du temps de *Donat* on lisoit *hominum astutias* ; car il fait cette remarque : *Bonis qui abundet astutiis, quasi ceret.* Ainsi il faudroit traduire, *Que de finesses.*

(6)

ſuis mort! plût à Dieu qu'il y eût ici quelque précipice où je puſſe me jetter.

ACTE TROISIEME.

SCENE VI.

PAMPHILE. DAVUS.

Pamphile.

OU eſt ce ſcélerat qui m'a perdu?

Davus. Je ſuis mort!

Pamphile. J'avoue que cela m'eſt bien dû, puiſque j'ai été ſi imprudent. (1) Devois-je confier

(1) *Devois-je confier à un coquin de valet.* &c.) Le mot *futili* eſt emprunté de certains vaſes apellés *futilia* qui étoient pointus par le bas & qui avoient l'entrée fort large, de maniere que les Miniſtres des choſes ſacrées ne pouvoient les mettre à terre & qu'ils étoient obligés de les tenir toujours dans leurs

fier à un coquin de valet tout le bonheur de ma vie? (2) Me voilà donc payé de ma sottise, mais il ne le portera pas loin.

Davus. Si j'échape de ce mauvais pas, de ma vie je ne dois craindre aucun danger.

Pamphile. Car que puis-je dire à mon pere? lui dirai je que je ne veux pas me marier, moi qui le lui ai promis il n'y a qu'un moment? De quel front pourrois-je lui tenir ce discours? je ne sai que faire.

Davus. Ni moi par ma foi, & si j'y pense tout de bon. Mais afin

leurs mains pendant le sacrificie. De là *Terence* a fort bien apellé *futile* un valet à qui on ne peut se fier & qu'il faut toujours avoir près de soi si on veut qu'il ne faise point de sottises.

(2) *Me voila donc payé de ma sottise. Pretium ob stultitiam, le prix pour ma sottise.*) C'est à dire, *le prix de ma sottise*, comme *Plaute* a dit *pretium ob asinos* pour *pretium asinorum.*

(3)

fin d'éloigner tant soit-peu le mal que me menace, il faut que je lui dise que je trouverai tout à l'heure quelque chose pour le tirer de cet embaras.

Pamphile. Oh, vous voilà.

Davus. Il m'a vu.

Pamphile. Approchez, l'honnête homme! eh bien que dites-vous? voyez-vous bien l'état où vos bons conseils m'ont réduit?

Davus. Mais je vous en tirerai bien tot.

Pamphile. Vous m'en tirerez?

Davus. Oui assûrément, Monsieur.

Pamphile. Comme tantot, sans doute.

Davus. Non, j'espere que je serai plus hûreux.

Pamphile. Eh, pendard, t'imagines-tu que je te croie? Tu pour-

pourrois rétablir une affaire entierement perdue & deſeſperée ! (3) Ah ! à quel maraut me ſuis je fié, qui d'un état doux & tranquille, m'a jetté dans un mariage que j'apréhendois plus que la mort. Ne t'avois-je pas dit que cela arriveroit ?

Davus. Il eſt vrai.

Pamphile. (4) Que mérites-tu donc ?

Davus. La mort. Mais je vous prie, laiſſez-moi un peu revenir à moi, je vais toût à l'heure trouver quelque remede.

Pam.

(3) *Ah ! à quel maraut me ſuis je fié !)* Mon pere liſoit, *en quo fretus ſum.* Voilà le maraut à qui je me ſuis fié, &c.

(4) *Que merites-tu donc ?* Cette demande eſt priſe de la coûtume des *Athéniens*, qui ne condamnoient jamais perſonne ſans lui demander auparavant quel ſuplice il croyoit mériter, & ſelon la réponſe du criminel on adouciſſoit, ou l'on augmentoit la peine.

Pamphile. Ah, pourquoi n'ai-je pas le loiſir de te traiter comme je le ſouhaite? (5) Mais le tems

(5) *Mais le tems qui preſſe veut, que je ſonge à moi.* *Terence* dit en un ſeul vers, ce que j'ai dit en deux lignes.

Namque hocce tempus præcavere mihi me, haud te ulciſci ſinit.

Et c'eſt une façon de parler fort remarquable, car il y a une liberté qui étoit familiere aux *Latins*, & que nous n'oſerions prendre, car dans ce vers il manque un terme qui ſoit oppoſé à *ſinit*, qui ne peut pas ſervir aux deux propoſitions qui y ſont enfermées, il faudroit *namque hoc tempus cogit præcavere mihi, me haud ſinit te ulciſci.* „Le tems „m'oblige à prendre garde à moi, & ne „me permet pas de te punir. Il y a mille exemples de ces ſortes d'ellipſes, comme dans *Phedre* Fab. 17. liv. 4.

Non vero dimitti, verum cruciari fame.

Mot à mot, *je ne défens pas de le renvoyer, mais de le faire mourir de faim.* Ce qui fait un ſens tout contraire, car *Jupiter* veut dire, je ne defens pas de le renvoyer, mais j'ordonne qu'on le faſſe mourir de

tems qui presse, veut que je songe à moi, & ne me permet pas de m'arrêter à te punir.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

CARINUS, PAMPHILE, DAVUS.

Carinus.

CEla est-il croyable, & a-t-on jamais ouï dire (1) qu'un homme ait la lâcheté de se rejouir du mal des autres, & de tirer avantage de leurs malheurs? (2) Ah, cela peut-il être? Oui, l'on voit

de faim. Il faut donc sous-entendre *jubeo*, qui est opposé à *veto*.

(1 *Qu'un homme ait la lâcheté.*) Le mot *vecordia* dit plus que *lâcheté* en notre Langue; car il signifie proprement une malignité noire qui porte un homme à faire du mal.

(2) *Ah, cela peut-il être?* &c.) J'ai en cet

voit tous les jours de ces scélerats, qui d'abord ont honte de vous refuser ; & lorsque le tems est venu d'accomplir leurs promesses, se voyant pressez, (3) il faut de nécessité qu'ils fassent voir ce qu'ils sont; ils craignent d'abord de le faire, mais enfin leur interêt les y oblige, & il faut voir leur impudence & entendre les impertinens discours

endroit suivi le sens qui m'a paru le plus juste, & je me suis éloignée de l'explication de *Donat*, qui explique ce Vers,

Idne est verum? imo id est genus hominum pessimum. Comme si *Terence* vouloit dire, *Idne est, verum genus hominum? imo pessimum genus.* „Sont-ce là des hommes? „oui, & de tous les hommes les plus „méchans.

(3) *Il faut de necessité qu'ils se montrent tels qu'ils sont.* Il dit fort bien, car étant naturellement méchans il faut enfin que la nature se découvre & se manifeste.

(4)

discours qu'ils tiennent alors. Qui êtes-vous? disent-ils; à quel degré m'êtes-vous parent? pourquoi vous céderois-je celle qui est à moi; (4) Ma peau m'est plus proche que ma chemise. Si vous leur de-

(4) *Ma peau m'est plus proche que ma chemise.* Le Latin dit *je suis mon prochain à moi-même.* Et c'est ce qu' *Euripide* dit dans la *Medée.*

„Ὡς πᾶς τις αὐτὸν τῦ πέλας
μᾶλλον φιλεῖ.

Chacun s'aime plus soi-même qu'il n'aime son prochain.

Comme c'étoit un proverbe, *proximus sum egomet mihi*, il a donc falu le rendre par un autre proverbe, & hureusement notre Langue m'en fournit un. Les *Grecs*, disoient dans le même sens *ma tunique m'est plus proche que mon manteau* & *Plaute* l'a employé: *Tunica propior pallio* dans le *Trinum.* Ils disoient aussi *la jambe est plus loin que le genou.* ἀπωτερον ἢ γόνυ κνήμη.

demandez où eſt la bonne foi? ils ne s'en mettent pas en peine. (5) ils n'ont point de honte quand ils en devroient avoir; & ils en ont quand elle n'eſt point

(5) *Ils n'ont point de honte quand ils en devroient avoir.*) Quand il s'agit de promettre, ils ont honte de refuſer, & c'eſt alors que la honte n'eſt pas neceſſaire; car on peut refuſer hardiment; Mais quand il s'agit d'accomplir leurs promeſſes, alors ils n'ont point de honte de manquer à leur parole, & c'eſt en ce tems-là qu'il ſeroit néceſſaire d'en avoir; car il n'y a rien qui doive empêcher de tenir ce qu'on a promis. *Terence* a pris ce paſſage de la premiere Scene du ſecond Acte de l' *Epidicus* de *Plaute*.

Plerique homines quos cum nihil refert, pudet: ubi pudendum eſt,
Ibi eos deſerit pudor, cum uſus eſt ut pudeat.

„C'eſt là le défaut de la plupart des „gens, ils ont honte lors qu'il n'en faut „point avoir, & n'en ont point lors „qu'elle eſt neceſſaire.

(6)

point néceſſaire. Mais que ferai-je? irai-je le trouver? irai-je lui demander raiſon de cette injuſtice? (6) Je l'accablerai de reproches & d'injures. L'on me dira: cela ne vous ſervira de rien: De beaucoup; je lui ferai de la peine, & je me ſatisferai.

Pamphile. Carinus, je me ſuis perdu ſans y penſer, & je vous ai perdu avec moi, (7) à moins que

(6) *Je l'accablerai d'injures* Les Latins ont dit *mala, des maux*, pour *probra, des injures*, comme les Grecs κακὸν. *Heſiode.*

Εἰ δὲ κακὸν εἴποις, τάχα κ' αὐτὸς μεῖζον ἀκούσαις.

Si tu dis une injure (un mal) tu en entendras bientot une plus grande.

(7) *Si les Dieux n'ont pitié de l'un & de l'autre*) Il y a à la letre *ſi les Dieux ne nous regardent.* Les regards des Dieux étoient pris pour la faveur, la protection, au lieu qu'on prenoit pour une marque

que les Dieux n'aient pitié, de l'un & de l'autre.

Carinus. Comment, sans y penser. (8) Enfin vous avez trouvé une excuse. (9) Vous avez bien tenu votre parole.

Pamphile. (10) Que voulez-vous dire avec votre enfin?

Ca-

d'aversion quand ils détournoient la vue.

(8) *Enfin vous avez trouvé une excuse.)* Cette excuse est, *je me suis perdu sans y penser.*

(9) *Vous avez bien tenu votre parole. Solvere fidem,* c'est degager sa foi en faisant ce qu'on a promis. C'est une ironie.

(10) *Que voulez-vous dire avec votre enfin? Pamphile* n'insiste que sur le mot *tandem, enfin,* & avec raison, car c'est le mot injurieux, & offensant parcequ'il marque une excuse trouvée après coup, & par conteqent fausse: la véritable excuse précede l'action, puis qu'elle la produit, & la fausse n'est trouvée qu'après & ne fait que la suivre.

(11)

Carinus. Vous prétendez encore m'amuſer par ces beaux diſcours?

Pamphile. Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie?

Carinus. Je ne vous ai pas eu plutot dit que j'étois amoureux de Philumene, qu'elle vous a plu; que je ſuis malhûreux d'avoir jugé de votre cœur par le mien!

Pamphile. Vous vous trompez, Carinus.

Carinus. Eſt-ce que votre joie ne vous paroiſſoit pas aſſez entiere, ſi vous n'abuſiez un pauvre Amant, & ſi vous ne l'amuſiez par de fauſſes eſperances? Epouſez-la.

Pamphile. Que je l'épouſe? ah, vous ne ſavez pas l'état pitoyable où mon pendart m'a mis par ſes pernicieux conſeils.

Carinus. (11) Cela eſt-il fort étonnant qu'il ſuive votre exemple?

Pamphile. Vous ne parleriez pas de la ſorte, ſi vous me connoiſſiez, ou ſi vous ſaviez mon amour.

Carinus. J'entens; vous avez long-tems combattu avec votre pere, c'eſt pourquoi il eſt maintenant ſi fort en colere contre vous; il n'a pu d'aujourd'hui vous obliger à lui promettre d'épouſer Philumene.

Pamphile. (12) Mon Dieu, pour vous

(11) *Cela eſt-il fort étonnant qu'il ſuive votre exemple?*) comme s'il diſoit, faut-il s'étonner qu'il ſoit perfide & méchant, puiſque vous lui en donnez l'exemple? Car les valets ſe moulent d'ordinaire ſur les exemples de leurs maîtres, ce qui a donné lieu au proverbe, *tel maître tel valet.*

(12) *Mon Dieu, pour vous faire voir que vous ne ſavez pas tous mes malheurs.*) Ce que

vous faire voir que vous ne savez pas tous mes malheurs, c'est que ce mariage n'étoit qu'un jeu, & que personne ne songeoit à me donner une femme.

Carinus. Fort bien, c'est vous-même qui vous êtes fait violence.

Pamphile. Attendez, vous ne comprenez pas encore ce que je vous dis.

Carinus. Je comprens très-bien que vous êtes sur le point de l'épouser.

Pamphile. Pourquoi me chagrinez-vous? Ecoutez ceci. Il n'a

quo tu minus a fait de la peine à tous les Interpretes & pas un ne s'en est tiré. Ce *quo* est un ablatif & il faut sousentendre *id*, *id quo minus scis*, comme s'il disoit *ce que vous savez de moins de tous mes malheurs*, c'est à dire la seule chose qui vous manque pour savoir tous mes malheurs c'est que &c. cela est très-elegant.

n'a jamais ceſſé de me preſſer de dire à mon pere que j'étois prêt de lui obeïr; il m'a conſeillé, il m'a prié, juſqu'à ce qu'enfin il m'a obligé de le lui promettre.

Carinus. Quel homme eſt-ce qui a fait cela?

Pamphile. Davus.

Carinus. Davus?

Pamphile. Oui, c'eſt Davus qui a fait tout le mal.

Carinus. Pourquoi donc?

Pamphile. Je ne ſai; mais je ſai très-bien qu'il faut que les Dieux aient été fort irritez contre moi, puiſque j'ai été aſſez imprudent pour ſuivre ſes conſeils.

Carinus. Cela eſt-il vrai, Davus?

Davus. Très-vrai.

Carinus. Ah, ſcelerat, que me dis-tu là? que les Dieux t'envoient tous les malheurs que tu mérites. Di-moi un peu, ſi tous

ſes

ſes ennemis avoient voulu l'obliger à faire ce mariage, quel autre conſeil auroient-ils pu lui donner?

Davus. J'ai été trompé, mais je ne ſuis pas rendu.

Carinus. Fort bien.

Davus. L'affaire n'a pas réüſſi par cette voie, nous en renterons une autre. Si ce n'eſt que vous vous imaginiez que parce qu'elle n'a pas eu de ſuccès la premiere fois, le mal ſoit deſormais ſans remede.

Pamphile. Oh, bien plus, je ſuis perſuadé que ſi tu veux t'y appliquer avec ſoin, au lieu d'un mariage tu m'en feras deux.

Davus. Monſieur, étant votre Eſclave, je dois travailler jour & nuit, de toutes mes forces pour votre ſervice; je dois expoſer ma vie pour cela; mais auſſi c'eſt à vous, s'il vous plaît, à me pardonner, lorſque les cho-

les arrivent autrement que je n'ai cru. Ce que j'entreprens ne réüſſit pas comme je le ſouhaiterois, mais je n'y épargne pas ma peine. Trouvez mieux, ſi vous pouvez, & m'envoyez promener.

Pamphile. Je ne demande pas mieux; mais auparavant il faut que tu me remettes en l'état où j'étois avant tes conſeils.

Davus. C'eſt ce que je ferai.

Pamphile. Mais tout à l'heure.

Davus. Sr, écoutez; (13) l'on ou-

(13) *L'on ouvre la porte de Glycérion.*) Mot à mot, *on fait du bruit à la porte de Glycérion.* Ce qui eſt tiré de la coûtume de ce temps-là. Comme les portes donnoient dans la rue & s'ouvroient en dehors, ceux qui ſortoient de la maiſon avoient ſoin avant que d'ouvrir de faire du bruit à la porte afin que les paſſants ne ſe trouvaſſent pas entre la porte & le mûr. Toutes les maiſons étoient de même en Grece.

ouvre la porte de Glycérion.

Pamphile. (14) Ce n'eſt pas là ton affaire ; cherche ſeulement quelque moyen.

Davus. Pamphile le regarde. Je le cherche auſſi.

Pamphile. Hé bien enfin l'as-tu trouvé?

Davus. Oui, Monſieur, cela vaut fait.

ACTE

(14) *Ce n'eſt pas là ton affaire. Cherche ſeulement.*) C'eſt là le ſens de ces mots *nihil ad te. Pamphile* veut que *Davus* ne penſe à autre choſe qu'à ce qui le regarde & qu'il cherche des expediens pour le tirer d'embarras. D'ailleurs il voit bien que le coquin ne cherche qu'à gagner du temps.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

MYSIS, PAMPHILE, CARINUS, DAVUS.

Mysis.

TOut à l'heure, Madame, je vous trouverai vôtre cher Pamphile, en quelque lieu qu'il soit, & je vous l'amenerai; je vous prie seulement de ne vous pas inquiéter.

Pamphile. Mysis?

Mysis. Qui est-ce? Ha, Monsieur, je vous rencontre bien à propos.

Pamphile. Qu'y a-t-il?

Mysis. Ma Maitresse m'a commandé de vous prier de venir tout à l'heure chez nous, si vous l'aimez; elle dit qu'elle desire passionnément de vous voir.

Pamphile. Ah! je suis au desespoir:

ſeſpoir ; ſon mal augmente ! Faut-il que par ta ſotiſe cette pauvre femme & moi ſoyons accablez de chagrins ? car elle ne demande à me voir que parce qu'elle a apris qu'on veut me marier.

Carinus. En quel repos n'auriez-vous pas été, ſi ce coquin s'y fût tenu ?

Davus. Courage, aigriſſez-le encore, il n'eſt pas déja aſſez en colere ſans cela.

Myſis. Il eſt vrai, *elle a apris ce mariage*, & elle en eſt dans un extrême abattement.

Pamphile. Myſis, je te jure par tous les Dieux que je ne l'abandonnerai de ma vie, (1) non pas mê-

(1) *Non pas même quand je devrois m'attirer la haine de tous les hommes du monde.*) Cela eſt bien fort & marque bien la paſſion de *Pamphile*. Mais dans cet excès de paſſion il ne laiſſe pas d'y avoir une bienſeance qu'il eſt bon de re-

même quand je devrois m'attirer la haine de tous les hommes du monde ; j'ai ſouhaité d'en être aimé ; mes ſouhaits ont été accomplis ; nos humeurs conviennent ; que tous ceux donc qui veulent nous ſéparer s'en aillent bien loin ; il n'y a que la mort qui puiſſe me la ravir.

Myſis. Je commence à reſpirer.

Pamphile. Les oracles d'Apollon ne ſont pas plus ſûrs ni plus véritables que ce que je te dis ; ſi je puis faire en ſorte que mon pere ne croie point qu'il n'a tenu

nu

remarquer. Il veut parler uniquement de ſon pere, mais comme cela auroit paru trop étrange & trop dur il parle en général de tous les hommes. Son pere y eſt compris, mais il n'eſt pas nommé. C'eſt ce que dit Donat : *Mira verecundia*, omnes homines *maluit dicere ut in his parentibus ſignificaret, quam apertè dicere* patrem *cujus auctu promiſit nuptias.*

nu qu'à moi que je n'aie épousé la fille de Chremès, j'en ferai bien-aise; mais ſi je ne le puis, je lui laiſſerai croire que je ne l'ai pas voulu; & je penſe que je n'y aurai pas de peine. Eh bien que dites-vous de moi?

Carinus. Nous ſommes tous deux également malhûreux.

Davus. Je cherche un expédient.

Carinus. (2) Mais vous, Pamphile,

(2) *Mais vous, Pamphile, vous avez plus de courage que moi*) J'ai ſuivi ici la correction de mon pere, qui liſoit, *at tu fortis es*, car il paroit que *Donat* avoit lu de même; voici ce qu'il a écrit: *Miſer æque atque ego*, bene *atque ego, quia hic amore vexatur & intulit paradoxon; nam volebat* Pamphilus *ſibi dici, at tu fortis es, quod illi tamen mox dicetur.* „Vous êtes malhû„reux tout comme moi, il dit bien *tout* „*comme moi*, parce que *Carinus* eſt auſſi „amoureux que *Pamphile*. Mais il ré„pond autre choſe que ce que *Pamphile* „attendoit; car il vouloit que *Carinus* „lui

le, vous avez plus de courage que moi.

(3) Je n'ignore pas à quoi aboutira le bel expédient que tu cherches.

Davus. Rien n'eſt plus vrai, Monſieur, que je vais vous en trouver un.

Pamphile. Mais il faut que ce ſoit tout à l'heure. *Da-*

„lui, dit, *mais vous, vous avez du courage*" „ce qu'on lui dira pourtant dans la ſuite. „Cela fait voir clairement que c'eſt la véritable leçon. *Carinus* veut engager par là *Pamphile* à ſoûtenir par honneur ce qu'il vient de dire, qu'il n'abandonnera jamais *Glycérion*.

(3) *Je n'ignore pas à quoi aboutira le bel expédient que tu cherches.*) Il veut lui dire que le bel expédient qu'il trouvera ne ſervira qu'à le jetter dans un plus grand embarras, &, comme il lui a déja dit, *ex unis geminas mihi conficies nuptias*. C'eſt ce que *Donat* a bien vû, mais il eſt étonnant qu'il ait douté que ce ſoit *Pamphile* qui parle en cet endroit, car ce ne peut être que lui.

(4)

Davus. Et bien tout à l'heure.

Carinus. Di moi ce que c'eſt.

Davus. Ne vous y trompez pas, ce que je cherche ne vous regarde point, c'eſt pour mon Maître, & non pas pour vous.

Carinus. Cela me ſuffit.

Pamphile. Di-moi ce que tu prétens faire.

Davus. J'aprehende que le jour ne puiſſe me ſuffire pour faire ce que je médite; vous imaginez-vous donc que j'aie le tems de vous le conter? éloignez-vous ſeulement tous deux d'ici, vous m'embarraſſez.

Pamphile. Je m'en vais voir Glycérion.

Davus. Et vous, où allez-vous de ce pas?

Carinus. Veux-tu que je te diſe la vérité?

Da-

Davus. Ha ma foi nous y voici, (4) il commence une hiſtoire.

Carinus. Que deviendrai-je?

Davus. Ho, ho, je vous trouve bien plaiſant; eſt-ce donc qu'il ne vous ſuffit pas qu'en reculant ce mariage je vous donne du tems?

Carinus. Mais enfin, mon pauvre Davus.

Davus. Qu'y a t-il donc?

Carinus. Que je l'épouſe.

Davus. Le ridicule perſonnage?

Carinus. Vien me trouver, je te prie, ſi tu faïs quelque choſe.

Davus. Et à quoi bon vous aller trouver? je ne puis rien.

Carinus. Mais enfin ſi tu trouves quelque expédient.

Davus. Allez, j'irai.

Carinus. Si tu as quelque choſe à me dire, je ſerai au logis.

Da-

(4) *Il commence une hiſtoire.*) Davus dit cela ſur ce que Carinus vient de dire, *Verum vis dicam?* *Veux tu que je te diſe la vérité?* car ce debut-la menace d'un long diſcours. (1)

Davus. Toi, Mysis, attens-moi un peu ici, je vais revenir.

Mysis. Pourquoi cela?

Davus. Parcequ'il le faut.

Mysis. Hâte-toi.

Davus. Je reviens, te dis-je.

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

Mysis.

EST-il possible qu'il n'y ait aucun bonheur qui soit durable! ô Dieux! je croyois que ce Pamphile étoit le plus grand bien qui pût arriver à ma Maîtresse, je le regardois comme son ami, comme son amant, comme son mari, & je le croyois prêt à prendre ses interêts en toutes rencontres. Mais présentement combien de chagrins cause-t-il à cette pauvre femme! en verité il lui donne aujourd'hui plus d'inquiétude, qu'il

qu'il ne lui a jamais donné de plaisir. Mais voila Davus qui sort, ah! qu'est-ce donc, je te prie ? où portes-tu cet enfant?

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

DAVUS, MYSIS.

Davus.

MYsis, (1) c'est à cette heure que ton adresse & ta présence d'esprit me sont necessaires, pour l'affaire que je viens d'imaginer.

Mysis.

(1) *C'est à cette heure que ton adresse & ta présence d'esprit me sont necessaires.*) *Astutia* signifie *l'adresse*, *memoria*, le jugement. la présence d'esprit, qui fait que l'on ne se trouble point, & que l'on répond à propos. Au lieu de *memoria* on a lu *multitia*; & cette leçon est même fort ancienne; mais je ne croi pas qu'il soit necessaire de rien changer.

Mysis. Que veux-tu donc faire?

Davus. Tiens, prens moi bien vîte cet enfant, & le va mettre devant notre porte.

Mysis. Quoi, à terre?

Davus. (2) De l'Autel que voilà,

(2) *De l'autel que voilà, prens-en des herbes.*) *Scaliger* le pére a écrit que cet autel dont parle *Terence*, eſt l'autel que l'on mettoit ordinairement ſur les Théatres. Quand on jouoit une Tragédie, l'autel étoit conſacré à *Bacchus*; & quand on jouoit une Comédie, il étoit conſacré à *Apollon*. Mais ſi j'oſe dire mon ſentiment après un ſi grand homme, il me ſemble que ces autels de Théatre ne ſont rien ici; on ne regarde pas cette avanture comme une Comédie, mais comme une choſe qui ſe paſſe dans la rue; c'eſt pourquoi il faut que la vraiſemblance y ſoit; & elle ne peut y être ſi l'on emploie ici un de ces autels de Théatre. A *Athenes* chaque maiſon avoit ſon autel près de la porte de la rue; on le couvroit d'herbes nouvelles tous les jours, & *Terence* parle ici d'un de ces autels.

là, prens-en des herbes, & les mets ſous lui.

Myſis. Pourquoi ne le fais-tu pas toi-même?

Davus. Afin que, ſi par hazard il arrive que je ſois obligé de jurer à notre bon homme que ce n'eſt pas moi qui l'ai mis là je le puiſſe faire en conſcience.

Myſis. J'entens; voilà un ſcrupule de conſcience bien nouveau pour toi. Donne cet enfant.

Davus. Fais promptement ce que je te dis, afin qu'enſuite tu ſaches ce que j'ai deſſein de faire. Oh! Jupiter!

Myſis. Qu'y a-t-il?

Davus. Voici le pere de notre accordée; (3) je quitte le deſſein que j'avois.

Myſis,

(3) *Je quitte le deſſein que j'avois.*) Ce deſſein étoit ſans doute d'aller avertir le pere de *Pamphile*, qu'on avoit mis un enfant devant la porte de *Glycérion*.

(1)

Mysis. Je ne sai ce que tu veux dire.

Davus. Je m'en vais faire semblant que j'arrive aussi, & que je viens du côté droit, prens bien garde seulement d'aider à la lettre quand il sera necessaire, & de ne rien dire qui ne soit à propos.

Mysis. Je ne te comprens point; mais néanmoins s'il y a quelque chose en quoi je vous puisse être utile, & où tu voies plus clair que moi; je demeurerai, de peur qu'en m'en allant je n'apporte quelque obstacle à vos affaires.

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

CHREMES, DAVUS, MYSIS.

Chremès.

APrès avoir mis ordre à tout ce qui est necessaire pour les nôces de ma fille, je reviens afin de faire venir les fiancez. Mais

qu'eſt-ce que je vois? c'eſt un enfant. Eſt-ce vous qui l'avez mis là?

Myſis. Qu'eſt-il devenu?

Chremès. Vous ne répondez point?

Myſis. Je ne le vois nulle part. Que je ſuis malhûreuſe! mon homme m'a quittée & s'en eſt allé.

Davus. O bons Dieux! quel deſordre il y a à la place, que de gens qui s'y querellent! tout y eſt d'une cherté horrible. Quelle autre choſe pourrois-je dire? je ne ſai ma foi.

Myſis. Pourquoi, je te prie, m'as-tu laiſſée ici toute ſeule?

Simon. Ho, ho, quelle hiſtoire eſt-ce donc que ceci? dis-moi un peu, Myſis; d'où eſt cet enfant, & qui l'a aporté ici?

Myſis. Es-tu en ton bon ſens de me faire cette demande?

Davus. A qui la pourrois-je donc faire, puis que je ne vois ici que toi?

Chre-

Chremès. Je ne sais d'où il peut être.

Davus. Veux-tu me dire ce que je te demande?

Mysis. Ah!

Davus. Mets-toi du côté droit.

Mysis. Tu es fou; n'est-ce pas toi-même qui l'as mis là?

Davus. Si tu me dis un seul mot que pour répondre à ce que je te demanderai. prens-y garde.

Mysis. Tu me menaces?

Davus. D'où est donc cet enfant? *bas*, dis-le sans mystere.

Mysis. De chez nous.

Davus. Ha, ha, ha! mais faut-il s'étonner qu'une femme soit impudente?

Chremès. Autant que je le puis comprendre, cette femme est de chez cette Andriene.

Davus. Nous jugez-vous si propres à être vos dupes, que vous nous osiez jouer de cette maniere?

Chremès. Je ſuis venu ici bien à propos.

Davus. En un mot, hâte-toi vîte de m'ôter cet enfant de cette porte; *il dit ceci bas*, demeure; donne-toi bien garde de t'ôter de la place où tu es.

Myſis. (1) Que les Dieux t'abîment pour les frayeurs que tu me fais.

Davus. Eſt-ce à toi que je parle, ou non?

Myſis. Que veux-tu?

Davus. Quoi, tu me le demandes? dis-moi de qui eſt l'enfant que tu as mis là? parle.

Myſis. Eſt-ce que tu ne le ſais pas?

Davus. Mon Dieu laiſſe là ce que

(1) *Que les Dieux t'abîment*) Le Latin dit, *que les Dieux te déracinent.* Les *Romains* ont pris cette façon de parler des *Grecs*, qui diſoient, *perdre un homme depuis la racine*, pour dire l'exterminer; & les *Grecs* l'avoient priſe des *Orientaux*.

(2)

que je sai, & me dis ce que je te demande.

Mysis. Il est de votre...

Davus. De qui, de votre?

Mysis. De votre Pamphile?

Davus. (2) Comment? de Pamphile?

Mysis. Ho, ho; est ce que cela n'est pas vrai?

Chremès. C'est avec raison que j'ai toujours eu de la repugnance pour ce mariage.

Davus. Oh, quelle calomnie punissable!

Mysis. Pourquoi cries-tu si fort?

Davus. Est-ce que je ne vis pas hier au soir porter cet enfant chez vous?

Mysis. Voilà un imposteur bien hardi! *Da-*

(2) *Comment? de Pamphile.*) Il repete le nom de *Pamphile* comme par indignation, mais c'est afin que le vieillard l'entende mieux, car il le prononce d'un ton plus haut.

Davus. Rien n'eſt plus vrai, (3) je vis hier Canthara qui entroit chez vous avec un gros paquet ſous ſa robe.

Myſis. En verité je rens graces

(3) *Je vis hier Canthara qui entroit chez vous avec un gros paquet ſous ſa robe.*) Les anciens *Latins* diſoient *farcinare* pour *farcire*, *ſuffarcinatus*, qui eſt fourré par dedans; & c'eſt ce que j'ai exprimé dans ma Traduction. Il faut bien remarquer ici l'adreſſe de *Davus*, d'abord il a dit, *Eſt ce que je ne vis pas hier au ſoir porter cet enfant chez vous?* Et ici il dit qu'il vit *Canthara* qui portoit un paquet ſous ſa robe. Or il n'y a point de neceſſité que ce paquet ſoit un enfant, & il ne ſe ſert de cet argument ſi foible que pour mieux tromper le vieillard, qui ſur cette raiſon frivole ne manquera pas de ſe fortifier dans le ſentiment qu'il a que cet enfant n'eſt pas ſupoſé, comme *Davus* le véritable enfant de *Pamphile*, & c'eſt ce que *Donat* a remarqué. *Et hoc dicit leviter redarguat Myſidem, non ut vincatur.*

(4)

ces aux Dieux, de ce que lors que ma Maîtresse est accouchée, (4) quelques femmes dignes de foi étoient présentes.

Davus. En bonne foi, elle ne connoît guere l'homme pour qui elle joue tous ces tours; car voici ce qu'elle s'est imaginée, si Chremès peut voir un enfant exposé devant la porte de Pamphile, il ne lui donnera jamais sa fille; elle se trompe fort, c'est pour cela qu'il le lui donnera encore plutot.

Chremès. Il n'en fera rien, je t'en répons.

Davus. Sans tant de discours, afin que tu le saches, si tu n'ôtes tout à l'heure cet enfant de devant chez nous, je vais le rouler au beau milieu de la rue, & je te jet-

(4) *Quelques femmes dignes de foi ont été présentes.*) Car en *Grece* comme en *Italie* les Esclaves n'étoient point reçus en témoignage.

jetterai toi-même dans le ruisseau.

Mysis. Il faut que tu sois yvre, en vérité.

Davus. Une friponnerie en attire toujours une autre, & déja j'entens dire à l'oreille (5) que cette créature est Citoyenne d'Athenes.

Chremès. Ho, ho!

Davus. Et que selon les Loix Pamphile sera contraint de l'épouser.

Mysis. Quoi donc, est-ce que cela n'est pas vrai?

Chremès. Sans le savoir je suis presque tombé dans un inconvenient qui auroit fait rire la Ville.

Da-

(5) *Que cette créature est Citoyenne d'Athenes.)* Ce maître fripon ne pouvoit rien dire de plus fort pour effrayer *Chremès* & pous le détourner de ce mariage. Car si cette personne se trouvoit Citoyenne d'*Athènes*, son mariage avec *Pamphile* seroit bon.

(1)

Davus. Qui parle ici? ha, Monsieur, vous venez bien à propos, écoutez, s'il vous plait.

Chremès. J'ai tout entendu.

Davus. Quoi, vous avez tout entendu?

Chremès. Oui, te dis-je j'ai tout entendu d'un bout à l'autre.

Davus. Vous avez entendu! voyez cette coquine, il faut la prendre tout présentement & lui faire donner la question. Ne t'imagines pas que ce soit Davus que tu joues, c'est Monsieur que voilà.

Mysis. Que je suis malheureuse! en verité, Monsieur, jen'ai point menti en tout ce que j'ai dit.

Chremès. Je sai toute l'affaire. Mais Simon est-il au logis?

Davus. Oui, Monsieur.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

MYSIS, DAVUS.

Mysis. Davus reste seul avec elle, & il veut la toucher.

NE me touche pas, scélerat : si je ne dis à Glycérion tout ce que tu viens de faire.

Davus. Ho, sote que tu es, tu ne sais pas ce que nous avons fait.

Mysis. Comment le saurois-je ?

Davus. C'est là notre beau-pere, nous ne pouvions autrement lui faire savoir ce que nous voulions.

Mysis. Au moins devois-tu m'en avertir.

Davus. (1) Oh, penses-tu qu'il y ait

(1) *Oh penses-tu qu'il y ait peu de difference des choses que l'on fait naturellement & sur le champ.*) En effet la difference est infinie, ce qu'une personne dit naturellement a bien une autre force & un autre

y ait peu de difference des choses que l'on fait naturellement, & sur le champ, à celles que l'on a prémeditées, & où l'on agit de concert?

ACTE QUATRIEME.

SCENE VII.

CRITON, MYSIS, DAVUS.

Criton.

L'On m'a dit que c'est dans cette place que demeuroit Chrysis, qui aima mieux venir ici amasser du bien par des voies des honnêtes, que de vivre dans sa patrie avec une honnête pauvreté. (1) Par sa mort tout son bien

autre air de vérité, que ce qu'elle dit après qu'on l'a preparée & qu'on lui a fait le bec.

(1) *Par sa mort tout son bien ne doit revenir selon les loix.*) Ce caractere de *Criton* est le caractere d'un homme de bien. Et il le marque d'abord en blâ-

bien me doit revenir selon les Loix. Mais je vois des gens à qui je puis m'informer de ce que je cherche. Bon jour.

Mysis. Qui est celui que je vois-là? Seroit-ce Criton le cousin de Chrysis? C'est lui même.

Criton. Oh, Mysis, bon jour.

Mysis. Bon jour, Criton.

Cryton. (2) Eh bien donc, la pauvre Chrysis? Hélas!

Mysis. Elle nous a abandonnez.

Criton. Et vous autres, comment

mant la conduite de *Chrysis* qui avoit mieux aimé amasser du bien hors de son païs par des voies des-honnêtes, que de vivre chez elle dans une honnête pauvreté. Il étoit pourtant son heritier. Tous les heuritiers ne sont pas si delicats:

(2) *Eh bien donc la pauvre Chrysis? Helas!*) Cette réticence est plus forte & plus tendre que s'il avoit dit: *Eh bien la pauvre Chrysis est donc morte?* Les anciens évitoient le plus qu'ils pouvoient de nommer la Mort. (3)

ment vivez-vous ? êtes-vous un peu bien?

Mysis. (3) Qui nous? helas, comme dit le proverbe, nous vivons comme nous pouvons, puis qu'il ne nous est pas permis de vivre comme nous voudrions.

Crison. Et Glycérion? a-t-elle enfin trouvé ses parens?

Mysis. Plût à Dieu!

Crison. Elle ne les a pas encore retrouvez? Je viens donc icy fort mal à propos. En vérité si je l'avois su, je n'y aurois jamais mis le pié. Car elle a toujours passé pour la Sœur de Chrysis, & sans doute, qu'elle possede tout ce qu'a

(3) *Qui nous? Helas, comme dit le proverbe, nous vivons comme nous pouvons, &c.*] Ce mot *ut ajunt* fait voir que c'étoit un proverbe & *Cæcilius* s'en étoit servi,

Vivas ut possis, quando nequis ut velis,

„vis comme tu peux, puis que tu ne „peux vivre comme tu voudrois.

(4)

qu'a laissé cette pauvre fille. (4) Présentement qu'un Etranger com-

(4) *Présentement qu'un Etranger comme moi aille entreprendre des procès, les exémples des autres me font voir combien cela sérvit difficile dans une ville comme celle-ci.)* J'ai trouvé à la marge d'un *Terence* de mon pere que sur ce passage il avoit écrit. *Hunc locum non satis potest intelligere qui librum Xenophontis* περὶ Ἀθηναίων πολιτείας *non legerit:* „celui qui n'aura pas lu „le petit Traité de Xenophon *de la poli-„ce des Atheniens*, n'entendra jamais parfaitement ce passage. J'ai profité de cet avertissement, j'ai lu ce petit Traité, & j'en ai été très-contente, car j'y ai apris que tous les habitans des Villes & des Iles alliées des *Atheniens* étoient obligés d'aller poursuivre leurs affaires à *Athènes* devant le Peuple, ils ne pouvoient plaider ailleurs. Ainsi *Criton* ne devoit pas attendre beaucoup de justice de ce Tribunal, qui certainement auroit favorisé *Glycérion* sœur prétendue de *Chrysis* établie à *Athènes*, contre un nouveau venu comme *Criton*. Voilà pour le succès de l'affaire, & voici pour les lon-

comme moi aille entreprendre des procès, les exemples des autres me font voir combien cela seroit difficile dans une Ville come celle-ci, & le peu de profit qui m'en reviendroit. D'ailleurs, je m'imagine qu'elle a quelque ami qui prendroit ses interêts ; car elle commençoit déja à être assez grande, quand elle partit de chez

longueurs encore plus fâcheuses pour un Etranger. C'est que les procès ne finissoient point à *Athénes*, les *Atheniens* avoient tant d'affaires pour eux mêmes, & ils celebroient tant de fêtes, qu'il y avoit peu de jours utiles, & qu'ainsi les procès des Etrangers duroient un tems infini. Outre l'incertitude & les longueurs, il y avoit une troisiéme incommodité plus desagreable encore, c'est qu'il faloit faire la Cour au Peuple & répandre beaucoup d'argent. C'est donc avec beaucoup de raison que *Crito* craint de s'engager dans une affaire si longue, si ruineuse & dont le succès etoit très-incertain, pour ne pas dire pis. J'espere qu'on trouvera ce passage bien éclairci.

(5)

chez nous ; on ne manqueroit jamais de dire que je ſuis un impoſteur, un gueux, que fais métier de pourſuivre des ſucceſſions. De plus, je ne ſaurois me reſoudre à la dépouiller.

Myſis. Que vous avez d'honnêteté! En verité, Criton, vous êtes toujours le même.

Criton. Menez-moi à elle, que je la voie, puis que je ſuis ici.

Myſis. Très-volontiers.

Davus. Je vais les ſuivre, car (5) je ne veux pas que nôtre bon

(5) *Je ne veux pas que notre bon homme me oüie dans toutes ces conjectures.*) *Donat* eſt le ſeul qui ait bien mis au jour la fineſſe de ce paſſage. *Davus* ne veut pas aller chez ſon maître, parce qu'il ſait que *Chremès* y eſt entré & qu'il craint que *Simon* ne l'oblige de témoigner & d'aſſûrer à *Chremès* que *Pamphile* eſt abſolument brouillé avec *Glycérion*, & que cela ne renoue le mariage, qu'il croit avoir rompo par le ſtratagême qu'il vient de jouer.

(1)

bon homme me voie dans toutes ces conjonctures.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

CHREMES, SIMON.

Chremès. C'Eſt aſſez, mon cher Simon, c'eſt aſſez avoir éprouvé mon amitié: pour l'amour de vous j'ai couru un aſſez grand peril; en voulant vous ſatisfaire, j'ai penſé perdre tout le repos de ma fille; ceſſez enfin de me prier.

Simon. Au contraire, Chremès, je vous demande avec plus d'empreſſement que je n'ai jamais fait, & je vous conjure d'effectuer préſentement la grace que vous m'avez tantot promiſe.

Chremès. Voyez combien la paſſion que vous avez de venir à bout de ce que vous deſirez, vous aveugle; vous ne penſez ni aux

aux bornes que doit avoir la complaisance de votre ami ; ni à la priere que vous lui faites : car si vous y pensiez, vous cesseriez assûrément de vouloir m'engager à des choses si injustes?

Simon. A quelles choses si injustes?

Chremès. Ah, pouvez-vous me faire cette demande? Vous m'aviez enfin fait resoudre à donner ma fille à un jeune homme engagé dans une autre amour, & qui abhorre le mariage; c'est à dire à la mettre avec un mari qu'elle seroit obligée de quitter dans quatre jours. Vous vouliez qu'aux dépens de son repos je remediasse au desordre de votre fils; vous l'aviez obtenu, j'avois commencé à donner les ordres necessaires pour ce mariage, pendant que je croyois le pouvoir faire ; présentement je

vois

vois que je ne le puis plus; vous devez vous conformer au temps. On dit que la Maîtresse de votre fils est Citoyenne d'Athenes; il y en a un enfant, ne pensez plus à nous.

Simon. Je vous conjure au nom des Dieux, de ne rien croire de tout ce que disent ces créatures à qui il est avantageux que mon fils ne revienne jamais de ses debauches; tout ce que vous venez de me dire est inventé pour rompre ce mariage, & si-tot que la cause, pour laquelle elles jouent tous ces tours, leur sera ôtée; vous verrez qu'elles cesseront.

Chremès. Vous vous trompez; je viens de voir moi-même la Servante qui se querelloit avec Davus.

Simon. Chansons.

Chremès. Point de chansons, il ne faloit que voir leur visage, c'étoit tout de bon, & dans un tems

tems que ni l'un ni l'autre ne savoit que je fusse présent.

Simon. Jé le crois, Davus m'a tantot averti qu'elles devoient jouer ce stratagême ; je voulois vous le dire, & je ne sai comment je l'ai oublié.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

DAVUS, CHREMES, SIMON, DROMON.

Davus.

J'Ordonne que présentement on soit tranquile.

Chremès. Ha, tenez, voilà Davus.

Simon. (1) D'où sort ce coquin!

Dav

(1) *D'où sort ce coquin!*) Ce n'est pas interrogation, mais admiration, on plutot indignation. *Donat. hic non interrogat sed cum admiratione, vel magis cum indignatione.* *Simon* n'ignoroit pas d'où sortoit *Davus*, car il le voyoit sortir de chez *Glycérion.* C'est pourquoi il lui demande plus bas *quelle affaire as-tu la dedans?*

(2)

Davus. Et que l'on se repose sur moi & sur cet Etranger.

Simon. Quel nouveau paquet est-ce que ceci?

Davus. Je n'ai de ma vie vu un homme arriver si à propos, ni dans une conjoncture si pressante.

Simon. Le scelerat! de qui parle t-il?

Davus. Nos affaires sont présentement en bon état.

Simon. Pourquoi differer de lui parler?

Davus. Voilà, mon Maître, que ferai-je?

Simon. Bon jour, l'honnête homme.

Davus. Ha, Monsieur, vous voilà, & vous aussi, notre cher Chremès; tout est déja prêt chez nous.

Simon. Tu en as pris grand soin.

Davus. Vous pouvez faire venir

nir les Fiancez quand il vous plaira.

Simon. Fort bien, il ne nous manque plus que cela. Mais pourras-tu répondre à ce que je veux te demander? Quelle affaire as-tu là dedans?

Davus. Moi?

Simon. Oui.

Davus. (2) Eſt-ce à moi que vous parlez?

Simon. A toi-même, puiſqu'il faut te le dire tant de fois.

Davus. Il n'y a qu'un moment que j'y ſuis entré.

Simon. Comme ſi je lui demandois combien il y a de tems!

Davus. Avec votre fils.

Simon. Eſt-ce donc que mon fils eſt là-dedans? Je ſuis au déſeſpoir. Eh quoi, maraut, ne m'avois-tu pas dit qu'ils étoient brouillez? *Da-*

(2) *Eſt-ce à moi que vous parlez?*) *Davus* ne ſait que répondre, c'eſt pourquoi il allonge pour chercher cependant quelque defaite.

(3)

Davus. Cela eſt vrai auſſi.

Simon. D'où vient donc qu'il y eſt?

Chremès. Que penſez-vous qu'il y faſſe? Il la querelle.

Davus. (3) Oh il y a bien d'autres nouvelles, Chremès; je vais vous dire une inſolence inſupportable (4) il vient d'arriver je ne ſai quel vieillard; ſi vous le voyiez, il eſt ferme & aſſûre, il a tout l'air d'un homme d'eſprit; & à voir ſa phyſionomie, vous le prendriez pour un homme d'importance (5) Son

(3) *Oh il y a bien d' autres nouvelles.*) Cette particule *imo* ſert d' ordinaire à détourner la converſation & à la faire tomber ſur un autre ſujet.

(4) *Il vient d' arriver je ne ſai quel vieillard*, &c.) *Davus* prononce ces trois vers faiſant ſemblant de ſe moquer. Mais la choſe eſt comme il le dit. Et il s'adreſſe finement à *Chremès* qui eſt celui à qui il faut faire peur.

(5) *Son viſage eſt grave & ſevere & dans*

Son visage est grave & severe, & dans tout ce qu'il dit il paroit de la candeur & de la bonne foi.

Simon. En voici d'un autre. Que viens-tu nous conter?

Davus. Rien en verité, que ce que je lui ai ouï dire.

Simon. Que dit-il enfin?

Davus. Il dit qu'il sait très-bien que Glycérion est Citoyenne d'Athenes.

Simon. Hola Dromon, Dromon.

Davus. Qu'y a t-il donc?

Simon. Dromon.

Davus. Ecoutez-moi, s'il vous plait.

Simon. Si tu dis encore un seul mot.... Dromon.

Davus. Ecoutez, je vous prie.

Dromon. Que vous plait-il?

Simon. Enleve-moi ce coquin-là au plus vite, & me l'emporte au logis.

Dromon. Qui, Monsieur?

Si-

Simon. Davus.

Davus. Eh pourquoi?

Simon. Parcequ'il me plait. Pren-le, te dis-je.

Davus. Qu'ai-je fait?

Simon. Pren-le.

Davus. Si vous trouvez que j'aie menti en quelque chose, tuez-moi.

Simon. Je ne veux rien entendre, (6) je vais te faire étriller comme il faut. *Da-*

tout ce qu'il dit il paroît de la candeur & de la bonne foi.) Il n'y a point de plus beau vers dans *Terence*. Mot à mot, *une triste sévérité est sur son visage, & la bonne foi dans ses paroles.* Une severité *triste*, c'est à dire *grave, sérieuse*, qui ne tient rien de cette molesse & de ce relâchement que ce qu'on apelle vulgairement joie, produit d'ordinaire; car la véritable joie est grave & sérieuse, comme *Seneque* l'a fort bien dit; *Severa res verum gaudium. Ciceron* a dit de même, *un Juge triste & integre, Judex tristis & integer.*

(6) *Je vais te faire étriller comme il faut.*) *Donat* a fort mal expliqué ce mot *commotum*, au moins si la remarque est de

Davus. Cependant tout ce que je viens de dire eſt vrai.

Simon. Cependant, Dromon, aie ſoin de le bien lier, & de le garder, écoute, (7) lie-lui les pieds & les mains enſemble comme à une bête. Va; ſi je vis je te ferai voir dans

lui, car il l'explique *citum, celerem*. Ce qui eſt abſurde, *Commotum reddam* eſt pour *commovebo*, proprement *je te ſecouerai, je te ferai ſecouer comme il faut.* Les Grecs ſe ſont ſervis de même du verbe διανεύω

(7) *Lie-lui les pieds & les mains enſemble comme à une bête.*) La coutume de lier aux criminels les pieds & les mains enſemble comme aux bêtes, avoit paſſé des *Grecs* aux *Romains;* il y en a des exemples dans *Platon:* & les *Grecs* l'avoient priſe des *Hebreux*; car Notre Seigneur y fait alluſion dans le XXII. Chapitre de S. *Matthieu*, verſet 13. Τότε εἶπεν ὁ Βασιλεὺς τοῖς διακόνοις, δήσαντες αὐτοῦ πόδας δὲ χεῖρας ἄρατε αὐτὸν, &c. *Alors le Roi dit à ſes ſerviteurs: Liez-lui les pieds & les mains enſemble, enlevez-le, &c.*

dans peu combien il y a de peril à tromper ſon Maître; & à cet honnête homme qui eſt là-dedans, je lui montrerai ce que c'eſt que de jouer ſon pere.

Chremès. Ha, ne vous emportez pas tant.

Simon. Ah, Chremès, eſt-ce là le reſpect qu'un fils doit avoir pour ſon pere? Ne vous fais-je point de compaſſion? Faut-il que je prenne tant de peine pour un tel fils? Hola Pamphile, ſortez, Pamphile; n'avez-vous point de honte?

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

PAMPHILE, SIMON, CHREMES.

Pamphile.

QUi m'apelle? Je ſuis perdu, c'eſt mon pere.

Simon. Que dis-tu, le plus....?

Chremès. Ah, dites-lui plutôt ce que vous avez à lui dire, & sans injures.

Simon. Comme si, après ce qu'il a fait, l'on pouvoit lui dire rien de trop fort. Eh bien enfin tu dis donc que Glycérion est Citoyenne d'Athenes?

Pamphile. On le dit.

Simon. On le dit? Quelle impudence! Songe-t-il à ce qu'il dit? A-t-il quelque déplaisir de ce qu'il a fait? Voit on sur son visage la moindre marque de honte & de repentir? Peut-on être assez dereglé, assez debordé, pour vouloir contre la coûtume, contre les Loix de son pais, & contre la volonté de son pere, se marier honteusement avec une Etrangere?

Pamphile. Que je suis malheureux.

Simon. Est-ce d'aujourd'hui seulement

lement que vous vous en apercevez: (1) vous deviez vous en aper-

(1) *Vous deviez vous en apercevoir dès le moment que vous vous mîtes en tête de satisfaire votre passion.*) Ce passage est parfaitement beau & renferme une maxime tirée de la plus profonde Philosophie, c'est que les hommes ont tort de se trouver malhûreux quand ils sont tombés dans les malheurs qu'ils se sont attirés par leur folie. Ils doivent se trouver malhûreux lorsque par leur propre choix ils se livrent & s'abandonnent à cette folie, dont ces malheurs ne sont qu'une suite nécessaire. Il y a sur cela un beau passage d'*Epictete* dans *Arrien*. *Que ce fut un grand malheur pour* Paris *quand les Grecs entrerent dans la ville de* Troye, *qu'ils mirent tout à feu & à sang, qu'ils tuerent toute la famille de* Priam *& qu'ils emmenerent les femmes captives! Tu te trompes, mon ami. Le grand malheur de* Paris *fut quand il perdit la pudeur, la fidelité, la modestie & qu'il viola l'hospitalité. De même le malheur d'* Achille *ce ne fut pas quand* Patrocle *fut tué, mais quand il se mit en colere; qu'il se mit à pleurer* Briseis *& qu'il oublia qu'il n'étoit pas venu à cette guerre pour avoir des maîtresses, mais pour faire rendre une*

apercevoir dès le moment que vous vous mites en tête de ſatisfaire vôtre paſſion à quelque prix que ce fût: dès ce jour-là vous pûtes dire veritablement que vous étiez malheureux. Mais que fais-je? à quoi bon me ronger l'eſprit? pourquoi me tourmenter? pourquoi me chagriner dans ma vieilleſſe pour ſa ſotiſe? Eſt-ce moi qui dois porter la peine de ſes fautes? qu'il la prenne, qu'il s'aille promener, qu'il paſſe ſa vie avec elle.

Pamphile. Mon pere.

Simon. Quoi, mon pére? comme ſi vous aviez beſoin de ce pere; vous avez trouvé une maiſon, une femme, des enfans, & tout celà contre la volonté de ce pere.

L'on

femme à ſon mari Cela donne un grand jour à ce paſſage de *Terence* Cette remarque eſt de M. *Dacier*, qui va donner un *Epictete* bien different de celui qu'on a vu juſqu'ici.

L'on a amen é ci des gens pour assûrer que cette créature est Citoyenne d'Athenes. Vôtre cause est gagnée, je ne m'y oppose point.

Pamphile. Mon pere, voulez-vous me permettre de vous dire deux mots?

Simon. Que me direz-vous?

Chremès. Mais encore, Simon, faut-il l'écouter.

Simon. L'écouter? qu'écouterai-je, Chremès?

Chremès. Cependant permettez-lui de parler.

Simon. Et bien soit, qu'il parle.

Pamphile. (2) J'avoue, mon pere,

(2) *J'avoue, mon pere, qui j'aime cette personne.*) Il ne dit pas *j'aime Glycérion* de peur de blesser son pere par ce nom qui lui est odieux. Il ne dit pas non plus *j'aime cette Etrangere*, car il la croit Citoyenne. Mais il dit *hanc*, ce qui est plus aisément, comme *Donat* l'a remarqué.

pere, que j'aime cette perſonne; & c'eſt un crime, j'avoue encore que je ſuis coupable. Mais, mon pere, je viens me mettre entre vos mains, impoſez-moi telle peine que vous voudrez, commandez-moi tout ce qu'il peut y avoir de plus rude. Voulez-vous m'arracher de celle que j'aime, & me marier à une autre: (3) je le ſupporterai comme je pourrai; je vous prie ſeulement de ne pas croire que j'aie apoſté ce Vieillard, & de permettre que je l'amene ici devant vous.

Simon. Que tu l'ameneſ?

Pamphile. Souffrez-le, je vous prie, mon pere.

Chre-

(3) *Je le ſupporterai comme je pourrai.*) Cela eſt très-adroit de dire cela devant *Chremès*, qui n'aura garde de conſentir à un mariage ſi forcé. *Obſequium ſine voluntate oſtendit*, dit fort bien *Donat. Et multum valet ſub Chremetis præſentia hæc confeſſio ad recuſandas nuptias.*

(*) *Pam-*

Chremès. Ce qu'il demande eſt juſte, permettez-le.

Pamphile. Que j'obtienne cette grace de vous.

Simon. Soit (*) je ſouffrirai tout ce qu'il voudra Chremès, pourvu que je ne découvre point qu'il me trompe.

Chremès. Quelque grandes que ſoient les fautes d'un fils, une legere punition ſuffit toujours à un pere.

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

CRITON, CHREMES, SIMON, PAMPHILE.

Criton, à Pamphile.

(1) CEſſez de me prier : pour m'o-

(*) *Pamphile entre chez Glycérion.*

(1) *Ceſſez de me prier.*) Voici une choſe aſſez remarquable : *Pamphile* eſt entré chez *Glycérion* pour amener *Criton*, dès

m'obliger à le faire, une de ces trois raisons suffit, la part que vous y prenez, la verité, *que l'on est toujours obligé de dire*, & le bien que je souhaite à Glycérion.

Chremès. Est-ce Criton de l'ile d'Andros, que je vois? C'est lui-même assûrément.

Criton. Je vous salue, Chremès.

Chremès. Ah! Criton! quelle mer-

que son pere a eu prononcé ce mot *finis fuit*, à la fin de la Scene precedente. Depuis ce moment il n'y a eu que deux vers de prononcés. Or ce tems-là ne suffit pas à Pamphile pour entrer chez sa Maîtresse, pour parler à *Criton*, pour lui expliquer ce qu'il veut lui demander & pour lui faire sa priere. Il faut donc qu'entre la Scene precedente, & le commencement de celle-ci, il y ait un espace assez raisonnable pendant lequel *Simon* & *Chremès* demeurent sur le théatre en attendant le retour de *Pamphile* qui doit amener *Criton*. Mais ces deux vieillards sont-ils là sans parler? Il y a de l'aparence qu'ils gesticulent comme s'ils parloient.

(a)

merveille de vous voir à Athenes ! Qu'y venez-vous faire ?

Criton. Cela s'eſt rencontré ainſi. Mais eſt-ce là Simon ?

Chremès. Oui.

Simon. Me cherche-t-il ? Ho, ho, vous dites donc que Glycérion eſt Citoyenne de cette Ville ?

Criton. Et vous, dites-vous que cela n'eſt pas ?

Simon. Venez-vous donc ſi bien préparé.

Criton. Sur quoi préparé ?

Simon. Oſez-vous me demander ſur quoi ? croyez-vous que vous me ferez ce tour impunément ? Vous viendrez ici faire tomber dans le piége de jeunes gens bien élevez, & ſans experience ; vous viendrez par de beaux diſcours & par de belles promeſſes vous rendre maître de leur eſprit.

Criton. Etes-vous en votre bon ſens ?

Simon. Et affermir par un mariage légitime, des amours deshonnêtes?

Pamphile. Je suis perdu! j'appréhende que notre Etranger ne puisse tenir contre tous ces outrages.

Chrèmès. Simon, si vous connoissiez bien Criton, vous n'auriez pas cette mauvaise opinion de lui, c'est un honnête homme.

Simon. Qu'il soit honnête homme tant que vous voudrez; mais d'où vient qu'il arrive si à propos, & justement le jour que je veux marier mon fils; & qu'auparavant il ne venoit jamais en cette Ville? n'êtes-vous point d'avis que nous ajoûtions foi à ce qu'il nous voudra conter?

Pamphile. Si je ne craignois point mon pere, j'aurois un fort bon avis à donner à Criton.

Simon. Cet imposteur!

Criton. Oh!

Chremès. Que cela ne vous étonne pas, Criton, c'eſt là ſon humeur, n'y prenez pas garde.

Criton. Que ce ſoit ſon humeur tant qu'il voudra, mais s'il continue à me dire tout ce qui lui plait, je lui dirai aſſûrément des choſes qui ne lui plairont pas. Je me ſoucie vraiment bien de tous vos démêlez, & j'y prens grand intérêt! Quoi, vous n'aurez pas la force de ſupporter patiemment les chagrins qui vous arrivent? Car pour ce qui eſt de ce que je vous dis, il eſt aiſé de ſavoir s'il eſt vrai ou faux. Il y avoit un certain Athenien qui ayant fait naufrage il y a quelques années, fut jetté par la tempête dans l'ile d'Andros, & avec lui la fille dont il eſt queſtion, qui n'étoit encore qu'une enfant. Le pere de Chry-

ſis

ſis (2) fut par hazard le premier chez qui aborda ce pauvre homme qui manquoit de tout.

Si-

(2) *Fut par hazard le premier chez qui aborda ce pauvre homme.*) *Applicare* eſt le propre terme pour dire *arriver*, aborder chez quelqu' un après un naufrage, ou quelqu' autre malheur, comme après un exil: c'eſt pourquoi *Ciceron* a employé le *jus applicationis* en parlant d'un exilé, où il apelle ce droit *obſcur & inconnu*. Voici ſes propres termes dans le prémier Livre de l'Orateur: *Qui* Romam *in exilium veniſſet, cui* Romæ *exulare jus eſſet, ſi ſe ad aliquem quaſi patronum applicuiſſet, inteſtatoque eſſet mortuus, nonne in ea cauſa* jus applicationis *obſcurum ſane & ignotum patefactum in judicio atque illuſtratum eſt à Patrono.* „Un homme qui étoit venu en „exil à *Rome* où il avoit la liberté de paſſer tout le tems de ſon exil, aborda chez „un Citoyen comme chez ſon Protecteur, „& mourut enſuite ſans faire teſtament. N'eſt-il pas vrai que dans cette „cauſe le droit d'abord, qu'on apelle „*droit d' aplication*, & qui auparavant étoit obſcur & inconnu, fut fort bien „éclairci & démêlé par l'Avocat. Je croi que ce droit n'étoit autre choſe que ce

Simon. (3) Il nous commence un conte.

Chremès. Laissez-le parler.

Criton. Veut-il donc ainsi m'interrompre?

Chremès. Continuez.

Criton. Ce pere de Chrysis, qui le reçut étoit mon parent; c'est chez ce parent que je lui ai ouï dire à lui-même qu'il étoit d'Athenes; enfin il mourut dans cette maison.

Chremès. Son nom, s'il vous plait?

Cri-

ce que les Loix vouloient que le Maître de la maison eût des biens que le mourant *ab intestat* laissoit. Les Loix avoient eu soin de regler ce qu'un homme pouvoit prendre des biens de celui qu'il avoit reçu dans sa maison.

(3) *Il nous commence un conte.*) *Simon* parle ainsi, parce que *Criton* a commencé son Histoire par ces mots, *Atticus quidam olim*, qui sont les mots qui servent d'ordinaire à tous les contes, comme en Grec, Πότε, &c.

Criton. Son nom ſi promptement. (*) Pha... Phania.

Chremès. Ah, que dit-il?

Criton. Oui en vérité, je penſe que c'eſt Phania: au moins ſuis-je très-ſûr qu'il ſe diſoit du Bourg de Rhamnuſium.

Chremès. Oh, Jupiter!

Criton. (4) Pluſieurs perſonnes d'Andros lui ont ouï dire comme moi ce que je vous dis.

Chre-

(*) *Il dis cela entre les dents.*

(4) *Pluſieurs perſonnes d' Andros.*) *Pluſieurs autres à Andros*, c'eſt à dire, *pluſieurs autres perſonnes d' Andros, multi alii Andrii.* C'eſt ainſi que *Varron* a dit, *illi in Lydia*, ces gens là *Lydie*, pour *ces Lydiens*: & c'eſt ce qui fait entendre ce paſſage de *Lucrece*, qui dit dans le quatrieme Livre, *omnes in populo*, *tous dans le peuple*, pour *tout le peuple.*

Prætereà edictum ſæpe unum pereiet auris.
Omnibus in populo, miſſum præconis ab ôre.

„D'ailleurs une publication faite par „un Heraut, penétre les oreilles de tout „le peuple.

(5)

Chremès. Les Dieux veuillent que ce ſoit ce que j'eſpere. Mais dites moi, je vous prie, Criton, que diſoit-il de cette fille? diſoit-il qu'elle fût à lui?

Criton. Non.

Chremès. A qui donc?

Criton. (5) A ſon frere.

Chremès. En vérité c'eſt ma fille.

Criton. Que me dites-vous là?

Simon. Mais vous-même que voulez-vous dire?

Pamphile. Ecoute ce qu'on dit là, Pamphile.

Simon. Que croyez-vous de tout cela, Chremès?

Chremès. Ce Phania étoit mon frere.

Simon. Je le ſai bien, je le connoiſſois.

Chre-

(5) *La fille de ſon frere.*) Les anciens *Latins* n'avoient point de mot pour dire *un neveu, une niéce*; car *nepos* & *neptis* ſignifient petitfils, & petite-fille.

(6)

Chremès. Ce pauvre homme s'enfuyant d'ici à cauſe de la guerre, partit pour me venir trouver en Aſie, où j'étois alors; il n'oſa laiſſer ici cette enfant, *il l'a prit avec lui*, & depuis ce tems-là, voilà les premieres nouvelles que j'en aprens.

Pamphile. Je ne me connois pas, tant mon eſprit eſt agité en même tems par la crainte, par la joie & par l'eſperance, quand je conſidere ce bonheur ſi grand & ſi peu attendu.

Simon. En vérité, Chremès, je ſuis ravi par plus d'une raiſon, que Glycérion ſe trouve votre fille.

Pamphile. J'en ſuis perſuadé, mon pere.

Chremès. Mais, Criton, il me reſte encore un ſcrupule qui me fait de la peine.

Pamphile. Vous mériteriez qu'on vous haït avec votre ſcrupule; c'eſt

c'eſt chercher des difficultez à plaiſir.

Criton. Qu'eſt-ce que c'eſt?

Chremès. Le nom que porte cette Fille ne convient pas.

Criton. Il eſt vrai, elle en avoit un autre lorsqu'elle étoit enfant.

Chremès. Quel eſt-il, Criton? ne vous en ſouvenez vous point?

Criton. Je le cherche.

Pamphile. Souffrirai-je que ſa mauvaiſe memoire s'opoſe à ma joie, pouvant y rémedier comme je le puis? je ne le ſouffrirai point. (6) Chremès, le nom que vous

(6) *Chremès, le nom que vous cherchez c'eſt Paſibula.*) Ce n'eſt pas *Chremès* qui cherche le nom de ſa fille, qu'il ſavoit fort bien, c'eſt *Criton* qui le cherche, comme il vient de le dire, *id quæro.* C'eſt pourquoi, mon pere, corrigeoit avec beaucoup de fondement *heus Crito, bolus Criton. le nom que vous cherchez*, &c. Pour ſoutenir la leçon reçue *heus Chreme*, on pourroit dire *Pamphile* s'adreſſe à *Chremès* pour le ren-

vous cherchez, c'eſt Paſibula.

Criton. (7) C'eſt lui-même.

Chremès. Le voilà.

Pamphile. Je lui ai ouï dire mille fois.

Simon. Chremès, vous êtes ſans doute bien perſuadé, que nous avons tous bien de la joie du bonheur qui vient de vous arriver.

Chremès. Oui aſſûrément.

Pamphile. Après cela, mon pere, que reſte-t-il?

Simon. (8) Mon fils, ce qui me met-

rendre attentif, & qu'enſuite ſe tournant du côté de Criton, il lui dit: *quod quæris, Paſibula eſt* „Le nom que vous cherchez „c'eſt Paſibula.

(7) *C'eſt lui-même. CH. Le voilà.*) C'eſt un jeu de Théatre, ils répondent tous deux en même tems.

(8) *Mon fils, ce qui me mettoit tantot en colere contre vous, fait preſentement votre paix.*) Il étoit en colere de ce que *Pamphile* vouloit épouſeur *Glycérion*, car il vouloit qu'il épousât la fille de *Chremès*. *Glycérion* ſe trouvant donc la fille *Chremès*, *Simon* eſt con-

mettoit en colere contre vous, fait présentement votre paix.

Pamphile. L'agréable pere ! apparemment que Chremès ne change rien non plus à mon mariage, & qu'il me laisse possesseur de sa fille.

Chremès. Cela est très-juste, à moins que votre pere ne soit d'un autre avis.

Pamphile. (9) Cela s'entend.

Simon. J'y donne les mains.

Chremès. Pamphile, ma fille aura pour dot dix talens.

Pamphile. Cela est très-bien.

Chre-

contens & par ce moyen voilà la paix de *Pamphile* faite.

(9) *Cela s'entend SIM. J'y donne les mains.*) C'est encore un jeu de Théatre, ils parlent tous deux en même tems; *nempe* & *scilicet* signifient tous deux la même chose; ce sont deux termes de consentement & d'aprobation. *Donat* s'y est trompé, s'il est vrai que la Remarque soit de lui, ce que j'ai de la peine à croire.

(10)

Chremès. (1) Je vais là voir tout à l'heure ; allons, je vous prie, Criton, venez-y avec moi, car je croi qu'elle ne me connoitra pas.

Simon. Que ne la faites-vous porter chez nous?

Pamphile. Vous avez raiſon ; je vais tout préſentement donner cet ordre-là à Davus.

Simon. Il n'eſt pas en état de l'executer.

Pamphile. Pourquoi, mon pere?

Simon. Parcequ'il a des affaires de plus grande conſéquence pour lui,

(10) *Je vais tout préſentement donner cet ordre à Davus.*) Je ne crois pas que l'on trouve un autre exemple de *dedere* dans la ſignification qu'il a ici. On dit *dare iſtuc negotii*, & non pas *dedere iſtuc negotii* ; car *daro* & *dedere* ſont des termes differens. Il pourroit bien être que *Terence* a hazardé ce mot, pour ne pas dire *dabo*, & eviter par là la conſonance qu'il y auroit eu entre le nom propre *Davo* & le verbe *dabo*, dans le même vers *Davo iſtuc dabo*, ce qui certainemant eſt rude, & doit bleſſer les oreilles delicates. (1)

lui, & qui le touchent de plus près.

Pamphile. Qu'eſt-ce donc?

Simon. Il eſt lié.

Pamphile. Ha, mon pere, cela n'eſt pas bien fait.

Simon. J'ai pourtant commandé qu'il fût fait comme il faut.

Pamphile. Je vous prie d'ordonner qu'on le délie.

Simon. Allons, je le veux.

Pamphile. Mais tout à l'heure, s'il vous plait.

Simon. Je m'en vais au logis, & je le ferai délier.

Pamphile. O que ce jour m'eſt heureux!

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

CARINUS, PAMPHILE.

Carinus.

JE viens voir ce que fait Pamphile; mais le voila.

Pamphile. L'on s'imaginera peut être que je ne croi pas ce que je vais dire ; mais on s'imaginera tout ce qu'on voudra : pour moi, je veux préſentement être perſuadé que (1) les Dieux ne ſont im-

mor-

(1) *Les Dieux ne ſont immortels que parce qu'ils ont des plaiſirs qui n'ont point de fin.*) *Epicure* diſoit que les Dieux ne pouvoient pas manquer d'être immortels, puiſqu'ils étoient exemts de toutes ſortes de maux, de ſoins & de dangers. Mais *Terence* donne une autre raiſon qui eſt plus polie, & qui exprime mieux la joie de *Pamphile ;* car il dit que leur immortalité ne vient que de la ſolidité & de la durée de leurs plaiſirs. Je ſuis charmée de cet endroit. Les précautions que *Pamphile* prend d'abord en diſant, *on s'imaginera peut-être*, étoient en quelque maniere néceſſaires pour faire excuſer la liberté que l'excès de ſa joie lui faiſoit prendre de donner une autre raiſon de l'immortalité des Dieux, que celles que les Philoſophes avoient trouvées, & ſur-tout *Epicure*, dont la memoire étoit encore recente, & les ſentimens preſque généralement reçus.

(1)

mortels; que parcequ'ils ont des plaisirs qui n'ont point de fin, & je suis sûr, aussi que je ne saurois manquer d'être immortel comme eux, si aucun chagrin ne succede à cette joie; mais qui souhaiterois-je le plus de rencontrer à cette heure, pour lui conter le bonheur qui vient de m'arriver?

Carinus. Quel sujet de joie a-t-il?

Pamphile. Ha je vois Davus, Il n'y a personne dont la rencontre me soit plus agréable, car je suis persuadé que qui que ce soit ne ressentira sa joie si vivement que lui.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

DAVUS, PAMPHILE, CARINUS.

Davus.

OU peut être Pamphile?

Pamphile. Davus.

Davus. Qui eſt-ce qui...

Pamphile. C'eſt moi.

Davus. Ha, Monſieur,

Pamphile. Tu ne ſais pas la bonne fortune qui m'eſt arrivée?

Davus. Non aſſurément, mais je ſai très-bien la mauvaiſe fortune qui m'eſt arrivée depuis que je ne vous ai vu.

Pamphile. Je le ſai bien auſſi.

Davus. Cela arrive toujours. Vous avez plutot ſu mon infortune, que je n'ai apris votre bonheur.

Pamphile. Ma Glycerion a retrouvé ſes parens.

Davus. Que cela va bien!

Carinus. Oh!

Pamphile. Son pere eſt un de nos meilleurs amis.

Davus. Qui eſt-il?

Pamphile. Chremès.

Davus. Que vous me rejouïſſez!

Pamphile. Rien ne s'opoſe préſentement à mes deſirs.

Carinus. (1) Ne rêve-t-il point, & en dormant ne croit-il point avoir ce qu'il deſire quand il eſt éveillé?

Pamphile. Et pour notre enfant, Davus?

Davus. Ne vous en mettez point en peine, les Dieux n'aiment que lui.

Carinus. Me voilà bien, ſi ce qu'il dit eſt veritable, mais je vais lui parler.

Pamphile. Qui eſt ici? Carinus, vous venez bien à propos.

Carinus. Je ſuis ravi de votre bonheur.

Pamphile. Quoi! avez-vous entendu?

Ca-

(1) *Ne rêve-t-il point, & en dormant ne croit-il point avoir ce qu'il deſire quand il eſt éveillé?*) C'eſt de cet endroit que *Virgile* paroit avoir pris l'idée de ce beau vers: *Credimus? an qui amant ipſi ſibi ſomnia fingunt?*

Carinus. J'ai tout entendu, préſentement que vous êtes hûreux, ne m'oubliez pas, je vous en conjure. Chremès eſt deformais tout à vous, je ſuis perſuadé qu'il fera ce que vous voudrez.

Pamphila. C'eſt mon deſſein, Carinus; mais il ſeroit trop long d'attendre ici qu'il ſortit de chez ſa fille, venez avec moi l'y trouver. Et toi, Davus, cours au logis, & fais venir des gens pour porter Glycérion. Pourquoi donc t'arretes tu? marche.

Davus. J'y vais. Pour vous, Meſſieurs, n'attendez pas qu'ils ſortent; ils ſe marieront dans la maiſon, (2) & s'il y a quelqu'au-

tre

(2) *S'il y'a quelqu'autre choſe à faire, tout ſe terminera à la maiſon.*) On a toujours fort mal traduit ce paſſage; & je m'en étonne, car *Donat* ſeul pouvoit empêcher qu'on n'y fût trompé. Voici la faute; c'eſt qu'on a ſeparé ces mots, *ſi quid eſt quod*

tre choſe à faire, elle s'y terminera auſſi; Adieu, Meſſieurs, (3) battez des mains.

quod reſtet de *intus tranſigetur*, pour joindre avec *plaudite*. „S'il a encore quel„que choſe à faire, c'eſt, Meſſieurs, que „vous battiez des mains. „Mais ce n'eſt abſolument point ce qu'a voulu dire *Terence*, qui dit, *Si quid eſt quod reſtet, illud intus tranſigetur*: „S il y a quelque autre „choſe à faire, on le vuidera dans la mai„ſon. En effet, pour finir la Piece il y avoit encore d'autres choſes à faire, après le mariage de *Carinus*, & à vuider les prétentions de *Criton*, Mais ces choſes-là ne pouvoient pas ſe paſſer ſur la Scene, parce que le Spectateur n'y auroit pas pris aſſez d'interêt, & que, comme *Donat* l'a fort bien remarqué, ces deux mariages auroient rendu l'action languiſſante.

(3) *Battez des mains.*) Dans tous les Exemplaires de *Terence*, avant le mot *plaudite*, on met cette marque Ω, qui eſt la derniere lettre de l'Alphabet Grec. Les plus grands Critiques ont cru que d'abord au lieu de l'*Omega* on avoit mis deux *oo*, qui peu à peu ont dégéneré en ω, & que ces deux *oo* ſignifioient ὁλ῀ ὁχλ῀, *toute la Troupe*, pour faire enten-

dre que ce mot, *plaudite-battez des mains*, étoit dit par tous les Comédiens enſemble. Mais cela ne paroit point du tout vraiſemblable, car il n'eſt pas vrai même que toute la Troupe dit toujours *plaudite*, le plus ſouvent c'étoit le dernier Acteur qui parloit. Il y a plus d'aparence que cet Ω vient des Copiſtes qui marquoient ainſi la fin des ouvrages; comme l'*Alpha* marque le commencement, l'*Omega* marque auſſi la fin.

Après le mot *plaudite*, l'on trouve dans tous les vieux Exemplaires de *Terence*, ces mots, *CALLIOPIUS RECENSUI.* Et l'on a cru que ce *Calliopius* étoit un des Acteurs; c'eſt pourquoi même dans les premieres impreſſions de *Terence* on voit la figure de ce *Calliopius* dans les Taille douces parmi les autres Comediens: mais il faut pardonner cette erreur à un ſiecle peu éclairé.

Ces deux mots, *Calliopius recenſui* ſignifient, *Moi Calliopius ai revu & corrigé cette Piece.* Et cela vient de la coutume des anciens Critiques, qui revoyoient avec ſoin les manuſcrits. Quand ils avoient achevé de lire & de corriger un Ouvrage ils mettoient toujours leur nom au bas. Nous avons une belle preuve de cela dans l'Oraiſon funebre que l'Orateur *Ariſtide* fit pour ſon Pré-

Précepteur *Alexandre*, où il dit entre autres choſes, que dans tous les livres qu'il avoit revus & corrigez, on y voyoit ſon nom au bas avec celui de ſon païs: ἐπεὶ καὶν τοῖς βιβλίοις ἀ διωρθῶ το τῦτο ἐγκατελέιπλαι συμβολον ἐπὶ γὰρ τῳ Ἀλεξάνδρῳ παράγραμμα ἦν ἡ πατρίς. Et dans tous les livres qu'il avoit corrigez, il a laiſſé cette marque de l'amour qu'il avoit pour ſon païs: car après avoir mis ſon nom au bas, il mettoit celui de ſa patrie: c'eſt à dire que cet *Alexandre* ne ſe contentoit pas de mettre,

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΔΙΩΡΘΟΣΑΜΗΝ.

ALEXANDER RECENSUI.

mais il mettoit,

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ Ὁ ΚΥΤΙΑΙΟΣ ΔΙΩΡΘΟΣΑΜΗΝ.

ALEXANDER CUTIÆUS RECENSUI.

L'EUNUQUE DE TERENCE.

LE TITRE.

CEtte piéce fut jouée pendant la fête de cybele, sous les Ediles Curules Postbumius Albinus, & Lucius Cornelius Mesula, par la troupe de L. Ambivius Turpio, & de L. Attilius de Preneste. Flaccus affranchi de Claudius fit la musique, (1) *où il employa les deux flûtes, la droite & la gauche.* (2) *Elle est prise du Grec de Ménandre;* & (3) *elle fut représentée deux fois* (4) *sous le consulat de M. Valerius, & Dec. Fannius.*

REMARQUES.

CE qui a été remarqué sur le titre de l'*Andriene*, suffit pour tous les titres des autres Piéces. Il est seulement nécessaire d'avertir que l'on a oublié de marquer dans celle-ci le prix que les Ediles donnerent pour cette Comédie; *Suetone* nous aprend que *Terence* en eut huit mille Piéces, c'est a dire deux cens

cens écus, qui en ce tems-là étoient une somme fort considerable. Cela étoit marqué dans les anciennes *Didascalies.*

Eunuchus *quidem bis die Acta est, meruitque pretium quanta nulla antea cujusdam Comœdia, id est octo millia nummûm, propterea summa quoque titulo adscribitur.* „*L'Eunuque* fut joué deux fois en un jour, „& *Terence* en eut beaucoup plus d'ar„gent qu'on n'en avoit jamais eu d'au„cune piéce, car on lui donna deux „cens écus; c'est pourquoi cette som„me est marquée au titre.

(1) *Où il employa les deux flûtes, la droite & la gauche.*) C'est ce que *Donat* nous aprend. Mais il faut entendre cela de la premiere représentation; car dans les autres je croi qu'elle fut jouée *tibiis dextris*, avec deux flûtes droites. On peut voir les Remarques sur sa prémiere *Didascalie.*

(2) *Elle est prise du Grec de Ménandre.*) *Menandru.* c'est un Genitif Grec pour *Menandrou.*

(3) *Elle fut jouée deux fois.*) *Donat* nous aprend qu'elle fut jouée trois fois. *Hæc edita tertium est, & pronunciata* Terentii Eunuchus, *quippe jam adulta commendatione poëta, ac meritis ingenii notioribus populo.* „Cette piéce fut jonée trois fois, & elle

„fut annoncée ainſi, *Terentii Eunuchus*; „la reputation de *Terence* étant dans ſa „force, & ſon mérite étant deja géné„ralement reconnu. Porquoi a-t-on donc mis dans certe Didaſcalie *Acta II.* Il eſt certain qu'il manque quelque choſe à ce titre, & qu'il faut écrire *Acta II. die Acta bis die.* „Qu'elle fut jouée „deux fois en un même jour," & c'eſt ce que *Suetone* dit dans le paſſage que que je viens de raporter. *Eunuchus quidem bis die acta eſt.* Au reſte le paſſage de *Donat*, que je viens de raporter, nous aprend une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt que quand on publioit, ou qu'on annonçoit les pieces d'un Poëte nouveau, qui n'étoit pas connu, & dont la reputation n'étoit pas faite, on mettoit le nom de la Comédie le premier, & après cela le nom du Poëte, *Andria Terentii*, comme la piéce devant faire connoître le Poëte; mais quand la réputation du Poëte étoit formée, & qu'il étoit généralement eſtimé, en annonçant ou publiant ſes Piéces, on mettoit ſon nom avant celui de ſa Comédie, comme ici *Terentii Eunuchus*. Si cette remarque eſt vraie, l'*Eunuque* fut donc la premiere Piéce où l'on fit l'honneur à *Terence* de faire précéder ſon nom, ainſi ſes trois premieres Piéces,

l'*An-*

l'*Andriene*, l'*Hecyre*, & l'*Heautontimorumenos* furent annoncées, *Andria Terentii*, *Hecyra Terentii*, *Heautontimorumenos Terentii*. On verra ma remarque sur le titre des *Adelphes*.

(4) *Sous le Consulat de Marcus Valerius Messala, & de Caius Fannius Strabon.*) C'étoit l'an de *Rome* 562. 159. ans avant la naissance de Notre Seigneur, cinq ans après la premiere représentation de l'*Andriene*. *Donat* remarque fort bien que cette Piéce est égale dans toutes ses parties. & qu'on n'y trouve aucun endroit où il paroisse que le Poëte ait été ou fatigué ou épuisé, qu'il divertit partout par ses plaisanteries, qu'il instruit par des exemples ûtiles, & qu'il reprend les vices plus fortement que dans ses autres Piéces. *Hæc Protasin, Epitasin & Catastrophen ita æquales habet ut nusquam dicas longitudine operis Terentium delassatum dormitasse ... In hac Terentius delectat facetiis, prodest exemplis, & vitiis hominum paulo mordaciùs quàm in cæteris carpit.*

PERSONNAGES DE LA PIECE.

Le Prologue.
Phedria, fils de Lachès, & Amant de Thaïs.
Parmenon, Valet de Phedria.
Thaïs, Courtiſane, Maîtreſſe de Phedria.
Gnathon, Paraſite.
Chereu, ſecond fils de Lachès, & Amant de Pamphila.
Thraſon, Capitaine, Rival de Phedria.
Pythias, Servante de Thaïs.
Chremès, frere de Pamphila.
Antiphon, jeune homme, ami de Chereu.
Dorias, autre Servante de Thaïs.
Dorus, *Eunuque.*
Sanga, Valet de Thraſon.
Saphrona, Nourrice.
Lachès, pere de Phedria & de Chereu.

PERSONNAGES MUETS.

Simalion.
Donax. } Valets de Thraſon.
Syricus.
Pamphila, ſœur de Chremès.

PRO-

PROLOGUE.

S'il y a quelqu'un qui faſſe ſes efforts pour plaire (1) à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, & pour n'offenſer perſonne, notre Poëte déclare ici que c'eſt lui. Après cela, (2) ſi un certain homme (3) qui en traduiſant beau-

(1) *A tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.*) L'on avoir mal traduit ce paſſage. *S'il y a quelqu'un qui tâche de plaire plutot aux honnêtes gens qu'à la vile populace.* Car *quamplurimis* eſt tout en un mot, comme dans ce paſſage de *Ciceron* dans le III. Livre de *Finibus: impellimur autem natura, ut prodeſſe velimus quamplurimis. Nonius Marcellus* eſt le premier qui s'y eſt trompé: *quamplurimis* repond à *minimè multos.*

(2) *Si un certain homme.*) C'eſt le même *Luſcius* dont il a été parlé dans le Prologue de l'*Andriene.*

(3) *Qui en traduiſant beaucoup.*) Mot à mot: *qui en bien traduiſant. Bien* eſt là pour *beaucoup*, & quelquefois il a cette ſignification en nôtre Langue. On s'y

beaucoup de bonnes Comédies Greques, & les traduiſant mal, en a fait de très-méchantes Piéces Latines, trouve que l'on parle un peu trop fortement contre lui; qu'il ſe ſouvienne qu'on ne fait que lui répondre, & que c'eſt lui qui a attaqué. Ce Traducteur a depuis peu donné (4) le Phantôme

s'y eſt trompé, & Mr. *Guyet* a eu tort de vouloir corriger ce paſſage, & lire *qui male vertendo.*

(4) *Le Phantôme de Menandre.*) Voici le ſujet de cette Piéce de *Menandre:* Une femme, qui avoit une fille d'un de ſes Amans ſans qu'on le ſût, ſe maria avec un homme qui avoit un fils d'un premier lit, & comme elle aimoit tendrement ſa fille, elle la faiſoit élever ſecretement dans une maiſon qui touchoit à la ſienne; & pour n'être pas privée de la liberté de la voir, elle fit percer le mur mitoyen dans le lieu le plus recule & le plus bas de ſa maiſon; elle cachoit ſoigneuſement cette ouverture, & elle avoit mis là un Autel qu'elle couvroit tous les jours d'herbes & de fleurs,

me de Ménandre ; (5) & ſur le ſujet d'un tréſor qui ſe trouve dans

fleurs, & où elle faiſoit ſemblant d'aller faire ſes prieres. Le fils dont j'ai parlé ayant un jour épié ſa belle-mere, vit cette fille, qu'il prit d'abord pour un phantôme ; mais enfin l'ayant vûe de plus près, & connu ce que c'étoit, il en devint ſi paſſionnément amoureux, qu'on fut obligé de conſentir qu'il l'épouſât. J'ai voulu expliquer le ſujet de cette Piéce, afin qu'on ne la confondit pas avec le *Phantôme* de *Plaute*.

(5) *Et ſur le ſujet d'un treſor qui ſe trouve dans un tombeau.*) Ce paſſage a fait de la peine à tous ceux qui ont travaillé ſur *Terence*, & on s'y eſt trompé, car on a crû que *le tréſor* étoit le nom d'une Comedie differente de celle de *Phantôme*. Mais *in theſauro* ſignifie *ſur le ſujet d'un treſor*, ſignifie, *ils diſputent ſur cela*. Ce *Luſcius* avoit fourré dans ſon *Phantôme* un incident de quelque tréſor qu'on avoit caché dans le tombeau de pere du garçon, dont il a été parlé dans la remarque precedente ; ce tombeau étoit dans un champ qu'un autre vieillard avoit acheté de ce garçon. Un jour donc

que

dans un tombeau, (6) il fait plaider celui qui l'a enlevé, & à qui on

que ce jeune homme voulut envoyer faire des libations à ſon pere, le valet, à qui il donna cet ordre, ne pouvant ouvrir tout ſeul la porte du tombeau, employa le vieillard qui avoit acheté ce champ. Quand le tombeau fut ouvert, on y trouva un tréſor caché dont ce bon homme ſe ſaiſit, en diſant que c'étoit lui qui l'y avoit mis pendant la guerre. Le jeune homme s'y oppoſa & redemanda le tréſor, & dans la Comedie on voyoit les plaidoyers de l'un & de l'autre. Ce qui a pû tromper les gens ſur ce paſſage; & leur faire croire que le trêſor étoit ici le nom d'une Piéce; c'eſt que dans le Prologue du *Trinummus* de *Plaute*, il eſt parlé d'une Piéce appellée *le Tréſor*; mais on devoit prendre garde que cette Piéce étoit de *Philemon* & non pas de *Menandre*.

Huic nomen Græce eſt Theſauro fabulæ,
Philemo *ſcripſit*, Plautus *vertit barbare*.

„Cette Comedie s'appelle en Grec *le* „*Treſor*; *Phélemon* l'a faite, & *Plaute* l'a „traduire en Latin.

(6) *Il fait plaider celui qui l'a enlevé.*) *Unde petitur* c'eſt *le Défendeur*: *qui petit, le* De-

on le demande, avant que celui qui le demande ſe mette en peine de faire voir comment ce tréſor lui apartient, & de quelle maniere il a été mis dans le tombeau de ſon pere. Au reſte qu'il ne s'abuſe pas, & qu'il n'aille pas dire en lui-même : Voilà qui eſt fait, j'en ſuis quitte, il ne me dira plus rien : encore une fois je l'avertis de ne s'y pas tromper, & de ceſſer de nous faire de la peine ; car nous avons encore beaucoup d'autres choſes que nous lui pardonnons pour l'heure, & que nous ne manquerons pas de relever à la premiere occaſion, s'il ne

Demandeur : Et voilà ſa ſortiſe que *Terence* reproche avec raiſon à *Luſcius*, d'avoir fait plaider le Defendeur avant le Demandeur, contre la coûtume & contre le droit ; car c'eſt à celui qui demande à expoſer le premier ſes prétentions, & c'eſt enſuite au Défendeur à les combattre.

ne se corrige, & s'il continue de nous offenser comme il a déja fait. Après que les Edilés eurent acheté l'Eunuque de Ménandre, qui est la Piéce que nous allons représenter devant vous, (7) il fit tout ce qu'il put pour obtenir la permission de la voir, & il l'obtint. Les Magistrats donc étant assemblés, on commença à la jouer. Aussi tot il s'écrie, que c'étoit un voleur, & non pas un Poëte, qui avoit donné cette Comédie (8) que cependant il n'avoit

(7) *Il fit tout ce qu'il put pour obtenir la permission de la voir.*) Ce passage est très remarquable, car il nous apprend que quand les Magistrats avoient acheté une Piéce, ils la faisoient jouer dans leur maison avant qu'on la jouât en public pour le peuple.

(8) *Que cependant il n'avoit pas trompé ces Messieurs.*) J'ai tâché d'expliquer la pensée de ce Poëte médisant, qui en accusant *Terence* d'avoir volé la Piéce

de

voit pas trompé ces Messieurs; puisqu'au lieu d'une méchante Piéce de sa façon, il leur avoit donné le Colax de Nevius & de Plaute, d'où il avoit pris entierement les Personnages du Parasite & du Soldat. Si c'est une faute, notre Poëte l'a faite sans le savoir, & il n'a eu aucun dessein de faire un vol, comme vous l'allez voir tout à l'heure. (9) Ménandre a fait une Piéce intitulée, *le Colax*; dans cette Piéce il y a un Parasite de ce nom; il y a aussi un Soldat fanfaron. Terence ne nie pas qu'il n'ait pris de la Comé-

die

de *Nevius* & de *Plaute*, vouloit faire entendre que cela étoit plus avantageux pour ceux qui l'avoient achetée, parce que si la Piéce eût été de *Terence* elle n'auroit rien valu.

(9) *Menandre a fait une piéce intitulée le Colax.* *Colax* est un mot Grec qui signifie un flateur, c'est pourquoi les Anciens donnoient ce nom aux Parasites.

(19)

die Greque de Menandre deux Perſonnages, & qu'il ne les ait tranſportés dans ſon Eunuque, (10) mais qu'il ait jamais ſu que ces Piéces euſſent été traduites en Latin, c'eſt ce qu'il nie fortement. (11) Que s'il n'eſt pas permis

(10) *Mais qu'il ait jamais ſû que ces Piéces euſſent été traduites en Latin.*) Il paroit preſque incroyable que *Terence* eût pû ignorer que *Plaute* & *Nevius* euſſent traduit ces Piéces-là, mais on n'aura pas de peine à en être perſuadé, quand on fera cette reflexion que les Manuſcrits étant en fort petit nombre, & par conſequent peu communs, tout le monde ne pouvoit pas les avoir, & que d'ailleurs comme on n'avoit pas encore eu le ſoin de ramaſſer en un ſeul corps tous les Ouvrages d'un même Poëte, on pouvoit en avoir vû une partie ſans les avoir tous vûs.

(11) *Que s'il n'eſt pas permis aux Poëtes d'aujourd'hui, &c.*) Ce paſſage étoit fort difficile & toute la difficulté conſiſtoit dans le mot *aliis*, qu'il faut joindre avec *iiſdem* & *iiſdem aliis* c'eſt pour *iiſdem ac aliis*

mis aux Poëtes d'aujourd'hui de mettre dans leurs Comédies les mêmes Personnages que Nevius & Plaute ont mis dans les leurs, (12) pourquoi leur permet-on plus

alii utuntur, s'il n'est pas permis de se servir des mêmes personnages dont les autres se servent.

(12) *Pourquoi leur permet-on plutot d'y représenter des valets qui courent de toute leur force?*) En effet le caractere d'un Parasite & celui d'un Soldat, sont des caracteres aussi marquez & aussi connus que celui d'un Esclave, d'une honnête femme, d'une Courtisane, & d'un Vieillard. Si on defend donc à un Poëte d'imiter ces caracteres, parce qu'un autre les aura peints avant lui; il faudra aussi lui defendre de mettre sur le Théatre les passions dont on aura parlé en d'autres Piéces, car les passions sont toûjours les mêmes dans tous les siécles, & ne changent non plus que les caracteres. *Terence* dit celà pour faire voir qu'un Poëte peut ressembler à un autre Poëte dans la description d'un même caractere & d'une même passion, sans avoir pourtant rien pris de lui & même sans l'avoir vû.

(13)

plutot d' y repréſenter nos Valets qui courent de toute leur force, des Dames de condition avec des inclinations honnêtes, des Courtiſanes méchantes, des enfans ſuppoſés, des Vieillards trompés par des Valets? Et pourquoi ſouffre-t-on qu'ils y repréſentent l'amour, la haine, les jalouſies, les ſoupçons? (13) En un mot, Meſſieurs, ſi

(13) *En un mot Meſſieurs, ſi cette maxime eſt reçuë, on ne pourra plus parler ni écrire, car on ne peut rien dire aujourd'hui qui n'ait été dit autrefois.*) J'ai un peu étendu ce Vers dans ma Traduction, pour faire mieux ſentir la force du raiſonnement de *Terence*. C'eſt une reduction, à l'abſurde, comme parlent les Philoſophes, & c'eſt ce que l'on n'avoit pas bien ſenti: *Donat* même s'y eſt trompé & après lui ſon Diſciple Saint *Jerôme*, qui raporte ce mot de lui; *pereant qui ante nos noſtra dixerunt.* *Terence* ne témoigne ici aucun chagrin contre ceux qui avoient traité avant lui les mêmes caracteres qu'il traite, au contraire il veut faire voir qu'on a la liber-

ſi cette maxime eſt reçue, on ne pourra plus parler ni écrire, car on ne peut rien dire aujourd'hui qui n'ait été dit autrefois; c'eſt pourquoi il eſt juſte que vous ayez quelque égard à nos raiſons, (14) & que vous pardonniez aux Poëtes modernes, s'ils font quelque-fois ce que les anciens ont fait ſi ſouvent. Donnez-nous, s'il vous plait, une audience favorable, afinque vous puiſſiez bien juger de notre Piéce.

L'EU-

liberté de faire ce qu'ils ont fait, comme on a celle de ſe ſervir des mêmes lettres, des mêmes mots, des mêmes noms, des mêmes nombres; & que ſi l'on veut ſe faire un ſcrupule de ſuivre les idées communes & genérales, il faudra auſſi s'empêcher de parler, parce qu'il n'eſt pas plus difficile de dire des choſes nouvelles qu'il l'eſt d'inventer des caracteres nouveaux. Ce paſſage eſt plein de force.

(14) *Et que vous pardonniez aux Poëtes modernes s'ils font quelque fois ce que les anciens ont fait ſi ſouvent.*) Terence apelle ici

 veteres,

L'EUNUQUE DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHEDRIA, PARMENON.

Phedria.

(1) QUe ferai-je donc? n'irai-je point présentement qu'elle me rapelle de son bon gré? ou plutot prendrai-je une forte resolution de ne plus souffrir les affronts de ces créatures? Elle

veteres, *anciens Poëtes*, *Plaute* & *Nevius*, dont le prémier n'étoit mort que neuf ans aprés la naissance de *Terence*, & l'autre onze ans auparavant.

(1) *Que ferai-je donc?*) *Horace* a parfaitement imité cet endroit dans la troisiéme Satire du second Livre. On ne peut que prendre un singulier plaisir à voir son imitation. (2)

Elle m'a chassé, elle me rappelle; y retournerai-je? non quand elle viendroit elle-même m'en prier.

Parmenon. En vérité, Monsieur, si vous pouvez gagner cela sur vous, vous ne sauriez rien faire qui vous soit plus avantageux, ni qui vous fasse plus d'honneur. Mais si une fois vous commencez, & que vous n'ayez pas le courage de continuer; si dans vos impatiences amoureuses vous allez vous aviser d'y retourner (2) lorsque personne ne vous demandera, & que vous ne serez pas raccommodés, montrant par ces demarches que vous l'aimez à ne pouvoir vivre sans la voir, vous êtes perdu sans ressource; c'en est fait, elle se

(2) *Quand personne ne vous demandera*) Mr. *Guyet* a eu grand tort de vouloir mettre *nemo* à la place de *nemo*. Ce *nemo* donne ici une grace merveilleuse, & est très-naturel; & *nemo* y est ridicule.

se moquera de vous dès qu'elle s'apercevra que vous êtes vaincu: enfin pendant qu'il est encore tems, pensez & repensez à ce que vous devez faire: car il ne faut pas s'imaginer qu'une chose qui n'a en soi ni raison ni mesure, puisse être conduite ni par mesure, ni par raison. *Voyez-vous, Monsieur*, en amour on est nécessairement exposé à tous ces maux, à des rebuts à des soupçons, à des brouilleries, aujourd'hui trêve, demain guerre, & enfin l'on refait la paix. Si vous prétendez que la Raison fixe des choses qui sont tout-à-fait inconstantes & incertaines; c'est justement vouloir allier la Folie avec la Raison. Car pour ce que vous dites en vous même présentement que vous êtes irrité: (1) Moi, j'irois la voir? elle qui m'a

(3) Ce vers Latin marque bien mieux que ma traduction la colere de *Phedria*, car il est plein d'ellipses qui sont

m'a préféré mon rival? qui m'a mépriſé? qui ne voulut pas hier me recevoir? Laiſſe-moi faire, j'aimerois mieux mourir: je lui ferai bien voir qui je ſuis: tout ce grand feu ſera éteint dans un moment par la moindre petite larme feinte qu'elle fera ſortir de ſes yeux avec bien de la peine, & en ſe les frotant bien fort; vous ſerez le premier à vous blâmer, & à lui faire telle ſatisfaction qu'il lui plaira.

Phedria. Ah, quelle honte! Préſentement enfin je connois qu'elle eſt ſcelerate, & que je ſuis malheureux; j'en ſuis au deſeſpoir,

ſont ordinaires dans la colere, mais notre Langue ne s'accommode pas toujours de ces ſuppreſſions, omiſſions, & pour le faire voir il n'y a perſonne qui n'eut été choqué ſi j'avois traduit; *moi j'irois là? elle qui l'a? qui m'a? qui hier me?* C'eſt pourtant la même choſe que dans le texte, mais le genie des Langues eſt différent.

ſpoir, cependant je meurs d'amour, & je meurs le connoiſſant, le ſachant, le ſentant, le voyant; avec tout cela je ne ſai à quoi me déterminer.

Parmenon. A quoi vous determineriez-vous, & que pourriez-vous faire? ſi ce n'eſt puiſque vous êtes pris, de vous racheter au meilleur marché qu'il vous ſera poſſible; ſi vous ne le pouvez à bon marché, de vous racheter à quelque prix que ce ſoit, & de ne vous affliger point.

Phedria. Me le conſeilles-tu?

Parmenon. Oui, ſi vous êtes ſage; & (4) de n'ajouter point d'autres chagrins à ceux que donne l'Amour, & de ſupporter courageuſement ceux qui vous viendront

(4) *Et de n'ajouter point d'autres chagrins*, &c.) Parmenon pourſuit ſur le même ton qu'il a dit: *Et ne ſe affliger*, „ & de „ne vous affliger point.

(5)

dront de ce coté-là. (5) Mais la voici, la grêle qui ravage notre héri-

(5) *Mais la voici, la grêle qui ravage tout notre héritage.*) *Antoine de Baïf* traduisit cette Piéce en Vers sous le regne de *Charles IX.* Sa traduction est fort bonne, à la reserve d'une vingtaine de passages qu'il a mal pris, tout y est fort ingénieusement tourné. Voici comme il a mis ce passage.

——Oh voici l'orage
Qui gresle tout nostre heritage,
Et vient rafler & parcevoir
Tous les fruits que devions avoir.

On ne sauroit mieux faire. *Calamitas* est un mot des champs; il signifie proprement une tempête de grêle qui brise & qui emporte tout. De *calamus* on a fait *calamitas*, *Ciceron* s'en est servi en ce sens-là dans la premiere Oraison contre *Verrès* Sect. 26. *Nam ut iste profectus est quacumque iter fecit, ejusmodi fuit non ut Legatus Populi Romani, sed ut quædam calamitas pervadere videretur.* „ Dès qu'il „fut parti, par-tout où il passa, il ne sem„bloit pas que ce fût un Envoyé du Peu„ple Romain, mais un orage qui ravageoit „le pais.

héritage ; car c'eſt elle qui enleve tout ce que nous en devions retirer.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

THAÏS, PHEDRIA, PARMENON.

Thaïs.

QUe je ſuis malhûreuſe ! & que je crains que Phedria ne ſoit en colere de ce qui s'eſt paſſé, & qu'il n'ait mal pris le refus qu'on lui fit hier de le laiſſer entrer chez moi.

Phedria. Mon pauvre Parmenon, depuis que je l'ai apperçue, je tremble & je ſuis tout en friſſon.

Parmenon. Prenez courage, approchez de ce feu, dans un moment vous vous échaufferez de reſte.

Thaïs. Qui parle ici ? quoi vous étiez-là, mon cher Phedria ? d'où

vient

vient que vous vous y tenez? pourquoi n'entriez-vous pas?

Parmenon. (1) Et de la porte fermée, il ne s'en parle point.

Thaïs. Pourquoi ne dites-vous rien?

Phedria. Vous avez raison de me demander d'où vient que je n'entre pas, car cette porte m'est toujours ouverte, & je suis l'amant favorisé.

Thaïs. Mon Dieu, ne songez plus à cela.

Phedria. Comment, que je n'y songe plus? ah Thaïs, Thaïs, (2) plût

(1) *Et de la porte fermée, il ne s'en parle point.*) De Baïf a fort bien traduit cela.

Au Diable le mot de l'entrée
Qui nous fut hier refusée.

(2) *Plût à Dieu que l'amour fût également partagé entre nous.*) L'expression Latine est merveilleuse.

— ô Thaïs, Thaïs, utinam esset mihi
Pars æqua amoris tecum, ac pariter fieret.

Ce *pariter fieret* est une métaphore tirée de l'attelage des chevaux; on dit

plût à Dieu que l'amour fût également partagé entre nous, & que ce que vous m'avez fait vous touchât auſſi ſenſiblement que moi; (3) ou que je ne m'en ſouciaſſe pas plus que vous.

Thaïs. Ne vous chagrinez pas, je vous prie, mon cher Phedria! (4) ce n'eſt pas que j'aime, ou que je

qu'ils traînent également quand ils ſont auſſi forts l'un que l'autre, & qu'ils marchent d'un pas égal; & c'eſt ſans doute cet endroit qui a donné à *Horace* cette idée dans l'Ode 35. du liv. I.

——— *amici*
Ferre jugum pariter doloſi.

Mot à mot, *des amis trompeurs à porter également le joug.* Il auroit donc fallu traduire dans *Terence; Plût à Dieu que l'amour fût également partagé entre nous & que nous portaſſions également ſon joug, &c.* mais cela m'a paru trop long.

(3) *Ou que je ne m'en ſouciaſſe pas plus que vous.*) Car ce ſeroit une marque qu'il n'auroit pas tant d'amour.

(4) *Ce n'eſt pas que j'aime ou que je chériſſe, &c.*) Ce paſſage me paroit remar-

je cheriſſe qui que ce ſoit plus que vous; ce que j'en ai fait, c'eſt parce que mes affaires le demandoient, & que j'y ai été obligée.

Parmenon. Je le crois, & cela ſe fait d'ordinaire, pauvre enfant, c'eſt par un excès d'amour que vous lui avez fait fermer la porte au nez. *Thaïs.*

quable par la propriété des termes, car il ſemble qu'ici *Thaïs* encherit ſur le mot *amare* par celui de *diligere*. Cependant nous voyons que *Ciceron* met toujours *amare* au deſſus de *diligere*. *Clodius valde me deligit, vel ut ἐμφατικώτερον valde me amat.* Dans une autre Lettre, *aut amabis me, aut, quo contentus ſum, diliges.* Cela eſt encore plus marqué dans une Lettre qu'il écrit à Dolabella. *Quis vrat, qui putaret ad eum amorem, quem erga te habebam, poſſe aliquid accedere! tantum acceſſit, ut mihi nunc denique amare videar, antea dilexiſſe.* Qui doit-on croire de ces deux grands Auteurs de la Langue Latine? Pour les accorder tous deux dira-t-on que *Thaïs* a mis le terme le plus foible après le plus fort? Cela n'eſt pas vraiſemblable.

Thaïs. C'eſt ainſi que tu en uſes, Parmenon? la la. Mais, Phedria, écoutez pourquoi je vous avois envoyé prier de venir chez moi.

Phedria. Je le veux.

Thaïs. Avant toutes choſes dites-moi, s'il vous plait, ce garçon ſait-il ſe taire?

Parmenon. Qui, moi? parfaitement; mais je vous en avertis, je ne promets jamais de me taire qu'avec condition. Si ce que l'on dit eſt veritable, je le tais fort bien, & le garde le mieux du monde; (5) mais s'il eſt faux, ou ridiculement exageré ou inventé

(5) *Mais s'il eſt faux, ou ridiculement exageré ou inventé à plaiſir.*) Voila trois degrés de fauſſeté. *Falſum*, ce qui eſt abſolument faux, ſans avoir aucune ombre de vérité. *Vanum*, ce qui eſt vain & ridiculement exageré. *Fictum*, ce qui eſt feint adroitement & qui n'a qu'une aparence de vrai. *Donat* dit fort bien: *falſum loqui, mendacis eſt; fictum, callidi: vanum ſtulti.* (6)

ſe à plaiſir, je ne l'ai pas plutot entendu, que tout le monde en eſt informé ; voyez-vous, je ne le garde non plus qu'un panier percé garde l'eau ; c'eſt pourquoi ſongez à ne rien dire que de vrai, ſi vous voulez que je ſois ſecret.

Thaïs. (6) Ma mere étoit de Samos, & elle demeuroit à Rhodes.

Parmenon. (7) Cela ſe peut faire.

Thaïs. Là, un certain Marchand lui fit préſent d'une petite

(6) *Ma mere étoit de Samos, & elle demeuroit à Rhodes.*) Elle dit honnêtement que ſa mere étoit une Courtiſane ; car les femmes qui paſſoient leur vie ailleurs que dans le lieu de leur naiſſance, n'étoient pas en bonne odeur, c'eſt pourquoi les Courtiſanes étoient ordinairement apellées *des Etrangeres*.

(7) *Cela ſe peut faire.*) Cette réponſe eſt plus malicieuſe qu'elle ne paroit ; c'eſt comme ſi *Parmenon* diſoit ; *il eſt vrai, votre mere étoit une courteuſe, je n'ai rien à dire à cela.*

tte fille (8) qu'on avoit priſe dans l'Attique, ici même.

Phedria. Quoi, une Citoyenne d'Athenes?

Thaïs. Je le croi; nous ne le ſavons pas bien certainement. Cette jeune enfant diſoit elle-même le nom de ſon pere & de ſa mere, mais elle ne ſavoit ni ſa patrie, ni rien qui la pût faire reconnoitre, auſſi n'étoit-elle pas en âge de cela. Le Marchand ajoutoit qu'il avoit ouï dire aux Pirates de qui il l'avoit achetée, qu'elle avoit été priſe à Sunium. Si-tot que ma mere l'eut entre ſes mains, elle commença à la bien élever, & à lui faire aprendre tout ce qu'une jeune fille doit ſavoir, avec autant de ſoin que ſi elle eût été ſon enfant; de ſorte que

(8) *Qu'on avoit priſe dans l'Attique, ici même.*) Il ne ſe contente pas de dire *ex Attica*, cela eſt trop vague, il ajoute *hinc* pour faire entendre que la Scene eſt à *Athenès.*

(9)

que la plupart des gens croyoient qu'elle étoit ma sœur. Pour moi, quelque tems après je quitai Rhodes, & je vins ici avec cet Etranger, qui étoit le seul en ce tems-là avec qui je fusse en commerce, & qui m'a laissé tout ce que vous me voyez.

Parmenon. Voilà deux articles que je ne pourrai taire; ils sont faux tous deux.

Thaïs. Comment cela?

Parmenon. C'est qu'il n'est pas vrai que vous ne fussiez en commerce qu'avec lui, ni que ce soit lui seul qui vous ait donné tout le bien que vous avez, car mon Maître vous en a donné une partie.

Thaïs. Cela est vrai: mais laissez-moi venir où je veux. Dans ce tems-là ce Capitaine, dont je vous parle, fut obligé de s'en aller en Carie, & ce fut pendant son voyage que je commençai à vous voir; depuis cela vous savez combien vous m'

avez

avez toujours été cher, & avec quel plaisir je vous ai confié tout ce que j'ai eu de plus secret.

Phedria. Voila encore ce que Parmenon ne taira pas assûrément.

Parmenon. Oh, cela s'en va sans dire.

Thaïs. Ecoutez la suite, je vous prie. Depuis quelque tems ma mere est morte à Rhodes; son frere, qui est un peu avare, voyant que cette fille étoit bien faite, & qu'elle savoit jouer des instrumens, crut qu'il la vendroit beaucoup, il la mit donc en vente, & trouva d'abord Marchand; car heureusement ce Capitaine de mes amis étoit à Rhodes en ce tems-là, & il l'acheta pour me la donner, ne sachant pourtant rien de tout ce que je viens de vous dire. Présentement il est arrivé, mais lors qu'il a apris que je vous voyois aussi, il a feint je ne sai quelles rai-

sons

sons pour ne me la pas donner. Il dit que s'il étoit assuré d'occuper toujours dans mon cœur la premiere place, & qu'il ne craignît pas que lors qu'il me l'auroit donnée, je ne le congediasse, il m'en feroit présent, mais qu'il est si peur. Et moi, autant que je le puis conjecturer, je pense que c'est qu'il est amoureux de cette fille.

Phedria. (y) Ne s'est-il rien passé entr'eux.

Thaïs. Non, car je l'ai interro-

(9) *Ne s'est il rien passé entr'eux.*) C'est assurément le sens de ces mots, comme la réponse de *Thaïs* le fait assez connoître. *Pamphile* se sert des mêmes termes dans l'*Andriene*, quand il demande à *Carinus*.

Nam quidnam amplius tibi cum illa fuit, Charine?

Et la précaution que *Terence* prend ici étoit nécessaire pour la bienséance, car il faloit ôter les soupçons que les Spectateurs auroient pu avoir contre cette fille.

rogée. Préſentement, mon cher Phedria, il y a mille raiſons qui me font ſouhaiter de l'avoir; prémierement, parcequ'elle paſſoit pour ma ſœur; & ſecondement pour la pouvoir rendre à ſon frere; je ſuis ſeule, (10) je n'ai ici perſonne qui me protege, ni ami, ni parent; c'eſt pourquoi je ſerois bien-aiſe de me faire des amis par un ſervice ſi conſiderable. Aidez-moi, je vous prie, afin que je le puiſſe plus facilement. Souffrez que pendant quelques jours je vous le préfere. Vous ne dites rien?

Phedria. Méchante, que puis-je vous répondre après ce que vous faites? *Par-*

(10) *Je n'ai ici perſonne qui me protege.*) Comment peut-elle parler ainſi, puis qu'elle avoit *Phedria*? C'eſt parceque les jeunes gens n'oſoient pas toujours apuyer ces ſortes de femmes, & paroître ouvertement pour elles, de peur de ſe deshonorer par cette conduite, & d'obliger leurs peres à les deshériter.

Parmenon. Courage, cela me plaît; enfin vous avez du ressentiment; voila ce qui s'apelle être homme.

Phedria. Je ne savois à quoi tendoit tout ce grand discours; une petite fille fut prise ici il y a quelques années; ma mere la fit élever comme si c'avoit été sa fille; elle a toujours passé pour ma sœur; je souhaite de l'avoir pour la rendre à son frere. Tout ce dialogue ne tend enfin qu'à me chasser & à recevoir mon rival. Pourquoi cela? si ce n'est parce que vous l'aimez plus que moi, & que vous craignez que la fille, qu'il a amenée, ne vous enleve un amant de cette importance.

Thaïs. Moi, j'apprehende qu'elle me l'enleve?

Phedria. Que seroit-ce donc? parlez: Est-il le seul qui vous fait des presens? Vous êtes-vous jamais aperçue que ma liberalité

fût

fût tarie pour vous (11). Lors que vous m'avez fait connoître que vous aviez envie d'avoir une petite Eſclave d'Ethiopie, n'ai-je pas

(11) *Lorsque vous m'avez fait connoître que vous aviez envie d'avoir une petite eſclave d'Ethiopie.*) Nous ne pouvons pas douter que *Terence* ne peigne au naturel les mœurs du tems de *Ménandre*; c'étoit la folie de ceux qui étoient ridiculement vains d'avoir des eſclaves d'*Ethiope*. *Théophraſte*, diſciple d'*Ariſtote* & par conſéquent contemporain de *Menandre*, qui naquit l'année même de la mort d'*Ariſtote*, pour ſe moquer d'un homme vain dont il fait le caractere, parmi ſes autres folies n'oublie pas de marquer celle-ci, qu'il a grand ſoin de ſe faire ſuivre par *un eſclave d'Ethiopie*, καὶ ἐπιμελὴς ἦν ὡς ὄπισθεν αὐτῷ ὁ ἀκόλουθος Αἰθίοψ εἴη. Voilà la vanité de cette Courtiſane qui veut avoir une Eſclave *Ethiopienne*, parceque les grandes Dames en avoient. Cette vanité paſſa des *Grecs* chez les *Romains*, & des *Romains* elle a paſſé juſqu'à nous. Le ridicule que *Théophraſte*, *Ménandre* & *Terence* lui ont donné devoit l'avoir corrigée. (12)

pas tout quitté pour vous en chercher une? Enfin vous m'avez dit que vous souhaitiez un Eunuque, parceque'il n'y a que les Dames de qualité qui aient de ces gens-là: je vous en ai trouvé un aussi. (12) Hier encore je donnai soixante pistoles pour eux deux, & tout maltraité que je suis, je n'ai pas laissé de me souvenir d'exécuter vos ordres, & voilà ce qui fait que vous me méprisez.

Thaïs. C'est donc ainsi que vous le prenez, Phédria? Et bien, quoique je desire passionnément d'a-

(12) *Hier encore je donnai soixante pistoles pour eux deux.*) Il y a dans le texte *vingt mines.* La mine *Attique* valoit à peu près vingt & huit livres de notre monnoie; mais pour faire le compte rond je l'ai mise à dix écus. Vingt mines font donc soixante pistoles, deux cens écus, & j'ai mieux aimé compter ainsi à notre maniere, que de mettre vingt mines, ce qui n'est point du tout agréable en notre Langue.

d'avoir cette fille, & que je sois persuadée qu'il me seroit facile de l'avoir de la maniere que je vous ai dit, néanmoins, plutot que de me brouiller avec vous, je ferai tout ce que vous voudrez.

Phedria. Plût à Dieu que cela fût vrai, & que ce que vous venez de dire partît du cœur! *Plutot que de me brouiller avec vous!* Ah! si je croyois que vous parlassiez sincérement, il n'y a rien que je ne fusse capable de souffrir.

Parmenon. Le voila déja ébranlé; il s'est rendu pour un mot; que cela a été fait promptement!

Thaïs. Moi je ne vous parlerois pas du cœur? (13) Qu'est-ce

(13) *Qu'est-ce que vous avez jamais exigé de moi, même en riant.*) Le seul mot *joca, même en riant*, fonde tout le raisonnement de *Thaïs*; car elle dit à *Phedria*, vous ne m'avez jamais rien demandé, non pas même en raillant, que je ne l'aie fait;

ce que vous avez jamais exigé de moi, même en riant, que vous ne l'ayez obtenu? Et moi je ne puis obtenir de vous que vous m'accordiez seulement deux jours.

Phedria. Si je croyois qu'il ne falût que deux jours; mais je crains que ces deux jours n'en deviennent vingt.

Thaïs. Non en vérité, je ne vous en demande que deux, ou...

Phedria. Ou? il n'y a rien à faire, je n'en veux plus entendre parler.

Thaïs. Eh bien non; je vous assûre que je ne vous en demande que deux, je vous prie de me les accorder.

Phedria. C'est à dire qu'il faut faire ce que vous voulez.

Thaïs.

& quand je vous demande fort sérieusement une chose qui m'est très-importante, je ne saurois l'obtenir de vous. Cela fait voir que ceux qui ont voulu changer *joco* en *rogo*, *je vous prie*, n'en ont pas connu la beauté. (1)

Thaïs. j'ai bien raison de vous aimer comme je fais. Que je vous ai d'obligation!

Phedria. J'irai à la campagne; & là, pendant ces deux jours, je me tourmenterai, je m'affligerai, voilà qui eſt reſolu, il faut obéir à Thaïs. Toi, *Parmenon*, aie ſoin de faire mener chez elle ces deux Eſclaves.

Parmenon. Fort bien.

Phedria. Adieu, Thaïs, pour ces deux jours.

Thaïs. Adieu, mon cher Phedria, ne voulez-vous rien davantage?

Phedria. Moi, que voudrois-je? ſi ce n'eſt que pendant tout le tems que vous ſerez près du Capitaine, vous en ſoyez toujours loin; que jour & nuit vous ſongiez à moi; que vous m'aimiez: que vous me deſiriez; que vous m'attendiez avec impatience; que vous n'ayez de plaiſir qu'à penſer à celui que vous aurez

nez de me revoir ; que vous soyez toute avec moi ; enfin que votre cœur soit tout à moi, puisque le mien est tout à vous.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

Thaïs.

(1) QUe je suis malhûreuse ! peut-être qu'il n'a pas grand' foi pour ce que je lui viens de dire, (2) & qu'il juge de moi

(1) *Que je suis malhûreuse !*) Il faut bien remarquer ici l'adresse de *Terence*, qui fait que *Thaïs* ne parle du frere de cette fille, qu'après que *Phedria* & *Parmenon* sont sortis ; afin que rien ne pût empêcher *Parmenon* de donner à *Chereas* le conseil qu'il lui donne dans la suite, car il n'auroit osé le faire, s'il avoit su que cette fille etoit *Athenienne*, & qu'elle avoit déja trouvé ses parens.

(2) *Et qu'il juge de moi par les autres.*) *Terence* fait voir par là aux Spectateurs, qu'il a le secret de mettre sur la Scene des caracteres nouveaux, qui ne sont

moi par les autres. En vérité, je n'ai rien à me reprocher de ce côté là ; je sai très-bien que je n'ai rien dit que de véritable, & qu'il n'y a personne qui me soit plus cher que Phedria. Tout ce que j'en ai fait, ce n'a été qu'à cause de cette fille, car je pense avoir déja á peu près découvert que son frere est un jeune homme de cette ville, de très-bonne maison, & il doit venir me trouver aujourd'hui ; je m'en vais donc l'attendre au logis.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PHEDRIA, PARMENON.

Phedria.

J'Ai, comme je t'ai ordonné, que ces Esclaves soient menés chez Thaïs.

Parmenon. Cela se fera.

Phe-

pas moins naturels que ceux qu'on y avoit déja mis, & qui sont autant de plaisir.

Phedria. Promptement.

Parmenon. Cela se fera.

Phedria. Mais de bonne heure.

Parmenon. Cela se fera.

Phedria. Cela s'est-il assez recommandé?

Parmenon. Ah, belle question; comme si c'étoit une chose bien difficile. Plût à Dieu, Monsieur, que vous fussiez aussi sûr de gagner bientot quelque chose de bon, que vous êtes assûré de perdre tout à l'heure ces deux Esclaves.

Phedria. Je pers une chose qui m'est bien plus chere, je pers mon repos. Ne te chagrine pas si fort de ce présent.

Parmenon. Je ne m'en chagrine point du tout, & j'exécuterai vos ordres. Mais est-ce là tout ce que vous avez à me commander?

Phedria. Embellis notre présent par tes paroles tout autant que tu le

pourras, & fai de ton mieux pour chaſſer ce fâcheux rival de chez Thaïs.

Parmenon. Je l'aurois fait quand vous ne me l'auriez pas dit.

Phedria. Pour moi je m'en vais à la campagne, & j'y demeurerai.

Parmenon. C'eſt bien fait.

Phedria. Mais di-moi.

Parmenon. Que voulez-vous.

Phedria. Crois-tu que je puiſſe gagner ſur moi de ne point revenir pendant le tems que j'ai accordé à Thaïs?

Parmenon. Vous? non, je n'en croi rien; & je ſuis ſûr, (1) ou que vous reviendrez ſi-tôt que vous y ſerez arrivé; ou que ne pouvant dormir cette nuit, vous n'attendrez pas le jour pour en partir.

Phedria. Je travaillerai, afin de me laſſer ſi bien que je dorme malgré moi. *Par-*

(1) Il faut bien remarquer ces deux termes *jam* & *mox*, Ce dernier pour un tems plus éloigné, *Jam*, tout à l'heure *mox* tantot. (1)

Parmenon. Vous ferez encore plus, vous vous lasserez, & vous ne laisserez pas de veiller.

Phedria. Ah, ne me di pas cela, Parmenon; je veux me défaire de cette molesse de courage, je me souffre trop de foiblesses. Est-ce enfin que je ne saurois être trois jours tout entiers sans la voir, s'il le faloit?

Parmenon. Quais, trois jours tout entiers sans la voir. Songez bien à quoi vous vous engagez.

Phedria. J'ai pris mon parti, voila qui est resolu.

ACTE SECOND.

SCENE II.

Parmenon.

GRands Dieux, quelle maladie est-ce là! Est-il possible que l'amour change si fort les gens, qu'on ne puisse plus les reconnoitre? Personne n'étoit moins foible que cet homme-là, person-

ne n'étoit plus ſage ni plus maître de ſes paſſions. Mais qui eſt celui qui vient ici? Ho, ho! c'eſt Gnathon le Paraſite du Capitaine; il mene à notre voiſine une jeune fille: bons Dieux, quelle eſt belle! j'ai bien la mine de jouer aujourd'hui un ſot perſonnage avec mon vieux pelé d'Eunuque. Cette fille ſurpaſſe Thaïs elle-même en beauté.

ACTE SECOND.

SCENE III.

GNATHON, PARMENON, PAMPHILA, UNE SERVANTE.

Gnathon.

GRands Dieux, (1) quelle différence il y a d'homme à hom-

(1) *Quelle différence il y a d'homme à homme? quel avantage ont les gens d'eſprit ſur les fots!*) J'aime bien la remarque de *Donat* qui nous avertit que *Terence* fait ici une fine ſatire de ſon ſiecle en introduiſant ce Paraſite qui traite de fou & de ſot celui

homme! quel avantage ont les Gens d'esprit sur les sots! ce qui vient de m'arriver me fait faire cette réflexion. Tantot en venant ici j'ai rencontré un certain homme de mon païs & de ma profession, un honnête homme, nullement avare, & qui, comme moi, a fricassé tout son patrimoine. Je l'aperçois tout défait, sale, crasseux, malade, (2) courbé sous le faix des années, chargé de vieux hail-

lui qui est plein de pudeur & de modestie, & qui apelle homme sage, homme d'esprit, *intelligentem*, le coquin qui pour aller à ses fins commet toutes sortes de bassesses. Cela ressemble assez au portrait qu'*Horace* fait des *Romains* de son tems dans la Satire de *Tirésias* plus de six vingts ans après *Terence*. On dit que les jours se suivent & ne se ressemblent pas, mais nous voyons que les Siecles se suivent & se ressemblent.

(2) *Courbé sous le faix des années.*) *Terence* a dit *obsitum annis*, comme *Virgile obsitus ævo*: *ibat rex obsitus ævo*, & *Plaute*, *senectute obsitus*.

haillons. Eh, qu'eſt-ce, lui ai-je dit, dans quel équipage te voilà? C'eſt, m'a-t-il dit, que j'ai été aſſez malheureux pour perdre tout le bien que j'avois. Voyez à quoi je ſuis réduit, (3) tous ceux qui me connoiſſent, & tous mes amis m'abandonnent. Alors je l'ai regardé de haut en bas : Quoi donc, lui ai-je dit, le plus lâche de tous les hommes, tu t'es mis dans un ſi déplorable état, qu'il ne te reſte aucune eſpérance? As-tu perdu ton eſprit avec ton bien? Je ſuis de même condition que toi, regarde quel teint, quelle propreté, quels habits, quel en-bon point? je

(3) *Tous ceux qui me connoiſſent, tous mes amis m'abandonnent.*) *Noti* eſt ici actif, & veut dire *ceux qui me connoiſſent*. En voici un bel exemple dans *Phedre* Liv. I. Fab. XI.

Vinutis expers verbis jactans gloriam
Ignotos fallit, notis eſt deriſui.

„Celui qui n'ayant point de cœur vante „ſes beaux faits, trompe ceux qui ne le „connoiſſent pas, mais il ſe fait moquer „de ceux qui le connoiſſent. (4)

je n'ai aucun bien, & j'ai de tout; quoique je n'aie rien, rien ne me manque. Pour moi, m'a-t-il dit, j'voue mon malheur, (4) je ne puis ni être boufon, ni ſouffrir les coups. Comment? tu crois donc que cela ſe fait de cette

(4) *Je ne puis, ni être boufon, ni ſouffrir les coups.*) C'eſt la véritable définition du Paraſite, qui ſouffroit tout, c'eſt pourquoi *Plaute* l'apelle *Plagipatidam*, dans ces beaux Vers des *Captifs* Acte 3. Scene I. v. 9.

Ilicet Paraſiticæ artî maximam in malam crucem!
Ita Juventus jam ridiculos inopeſque ab ſe ſegregat.
Nihil morantur jam Laconas imi ſubſellii viros,
Plagipatidas, quibus ſunt verba ſine penu & pecunia.

„Il faut dire adieu à la profeſſion de Pa„raſite, elle s'en va à vau l'eau. La jeu„neſſe ne fait plus de cas de ces pauvres „boufons, elle ne ſe ſoucie plus des bra„ves *Lacedemoniens*, de ces gens du bas „bout, de ces ſouffre-douleurs qui n'ont „que des paroles pour tout bien.

te maniere? Tu te trompes, (5) c'étoit jadis que les gens de notre profession gagnoient leur vie de la sorte, c'étoit chez nos premiers péres; dans les vieux tems; mais aujourd'hui notre métier est une nouvelle maniere de tendre aux oiseaux, & d'attraper les sots, c'est moi qui ai trouvé le prémier cette méthode. Il y a une certaine espece de gens qui prétendent être les premiers en tout, quoiqu'il n'en soit rien pour-

(5) *C'étoit jadis*, &c.) *chez nos prémiers peres, dans les vieux tems.* C'est ainsi que ce vers doit être traduit. *Gnathon* ne se contente pas de dire *olim*, *jadis*, il ajoute *quondame*, *autrefois* & il charge encore en ajoutant *apud seclum prius*, *dans les vieux tems*. *Isti generi* signifie ici *à cette profession*. Car *genus* est souvent employé pour *maniere*, *methode*, comme mon pere l'a remarqué dans *Phedre*, *Æsopi genus*, „la ma„niere d'écrire d'Esope, *Prol.* Lib. II & „ailleurs *usus vetusto genere, sed rebus novis*, „En se servant de l'ancienne maniere, „mais de sujets tout nouveaux.

(6)

pourtant; ce ſont là les gens que je cherche; je ne me mets pas auprès d'eux ſur le pied de boufon, mais je ſuis le prémier à leur rire au nez, à me moquer d'eux, (6) en admirant toujours leur bel eſprit. Je loue tout ce qu'ils diſent, & ſi dans la ſuite il leur prend fantaiſie de dire le contraire de ce que j'ai loué, je l'aprouve & je le loue comme auparavant. Diſent-ils, cela n'eſt pas, je ſuis de cet avis; cela eſt, j'en tombe d'accord: (7) enfin je me ſuis fait une loi d'aplaudir à tout, & de cette maniere notre métier eſt & plus facile, & plus lucratif. *Par-*

(6) *En admirant toujours leur bel eſprit,*) car l'admiration perpetuelle eſt un des caracteres du Flateur, c'eſt pourquoi l'Auteur de l'*Eccleſiaſtique* dit *& ſuper Sermones tuos admirabitur*. XXVII. 26. comme *Grotius* l'a remarqué.

(7) *Enfin je me ſuis fait une loi.*) Ce mot *imperavi* eſt beau. *Diodore* a dit de même ἐγὼ μὲν ἂν τὸν νόμον ἐμαυτῷ τῷ τοιῷδε ἔθεμην. *Je m'impoſe cette loi à moi-même.*

Parmenon. Voilà, ma foi, un joli garçon, (8) on n'a qu'à lui donner des fots, il en fera bientot des fous.

Gnathon. Cependant en nous entretenant de la sorte, (9) nous arri-

(8) *On n'a qu'à lui donner des fots, il en fera bientot des fous.*) Il faut suivre nécessairement la correction de mon pere, qui lisoit *faxit*, c'est à dire *fecerit*.

(9) *Nous arrivons au marché.*) On veut que *macellum* soit proprement *la boucherie à mactandis pecoribus*. Mais je n'ai pas dû me servir de ce mot dans la traduction, car aujourd'hui parmi nous *la boucherie* n'est que le lieu où l'on vend la viande que nous apellons *la grosse viande*, au lieu qu'à *Athènes*, comme *à Rome macellum* étoit un lieu, où l'on vendoit non seulement la grosse viande, mais toutes sortes de provisions de bouche. J'ai donc mis *au marché*, au lieu de *à la boucherie*. Au reste *Donat* remarque ici que *Terence* a fait une faute en transportant *à Athènes* ce qui ne se trouvoit qu'à *Rome* & il apelle cette faute ἀμαρτημα comicum in palliata res *Romanas loquitur*. Mais je doute que cette remarque soit de *Donat*, il étoit trop savant

arrivons au marché. Auſſi-tot je vois venir au devant de moi, avec de grands témoignages de joie, (10) tous les Confiſſeurs, les vendeurs de marée, les Bouchers, les

Trai-

vant pour ignorer qu'il y avoit *à Athènes*, comme *à Rome*, un lieu où ſe trouvoient ces ſortes de vendeurs, comme on le voit dans *Ariſtophane*, & ſans recourir *à Ariſtophane* le *Trinummus* de *Plaute* eſt auſſi une piéce *palliata*, Greque, & dans cette piéce *Plaute* a mis les mêmes gens que *Terence* met ici,

Piſcator, piſtor abſtulit, Lanii, coqui,
Olitores, myropolæ, aucupes, conſit cito,
Quam ſi tu objicias formicis papaverem.

„Le pêcheur, le pâtiſſier en ont emporté leur part, les bouchers, les cuiſiniers, les vendeurs d'herbes, les parfumeurs, les chaſſeurs, cela eſt plutot fait que „vous n'auriez jetté aux fourmis une „poignée de graine de pavot. *Act. 2. Sce. 4. v. 6.*

(10) *Tous les Confiſſeurs.*) *Cupedinarii* étoient proprement des gens qui vendoient *cupedia*, des *friandiſes*, c'eſt pourquoi j'ai traduit des *Confiſſeurs*.

Traiteurs, les Rotisseurs, (11) les Pêcheurs, les Chasseurs, tous gens à qui j'ai fait gagner de l'argent pendant que j'ai eu du bien, & depuis que je l'ai eu perdu; & à qui j'en fais gagner tous les jours encore. Ils me saluent, & disent qu'ils sont ravis de me voir. Quand ce miserable affamé a vu qu'on me faisoit tant d'honneur, & que je gagnois si

aise

(11) *Les Pêcheurs, les Chasseurs.*) On prétend que le mot *Aucupes* ne peut entrer dans le Vers, & mon pere soutient même que ce mot n'est qu'une explication de *fartores*, qui sont proprement des *Rotisseurs* en blanc, des gens qui engraissent toute sorte de volaille, *Aviarii*. Horace a pourtant joint *Aucupes* avec les *Pêcheurs* dans la Satire 3. du second livre.

Edicis piscator uti Pomarius, Auceps.

„Il fait afficher par tout que les Pê„cheurs, les Vendeurs de fruit, les Chas„seurs. Et il y a bien de l'aparence qu'*Horace* avoit ce passage de *Terence* devant les yeux.

(12)

aisément ma vie, (12) alors mon homme s'est mis à me conjurer de vouloir bien qu'il aprît cela de moi. (13) Je lui ai ordonné de me suivre, pour voir s'il ne seroit pas possible que (14) comme les Sectes des Philosophes prennent le nom de ceux qui en sont les Auteurs, les Parasites aussi se nommassent de mon nom, Gnathoniciens.

Par-

(12) *Alors mon homme s'est mis à me conjurer.*) Autre trait de satire, la sagesse ne tient pas long-tems contre la contagion de l'exemple dans une ville où la vertu meurt de faim, *tantum auctoritatis criminum felicitas sumpsit*, dit fort bien *Donat.*

(13) *Je lui ai ordonné de me suivre.*) Ce terme *sectari*, suivre, se dit proprement de ceux qui s'attachent à certains Philosophes. Et c'est de là même que le mot de *Secte* a été pris.

(14) *Comme les sectes des Philosophes.*) *Disciplina* signifie *Secte*. *Ciceron* s'est souvent servi de ce mot, comme dans les livres *de la Nature des Dieux*, *Trium enim disciplinarum principes convenistis*. Les *Grecs* les apellent *Diadochas*, des successions.

(15)

Parmenon. Voyez-vous ce que fait l'oiſiveté, & de vivre aux dépens des autres?

Gnathon. Mais je tarde trop à mener cette Eſclave chez Thaïs, & à l'aller prier à ſouper. Ha, je vois devant chez elle Parmenon, le Valet de notre rival; il eſt triſte, nos affaires vont bien; je ſuis fort trompé ſi les gens ne ſe morfondent à cette porte. Il faut que je joue ce faquin.

Parmenon. Ces gens-ci s'imaginent déja que ce beau préſent va les rendre entierement maîtres de Thaïs.

Gnathon. Gnathon ſalue de tout ſon cœur Parmenon le meilleur de ſes amis. Eh bien, que fait-on?

Parmenon. On eſt ſur ſes pieds.

Gnathon. Je le vois. Mais n'y a-t-il point ici quelque choſe que tu voudrois n'y point voir?

Parmenon. Toi.

Gnathon. Je le croi. Mais n'y a-t-il point quelque autre choſe?

Par-

Parmenon. Pourquoi cela ?

Gnathon. Parceque je te vois triſte.

Parmenon. Point du tout.

Gnathon. Il ne faut pas l'être auſſi. Que te ſemble de cette Eſclave ?

Parmenon. Elle n'eſt pas mal faite, vraiment.

Gnathon. Je fais enrager mon homme.

Parmenon. Qu'il eſt trompé !

Gnathon. Combien penſes-tu que ce préſent va faire de plaiſir à Thaïs ?

Parmenon. Tu crois déja que cela nous va faire chaſſer. Ecoute ; toutes les choſes du monde ont leurs revolutions.

Gnathon. Mon pauvre Parmenon, je vais te faire repoſer pendant tous ces ſix mois, & t'empêcher de courir de côté & d'autre, & de veiller juſqu'au jour. Eh bien n'eſt ce pas là un grand ſervice que je te rens ;

Par-

Parmenon. A moi? ſans doute, ha, ha, ha!

Gnathon. C'eſt ainſi que j'en uſe avec mes amis.

Parmenon. Je te loue de cette humeur bien faiſante.

Gnathon. Mais je te retiens ici; peut-être que tu voulois aller ailleurs.

Parmenon. Point du tout.

Gnathon. Puiſque cela eſt, je te prie de me faire la grace de m'introduire chez Thaïs.

Parmenon. Va, va, préſentement la porte t'eſt ouverte, parceque tu menes cette fille.

Gnathon. Ne veux-tu point que je te faſſe venir ici quelqu'un de là-dedans? *Il entre.*

Parmenon. (15) Patience, laiſſe

feu-

(15) *Patience, laiſſe ſeulement paſſer ces deux jours.*) *Parmenon* prononce ces trois vers pendant que *Gnathon* eſt entré chez *Thaïs* Il les prononce fort lentement, après quoi il ſe promene en méditant & geſticulant juſqu'à ce que *Gnathon* ſorte après

ſeulement paſſer ces deux jours; tu as preſentement le bonheur de faire ouvrir cette porte en y touchant du petit bout du doigt; mais laiſſe-moi faire, il viendra un tems que tu y donneras bien des coups de pieds inutilement.

Gnathon, qui revient de chez Thaïs. Quoi, Parmenon, te voila encore? ho, ho! eſt-ce qu'on t'a laiſſé ici pour garder la porte, de peur qu'à la ſourdine il ne vienne à Thaïs quelque Meſſager de la part du Capitaine?

Parmenon. Que cela eſt plaiſamment dit, & qu'il y a là d'eſprit! Faut-il s'étonner que ces belles choſes plaiſent à un Capitaine? Mais je vois le jeune fils de notre Maître qui vient ici; je ſuis ſurpris qu'il ait quitté le Port de Pirée, (16) car il eſt préſentement de

après avoir fait en peu de mots ſon compliment à *Thaïs*.

(16) *Car il eſt préſentement de garde.*) Les jeunes *Atheniens* commençoient leur ap-

de garde ; ce n'eſt pas pour rien' il vient avec trop de hâte ; je ne ſai pourquoi il regarde de tous côtés.

ACTE SECOND.

SCENE IV.

CHEREA, PARMENON.

Cherea.

JE ſuis mort ! je ne vois cette Fille nulle part, je ne ſai ni où elle eſt, ni où je ſuis. Où la puis-je chercher ? quel chemin prendrai-je ? Je n'en ſai rien. (1) Mais une choſe me donne de l'eſpérance, c'eſt qu'en quelque lieu qu'elle

apprentiſſage de guerre à l'âge de dix-huit ans, & d'abord on les employoit à garder la ville. Quand ils s'étoient bien acquites de cette fonction, on les envoyoit garder les Châteaux de l'*Attique*, les Ports, &c.

(1) *Mais une choſe me donne de l'eſpérance, c'eſt qu'en quelque lieu qu'elle ſoit, elle ne peut y être long-tems cachée.*) Cette penſée eſt très-galante & très-vraie.

(2)

qu'elle ſoit, elle ne peut y être long tems cachée. Quelle beauté, grands Dieux! quel air! deſormais je veux bannir de mon cœur toutes les autres femmes; (2) je ne puis plus ſouffrir toutes ces beautés ordinaires & communes.

Parmenon. Voila-t-il pas l'autre, qui parle auſſi d'amour? Oh, malhûreux Vieillard! ſi celui-ci a une fois commencé à être amoureux, on pourra bien dire que tout ce que l'autre a fait n'eſt que jeu, au prix des Scenes que donnera ce dernier.

Chrea. Que tous les Dieux & les Déeſſes perdent ce maudit Vieil-

(2) *Je ne puis plus ſouffrir toutes ces beautés ordinaires & communes.*) On ne peut jamais traduire ce Vers ſans lui faire perdre beaucoup de ſa grace, qui conſiſte dans ces trois deſinances *arum*, qui marquent admirablement bien le dégout, & qui le font même ſentir. *Ciceron* a fort bien imité ce Vers, je ne me ſouviens pas de l'endroit.

(3)

Vieillard qui m'a amuſé aujourd'hui, & moi auſſi, de m'être arrêté à lui, & d'avoir ſeulement pris garde qu'il me parloit. Mais voila Parmenon; Bon jour.

Parmenon. Pourquoi êtes-vous triſte? D'où vient que vous paroiſſez ſi empreſſé? d'où venez-vous?

Cherea. Moi? Je ne ſais, en vérité, ni d'où je viens, ni où je vais, tant je ſuis hors de moi.

Parmenon. Pourquoi donc, je vous prie?

Cherea. Je ſuis amoureux.

Parmenon. Ho, ho!

Cherea. C'eſt à cette heure, Parmenon, que tu dois faire voir ce que tu es. Tu ſais que toutes les fois que j'ai pris dans l'Office toutes ſortes de proviſions pour te les porter dans ta petite loge, tu m'as toujours promis de me ſervir. Cherea, me diſois-tu, cherchez ſeulement un objet que vous puiſſiez aimer, & je vous ferai

rai connoître combien je vous puis être utile.

Parmenon. (3) Allez, badin.

Cherea. Ce n'eſt pas raillerie; j'ai trouvé ce que tu me diſois que je cherchaſſe; fai-moi voir les effets de ces promeſſes, principalement en cette occaſion, qui mérite bien que tu emploies tout ton eſprit. La fille dont je ſuis amoureux, n'eſt pas comme les nôtres, de qui les meres font tout ce qu'elles peuvent pour leur rendre les épaules abattues, & le ſein ſerré, afinqu'elles ſoient de belle taille. S'il y en a quelqu'une qui ait tant ſoit peu trop d'embon-point, elles diſent que c'eſt un franc Athlete, on lui retranche de la nourriture; de ſorte que bien que leur tempérament ſoit fort bon, à force de ſoin on les rend

(3) *Allez, badin.*) *Parmenon* ne veut pas croire, ou fait ſemblant de ne pas croire ce que *Cherea* lui dit, comme la réponſe de *Cherea* le prouve manifeſtement.

(4)

pend seches, & tout d'une venue comme des bâtons. Cela fait aussi qu'on en est fort amoureux.

Parmenon. Et la vôtre, comment est-elle donc faite?

Cherea. C'est une beauté extraordinaire.

Parmenon. Oui!

Cherea. Un teint naturel, un beau corps, un en-bon-point admirable.

Parmenon. De quel âge?

Cherea. De seize ans.

Parm. C'est justement la fleur.

Cherea. Il faut que tu me la fasses avoir de quelque maniere que ce soit, ou par force, ou par adresse, ou par prieres, il n'importe, pourvuqu'elle soit à moi.

Parmenon. Et quoi, à qui est donc cette fille?

Cherea. Je n'en sai rien.

Parmenon. D'où est-elle?

Cherea. Je ne le sai pas mieux.

Parmenon. Où demeure-t-elle?

Cherea. Je n'en sai rien non plus.

Par-

Parmenon. Où l'avez vous vue?

Cherea. Dans la rue.

Parmenon. Pourquoi l'avez-vous perdue de vue?

Cherea. C'eſt de quoi je peſtois tout à l'heure en arrivant, & je ne penſe pas qu'il y ait au monde un homme comme moi, qui profite ſi mal des bonnes rencontres. Quel malheur! je ſuis inconſolable.

Parmenon. Que vous eſt-il donc arrivé?

Cherea. La veux-tu ſavoir? Connois-tu un certain parent de mon pere, & qui eſt de ſon âge; un certain Archidemides?

Parmenon. Je ne connois autre.

Cherea. Comme je ſuivois cette fille, je l'ai trouvé en mon chemin.

Parmenon. Mal à propos, en vérité.

Cherea. Dis plutot bien malhûreuſement. Le mot, *mal à propos*, eſt pour des accidens ordinaires,

Parmenon. Je puis jurer que depuis ſix ou ſept mois je ne l'avois vu que tantot que j'en avois le moins d'envie, & qu'il étoit le moins néceſſaire que je le viſſe. Eh bien, n'eſt-ce pas là une fatalité épouvantable ? qu'en dis-tu ?

Parmenon. Cela eſt vrai.

Chærea. D'abord, d'auſſi loin qu'il m'a vu, il a couru à moi, tout courbé, tremblant, éſſouffle, les lévres pendantes; & s'eſt mis à crier, Hola, Cherea, hola, c'eſt à vous que je parle. Je me ſuis arrêté. Savez-vous ce que je vous veux, m'a-t-il dit ? Dites-le moi donc. J'ai demain une affaire au Palais. Eh bien ? Je veux que vous diſiez de bonne heure à votre pere qu'il ſe ſouvienne d'y venir le matin, (4) pour m'aider à

(4) *Pour m'aider à ſoutenir mon droit.)* *Advocatus* n'étoit pas alors ce que nous apellons un *Avocat*. *Advocati* étoient les amis qui accompagnoient ceux qui avoient des affaires, & qui les ſuivoient, ou

à soutenir mon droit. Une heure s'est écoulée pendant qu'il m'a dit ces quatre mots. Je lui ai demandé s'il ne me vouloit rien davantage, il m'a dit que non. Je l'ai quitté en même tems, & dans le moment j'ai regardé où étoit cette Fille, elle ne faisoit justement que d'arriver ici dans notre place.

Parmenon. bas. Je suis bien trompé, si ce n'est celle qu'on vient de donner à Thaïs.

Chærea. Cependant quand j'ai été ici, je ne l'ai point vue.

Parmenon. Il y avoit aparemment des gens qui la suivoient.

Cheræa. Oui, il y avoit un Parasite & une Servante.

Parmenon. bas. C'est elle-même, cela est sûr. *Haut.* Cessez de vous inquiéter, c'est une affaire faite.

Cher.

ou pour leur faire honneur, ou pour leur servir de témoins, ou pour leur servir de quelqu'autre maniere.

Cher. Tu ſonges à autre choſe?

Parmenon. Nullement; je ſonge fort bien à ce que vous me dites.

Cherea. Eſt-ce que tu ſais qui elle eſt? Dis-le moi, je t'en prie, l'as-tu vue?

Parmenon. Je l'ai vue, je la connois, je ſai qui elle eſt, & où elle a été menée.

Cherea. Quoi, mon cher Parmenon, tu ſais qui elle eſt?

Parmenon. Oui.

Cherea. Et où elle a été menée?

Parmenon. Elle a été menée ici chez Thaïs, à qui on en a fait préſent.

Cherea. Qui eſt le grand Seigneur qui peut faire un préſent de cette importance?

Parmenon. C'eſt le Capitaine Thraſon, le Rival de Phedria.

Cherea. A ce que je vois, mon frere a affaire là à forte partie.

Parmenon. Oh! vraiment, ſi vous ſaviez le beau préſent qu'il pré-

prétend opoſer à celui-là, vous diriez bien autre choſe.

Cherea. Eh quel, je te prie?

Parmenon. Un Eunuque.

Cherea. Quoi, ce vilain vieillard qu'il acheta hier?

Parmenon. Le même.

Cherea. En bonne foi il ſera chaſſé avec ſon préſent. Mais je ne ſavois pas que Thaïs fût notre voiſine.

Parmenon. Il n'y a pas long-tems qu'elle l'eſt.

Cherea. J'enrage! faut-il que je ne l'aie jamais vue! Eſt-ce comme l'on dit une beauté ſi....?

Parmenon. Oui, en vérité, elle eſt très-belle.

Cherea. Mais non pas comme la nôtre.

Parmen. C'eſt une autre affaire.

Cherea. Je te prie, Parmenon, que je la puiſſe poſſeder.

Parmenon. J'y travaillerai tout de bon, & je ferai de mon mieux;

je vous aidemai. Ne me voulez-vous plus rien?

Chærea. Où vas-tu présentement?

Parmenon. Au logis, afin de mener ces Esclaves à Thais, comme votre frere m'a commandé.

Chærea. Ah, que ce vilain homme est hûreux d'entrer dans cette maison!

Parmenon. Pourquoi cela?

Chærea. Peux-tu me faire cette demande? sans sortir de chez lui il verra à tous momens une compagne comme celle-là, belle comme le jour, il lui parlera, il sera dans le même maison, quelquefois il mangera avec elle, quelquefois même il couchera dans la même chambre.

Parmenon. (5) Et si présentement vous étiez cet hûreux la!

Chæ-

(5) *Et si présentement vous étiez cet hûreux-là,*) Il faut nécessairement lire comme mon pere a corrigé: *Quid? si nunc tute es fortunatus flas.* Au lieu de *si vous étiez hû-*

Cherea. Comment cela, Parmenon? parle.

Parmenon. Que vous prissiez ses habits.

Cherea. Ses habits? Et bien; aprè cela?

Parmenon. Que je vous menasse en sa place.

Cherea. J'entens.

Parmenon. Que je disse que vous êtes celui qu'on lui envoye.

Cherea. Je comprens.

Parmenon. Et que vous jouïssiez des mêmes plaisirs donc vous dites qu'il jouïra; de manger avec elle, de la voir, de la toucher, de rire avec elle, & de coucher dans sa chambre? puis qu'aussi bien aucune de toutes ces femmes ne vous connoît, & ne sait qui vous êtes. De plus, votre visage & votre âge vous

heureux, il faut lire *si vous étiez cet heureux-là.* C'est ce qui donne une toute autre grace à ce passage.

vous feront facilement passer pour ce qu'il est.

Chereа. On ne peut pas mieux parler! je n'ai de ma vie vu donner un meilleur conseil; marchons, allons au logis, ajuste-moi tout à l'heure, mene-moi, conduis-moi au plus vite.

Parmenon. Que voulez-vous faire? je rïois en vériré.

Chereа. Tu te moques.

Parmenon. Je suis perdu! qu'ai-je fait, miserable que je suis? à quoi m'obligez-vous? c'est à vous que je parle, au moins; laissez-moi.

Chereа. Allons.

Parmenon. Vous continuez?

Chereа. Cela est resolu.

Parmenon. Prenez garde que cela ne soit trop perilleux.

Chereа. Il n'y a nul peril. Laisse-moi faire.

Parmenon. Il n'y en a point pour vous, (6) car tout l'orage tombera sur moi. *Che:*

(6) *Car tout l'orage tombera sur moi.*) On battra

Chereas. Ahi!

Parmenon. Nous allons faire une action malhonnête.

Chereas. Est-ce une action malhonnête de se faire mener dans la maison de ces Demoiselles, & de rendre la pareille à des coquines qui nous méprisent, qui se moquent de notre jeunesse, & qui nous font enrager de toutes sortes de manieres? Est-ce une vilaine action, de les tromper comme elles nous trompent tous les jours? Est-il plus juste que je trompe mon pere & que je le joue, afin que je sois bâmé de tous ceux qui le fauront? Au lieu que tout le monde trouvera que

battra ces feves sur moi, comme on fait aux méchans Cuisiniers quand les feves ne sont pas bien cuites. On explique aussi ce passage de certains fouets, où l'on mettoit des feves aux nœuds de chaque cordon. Mais de quelque maniere qu'on l'entende cela auroit été insuportable en notre Langue.

que j'aurai très-bien fait dès les traiter de la sorte.

Parmenon. Vous le voulez ainsi ? Si vous êtes resolu de le faire, à la bonne heure ; mais au moins dans la suite, n'allez pas rejetter toute la faute sur moi.

Chereu. Je ne le ferai pas.

Parmenon. Me le commandez-vous ?

Chereu. Je te le commande, je te l'ordonne, & je le veux absolument, (7) je ne refuserai de ma vie

(7) *Je ne refuserai de ma vie de dire que c'est moi qui t'ai obligé de le faire.*) *Defugere auctoritatem*, est proprement ne vouloir pas avouer que l'on soit l'Auteur de ce qui a été fait, rejetter tout sur les autres. *Plaute.*

Si auctoritatem postea defugeris.
Ubi solutus tu sies, ego pendeam.

„Si vous allez dire après cela que ce n'est „pas vous qui l'avez fait faire, on vous „délivrera & moi j'aurai le fouet.

Et *Ciceron* dans l'Oraison pour *Syllanus*. *Itaque attende jam*, Torquate, *quam ego non defugiam auctoritatem consulatus mei.* „Prenez donc garde, *Torquatus*, à ce que „je

vie de dire que c'eſt moi qui t'ai obligé de le faire.

Parmenon. Suivez-moi donc. Que les Dieux donnent un hûreux ſuccès a notre entrepriſe!

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

THRASON, GNATHON, PARMENON.

Thraſon.

THaïs me fait de grands remercimens, ſans doute?

Gnathon. Très-grands.

Thraſon. Dis-tu vrai? eſt elle bien aiſe?

Gnathon. Elle n'eſt pas ſi touchée de la beauté du préſent, qu'elle eſt ravie de ce qu'il vient de vous; c'eſt ſurquoi elle triomphe. *Par-*

»je vais vous dire, je ſuis ſi éloigné de »deſavouer tout ce qui s'eſt fait, ſous »mon Conſulat, &c.

Parmenon. Je viens voir quand il ſera tems de préſenter ces Eſclaves. Mais voilà le Capitaine.

Thraſon. Il faut avouer que la nature m'a fait une grande grace; c'eſt que je ne fais rien qui ne ſoit trouvé agréable, & dont on ne m'ait de l'obligation.

Gnathon. Cela eſt vrai, c'eſt ce que j'ai toujours remarqué.

Thraſon. (1) Auſſi il faloit voir combien le Roi me remercioit des moindres choſes que je faiſois. Il n'en uſoit pas de même avec les autres. *Gna-*

(1) *Enfin il faloit voir combien le Roi me remercioit.*) J'avois traduit autrefois ce paſſage, *auſſi faloit-il voir combien le Roi de Perſe.* &c. Cela pourroit peut-être ſe ſoutenir, car dans le tems que *Menandre* floriſſoit il pouvoit y avoir un Capitaine qui auroit ſervi ſous *Darius* dernier Roi de *Perſe*; mais comme il eſt parlé de *Pyrrhus* dans cette même Piéce, cela ne peut s'ajuſter, & je croi que ce paſſage doit plutot être entendu de *Seleucus* Roi d'*Aſie*. (2)

Gnathon. Quand on a de l'eſprit, on trouve toujours le moyen de s'apropier par ſes diſcours la gloire que les autres ont acquiſe avec bien de la peine & du travail; & c'eſt là ce que vous avez au ſouverain degré.

Thraſon. C'eſt bien dit.

Gnathon. Le Roi donc n'avoit des yeux.

Thraſon. Sans doute.

Gnathon. Que pour vous.

Thraſon. Non; il me confioit la conduite de ſon armée & tout le ſecret de l'Etat.

Gnathon. Cela eſt étonnant!

Thraſon. Et lorſqu'il étoit las du monde, qu'il étoit fatigué des affaires, quand il vouloit ſe repoſer; (2) comme pour... entens-tu?

Gna-

(2) *Comme pour.....entens-tu?*) Ce ſot veut que les autres entendent ce qu'il n'a pas l'eſprit d'expliquer. *Gnato expreſſit ſtulti infantiam militis, qui ante vult intelligi quod ſentit, quam ipſe dicat. Et proprie hoc morale eſt ſtolidi, ſive ruditer loquentis.* Donat.

Gnathon. Fort bien ; (3) comme pour chaſſer l'ennui que la foule de ſes Courtiſans lui avoit cauſé.

Thraſon. T'y voila. Alors il ne manquoit jamais de me prendre pour me faire manger avec lui tête à-tête.

Gnathon. D'antre ! Vous me parlez-là d'un Prince qui choiſit bien ſon monde !

Thraſon. (4) Ho, c'eſt un homme

(3) *Comme pour chaſſer l'ennui.*) *Exſpuere* ſignifie éloigner, chaſſer faire ſortir ; & ce n'eſt pas un vilain mot comme *Donat* l'a cru. *Lucrece* s'en eſt ſervi dans les ſujets les plus nobles, comme dans le livre 2 *exſpuere ex animo rationem :* & *Pline* dans le chap. 2. du livre 2. *A Syllere cœloſtis ignis exſpuitur. Miſeria, miſere* eſt auſſi un fort beau mot pour dire ennui, chagrin. *Saluſte* s'en eſt ſervi dans la Préface de la *Guerre de Catilina : Igitur ubi animus ex multis miſeriis atque periculis requievit.* „Quand donc après mille chagrins & mille „dangers, mon eſprit fut tranquile.

(4) *Ho, c'eſt un homme qui s'accommode de fort peu de gens.*) Cela eſt dit en bonne part

me qui s'accommode de fort peu de gens.

Gnathon. (5) Ho ma foi, il ne s'accommode de personne, puis qu'il vous goute.

Thraſon. Tous les Courtiſans me portoient envie, & me donnoient des coups de dent ſans faire

part d'un homme de bon gout, qui s'accommode de peu de gens. C'eſt ainſi qu'*Horace* a dit de Mecenas. *Paucorum hominum.*

(5) *Ho ma foi, il ne s'accommode de perſonne, puis qu'il vous goute.*) *Donat* croit que *Gnathon* ſe detourne en diſant cecy pour n'être pas entendu du Capitaine, mais il ſe trompe, il s'adreſſe à lui-même & c'eſt un mot à double entente. *Gnathon* veut dire que ſi le Roi goute un ſi ſot homme, il n'eſt pas poſſible qu'il s'accommode de qui que ce ſoit, car c'eſt une marque qu'il n'a ni gout ni eſprit, & qu'aucun honnête homme, aucun homme d'eſprit ne ſauroit lui plaire. Et le Capitaine l'entend comme ſi *Gnathon* lui diſoit que par ſon eſprit il degoute le Roi de tous les autres, & qu'ils lui paroiſſent tous des ſots auprès de lui.

(6)

faire ſemblant de rien ; mais moi je les mépriſois ; (6) ils me portoient tous une envie furieuſe. Un entr' autres, (7) celui qui com-

ε

(6) *Ils me portoient tous une envie furieuſe.*) Cette répétition eſt bien d'un Sot, c'eſt ce qui marque les caracteres, voila pourquoi il faut être exact à conſerver ces petits traits-là ſans y rien changer.

(7) *Celui qui commandoit les Elephans Indiens.*) Celui à qui ces Rois donnoient les Elephans à commander étoit d'ordinaire un homme conſiderable, qui avoit ſous lui une grande quantité de valets. L'Hiſtorien des *Macchabées* l'appelle πρωτέυον τῶν ἐλεφάντων, & il parle du grand nombre de gens qu'il avoit ſous lui. Ce n'étoit donc pas un petit exploit pour *Thraſon* d'avoir eu affaire à un homme de cette importance. La rodomontade n'eſt pas mauvaiſe. Le mot *Indiens* ne devoit pas être oublié, car ce pauvre Sot croit qu'il ajoute beaucoup à ſa hardieſſe, & qu'un homme qui commande des Elephans *Indiens* eſt bien plus redoutable qu'un homme qui commanderoit d'autres Elephans ; Au reſte les Elephans *Indiens* paſſoient pour

( ) les

commandoit les Elephans Indiens; Un jour qu'il me chagrinoit plus qu'à l'ordinaire : Dis-moi, je te prie, lui dis-je, Straton, eſt-ce parceque tu commandes à des bêtes que tu fais tant le fier?

Gnathon. Par ma foi, c'eſt là ce qui s'appelle un bon mot! Grands Dieux! vous lui donnates là un coup de maſſue, que put-il répondre?

Thraſon. Il demeura muet.

Gnathon. Comment ne l'auroit-il pas été?

Parmenon. Grands Dieux! (8) voilà

les plus grands de tous. *Lucien* dans le *Menteur* en parlant des chiens d'*Hecate*, dit qu'ils étoient ἐλεφάντων ὑψηλότεροι τῶν Ἰνδικῶν : *plus grands que les Elephans des* Indes.

(8) *Voilà un homme entierement perdu, il eſt achevé, & ce ſcelerat!*) Les mots *hominem perditum miſerumque*, ſont dits du Capitaine, & ceux ci *& illum ſacrilegum*, ſont dits de *Gnathon*. Ma Traduction le fait aſſez entendre. On s'y eſt trompé.

(9)

voila un homme entierement perdu, il eſt achevé, & ce ſcelerat!

Thraſon. Mais, Gnathon, ne t'ai-je jamais conté de quelle maniere je traitai un jour à table (9) un Rhodien?

Gnathon. Jamais; dites-le moi, je vous prie. *bas.* Il me l'a dit plus de mille fois.

Thraſon. Un jour que j'étois à un feſtin avec ce jeune homme dont je parle, & (10) qui étoit de Rhodes; par hazard j'avois mené avec moi une Courtiſane; il ſe mit à folâtrer avec elle & à ſe moquer de moi. Que veux-tu dire, lui dis-

(9) *Un Rhodien.* J'ai choiſit un *Rhodien*, parceque les *Rhodiens* paſſoient pour des peuples courageux, ſuperbes & peu endurans *Homere* même les appelle ἀγχεμάχας; leur réputation étoit donc bien ancienne. *Caton* a dit quelque part *Rhodienſes ſuperbos eſſe ajunt.*

(10) *Qui étoit de Rhodes.*) Il a peur qu'on oublie que cet homme étoit *Rhodien*, & que ſon action ne paroiſſe point ſi hardie.

(11)

dis-je, impudent, infame, eſt-ce qu'il te faut des maîtreſſes à toi?

Gnathon. Ha, ha, ha?

Thraſon. Qu'as-tu à rire?

Gnathon. Que cela eſt fin, qu'il y a là de gentilleſſe, qu'il y a d'eſprit! il ne ſe peut rien de mieux. Je vous prie, Monſieur, ce mot-là eſt-il de vous? (11) je l'ai toujours pris pour un des meilleurs mots des Anciens.

Thraſon. L'avois-tu ouï dire?

Gnathon. (12) Très-ſouvent, & il eſt des plus eſtimés.

Thra-

(11) *Je l'ai toujours pris pour un des meilleurs mots des Anciens.*) Quand *Voiture a* traduit *vetus, un vieux quodlibet*, il n'a pas pris garde que *vetus* eſt pris ici en bonne part, car il ſignifie un bon mot de quelque Ancien.

(12) *Très-ſouvent, & il eſt des plus eſtimés.*) Car ce mot étoit de *Livius Andronicus* un des plus anciens Poëtes Latins qui fit jouer ſa prémiere Piéce quarante-ſix ans avant la naiſſance de *Terence*, mais ce n'eſt pas de lui que *Terence* l'avoit pris.

il

Thraſon. Il eſt de moi.

Gnathon. Je ſuis fâché que pour une legere imprudence vous ayez piqué ſi vivement un jeune homme de bonne maiſon.

Parmenon. Que les Dieux te confondent!

Gnathon. Que vous répondit-il, je vous prie?

Thraſon. Il fut déferré, & (13) tous ceux qui étoient à table mouroient de rire. Enfin depuis ce

il l'avoit pris ſans doute de *Ménandre* qui étoit mort cinquante-deux ans avant que *Livius Andronicus* fût connu. Et *Ménandre* l'avoit pris de l'ancienne Comédie.

(13) *Tous ceux qui étoient à table mouroient de rire.*) *Donat* remarque ici que c'eſt la coutume des Poëtes Comiques de donner aux perſonnages ridicules des ſentimens inſenſés & de leur mettre dans la bouche des mots vicieux & groſſiers dont les gens polis ne ſe ſervent point, & il prétend que le mot *emoriri* eſt un de ces termes groſſiers pour *emori*. Mais je ne croi pas que cette remarque ſoit de *Donat*, car les Anciens ſe ſont ſervis de *moriri*

ce tems-là tout le monde me craignoit.

Gnathon. (14) Ce n'étoit pas ſans raiſon.

Thraſon. Mais à propos, dis-moi; dois-je me diſculper auprès de Thaïs ſur le ſoupçon qu'elle a eu que j'aime cette fille?

Gnathon. Rien moins que cela; au contraire, il faut que vous augmentiez ce ſoupçon de plus en plus.

Thraſon. Pourquoi?

Gnathon. Me le demandez-vous? ſavez-vous bien ce que vous

viri pour *mori*, *Plaute* Aſin. I. 1. *myriri ſe ſe miſere mavolet.* Et dans les *Capt.* III. v. *non moriri certius eſt.* Et comme on a fort bien dit *emori* pour *mori* on a pu auſſi fort bien dire *emoriri* pour *moriri* ſans parler groſſierement.

(14) *Ce n'étoit pas ſans raiſon.*) Cela eſt équivoque, le Capitaine l'entend parce qu'il eſt redoutable, & le Paraſite le dit pour faire entendre qu'il eſt fou; car on a toujours raiſon de craindre les fous.

(15)

vous devez faire? quand elle parlera de Phedria, ou qu'elle s'avisera de le louer pour vous faire dépit....

Thraſon. J'entens.

Gnathon. Voici le ſeul moyen que vous avez de l'en empêcher; quand elle nommera Phedria, vous d'abord nommez Pamphile: & ſi elle vous dit, faiſons venir Phedria pour faire collation avec nous; vous direz auſſi-tot, faiſons apeller Pamphila pour chanter devant nous. Si elle loue la bonne mine de votre rival; de votre coté louez la beauté de cette fille. Enfin ſouvenez-vous de lui rendre toujours la pareille, afin de la faire enrager à ſon tour.

Thraſon. Cela ſeroit très-bon (15) ſi elle m'aimoit un peu.

Gna-

(15) *Si elle m'aimoit un peu* &c.) *Donat* nous fait remarquer une grande adreſſe de *Terence* pour la conduite du Poeme. Car en faiſant parler ainſi le Capitaine, *ſi elle m'aimoit un peu*, il fait voir qu'il eſt tout

Gnathon. Puisqu'elle attend avec impatience vos présens, & qu'elle les aime, il n'y a point de doute qu'elle ne vous aime de tout son cœur, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est facile de lui donner du chagrin sur votre chapitre. Elle craint toujours que si elle vous fâche, vous ne portiez ailleurs le bien qu'elle reçoit de vous présentement.

Thraſon. Tu as raison; comment cela ne m'étoit-il pas venu dans l'esprit?

Gnathon. (16) Cela est ridicule; c'est que vous n'y aviez pas pensé; car si vous y eussiez pensé, vous l'auriez encore beaucoup mieux trouvé que moi.

ACTE

tout disposé à se voir préferer *Phedria.* Sans cela il faudroit que *Phedria* fût chassé, ou que *Thraſon* eût une douleur si véritable de se voir exclus que cela feroit une Catastrophe tragique dans une Comédie. Cela est très sensé.

(16) *Cela est ridicule.*) Je ne saurois m'em-

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

THAIS, THRASON, PARMENON, GNATHON, PYTHIAS.

L'Eſclave Ethiopienne, Chereа habillé en Eunuque, les Servantes de Thaïs.

Thaïs.

(1) IL m'a ſemblé entendre la voix du Capitaine. Le voilà auſſi. Bon jour, mon cher Thraſon.

Thra-

m'empêcher de dire ici ma penſée? je croi que ce mot, que toutes les éditions donnent *à Gnathon*, doit être dit par *Thraſon. Comment cela ne m'étoit il pas venu dans l'eſprit? cela eſt ridicule.* Ce Capitaine eſt ſi plein de lui-même qu'il eſt tout étonné qu'une bonne choſe ſoit plutot venue dans l'eſprit d'un autre que dans le ſien.

(1) *Il m'a ſemblé entendre la voix du Capitaine.*) Il faut bien remarquer que quand elle parle à elle-même elle l'appelle *miles*, qui eſt un terme de mépris. Et quand elle lui adreſſe la parole, & qu'elle

Thraſon. O ma chere Thaïs, mes délicies, que faites-vous? Eh bien, m'aimez-vous un peu pour le préſent que je vous ai fait de cette Joueuſe d'inſtrumens?

Parmenon. Qu'il eſt poli! & le beau debut qu'il fait en arrivant!

Thaïs. Pourroit-on ne pas aimer une homme de votre merite?

Gnathon. Allons donc ſouper, à quoi vous arrêtez-vous?

Parmenon. (2) Voila-t-il pas l'autre! vous diriez qu'il eſt fils de

qu'elle l'a vu, elle le nomme par ſon nom *mi Thraſo*, ce qui eſt une douceur. Cette remarque eſt de *Donat.*

(2) *Voila-t-il pas l'autre.*) Ce paſſage avoit fait naître une grande diſpute entre *Voiture* & *Coſtar*, & M. de *Chavigni* même s'en étoit mêlé. *Coſtar* lui donnoit le même ſens que moi, & *Voiture* lui répond dans la Lett. 136. *Pour vôtre explication de* hem alterum *je ne l'approuve pas, car* Gnathon *étant vraiſemblablement plus vieux que* Thraſon, *ou du moins de même âge, quelle aparence que* Terence *voulût*

de ce faquin, tant ils se ressemblent tous deux.

Thais.

dire qu'il sembloit que Thraso *eût fait l'autre?* & dans la Lettre 186, il lui écrit: *je demeure en quelque façon d'accord de votre explication de* hem alterum, *mais ce sens-là ne me semble guere digne de* Terence. *J'eusse bien voulu pour l'amour de lui en trouver un autre.* *Voiture* avoit tort, à mon avis, de trouver ce sens indigne de *Terence*, car il me paroit au contraire qu'il n'y a que celui-là qui en soit digne. La raison qu'il donne de ce sentiment n'est pas bonne; assûrément le Parasite *Gnathon* étoit plus jeune que le Capitaine, & *Parmenon* en le voyant si grossier pouvoit fort bien dire, qu'il sembloit qu'il fût né de ce Faquin, qui étoit le plus brutal & le plus sot homme du monde. M. de *Chavigni* lui donnoit une autre explication, que *Voiture* raporte dans la Lettre 147. *Le lendemain M. de* Chavigni *me dit qu'il croyoit qu'il faloit mettre un point interrogant*, ex homine hunc natum dicas? *croiriez-vous que celui-là fût fils d'un homme? ne prendriez vous pas ce brutal-là pour une bête? Pour moi*, ajoute Voiture, *cela ne me déplait pas, je doute seulement si un homme qui parle tout seul, peut user d'interrogant.*

Thaïs. Nous irons quand vous voudrez, je ſuis toute prête.

Parmenon. Je vais les aborder, & je ferai comme ſi je ne faiſois que de venir de chez nous. Madame, devez-vous aller quelque part?

Thaïs. Ha, Parmenon, tu viens fort à propos, car je vais ſortir.

Parm. Où allez-vous donc?

Thaïs. bas. Quoi, eſt-ce que tu ne vois pas cet homme?

Parmenon. Je le vois, & j'en enrage: quand il vous plaira vous aurez ici les préſens que Phedria vous envoie. *Thrasgant, comme s'il parloit à une troiſiéme perſonne.* Cette difficulté ſur le point interrogant, n'eſt pas ce qui doit empêcher de recevoir le ſens de M. de *Chavigni*, car il eſt conſtant qu'un homme qui parle ſeul peut ſe ſervir d'interrogant, il y en a pluſieurs exemples dans *Terence* même. Mais il me ſemble que parcequ'un homme eſt ſot, on ne peut pas inferer de là qu'il n'eſt pas né d'un homme, mais d'une hêre, cela eſt trop éloigné & me paroit froid.

Thraſon. Pourquoi nous tenons-nous ici? d'où vient que nous n'allons pas?

Parmenon. Je vous prie qu'avec votre permiſſion nous puiſſions donner à Madame ce que nous avons à lui donner, qu'il nous ſoit permis de l'aprocher, & d'avoir avec elle un moment de converſation.

Thraſon. Je croi que ce ſont là de beaux préſens, & qu'ils ſont bien comparables aux nôtres.

Parmenon. On en jugera en les voyant. Hola, faites venir tout à l'heure ces Eſclaves. Avancez. (3) Cette fille eſt du fin fond de l'Ethiopie. *Thra-*

(3) *Cette fille eſt du fin fond de l'Ethiopie.*) J'ai voulu me ſervir ici d'un mot qu'on a eu tort de laiſſer perdre en notre Langue, & qui ſeul peut exprimer la force du mot *uſque*, qui ſignifie de l'extremité, *ex Æthiopia eſt uſque hæc*, *du fin fond de l'Ethiopie.* Ce *fin* peut venir Latin *finis*, ou de l'Italien *fine*, qui ſont tous deux employes dans le même ſens.

(4)

Thraſon. Voila qui vaut huit ou neuf piſtoles.

Gnathon. Tout au plus.

Parmenon. Et toi, Dorus, où es-tu? approche. Tenez, Madame, voyez cet Eſclave; qu'il a bonne mine! voyez quelle fleur de jeuneſſe!

Thaïs. Oui en vérité il a bon air.

Parmenon. Qu'en dis-tu, Gnathon? n'y trouves-tu rien à redire? Et vous, Monſieur? Ils ne diſent rien, c'eſt aſſez le louer. Examinez-le ſur les Sciences; éprouvez-le ſur les exercices & ſur la Muſique; je vous le donne pour un garçon qui ſait tout ce que les jeunes gens de condition doivent ſavoir.

Thraſon. En vérité, à un beſoin il paſſeroit pour une fille, & ſans avoir bu on s'y méprendroit.

Parmenon à Thaïs. Cependant celui qui vous fait ces préſens ne demande pas que vous viviez

toute pour lui, & que pour lui vous chassiez tous les autres; il ne conte point ses combats; il ne fait point parade de ses blessures; il ne vous gêne point comme un certain homme que nous connoissons; mais lorsqu'il ne vous incommodera point, quand vous lui permettrez de venir, quand vous aurez de loisir de le recevoir, il se trouvera trop heureux.

Thraſon. (4) On voit bien que c'est là le Valet d'un gueux & d'un miserable.

Gna-

(4) *L'on voit bien que c'est là le valet d'un gueux & d'un miserable.*) Le Capitaine tire cette conséquence du compliment que *Parmenon* vient de faire à *Thaïs*. Dans ce compliment il n'y a rien qui ne soit d'un homme fort humble & fort soumis; & il paroit à ce Capitaine que ce ne doit pas être la maniere d'un Amant riche, & qui fait des présens; car le bien rend fier & superbe. C'étoit là la pensée de *Thraſon*, mais *Gnathon*, pour se moquer de *Parmenon*, le prend en un autre sens.

(5)

Gnathon. Vous avez raiſon, car un homme qui auroit dequoi en acheter un autre, ne pourroit jamais ſouffrir celui-là.

Parmenon. Tais-toi, le dernier des faquins; car puiſque tu as la lâcheté de complaire en tout à cet homme-là, (5) je ſuis ſûr qu'il n'y a point d'infamie que tu ne ſois capable de faire pour remplir ta panſe. *Thra-*

(5) *Je ſuis ſûr qu'il n'y a point d'infamie que tu ne ſois capable de commettre pour remplir ta panſe.*) Il y a dans le texte, *je ſuis ſûr que tu irois enlever la viande du milieu du bucher.* Quand on bruloit les corps morts, on jettoit dans le bucher du pain & des viandes; & le plus grand affront qu'on pouvoit faire à une perſonne, c'étoit de lui dire qu'elle étoit capable d'aller enlever ces viandes du milieu des flammes: *é flamma*, c'eſt pour *é rogo. Lucilius* en voulant donner le caractere du plus grand coquin du monde, dit, *mordicus petere aurum é cœno expediat, é flamma cibum* „Il iroit prendre à belles dents de „l'argent au milieu d'un bourbier, & des „viandes au milieu d'un bucher. " Cela

Thraſon. Nous en irons-nous donc enfin?

Thaïs. Je vais faire entrer auparavant ces Eſclaves, & donner quelques ordres; je reviens dans un moment.

Thraſon. Pour moi je m'en vais, attends-la ici.

Parmenon. Il n'eſt pas de la gravité d'un Général d'Armée d'être vu dans les rues avec ſa Maîtreſſe.

Thraſon. Que veux-tu que je te diſe davantage? tel Maître, tel Valet.

Gnathon. Ha, ha, ha!

Thraſon. Qu'as-tu à rire?

Gna-

eſt plus ſatirique que d'entendre ſimplement è *flamma*, *du milieu du feu*, ἐκ πυρὸς αἰθομένοιο, comme dit *Homere*; mais comme cette coutume eſt entierement éloignée de nos manieres, & que cela ne ſeroit pas ſeulement entendu en notre Langue, j'ai pris la liberté de le changer dans la traduction; ce qui n'y a mis fait le même ſens.

Gnathon. De ce que vous venez de dire ; & quand ce que vous dites à ce jeune Rhodien, me vient dans l'esprit, je ne puis m'en empêcher encore. Mais Thaïs sort de chez elle.

Thraſon. Va-t'en devant, cours, afin que tout soit prêt au logis.

Gnathon. Soit.

Thaïs. Aie bien soin de tout ce que je t'ai dit, Pythias ; si par hazard Chremès venoit ici, prie-le de m'attendre ; s'il n'en a pas le tems, prie-le de revenir une autre fois ; s'il ne le peut, amene-le moi.

Pythias. Je n'y manquerai pas.

Thaïs. Qu'y a-t-il encore ? que voulois-je dire ? Ha ! ayez bien soin de cette fille, & vous tenez à la maison.

Thraſon. Marchons.

Thaïs. Suivez-moi, vous autres.

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

CHREMES, PYTHIAS.

Chremès.

(1) EN vérité plus je penſe à cette affaire, c'eſt un grand hazard ſi cette Thaïs ne me fait quelque tour de ſon métier, de ſa maniere fine dont je voi qu'elle ſe prend (2) à me vouloir faire tomber

(1) *En vérité plus je penſe à cette affaire.*) J'ai ſuivi dans ma traduction l'idée que *Donat* m'a donnée du caractere de *Chremès*. *Donat* dit que dans *Ménandre* comme dans *Terence*, c'eſt le caractere d'un homme groſſier, c'eſt pourquoi ſon diſcours n'eſt pas trop ſuivi; naturellement il devroit dire, *quanto magis magiſque cogito, tanto mirum invenio: Plus je penſe à cette affaire, plus je ſuis perſuadé que cette Thaïs.* Mais il n'y regarde pas de ſi près, & il néglige la conſtruction; & ce ſont ces ſortes de choſes qu'il eſt bon de faire ſentir.

(2) *A me vouloir faire tomber dans ſes pieges.*) Il ſoupçonne que *Thaïs* ne ſonge qu'à le rendre amoureux d'elle.

(3)

ber dans ſes pieges. Lorsqu'elle m'eut fait prier de l'aller voir, & que je fus chez elle, (on me demandera, quelles affaires aviez-vous avec cette créature-là? Je ne la connoiſſois pas ſeulement.) Quand je fus donc chez elle, d'abord elle trouva un prétexte pour me retenir ; elle me dit qu'elle avoit fait un ſacrifice, & qu'elle avoit à m'entretenir d'une affaire très-importante. Dès ce moment-là je ſoupçonnai que tout cela ſe faiſoit pour m'attraper. Elle ſe mit à table auprès de moi, (3) elle me fit toutes les avances ima-

(3) *Elle me fit toutes les avances imaginables, & épuiſa tous les lieux communs.*) Je ne ſaurois mieux dire en François ce que le Latin dit, car *ſeſe dare* ſe dit d'une perſonne qui ne ménage rien, & qui fait toutes les avances qu'on pourroit ſouhaiter; & il faut ſe ſouvenir du ſoupçon de *Chremès* qui croit toujours que *Thais* veut l'engager. Pour *ſermonem quærere*, c'eſt proprement ce que nous diſons ;

, imaginables, & épuiſa tous les lieux communs. Enfin quand elle vit la converſation refroidie, elle me demanda combien il y avoit de tems que mon pere & ma mere étoient morts ; je lui répondis qu'il y avoit déja du tems. Elle voulut ſavoir enſuite ſi je n'avois point de maiſon de campagne à Sunium, & ſi cette maiſon étoit bien éloignée de la mer ? Je crois que cette maiſon lui plait, & qu'elle eſpere de pouvoir me l'eſcroquer. Enfin elle me demanda ſi je ne perdis pas une petite ſœur il y a quelques années ? qui étoit avec elle ? (4) quels habits, quels bijoux elle avoit

épuiſer tous les lieux communs, lors qu'on cherche à entretenir quelqu'un, & à l'amuſer. *Donat* a fort bien remarqué que *ſermonem quærere* c'eſt quand pour fournir à la converſation, on demande aux gens des nouvelles de leur famille, de leur ſanté, & qu'on leur parle de la pluie & du beau tems.

(4) *Quels habits, quels bijoux elle avoit quand*

avoit quand elle fut prise? & qui la pourroit reconnoitre? Pourquoi me fait-elle toutes ces demandes, si ce n'est, comme elle est fort hardie, qu'elle a peut être dessein de passer pour cette petite sœur? Mais si cette fille est en vie, elle n'a que seize ans tout au plus, & je croi que Thais est un peu plus âgée que moi. Depuis cela elle m'a encore envoyé prier de la venir trouver; mais qu'elle me dise, si elle veut, ce qu'elle a à me dre, & qu'elle ne m'importune pas davantage, car en verité je ne reviendrai pas une troisiéme fois. Hola, hola, quelqu'un.

Py-

quand elle fut prise?) *Thais* demandoit cela avec raison, car les Pirates, qui avoient enlevé quelque enfant, gardoient avec grand soin tout ce que cet enfant avoit sur lui, afin que cela servît un jour à le faire reconnoitre par ses parens, & que par ce moyen ils pussent en tirer un prix plus considerable.

Pythias. Qui eſt ce?

Chremès. C'eſt Chremès.

Pythias. Oh, le joli homme!

Chremès. N'ai-je pas bien dit qu'on me tend quelque piege?

Pythias. Thaïs vous conjure de revenir demain, ſi vous en avez la commodité.

Chremès. Je vais à la campagne.

Pythias. Faites-lui cette grace, je vous prie.

Chrem. Je ne puis pas, te dis-je.

Pythias. Attendez-la donc ici.

Chremès. Encore moins.

Pythias. Pourquoi cela, mon cher Chremès?

Chremès. Va te promener.

Pythias. Si vous avez abſolument reſolu de ne faire rien de tout cela, ayez la bonté d'aller trouver ma Maitreſſe où elle eſt, il n'y a que deux pas.

Chremès. Je le veux.

Pythias. Dorias, cours vite, mene Monſieur chez le Capitaine.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

Antiphon.

(1) QUelques jeunes gens que nous étions hier au port de Pirée, nous fimes partie de manger aujourd'hui ensemble, & de payer chacun notre écot. Cherea fut chargé de commander le souper, & nous lui donnames nos anneaux pour gages. L'on convint du lieu & de l'heure; l'heure qu'on avoit prise est passée, & il n'y a rien de pret au lieu où l'on avoit dit que l'on mangeroit. Cherea même ne se trouve point, & je ne sai que dire ni que croire. Présentement les autres m'ont donné charge de le chercher; c'est pourquoi je vais voir s'il seroit chez lui. Mais qui est-ce qui sort de

(1) *Quelques jeunes gens que nous étions hier au port de Pirée.*) Il y a eu une grande dispu-

de chez Thaïs? (2) eſt-ce lui, ou ne l'eſt-ce pas? C'eſt lui même! Quelle eſpece d'homme eſt-ce là? & quel ajuſtement a-t-il? quel malheur peut-il lui être arrivé? Je ne

diſpute ſur ce Vers, pour ſavoir ſi *Terence* avoit écrit, *in Piræo*, ou, *in Piræum*, & la choſe n'eſt pas encore décidée; je m'en étonne, car il étoit facile d'établir la véritable leçon par des raiſons inconteſtables. Si ces jeunes gens qui font partie de ſouper enſemble, étoient allés d'*Athenes* au Pirée, *Terence* n'auroit pas manqué d'écrire, *coiimus in Piræum*. Mais il faut ſe ſouvenir qu'ils demeuroient au Pirée, & qu'ils y étoient de garde; c'eſt pourquoi *Terence* n'a pu dire que *coiimus in Piræo*, & cela ne ſauroit être détruit par le témoignage de *Ciceron*, qui dans la Lettre III. du VII. Livre à *Atticus* cite ce Vers, *coiimus in Piræum*; car ce peut être ou une faute de mémoire de *Ciceron*, ou une faute des Copiſtes.

(2) *Eſt-ce lui, ou ne l'eſt-ce pas?*) Il ne faut pas s'étonner que Chærea eût trompé *Thaïs* & tous ſes domeſtiques, puiſqu'*Antiphon*, qui étoit ſon meilleur ami, a de la peine d'abord à le reconnoître. Cette remarque eſt de *Donat*.

(1)

ne puis assez m'étonner de tout ceci, & je ne saurois deviner ce que ce peut être. Mais avant que de l'aborder, je veux tâcher de découvrir d'ici ce que c'est.

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

CHEREA, ANTIPHON.

Chærea.

N'y a-t-il ici personne? je ne vois quique ce soit. Personne de la maison ne me suit-il? Personne. M'est-il enfin permis de faire éclater ma joye? Oh, Jupiter! (1) c'est présentement que je

(1) *C'est présentement que je mourrois volontiers.*) *Chærea* suit ici le sentiment de ceux qui ont cru qu'il valoit mieux mourir quand on étoit dans le bonheur que quand on étoit dans le malheur, sentiment très-vrai & très-raisonnable. Quand on est hûreux, on n'a qu'à perdre par une longue vie, & quand on est mal-

je mourrois volontiers, de peur qu'une plus longue vie ne corrompe cette joye par quelque chagrin (2) Mais est-il possible qu'il ne viendra ici aucun curieux qui me suive par-tout, & qui me rompe la tête à force de me demander d'où vient cette grande émotion, pourquoi je suis si gai, où je vais, d'où je sors, où

malheureux qu'a un changement à esperer, ou à soutenir son malheur avec courage.

(2) *Mais est-il possible qu'il ne viendra ici aucun curieux?* Dans le premir Vers il n'ose faire éclater sa joye sans avoir vu auparavant si personne ne l'observoit: & ici il souhaite de trouver des gens à qui conter son bonheur. Cela paroit d'abord contraire, mais il ne l'est pas pourtant, un seul petit mot du premier Vers rajuste tout, c'est *hinc*, qu'il ne faut pas oublier dans la traduction. *Chereu* en sortant aprehende d'être suivi par quelqu'un du logis, il meure d'envie de conter son avanture, mais il veut la cacher à ceux de la maison: cela est naturel.

où j'ai pris cet habit, qui je cherche, ſi je ſuis ſage, ou ſi je ſuis fou?

Antiphon. Je vais l'aborder, & lui faire le plaiſir que je vois qu'il ſouhaite. Cherea, d'où vient cette grande émotion? que veut dire cet habit? qu'as-tu à être ſi gai? que veux-tu dire? es-tu en ton bon ſens? pourquoi me regardes-tu? pourquoi ne me réponds tu pas?

Cherea. (3) Ha, mon cher ami, bon jour, il n'y a perſonne que je ſouhaite plus de rencontrer que toi.

Antiphon. Conte-moi donc ce qu'il y a, je t'en prie.

Cherea. Et moi je te prie de l'en-

(3) *Ha, mon cher ami.*) L'expreſſion Latine eſt remarquable, *feſtus dies hominis* eſt pour *homo qui eſt quaſi feſtus dies*, „un homme qu'on voit avec le même „plaiſir qu'on voit un jour de fête. C'eſt ainſi que *Plaute* a dit dans ſa *Caſin. Sine, amabo, amari te meus feſtus dies.*

(4)

d'entendre. Connois-tu la Maitreſſe de mon frere?

Antiphon. Oui, c'eſt Thaïs, à ce que je crois.

Cherea. Elle-même.

Antiphon. Son nom m'étoit demeuré dans l'eſprit.

Cherea. On lui a fait préſent aujourd'hui d'une certaine fille. Mais à quoi bon m'arrêterois-je à te la louer, tu ſais que je ſuis aſſez délicat en beauté, & que je me m'y connois pas mal. Celle-là m'a charmé.

Antiphon. Dis-tu vrai?

Cherea. Et je ſuis ſûr que ſi tu la voyois, tu tomberois d'accord qu'elle ſurpaſſe toutes les autres beautez. En un mot, j'en ſuis devenu amoureux (4) Hûreuſe-

(4) *Hûreuſement.*) Je croi avoir obſervé que les bons Auteurs n'ont jamais employé *ſorte fortunæ*, que pour marquer quelque joie, quelque bonheur; & c'eſt à quoi ceux qui écrivent, doivent prendre garde. (5)

sement il y avoit un certain Eunuque que mon frere a acheté pour Thaïs, & qui ne lui avoit pas encore été mené. Parmenon m'a donné un conseil que j'ai suivi sans balancer.

Antiphon. Quel conseil?

Chærea. Ne m'interromps pas, je vais te le dire. Il m'a conseillé de changer d'habit avec cet Esclave, & de me faire mener chez Thaïs en sa place.

Antiphon. Comment? en la place de cet Eunuque?

Chærea. Oui.

Antiphon. Mais enfin à quoi bon ce changement, & quel avantage en pouvois-tu tirer?

Chærea. Peux-tu me le demander? Par là je pouvois voir & entretenir celle dont je suis amoureux, & être avec elle. Trouves-tu que cela n'en vaille pas la peine? J'ai donc été donné à Thaïs, qui ne m'a pas eu plutôt reçu, qu'elle m'a mené chez elle, fort

fort contente ; & m'a recommandé cette fille.

Antiphon. A qui, je te prie ? à toi ?

Cherea. A moi.

Antiphon. Elle ne s'adreſſoit pas mal, vraiment.

Cherea. Elle m'a commandé de ne laiſſer aprocher d'elle aucun homme, & de ne m'en éloigner pas, de demeurer ſeul avec elle (5) dans la chambre la plus reculée de la maiſon. En regardant la terre modeſtement, j'ai fait ſigne de la tête que j'executerois ſes ordres.

Antiphon. Pauvre garçon !

Cherea. Je m'en vais ſouper en ville, m'a-t-elle dit. En même

me

(5) *Dans la chambre la plus reculée de la maiſon.*) En *Grece* les femmes n'occupoient jamais le devant de la maiſon, leur apartement étoit toujours ſur le derriere, & l'on n'y laiſſoit jamais entrer que les parens, & les Eſclaves neceſſaires pour les ſervir.

(6)

me tems elle a pris ſes Filles avec elle, & n'en a laiſſé que quelques jeunes fort hovices pour ſervir cette belle perſonne. (6) D'abord elles ſe ſont miſes à la deshabiller pour la mettre au bain. Je leur dis de ſe dépêcher. Pendant qu'elles l'ajuſtoient dans une petite chambre, elle étoit aſſiſe (7) & regardoit un tableau, où l'on voyoit repré-

ſen-

(6) *D'abord elles ſe ſont miſes a la deshabiller pour la mettre au bain.*) Cet *hæc* eſt remarquable, car il eſt pour *hæ*. *Plaute* a dit de même *iſtæc* pour *iſtæ* dans la *Moſtellaire*, *Nam iſtæc veteres quæ ſe unguentis inficiunt?*, Et *illæc* pour *illæ* dans les *Bacchides*. *Quid illæc illæ*. Cela eſt venu de ce qu'on diſoit *hæcè*, *iſtæcè*, *illæcè*; enſuite on a ſupprimé l'*e*.

(7) *Et regardoit un tableau où l'on voyoit repreſenté Jupiter*, &c.) Ce paſſage eſt bien conſiderable, car il fait voir ce que c'eſt que ces tableaux qui repréſentent des ſujets indecens & oposés à la pudeur. C'eſt ce tableau qui encourage *Chereа* à entreprendre cette action infame. Il y a ici une remarque de *Donat* qui doit faire honte à ceux qui ont de ces tableaux.

senté Jupiter, (8) qui, comme on dit, faisoit descendre une pluye d'or dans le giron de Danaé. Je me suis mis aussi à le regarder; & comme il avoit fait justement ce que j'avois dessein de faire, j'étois d'autant plus ravi de voir (9) qu'un

bleaux *C'est une invention merveilleuse*, dit-il, *d'avoir mis ce tableau dans la maison d'une Courtisane, contre la chasteté, contre la parcimonie, contre la dignité, contre la pudeur.*

(8) *Qui, comme on dit*, &c.) Ce mot *ajunt* est fort important ici, & marque la sagesse du Poëte qui en parlant d'une Histoire aussi honteuse à *Jupiter* que convenable à une Courtisane, n'a garde de la dire absolument; mais il ajoute, *comme on dit*. *Ce comme on dit*, s'aplique également & à la verité & à la fable. *Cherea* le prend dans le premier sens, car nous interpretons toujours favorablement ce qui flatte nos passions. Mais le Poëte l'a pris dans le dernier pour se justifier dans l'esprit de ceux qui l'entendront.

(9) *Qu'un Dieu se fût metamorphosé en homme.*) Il paroit par ce passage, que ce tableau

qu'un Dieu ſe fût metamorphoſé en homme: & que pour tromper cette fille, il fût deſcendu à la ſourdine par les tuiles d'une maiſon étrangere. Mais quel Dieu! (10) celui qui par la voix de ſon tonner-

tableau étoit fait de maniere que l'on y voyoit d'un côté la pluye d'or tomber dans la chambre de *Danaé*; & de l'autre, *Jupiter* qui ſous une forme humaine paſſoit par le chemin que cette pluye lui avoit ouvert. *Jupiter* n'étoit donc pas changé en pluie, comme on le peint aujourd'hui.

(10) *Celui qui par la voix de ſon tonnere.*) Ce Vers eſt dans le genre ſublime, *Terence* l'avoit pris ſans doute de quelque ancien Poëte Tragique. *Donat* aſſûre que c'eſt une parodie d'*Ennius*; je l'ai traduit le plus noblement que j'ai pu. *De Baif* avoit bien ſenti cette grandeur, & il l'a fort bien conſervée dans ſa Traduction.

Mais quel Dieu, le Dieu Roi des Dieux,
Qui des plus hauts temples des Cieux
Hoche le plus orgueilleux faiſte
D'un ſeul éclat de ſa tempeſte

Templa eſt un ancien mot dont on ſe ſervoit

nerre ébranle toute la vaſte étendue des Cieux. (11) Et moi qui ne ſuis qu'un miſerable mortel, je ſerois plus ſage? non aſſûrément. Pendant que je fais toutes ces réflexions, on l'apelle pour ſe mettre au bain. Elle va, elle ſe baigne, elle revient, après quoi les filles la mettent au lit. Je me tiens là debout, pour voir ſi elles ne me commanderoient rien. Il en eſt venu une à moi, qui m'a dit, Hola, Dorus, prens cet éventail & fais (*) comme cela un peu de vent à cette fille pendant que nous allons nous baigner: quand nous aurons fait, tu

voit pour dire les grands eſpaces, la vaſte étendue. *Neptunia templa, Acheruſia templa.*

(11) *Et moi je ſerois plus ſage? non aſſûrément.*) Il faut lire comme mon pere, *ego vero illud facium*, puiſque *Cheren* parle des reflexions qu'il faiſoit avant que d'avoir rien entrepris.

(*) *Elle lui montre comment il faut qu'il ſuffe.*

tu te baigneras si tu veux. Je prens l'éventail en faisant le triste, comme si j'étois faché d'avoir cette commission.

Antiphon. Par ma foi je voudrois bien avoir vu ton impudence, & la contenance que tu avois! un grand Ane comme toi tenir un éventail!

Cherea. A peine a-t-elle achevé de parler, qu'elles sortent toutes ensemble pour aller au bain. Elles font un grand bruit, comme les Valets ont accoutumé de faire quand les Maitres sont absens. Cependant cette fille s'endort; je regarde du coin de l'œil, en mettant ainsi l'éventail devant moi; je jette aussi les yeux de tous cotez, pour voir s'il n'y avoit rien à craindre. Je vois que tout alloit le mieux du monde; je ferme la porte au verrou.

Antiphon. Après cela?

Cher. Comment? après cela? Sot,

Antiphon. Je l'avoue.

Cher. Eſt-ce que j'aurois perdu une ſi belle occaſion qui s'offroit à moi, & qui devoit ſi peu durer, que j'avois tant déſirée & ſi peu attendue? Il auroit falu que j'euſſé été celui de qui je portois l'habit.

Antiphon. Tu as raiſon. Mais à propos, quel ordre as-tu donné pour le ſouper?

Cherea. Il eſt prer.

Antiphon. Tu es un brave homme. En quel lieu? chez toi?

Cherea. Non, c'eſt chez notre Affranchi Diſcus.

Antiphon. C'eſt bien loin.

Cherea. C'eſt pourquoi il faut nous hâter.

Antiphon. Change d'habit.

Cher. Où en puis-je changer? je ſuis au deſeſpoir, car préſentement me voila banni de chez nous. J'apréhende d'y trouver mon frere, & peut-être même que mon pere ſera revenu de la campagne.

Anti-

Antiphon. Allons chez-moi, c'eſt le lieu le plus proche où tu puiſſes aller quitter cet habit.

Cherea. C'eſt bien dit, allons; auſſi bien je veux conſulter avec toi ce que je dois faire pour poſſeder toujours cette fille.

Antiphon. Très-volontiers.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

Dorcas.

EN vérité, autant que j'en ai pu juger pendant le peu de tems que j'ai vu ce Capitaine, je crains bien que dans l'emportement où il eſt, il ne joue quelque tour à ma Maitreſſe, ou ne lui faſſe même quelque inſulte; car le frere de la fille qui eſt au logis, ce Chremès que je viens de lui mener étant arrivé, elle a prié ce fou d'ordonner qu'on le fit entrer, mais d'abord il a pris feu il n'a oſé. néanmoins la

refuſer. En ſuite elle l'a preſſé de le faire mettre à table avec eux, & cela, afin de le retenir parceque ce n'étoit pas le tems de lui dire ce qu'elle deſiroit qu'il ſût de ſa ſœur. Enfin malgré lui il l'a invité, il eſt donc demeuré. Ma maitreſſe a commencé à vouloir s'entretenir avec lui; le Capitaine croyant que c'étoit un rival qu'on lui amenoit à ſa barbe, a voulu de ſon coté faire dépit à Thaïs (1) hola, a-t il dit, qu'on faſſe venir Pamphila pour nous divertir. Auſſi-tot Thaïs s'eſt miſe à crier qu'on n'en fît rien, (2) quoi la faire venir à un fe-

(1) *Hola, dit-il, qu'on faſſe venir Pamphila.*) Voila comme il ſe ſert brutalement des leçons que *Gnathon* lui avoit données dans la premiere Scene du ſecond Acte.

(2) *Quoi! la faire venir à un feſtin.*) En *Grece* les filles & les femmes ne paroiſſoient jamais à table quand il y avoit des Etrangers; celles qui auroient été à un feſtin, auroient paſſé pour infames.

(3)

feſtin? Il continue à s'opiniâtrer & à la vouloir faire venir; ſur cela ils ſe ſont querelles. (3) Cependant, ſans faire ſemblant de rien elle a ôté ſes bijoux, & me les a donnés à aporter; c'eſt une marque qu'elle ſe tirera de là, le plutot qu'il lui ſera poſſible.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

Phedria.

EN m'en allant à notre maiſon de campagne, par les chemins, com-

(3) *Cependant ma Maîtreſſe, ſans faire ſemblant de rien, a ôté ſes bijoux.*) Deux choſes l'obligeoient à les ôter, la premiere, parce qu'elle apréhendoit que le Capitaine ne les lui otât; & la ſeconde, parce qu'il n'étoit pas permis aux Courtiſanes de porter de l'or ni des pierreries dans les rues: quand elles vouloient être parées, elles faiſoient porter leurs ornemens dans les lieux où elles devoient aller, elles les prenoient & les quittoient là.

comme il arrive d'ordinaire quand on a quelque chagrin dans l'esprit, il m'est venu mille pensées l'une après l'autre, que j'ai tournées du plus méchant coté. En un mot, occupé de toutes ces choses, j'ai passé la maison sans y prendre garde, & quand je m'en suis aperçu j'étois déja bien loin. Je suis retourné sur mes pas, bien fâché; quand j'ai été au détour vis à vis de la maison, je me suis arrêté, & j'ai fait d'abord cette reflexion en moi-même, quoi? pendant deux jours il me faudra demeurer seul ici sans elle? Qu'importe? ce n'est rien. Comment, ce n'est rien? Est-ce que s'il ne m'est pas permis d'en approcher, il me sera aussi défendu de la voir? Si l'un m'est interdit, au moins l'autre ne le sera pas; (1) & en amour, la moindre douceur est

(1) *Et en amour la moindre douceur est toûjours quelque chose.*) Mot à mot, *certainement, aimer dans la derniere ligne, c'est quel-*

eſt toujours quelque choſe. Dans cette penſée je m'éloigne de la maiſon, à deſſein cette fois. Mais qu'eſt-

quelque choſe. Ce paſſage a été expliqué fort diverſement; ceux qui ont le plus aproché du but, ont dit que c'étoit une metaphore priſe des courſes de chevaux & de chariots, dans leſquelles celui qui court dans la premiere ligne, eſt plus près de la borne, que celui qui court dans la ſeconde; & celui qui court dans la ſeconde, en eſt plus près que celui qui court dans la troiſiéme, & ainſi des autres juſqu'au dernier, qui eſt le plus éloigné du but, mais qui ne laiſſe pas de le voir, & de courir ſans quitter la partie. Mon pere diſoit que c'étoit une metaphore tirée de la Peinture, où les prémiers eſſais ſont de peindre les corps par les dernieres lignes, que S. *Auguſtin* apelle *extrema lineamenta, les derniers linéaments.* Mais il me ſemble que cette explication eſt dure, & gêne l'eſprit: on trouvera que Mr. *Dacier* a mieux rencontré quand il a expliqué ce Vers par un paſſage de *Lucien*, qui dit que l'Amour a une échelle, dont chaque degré fait un de ſes plaiſirs Le prémier degré eſt le plus petit plaiſir, & c'eſt celui de la vue. Ce prémier degré

qu'eſt-ce que ceci, d'où vient que Pythias ſort avec tant de précipitation, & qu'elle eſt ſi troublée?

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

PYTHIAS, PHEDRIA, DORIAS.

Pythias.

MAlhûreuſe que je ſuis, où pourrois-je trouver ce méchant, ce ſcelerat? où le chercherai-je? avoir oſé entreprendre une action ſi hardie!

Phedria. Je ſuis perdu! que j'apréhende ce que peut être.

Pythias. Cet enragé ne s'eſt pas contenté de ſurprendre cette pau-

donc c'eſt ce que *Terence* apelle ici *extrema linea*; car le prémier degré pour ceux qui veulent monter, eſt le dernier pour ceux qui deſcendent.

pauvre fille, il lui a encore brutalement déchiré ſes habits, & arraché les cheveux.

Phedria. Oh!

Pythias. (1) Ah, ſi je pouvois le trouver, ce maudit ſorcier, que je me jetterois de bon cœur ſur lui, & que je lui arracherois volontiers les yeux!

Phedria. En mon abſence il eſt arrivé quelque deſordre dans cette maiſon, il faut que je lui parle. Qu'eſt-ce que ceci, Pythias, pourquoi es tu ſi troublée, & qui cherches-tu?

Pythias. Ha, Monſieur, qui je cherche? allez vous promener avec vos chiens de preſens.

Phedria. Que veux-tu dire?

Pythi-

(1) *Ah ſi je pouvois trouver ce maudit Sorcier*) *Donat* a cru que *Pythias* apelle cet Eſclave *veneficum*, parce que l'Amour eſt un poiſon. Mais ici *veneficus* eſt proprement un Sorcier qui change les objets; & elle dit cela, parcequ'il étoit tout autre qu'il ne paroiſſoit.

Pythias. Vous me le demandez? L'Eſclave que vous nous avez donné a fait un beau ménage chez nous! il a violé la fille que le Capitaine a donnée à ma Maitreſſe.

Phedria. Que dis-tu?

Pythias. Je ſuis perdue.

Phedria. Tu es yvre.

Pythias. (2) Que mes ennemis le fuſſent comme moi.

Dorias. Ma chere Pythias, quel prodige eſt-ce donc que cela, je te prie?

Phedria. Tu es folle, Pythias. Comment un homme comme lui auroit-il fait ce que tu dis?

Pythias. Je ne ſai ce qu'il eſt; mais la choſe même fait voir la vérité.

(2) *Que mes ennemis le fuſſent comme moi.)* Elle ſouhaite que ſes ennemis ſoient yvres comme elle, car elle n'eſt pas yvre de vin, mais yvre de malheur, ſi l'on peut parler ainſi. *Non negat ſe eſſe ebriam, ſed non vino verum malo ebriam vult intelligi.* Donat.

te de ce que je dis. Cette fille pleure, & quand on lui demande ce qu'elle a, elle n'oſe le dire; & ce bon coquin ne paroit point; je ſuis même bien trompée s'il n'a volé quelque choſe en s'en allant.

Phedria. Je ne ſaurois croire que lâche & mou comme il eſt, il ſoit allé fort loin. Sur ma parole, il ſera retourné chez nous.

Pythias. Voyez je vous prie s'il y eſt.

Phedria. Tu le ſauras tout à l'heure.

Dorias. Grands Dieux! avoir oſé faire une action ſi horrible! Ma chere, je n'ai jamais ouï parler de pareille choſe.

Pythias. J'avois bien ouï dire que ces ſortes de gens aimoient fort les femmes. Mais ce qu'il a fait ne me ſeroit jamais venu dans l'eſprit; autrement je l'aurois enfermé quelque part, & je ne lui aurois pas confié cette fille.

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

PHEDRIA, DORUS, PYTHIAS, DORIAS.

Phedria.

SOrs, ſcelerat! tu te tiens encore là? fugitif! avance. Voila un bel achat que j'ai fait là!

Dorus. Je vous prie....

Phedria. Oh! voyez le bon coquin; comme ce pendard tord la bouche! d'où vient que tu es revenu ici? pourquoi ce changement d'habits? qu'as-tu à dire? Pythias, ſi j'euſſe tant ſoit peu tardé, je ne l'euſſe pas trouvé à la maiſon, il avoit déja fait ſon paquet.

Pythias. Avez-vous notre homme, je vous prie?

Phedria. Sans doute.

Pythias. Ah! que j'en ſuis aiſe!

Dorias. Ah, que j'en ſuis ravie!

Pythias. Où eſt-il?

Phe-

Phedria. Quelle demande! ne le vois-tu pas?

Pythias. Je le vois? Qui donc, je vous prie?

Phedria. Eh, celui là.

Pythias. Qui, celui-là?

Phedria. Celui qu'on a mené aujourd'hui chez vous.

Pythias. Et moi je vous dis que perſonne de chez nous n'a jamais vu cet homme-là.

Phedria. Perſonne de chez vous ne l'a vu?

Pythias. Eh quoi, Monſieur, eſt-ce donc, je vous prie, que vous avez cru que cet homme avoit été mené chez nous?

Phedria. Quel autre aurois-je pu croire qu'on y eût mené, puis que je n'avois que lui?

Pythias. Ho, (1) vous vous moquez, il n'y a pas de comparaiſon

(1) *Vous vous moquez, il n'y a pas de comparaiſon de celui-ci à celui qui eſt venu chez nous.*) Il eſt bon de remarquer ici la beauté des termes dont *Terence* ſe ſert. Il y a

son à faire de celui-ci, à celui qu'on nous a amené. Il étoit bien fait, & il avoit la mine d'un garçon de bonne maison.

Phédria. Tantot cela t'a paru ainsi, parcequ'il avoit des habits de diverses couleurs, & presentement qu'il en a d'autres, il te paroit mal bâti.

Pythias. Ah, taisez-vous, je vous prie, comme s'il y avoit une petite difference. Je vous dis que celui qu'on a mené chez nous, est un jeune homme (2) que vous feriez vous-même ravi de voir. Ce-

y a bien de la difference entre *nec compa-randus ad illum*, & *nec comparandus illi*, ou *cum illo*; le prémier marque une différence infinie, & le dernier marque seulement qu'il n'y a pas de comparaison à faire, quoique cela ne soit pas inégal en tout. Il n'y a que *Ciceron* & *Terence* où l'on puisse trouver cette justesse & cette propriété de termes.

(2) *Que vous feriez vous même ravi de voir.*) Vous même, vous qui vous connoissez si fort en beauté. Et il faut bien remar-

Celui-ci eſt vieux, il ne peut ſe ſoutenir, c'eſt un homme confiſqué entierement & dans la derniere caducité (3) il a le teint de couleur de ſuie détrempée.

Phe-

marquer l'adreſſe de *Terence*, qui pour mieux relever la beauté de *Chereа*, trouve le ſecret de le faire louer par la perſonne qui eſt le plus en colere contre lui.

(3) *Il a le teint de couleur de ſuie détrempée.*) Le Latin dit, *de couleur de Belete*, *Donat* accuſe *Terence* de n'avoir pas entendu le Grec de *Menandre*, qui avoit écrit, ἔστιν χαλεώτης χρῶν. & qu'il faloit traduire, *colore Stellionis*, *de couleur de Lézard*, & non pas *colore Muſtelæ*. *Menandre* vouloit dire que l'Eſclave dont il étoit queſtion avoit le teint marqueté comme un Lezard. Le même *Donat* ajoute que cette faute vient de ce que *Terence* a confondu χαλῆ, qui ſignifie une Belete, avec χαλεώτης, qui ſignifie un Lézard. Pour ſavoir ſi cette critique eſt juſte, il faudroit ſavoir ſi *Menandre* a voulu dire que cet Eſclave avoit le teint baſané, tané, ou qu'il étoit *lentiginoſus*, marqueté, qu'il avoit des taches ſur le viſage: car pour ce qui eſt de χαλεώ-

της,

Phedria. Ho! quelle fable eſt-ce donc que cela? tu me reduis à ne ſavoir pas moi-même ce que j'ai fait. Hola, toi, parle, t'ai-je acheté?

Dorus. Oui, vous m'avez acheté.

Pythias. (4) Ordonnez-lui de répondre a ce que je vais lui demander.

Phedria. Interroge le.

Pythias. Es-tu venu aujourd'hui chez nous? vous voyez bien qu'il fait ſigne que non. Mais cet autre, que Parmenon nous a amene, (5) ce jeune garçon de ſeize ans, y eſt venu.

Phe-

τηϛ; les *Grecs* l'ont ſouvent mis pour *γαλῆ*.

(4) *Ordonnez-lui de répondre à ce que je vais lui demander.*) Il n'étoit permis d'interroger un valet en la preſence de ſon Maître qu'après en avoir demandé la permiſſion au Maitre même.

(5) *Ce jeune garçon de ſeize ans.*) Il faloit qu'il en eût pour le moins dix-neuf, puis-

Phedria. Oça, répons-moi premierement à ceci, où as-tu pris l'habit que tu as? tu ne dis rien; infame? tu ne veux pas parler?

Dorus. Cherea eſt venu....

Phedria. Qui, mon frere?

Dorus. Oui.

Phedria. Quand?

Dorus. Aujourd' hui.

Phedria. Combien y a-t-il de tems?

Dorus. Tantot.

Phedria. Avec qui étoit-il?

Dorus. Avec Parmenon.

Phedria. Le connoiſſois-tu avant cela?

Dorus. Non. Et jamais je n'avois ouï dire qui il étoit.

Phedria. Comment ſavois-tu donc que c'étoit mon frere?

Do-

puiſqu'il étoit de garde au Pirée. Mais il ne faut pas ſur cela accuſer *Terence* d'avoir oublié ce qu'il a dit ailleurs. *Cherea* étoit ſi beau, que cette fille pouvoit bien le prendre pour plus jeune qu'il n'étoit.

Dorus. Parmenon le disoit. C'est ce Cherea qui m'a donné cet habit.....

Phedria. Je suis perdu!

Dorus. Et qui a pris le mien. Après quoi ils sont sortis tous deux.

Pythias. Croyez-vous présentement que je sois yvre, & que je ne vous aie pas dit la vérité? Il me semble qu'il est assez clair que cette pauvre fille a raison de se plaindre.

Phedria. Allons, couvage, bête. Tu crois donc ce qu'il dit?

Pythias. Qu'ai-je affaire de le croire? la chose ne parle-t-elle pas d'elle-même?

Phedria. à Dorus. Avance-toi un peu de ce coté là, entens-tu encore un peu. Cela est bien, dis-moi encore tout ce que tu m'as dit; Cherea t'a ôté ton habit?

Dorus. Il me l'a ôté.

Phedria. Et il s'en est habillé?

Do-

Dorus. Il s'en eſt habillé.

Phedria. Et il a été mené en ta place?

Doras. Oui, en ma place.

Phedria. Grand Jupiter! (6) voila un coquin qui eſt bien hardi!

Pythias. Que je ſuis malheureuſe! quoi! vous ne croyez pas encore qu'on nous a traitées de la maniere du monde la plus indigne?

Phedria. (7) Ce ſera un grand miracle ſi tu ne crois ce que dit ce maraud; *il dit ceci bas*, je ne ſai ce que je dois faire. Hola, nie tout ce que tu as dit *haut*, pourrai-je aujourd'hui tirer la vérité de toi? as-tu vu mon frere Cherea?

Dorus.

(6) *Voila un ſcelerat qui eſt bien hardi.*) *Phedria* parle de *Dorus*, & non pas de ſon frere, ni de *Parmenon*, la reponſe de *Pythias* le fait aſſez voir.

(7) *Ce ſera un grand miracle ſi tu ne crois ce que dit ce maraud.*) *Phedria* veut dire que les valets ſont toujours portés à croire ce que diſent les valets.

Dorus. Non.

Phedria. Je vois bien qu'il n'avouera rien ſans être battu. Viens, maraud, tantot il avoue, tantot il nie. *bas.* (8) Fais ſemblant de me prier.

Dorus. Je vous prie aſſûrément, & tout de bon.

Phedria. Entre préſentement.

Dorus. Phedria le bat. Ahi, ahi!

Phedria. bas. Je ne ſai de quelle autre maniere j'aurois pu me tirer de ceci honnêtement, je ſuis perdu ſi ce qu'il dit eſt vrai. *haut.* Maraud, tu me joueras de la ſorte? *Il s'en va.*

ACTE

(8) *Fais ſemblant de me prier.*) La réponſe de *Dorus* n'auroit pas été fondée en notre Langue, ſi j'avois mis ſimplement comme *Terence, prie moi:* pour la faire ſentir il faloit traduire comme j'ai fait, *fais ſemblant de me prier;* car c'eſt le véritable ſens de ce paſſage, comme le *vero* de la reponſe le fait voir.

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

PYTHIAS, DORIAS.

Pythias.

IL eſt auſſi vrai que c'eſt là un tour de Parmenon, qu'il eſt vrai, que je ſuis en vie.

Dorias. Il n'y a pas de doute.

Pythias. Par ma foi la journée ne ſe paſſera pas que je ne lui rende la pareille. Mais préſentement qu'es-tu d'avis que je faſſe, Dorias?

Dor. Sur le ſujet de cette fille?

Pythias. Oui. Dois-je dire ce qui lui eſt arrivé, ou le dois-je taire?

Dorias. Si tu es ſage, tu ignoreras ce que tu ſais, & de l'Eſclave & de la Fille. Par ce moyen tu te tireras d'embarras, (1) & tu feras

(1) *Et tu feras plaiſir à Thaïs.*) Il y a dans le Latin, *& tu lui feras plaiſir.* Il eſt queſtion de ſavoir à qui elle feroit plaiſir,

feras plaiſir à Thaïs; dis ſeulement que Dorus s'en eſt allé.

Pythias. Je ſuivrai-ton conſeil.

Dorias. Mais eſt-ce Chremès que je vois? Thaïs ſera ici dans un moment.

Pythias. Pourquoi cela?

Dorias. Parceque lorſque je ſuis

ſir, ou à la fille à qui ce malheur venoit d'arriver, ou à *Thaïs*. Tous ceux qui ont expliqué *Terence*, n'ont pas fait la moindre difficulté ſur cela, & ils ont embraſſé le prémier ſentiment. Mais je ne ſaurois les ſuivre. *Pamphila* étoit trop bien née pour vouloir taire ce qui lui étoit arrivé ç'auroit été y conſentir en quelque maniere, que de le cacher, la Vertu ne connoit pas ces déguiſemens, elle peut être malhûreuſe, mais elle ne peut être coupable. Il eſt donc certain que c'eſt à *Thaïs* que *Pythias* devoit faire plaiſir en cachant ce qui étoit arrivé à *Pamphila*: car *Thaïs* devoit ſouhaiter que cela fût tenu ſecret juſqu'à ce que *Chremès* eût reconnu ſa ſœur, de peur que ſi cela éclatoit auparavant, l'affront qui retomberoit ſur lui, ne l'empêchât de la reconnoitre. (1)

suis venuë il commençoit à y avoir de la brouillerie entr'eux.

Pythias. Va-t-en porter ces bijoux au logis, & moi je saurai de Chremès ce qu'il y a.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

CHREMES, PYTHIAS.

Chremès.

HA! ma foi j'en tiens; on m'a attrapé. Le vin que j'ai bû à le dessus; cependant quand j'étois le ventre à table, que je me trouvois sage, & en bon état! Mais si-tôt que j'ai été débout, je n'ai trouvé ni pied, ni tête qui ait voulu faire son devoir.

Pythias. Chremès.

Chremès. Qui m'appelle? Ha, Pythias. Oh, que tu me parois bien plus jolie que tantôt.

Pyth. En verité vous me paroissez aussi de plus belle humeur.

Chremès. En bonne foi rien n'eſt plus vrai que ce proverbe, *ſans le bon vin & la bonne chere, l'amour eſt bien froid.* Mais Thaïs n'eſt-elle pas arrivée long tems avant moi?

Pythias. Eſt-elle déja ſortie de chez le Capitaine?

Chremès. Il y a un ſiecle. Ils ſe ſont tout-à-fait brouilles.

Pythias. Ne vous a-t-elle point prie de la ſuivre?

Chremès. Non; elle m'a ſeulement fait ſigne en s'en allant.

Pythias. Eh quoi, celà ne ſuffiſoit-il pas?

Chremès. Mais je ne ſavois pas que ce fût celà qu'elle vouloit me dire, ſi le Capitaine, n'avoit pris ſoin d'éclaircir ce que je ne pouvois entendre; car il m'a mis dehors. Ha, la voilà qui vient; je ſuis ſurpris comment j'ai pû la devancer.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE VII.

THAIS, CHREMES, PYTHIAS.

Thaïs.

JE croi en verité qu'il ſera ici dans un moment, pour m'enlever cette fille. Mais qu'il vienne; s'il la touche du bout du doigt, (1) je lui arracherai les yeux. Je ſouffrirai toutes ſes impertinences & ſes rodomontades, pourvû qu'il en demeure là; mais s'il en vient aux effets, il s'en trouvera mal, ſur ma parole.

Chremès. Thaïs, il y a déja long-tems que je ſuis ici.

Thaïs.

(1) *Je lui arracherai les yeux.*) *Donat* remarque fort bien que ce ſont les menaces ordinaires des femmes & qu'elles en veulent toujours aux yeux; comme on le voit non ſeulement dans les Comédies, mais dans les Tragédies mêmes; témoin ce qu'*Hecube* fait à *Polymneſtor* dans *Euripide*.

Thaïs. Ha, mon cher Chremès, je vous attendois. Savez-vous bien que c'eſt vous qui êtes cauſe de ce deſordre, & qu'enfin toute cette affaire vous regarde?

Chremès. Moi? & comment? comme s'il y avoit de l'apparence.

Thaïs. Pendant que je fais tout ce que je puis pour vous remettre entre les mains une ſœur dans l'état qu'elle vous doit être renduë, j'ai ſouffert tout ce que vous avez vû, & mille autres choſes ſemblables.

Chremès. (2) Où eſt-elle cette ſœur?

Thaïs. Chez moi.

Chremès. (3) Ah!

Thaïs.

(2) *Où eſt-elle?*) *Thaïs* n'a pas plutot dit à *Chremès* qu'elle veut lui rendre ſa ſœur, que ſans autre compliment il demande *où eſt cette ſœur*: il eſt ſi allarmé de ſavoir qu'elle eſt entre les mains d'une Courtiſane, qu'il veut d'abord s'éclaircir de celà.

(3) *Ah.*) C'eſt un cri de douleur.

Chre-

Thaïs. Qu'avez-vous? ne craignez rien, elle a été élevée d'une maniere digne d'elle & de vous.

Chrem. Que me dites-vous là?

Thaïs. La verité. Je vous en fais préſent, & je ne vous demande quoi que ce ſoit pour elle.

Chremès. Je vous ai bien de l'obligation, & je vous témoignerai ma reconnoiſſance.

Thaïs. Mais prenez garde que vous ne la perdiez avant que de l'avoir entre vos mains; car c'eſt elle que le Capitaine veut préſentement venir m'enlever de force. Pythias, allez vous-en tout à l'heure au logis querir la caſſete où ſont des enſeignes qui peuvent la faire reconnoître.

Chrem. Le voyez-vous, Thaïs?

Pythias. Où eſt-elle cette caſſete?

Thaïs.

Chremès eſt au deſeſpoir d'apprendre que ſa ſœur eſt chez une Courtiſane. C'eſt pour la bienſéance.

Thaïs. Dans le coffre. Que vous êtes haïssable avec vos lenteurs?

Chremès. Quelles troupes le Capitaine amene ici contre vous! grands Dieux!

Thaïs. Je vous prie, (4) mon cher Chremès, n'êtes vous point un peu poltron?

Chrem. Vous me faites injure; moi poltron? il n'y a personne au monde qui le soit moins.

Thaïs. C'est comme celà aussi que doit être un honnête homme.

Chremès. Ha je crains de passer dans vôtre esprit pour un....

Thaïs. N'en parlons plus; mais souvenez-vous que l'homme à qui vous avez affaire est un Etranger, qu'il est moins puissant

(&

(4) *Mon cher Chremès, n'êtes-vous point un peu poltron?*) Elle a raison de lui faire cette demande sur ce qu'il vient de dire, *quelles troupes!* il prend quatre ou cinq coquins pour une Armée.

(5)

& moins connu que vous, & qu'il a ici moins d'amis.

Chrem. Je sai tout celà ; (5) mais c'est une sottise de laisser arriver le mal qu'on peut empêcher ; & je trouve qu'il est plus à propos de le prévenir, que de nous en venger ; allez-vous-en chez vous, & fermez bien vôtre porte, pendant que je vais courir à la place, je veux avoir ici des gens pour nous secourir dans ce tumulte.

Thaïs. Demeurez.

Chrem. Il est mieux que j'aille.

Thaïs. Demeurez, vous dis-je.

Chrem. Laissez-moi, je serai ici dans un moment.

Thaïs. On n'a pas besoin de gens, dites seulement que cette fille est vôtre sœur, que vous l'aviez per-

(5) *Mais c'est une sotise de laisser arriver le mal qu'on peut empêcher.*) Il fait allusion au proverbe Grec qui est dans *Platon*, ὥσπερ νήπιον πάθοντα γνῶναι, *accepta injuria stultorum more sapere.*

perdue toute petite enfant, & que vous venez de la reconnoître. Faites-lui voir comment.

Pythias. Voici la cassete.

Thaïs. Prenez-la; s'il vous fait quelque violence, menez-le aussitôt devant les Juges, entendez-vous?

Chremès. Fort bien.

Th. Souvenez-vous de lui dire tout celà avec un esprit présent.

Chremès. Je le ferai.

Thaïs. Relevez vôtre manteau. Me voilà bien, celui que j'ai choisi pour mon défenseur, a besoin de défenseur lui même.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VIII.

THRASON, GNATHON, SANGA, DONAX, SIMALION, SYRISCUS, CHREMES, THAIS.

Thrason.

QUoi, Gnathon, souffrirai-je un affront

affront ſi inſigne? J'aime mieux mourir. Hola, Simalion, Donax, Syriſcus, ſuivez-moi. Premierement je prendrai la maiſon d'aſſaut.

Gnathon. Fort bien.

Thraſ. J'enleverai cette Fille.

Gnathon. Encore mieux.

Thraſon. Et (1) je donnerai mille coups à Thaïs.

Gnathon. C'eſt avoir du cœur.

Thraſon. (2) Donax, viens ici avec ton levier, pour faire le corps de bataille; toi, Simalion, paſſe à l'aîle gauche; & toi, Syriſcus, à la droite. Où ſont les autres? (3)

(1) *Je donnerai mille coups à Thaïs.*) Il faut lire comme mon pere, *male mulcabo Mulcare* veut dire *meurtrir de coups*, & *mulctare* eſt autre choſe.

(2) *Donax, avance ici avec ton levier.*) C'eſt de cet endroit que *Lucien* a pris l'ordonnance de bataille dans l'aſſaut que *Polemon* va donner à des Courtiſanes, dans un de ſes Dialogues.

(3) où eſt le Centurion Sanga, & la Brigade des voleurs?

Sanga. Les voici.

Thraſon. Quoi donc, lâche, eſt-ce avec un torchon que tu viens combatre?

Sanga. Moi, je connois la valeur de nôtre Général, & le courage de nos Soldats; je ſai que ceci ne ſe paſſera pans ſans qu'il y ait bien du ſang répandu, & c'eſt pour eſſuyer les bleſſures que j'ai aporté ce torchon.

Thraſon. Où ſont les autres?

Sanga. Comment les autres, que

(3) *Où eſt le Centurion Sanga, & la Brigade des Voleurs?*) Le Centurion étoit un Capitaine de cent hommes, & ces cent hommes étoient partages en quatre Corps ou Brigades, que les *Romains* apelloient *Manipulos;* & au lieu de dire *Manipulus haſtatorum* ou *velitum*, ou *triatorum*, il a dit *furum*, *des Voleurs*, ſans y penſer, & comme entrainé par la verité, car il n'avoit avec lui que des Bandits.

(4)

que voulez-vous dire ? Sannion tout seul garde la maison.

Thraſon. Range ces gens-là en bataille (4) Pour moi je ſerai à l'arriere-garde, & de là je donnerai le ſignal.

Gna-

(4) *Pour moi je ſerai à l'arriere-garde.)* Les premiers *Latins* apelloient *principes* & *principia* l'avant-garde, les premiers Bataillons que l'on opoſoit aux ennemis. Mais cet ordre de milice ayant changé, on fit paſſer ces Bataillons aux ſecondes lignes, & on les mit après ceux que l'on apelloit *haſtatos*, entre les *haſtati* & les *triarii*; & on ne laiſſa pas de leur laiſſer leur premier nom, & de les appeller toujours *Principes*. Ce Capitaine ſe met donc ici après le corps de bataille, pour être plus en ſureté, & pour ne pouvoir être pris par derriere. Proprement il fait la tête de l'arriere-garde, & c'étoit le lieu le moins expoſé, car il faloit que l'avant-garde & le corps de bataille fuſſent battus avant qu'on vint à lui; ainſi d'un côté il étoit à couvert des coups, & le l'autre il étoit en lieu propre pour gagner au pied facilement en cas de beſoin.

Gnathon. C'eſt là être ſage, après avoir rangé ſes gens en bataille, il a ſoin de ſe mettre en lieu de ſureté.

Thraſon. (5) Pyrrhus en uſoit toûjours de la ſorte.

Chremès. Thaïs, voyez-vous bien ce que fait cet homme ? je ſuis bien trompé ſi le conſeil que je vous donnois tantôt de fermer vôtre porte, n'eſt fort bon.

Thaïs. Je vous aſſure que cet homme qui vous paroît préſentement ſi redoutable, n'eſt qu'un grand

(5) *Pyrrhus en uſoit toûjours de la ſorte.*) Si *Terence* a ſuivi ici *Menandre*, comme il n'en faut pas douter, il eſt conſtant que cette Piéce eſt une des dernieres de ce Poëte Grec & voici ma raiſon, c'eſt que *Menandre* mourut à la fin de l'Olympiade CXXI. Et en ce temps là *Pyrrhus* n'avoit pas encore fait grand' choſe, il n'y avoit que deux ou trois ans qu'il avoit été appellé au thrône d' *Epire*. Et c'eſt ce qui me perſuade qu'au lieu de *facitavit*, *Menandre* & *Terence* avoient écrit, *facitat*, *c'eſt ainſi qu'on uſe Pyrrhus*

(6)

grand poltron; ne l'appréhendez pas.

Thraſon. (6) Que crois-tu qu'il faille faire, Gnathon;

Gnathon. (7) Je donnerois quelque

(6) *Que crois-tu qu'il faille faire?*) Ce Caractere du Capitaine eſt merveilleuſement bien conduit. D'abord, quand il eſt loin des ennemis, il dit à ſes Soldats, *ſuivez moi, ſequimini* comme ſi effectivement il alloit les mener à l'attaque. Quand il approche un peu plus près, cette impetuoſité diminue, il trouve à propos de ſe mettre à l'arriere-garde, *hic ero poſt principia;* & enfin quand il eſt en preſence, il ne ſait plus que faire, & il demande conſeil à *Gnathon.* Celà va par degrez, & n'eſt point précipité, & c'eſt le principal dans les caracteres.

(7) *Je donnerois quelque choſe de bon que vous euſſiez une fronde.*) Cette réponſe du Paraſite eſt merveilleuſe, en ce qu'elle eſt proportionnée à la lâcheté du Capitaine, & à ſa vanité: car ſi d'un côté on ſe bat de loin avec une fronde, c'eſt toûjours ſe battre, & dans les Armées il y avoit ordinairement des Soldats armez de frondes, *funditores.* Celà eſt fort adroit.

que chose de bon, que vous eussiez maintenant une fronde, afin que caché ici derriere, vous les chargeassiez de loin, ils prendroient la fuite.

Thraſon. Mais voilà Thaïs.

Gnathon. Allons nous les charger tout présentement?

Thraſon. Attens; (8) un homme sage, avant que d'en venir aux mains, doit tout mettre en usage, & employer les paroles plutot que les armes; que sais-tu si elle ne fera pas de bonne grace ce que je veux?

Gnathon. Grands Dieux, quel avantage c'est que d'être habile homme! jamais je n'aproche de vous

(8) *Un homme ſage*, &c.) Ce fanfaron ne laisse pas de dire de trés bonnes choses; rien n'est plus conforme à la Reison que cette maxime. Aussi Dieu avoit il donné cette Loi à son Peuple, *ſi quando acceſſeris ad expugnandam civitatem, offeres ei primum pacem.* Deuteron. XX. 10. on peut voir sur celà la remarque de *Grotius.*

(9)

vous, que je ne m'en retourne plus ſavant.

Thraſon. Thaïs, répondez à ce que vais vous dire. Quand je vous ai donné cette Fille, ne m'avez vous pas promis que vous ne ſeriez qu'à moi ſeul pendant tous ces jours?

Thaïs. Eh bien, que voulez-vous dire par là?

Thraſ. Me le demandez-vous? vous qui à mon nez m'avez amené vôtre Galand, & qui vous êtes dérobée de chez moi avec lui? (9) pour quelles affaires donc, je vous prie?

Thaïs. Il me plaiſoit d'en uſer ainſi.

Thraſon. Rendez-moi donc Pam-

(9) *Pour quelles affaires donc?*) J'ai ſuivi ceux qui donnent ces paroles à *Thraſon*. *Donat* & quelques autres les ont pourtant données à *Thaïs*, & ont lû, *quid cum illo agat; que ſeriez vous avec cet homme-là Thaïs* vondroit dire par là que ce Capitaine eſt un ſot qui ne merite pas qu'on lui rende raiſon. (10)

Pamphila tout à l'heure, à moins que vous n'aimiez mieux que je vous l'ôte par force.

Chremès. Qu'elle te la rende? ou que tu l'ôtes par force? de tous les hommes le plus.

Gnathon. Ha que dites-vous? ne parlez pas ainſi.

Thraſon. Que veux-tu dire? je ne prendrai pas une fille qui m'appartient?

Chremès. Comment, faquin, qui t'appartient?

Gnathon. Mon Dieu, prenez garde, vous ne ſavez pas à qui vous dites des injures.

Chremès. à Thraſon. T'en iras-tu d'ici? ſais-tu de quelle maniere ceci ira pour toi? Si d'aujourd'hui tu fais le moindre bruit devant cette porte, je ferai que toute ta vie tu te ſouviendras du lieu, du jour, & de moi.

Gnathon. Vous me faites pitié, de vous attirer un ſi grand ennemi.

Chre-

Chremès. Si tu ne t'en vas tout à l'heure (10) je vais te casser la tête.

Gnathon. Est-ce donc ainsi que tu parles, impudent? est-ce ainsi que tu en uses?

Thraſon. Qui es-tu? que veux-tu dire? quel interêt est-ce que tu prens à cette fille?

Chremès. Tu vas l'apprendre. Premierement je soûtiens qu'elle est libre.

Thraſon. Oh! *Chre-*

T

(10) *Je vais te casser la tête.*) *Donat* remarque fort bien que *Terence* fait parler *Chremès* comme un homme grossier. Naturellement il devoit dire, *deminuam tibi caput*; mais au lieu de celà il dit comme un Payſan, *diminuam tuum caput*. Pour conserver la grace de ce passage, il auroit falu traduire, *je vais casser ta tête*; mais je n'ai pas voulu le hazarder, de peur que ceux qui ne liroient que ma traduction, & qui ne connoîtroient pas la naiveté de l'original, ne m'accusassent d'avoir fait cette faute la moi-même, & d'avoir parlé fort grossierement.

Chremès. Qu'elle eſt Citoyenne d'Athenes.

Thraſon. Ah!

Chremès. Qu'elle eſt ma ſœur.

Thraſon. (11) Tant pis.

Chremès. Préſentement donc, Monſieur le Capitaine, je vous avertis de ne lui faire aucune violence. Thaïs, je m'en vais chercher Sophrona la Nourrice de ma ſœur, afin que je l'amene pour lui faire reconnoître ce qui eſt dans cette caſſete.

Thraſon. Tu m'empêcheras de prendre une fille qui eſt à moi?

Chrē

(11) *Tant pis.*) *Donat* & les autres ont expliqué cet *os durum! quel impudent!* en prenant *os* pour le viſage, *os oris*; mais ce n'eſt point là du tout le ſens. Ce que *Chremès* dit que cette fille eſt libre, Citoyenne d'*Athenes*, & ſa ſœur, ſont trois coups de foûdre qui étourdiſſent le Capitaine. Au premier il dit, *hem*, *ob*; au ſecond, *hui*; & au troiſiéme, qui eſt le plus grand de tous, il dit, *os durum!* comme s'il diſoit, *voila un coup bien rude à parer, un os bien dur*, car c'eſt *os oſſis*.

(12)

Chremès. Oui, te dis-je, je t'en empêcherai.

Gnathon. (12) Entendez-vous comme il ſe declare coupable de vol? celà ne vous ſuffit-il pas?

Thraſon. Thaïs, en dites-vous autant?

Thaïs. Cherchez qui vous réponde.

Thraſon. Que faiſons-nous?

Gnathon. Si vous m'en croyez, retournons nous-en; ſur ma parole

(12) *Entendez vous comme il ſe declare coupable de vol?*) *Gnathon* dit celà ſur ce que *Chremès* dit qu'il empêchera *Thraſon* de prendre la fille qui lui apartient: car en avouant que cette fille étoit à lui, & en diſant qu'il l'empêcheroit de la prendre, c'étoit declarer ouvertement qu'on vouloit retenir ſon bien; & cela donnoit lieu au Capitaine d'avoir action contre *Chremès*. *Gnathon* ne cherche qu'à faire ceſſer la diſpute, c'eſt pourquoi il fait cette chicane, & il tâche de prendre *Chremès* par ſes propres paroles. *Thraſon* voudroit bien faire la même choſe à *Thaïs*, mais elle connoit ſes fineſſes.

(13)

fole elle viendra bien-tôt d'elle-même vous demander quartier.

Thraſon. Le crois-tu?

Gnathon. Rien n'eſt plus vrai; je connois l'eſprit des femmes; quand vous voulez quelque choſe, elles ne le veulent pas; & quand vous ne le voulez plus, elles en meurent d'envie.

Thraſon. Tu as raiſon.

Gnathon. Je vais donc congedier les troupes.

Thraſon. Quand tu voudras.

Gnathon. Sanga, après cette expedition, allez-vous repoſer comme de braves Soldats, & (13) gou-

(13) *Goûtez les plaiſirs de la cuiſine.*) Il eſt impoſſible de conſerver dans la traduction la grace de ce paſſage, qui conſiſte toute dans les mots, *domi focique*, & dans le verbe *memineris*. Quand on vouloit exhorter de braves Soldats à bien combatre, on leur diſoit qu'ils ſe ſouvinſſent *de leurs maiſons & de leurs foyers Domi focique ſac memineris*: Et ici on s'en ſert pour les congedier, & pour leur faire quiter les armes, en prenant *domi* pour

goûter les plaisirs de la cuisine.

Sanga. C'est bien dit, il y a long-temps que j'ai l'esprit à la soupe.

Gnathon. Tu vaux trop.

Thrason. Suivez-moi.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

THAIS, PYTHIAS.

Thaïs.

CONtinueras-tu long-temps à me parler avec ces ambiguitez, méchante que tu es ? Je le sais ; je n'en sais rien ; il s'en est allé ; je l'ai ouï dire ; je n'y étois pas. Ne veux-tu donc pas enfin me dire clairement ce que c'est ? Cet-

pour le repos, & *foci* pour la cuisine. Le verbe *meminerîs* étoit encore un terme ordinaire dans le exhortations que l'on faisoit aux Soldats, comme dans *Homere* μήσασθε δὲ θᾴρσος ἀλκῆς. Cela ne peut jamais être conservé en nôtre Langue.

Cette fille a ſes habits déchirés; (1) elle pleure & ne parle point. L'Eſclave s'en eſt alle, pourquoi celà ? Qu'y a-t-il eu? ne veux-tu point parler?

Pythias. Que voulez vous que je vous diſe, malhûreuſe que je ſuis? on prétend que l'Eſclave que Phedria vous a donné n'étoit pas ce qu'on s'imaginoit.

Thaïs. Qu'étoit-il donc ?

Pythias. Cherea.

Thaïs. Qui, Cherea ?

Pythias. Ce jeune frere de Phedria.

Thaïs.

(1) *Elle pleure, & ne parle point.*) *Donat* fait ici une remarque très-conſiderable, pour faire connoitre le genie de la Langue Latine. Il dit que *tacere* ſe dit proprement des deſſeins, *tacemus conſilia*; que *reticere* ſe dit de la douleur, *reticemus dolores;* & qu' *obticere* ſe dit des choſes qu'on a honte de découvrir; c'eſt pourquoi *Terence* a dit ici de cette fille, *obticet.* Cela fait voir que les Anciens ont eu raiſon de dire que perſonne n'aprochoit de *Terence* pour la proprieté des termes.

(2)

Thaïs. Que me dis-tu là, Sorciere que tu es?

Pythias. Ce que je vous dis eſt vrai, j'en ſuis ſûre.

Thaïs. Et je vous prie, qu'eſt-il venu faire chez nous; pourquoi l'y a-t on amené?

Pythias. Je ne ſai, ſi ce n'eſt que je croi qu'il étoit amoureux de Pamphila.

Thaïs. Ah, miſerable! je ſuis perduë, ſi ce que tu me dis eſt vrai! Eſt ce là le ſujet des larmes de cette fille?

Pythias. Je le croi.

Thaïs. Que me dis-tu là, pendarde? Quand je ſuis ſortie ne t'avois-je pas commandé expreſſement de ne la pas quitter, & d'en avoir ſoin?

Pythias. Que pouvois-je faire? je l'ai confiée à celui-là ſeul à qui vous m'aviez ordonné de la confier.

Thaïs. Malhûreuſe, tu as donné la brebis à garder au loup. Je meurs

meurs de honte qu'on m'ait fait un ſi vilain tour. Quelle eſpece d'homme eſt-ce donc?

Pythias. (2) Taiſez-vous, Madame, taiſez-vous; je vous prie, nous voilà bien; nous tenons nôtre homme.

Thaïs. Où eſt-il?

Pythias. Si! à vôtre main gauche. Le voyez-vous? le voilà.

Thaïs. Je le vois.

Pythias. Faites-le prendre au plutot.

Thaïs. Eh, qu'en ferions-nous, ſotte que tu es?

Pythias. Ce que nous en ferions? me le demandez-vous (3) voyez, je vous prie, s'il n'a pas l'air bien impudent? *Thaïs.*

(2) *Taiſez-vous, Madame, taiſez-vous.)* Ce n'eſt pas pour lui commander de ſe taire, mais pour lui faire prendre courage: *Non ſilentium eſt, ſed ſecuram facienſis*, comme *Donat* l'a fort bien remarqué.

(3) *Voyez, je vous prie, s'il n'a pas l'air bien*

Thaïs. Point du tout.

Pythias. Et avec quelle assûrance il vient ici.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

CHEREA, THAÏS, PYTHIAS.

Cherea.

(1) LE pere & la mere l'Antiphon se sont tous deux trouvés chez lui, comme s'ils s'étoient donné le mot; de sorte que je ne pouvois entrer qu'ils ne

bien impudent.) Dans ce caractere de *Pythias Terence* marque le caractere de la plupart des femmes qui ne jugent que par passion.

(1) *Le pere & la mere d'Antiphon.*) *Cherea* rend ici des raisons fort naturelles pourquoi il n'a pas changé d'habit; & c'est en cela qu'il faut bien remarquer l'adresse de *Terence*, car la suite du sujet demandoit nécessairement que *Cherea* parût encore devant *Thaïs* avec le même habit qu'il avoit chez elle.

ne me viſſent. Et comme je me tenois devant la porte j'ai vu un homme de ma connoiſſance qui venoit droit à moi. Si-tot que je l'ai aperçu, je me ſuis mis à courir de toute ma force dans une petite rue détournée où il n'y a preſque jamais perſonne, de celle-là dans une autre, & de là encore dans une autre: enfin pour empêcher qu'on ne me connût, il m'a falu courir comme un miſerable. Mais eſt-ce-là Thaïs que que je vois? C'eſt elle-même, je ne ſai ce que je dois faire. A quoi me reſoudre? que m'importe enfin? que me fera-t-elle?

Thaïs. Abordans-le. Dorus, l'honnête homme, eh bien dis-moi un peu, tu t'en es donc fui?

Cherea. Cela eſt vrai, Madame.

Thaïs. Aprouves-tu cette action.

Cherea. Non. J'ai tort.

Thaïs. Et crois-tu que tu l'auras faite impunément?

Che-

Cherea. Pardonnez-moi cette faute, je vous prie, si jamais j'en fais une autre, tuez-moi.

Thaïs. Aprehendois-tu que je ne fusse pas bonne Maitresse?

Cherea. Non.

Thaïs. Que craignois-tu donc?

Cherea. Que cette fille ne me rendit un mauvais office auprès de vous.

Thaïs. Qu'avois-tu fait?

Cher. Quelque petite bagatelle.

Pythias. Ho, ho! impudent, quelque petite bagatelle? crois-tu que ce soit une bagatelle que d'avoir deshonoré une fille qui est Citoyenne d'Athenes?

Cherea. Je croyois que ce fût une Esclave comme moi; & ma compagne de service.

Pythias. Ta compagne de service. (2) je ne sai ce qui me tient

(3)

(1) *Je ne sai ce qui me tient que je ne me jette à tes cheveux.*) *Pythias* est offensée de ce *Cherea* vient de dire qu'il n'avoit desho-

(3) que je ne me jette à tes cheveux, monstre, qui as encore l'insolence de te venir moquer des gens.

Thaïs. T'en iras-tu d'ici, extravagante?

Pythias. Pourquoi cela? vraiment j'en devrois beaucoup de reste à ce pendard quand j'aurois fait ce que je dis, sur-tout puis qu'il avoue, comme il fait, qu'il est votre Escave.

Thaïs. Finissons ces discours. Cherea, l'action que vous avez faite est fort mal-honnête, car quand même j'aurois mérité cet affront,

noré cette fille que parcequ'il avoit cru que c'étoit sa compagne de service; car c'étoit dire que les Valets pouvoient abuser impunément des Servantes.

(3) *Que je ne me jette à tes cheveux.)* Il faut se souvenir que cette Comédie est Greque. Les *Romains* portoient les cheveux fort courts, mais les *Grecs* les portoient fort longs: c'est pourquoi *Homere* les apelle Καρηκομόωντας, *Chevelus.*

(4)

affront, la chose ne laisseroit pas néanmoins d'être indigne d'un homme comme vous. En vérité je ne sai présentement ce que je dois faire de cette fille, vous avez si bien rompu toutes mes mesures, que je ne la puis plus rendre à ses parens dans l'état où elle devroit être, & où je voulois qu'elle fût pour leur rendre un service entier, & dont ils pussent m'avoir quelque obligation.

Chærea. Mais, Thaïs, j'espere que desormais, il y aura entre nous une éternelle union; il est souvent arrivé qu'une chose facheuse & embarrassée dans son commencement, a fait naître une fort grande amitié; que savons-nous si ce n'est point quelque Dieu qui l'a voulu?

Thaïs. En vérité c'est ainsi que je le prens, & je souhaite que cela soit.

Chærea. Je vous en prie aussi; soyez bien persuadée que ce que

j'ai fait n'a point été dans la vue de vous faire un affront, c'eſt l'amour qui m'y a forcé.

Thaïs. Je le ſai; & c'eſt ce qui fait que j'ai moins de peine à vous pardonner; je ne ſuis pas d'un naturel ſi ſauvage, Chereas, & je n'ai pas ſi peu d'experience que je ne ſache ce que peut l'amour.

Chærea. Que je meure, Thaïs, ſi je ne vous aime déja de tout mon cœur.

Pythias. Si ce qu'il dit eſt vrai, je vous conſeille, Madame, de vous donner bien garde de lui; il y a trop de peril à en être aimée.

Chærea. J'ai trop de conſidération pour Thaïs, je ne ferai rien qui la puiſſe fâcher.

Pythias. Je ne me fie nullement à vous.

Thaïs. Tais-toi.

Chærea. Préſentement je vous prie de m'aider en cette rencontre,

tre, je me mets entre vos mains je vous prens pour ma protectrice, ne me refuſez pas votre ſecours, je mourrai aſſûrement ſi ſi je n'épouſe cette fille.

Thaïs. Cependant ſi votre pere...

Cherea. Quoi? Ah, il le voudra, j'en ſuis ſûr, pourvuqu'elle ſoit Citoyenne d'Athenes.

Thaïs. Si vous voulez attendre un peu, ſon frere ſera ici dans un moment; il eſt allé faire venir la nourrice qui l'a élevée, vous ſerez préſent à la reconnoiſſance.

Cherea. J'en ſerai ravi.

Thaïs. Voulez-vous cependant que nous l'allions attendre à la maiſon, plutot que de nous tenir ici devant cette porte?

Cherea. De tout mon cœur.

Pythias. Madame, qu'allez-vous faire, je vous prie?

Thaïs. Comment cela?

Pythias. Me le demandez-

vous? vous ſongez encore à recevoir cet homme dans votre maiſon, après ce qu'il a fait?

Thaïs. Pourquoi non?

Pythias. Croyez m'en; ſur ma parole il vous fera encore quelque deſordre.

Thaïs. Mon Dieu, tais-toi, je te prie.

Pythias. Il ſemble que vous n'ayez pas encore aſſez de preuves de ce qu'il ſait faire.

Cherea. Je ne ferai nul deſordre, Pythias.

Pythias. Non vraiment, pourvuqu'on ne vous la donne pas en garde.

Cherea. Mais garde-moi plutot, Pythias.

Pythias. Ma foi je n'oſerois, ni vous garder, ni vous donner qui que ce ſoit en garde. Allez-vous promener.

Thaïs. Ha; cela va le mieux du monde. Voici le frere de Pamphila.

Che-

Cherea. Ah, mon Dieu, je ſuis au deſeſpoir; entrons je vous prie; je ne veux pas qu'il me voie dans la rue avec cet habit.

Thaïs. Pourquoi donc? Eſt-ce que vous avez honte?

Cherea. C'eſt cela même.

Pythias. Cela même! (4) voyez la jeune pucelle!

Thaïs. Entrez, je vous ſui. Toi, Pythias, demeure pour faire entrer Chremès.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

PYTHIAS, CHREMES, SOPHRONA, *Pythia.*

QUe pourrois-je trouver? Que pourroit-il préſentement

(4) *Voyez la jeune pucelle!*) C'eſt le ſeul véritable ſens de ce mot. *Pythias* parle ainſi ſur ce que *Cherea* vient de dire qu'il a honte d'être vu dans cet équipage. Et comme cette honte ne s'accorde guere

ment me venir dans l'esprit? Quoi? Comment me vangerois-je de ce scélerat qui nous a fait ce beau présent?

Chereа. Marchez donc, Nourrice.

Sophrona. Je marche aussi.

Chremès. Je le vois bien, mais vous n'avancez guere.

Pythias. Avez-vous déja fait voir à cette nourrice toutes les marques qui sont dans la cassette?

Chremès. Toutes.

Pythias. Et qu'en dit-elle, je vous prie? les connoit-elle?

Chremès. Comme si elle ne les avoit jamais perdu de vue.

Pythias. En vérité cela me fait un grand plaisir! car je souhaite beaucoup de bien à cette jeune fille. Entrez, s'il vous plait, il y

a

avec ce qu'il a fait, *Pythias* dit *voyez la jeune pucelle*; comme si elle disoit: ne diroit-on pas que c'est une jeune fille à qui la moindre indécence fait peur?

a déja du tems que ma Maîtresse vous attend. Mais voila cet honnête homme de Parmenon, voyez avec quelle nonchalance marche ce maraud! Je croi que j'ai trouvé le moyen de me vanger de lui comme je le souhaite, & de le faire enrager. Mais je veux entrer auparavant pour savoir si cette fille est reconnue, après quoi je reviens pour faire une belle peur à ce scelerat.

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

PARMENON, PYTHIAS.

Parmenon.

JE viens voir ce que fait ici Chrea. S'il peut avoir achevé son entrepriſe finement & sans bruit, Grands Dieux, quelle joïe! combien de louanges en recevra Parmenon! car sans parler de la facilité avec laquelle je lui ai fait trouver la satisfaction qu'il desi-

roit dans un amour qu'il étoit très-difficile de ſatisfaire, & qui lui auroit couté fort cher, s'il ſe fût mis entre les mains d'une Courtiſane avare, je lui ai fait poſſeder ſans aucun embarras, ſans aucune dépenſe, ſans qu'il lui en ait rien couté, une perſonne dont il étoit amoureux. Mais j'ai fait encore une choſe bien plus glorieuſe, & qui doit, ſans vanité, remporter le prix; j'ai trouvé le moyen de faire connoitre à ce jeune homme les mœurs & les manieres des Courtiſanes, afinque les connoiſſant de bonne heure, il les haiſſe toute ſa vie. Quand elles vont dans les rues, rien ne paroit plus propre, plus compoſé, plus ajuſté: (1) quand elles ſoupent avec leurs Ga-

(1) *Quand elles ſoupent avec leurs Galans, elles mangent proprement & délicatement.*) *Ligurire*, c'eſt *manger proprement, delicatement. Lucien* a profité de cet endroit dans le Dialogue de *Crobyle* & de *Corinne*, & il expli-

Galands, elles ſont les délicates. Mais quand elles ſont ſeules chez elles, il faut voir comme (2) elles ſont mal-propres, dégou-

explique admirablement ce *ligurîunt* de *Terence*. *Crobyle* parle d'une Courtiſanē qui avoit beaucoup de réputation, ἢν δὲ πότε καὶ ἀπέλθῃ ἐπὶ δεῖπνον λαβοῦσα μίσθωμά, ὅτε μεθύσκεται, καταγέλαστον γὰρ καὶ μισοῦσιν οἱ ἄνδρες τὰς τοιαύτας, ὅτε ὑπερεμφορεῖται τῷ ὄψῳ ἀπειροκάλως, ἀλλὰ προσάπτεται μὲν ἄκροις τοῖς δακτύλοις, σιωπῇ δὲ τὰς ἐνθέσεις ὐκ ἐπ' ἀμφοτέρας παραβύεται τὰς γνάθους, πίνῃ δὲ ῥέμμα ὑ χανδὸν, ἀλλ' ἀναπαυομένη. *Si on la prie à quelque feſtin, elle ne s'enyure point; par cela eſt horrible, & il n'y a rien que les hommes haïſſent tant; elle ne ſe gorge pas de viande, ne remplit pas ſa bouche des deux côtez; mais elle prend de petits morceaux proprement avec le bout de ſes doigts: elle boit auſſi à petits traits, & non pas tout d'un coup.*

(2) *Elles ſont mal propres.*) Au lieu de *ingluvient*, qui ſignifie *glouttonnerie*, j'ai lu comme il y a dans quelques éditions *inluviem*, qui ſignifie *mal propreté*.

goutantes; tout eſt en deſordre dans leur maiſon, & elles ſont ſi affamées, (3) qu'elles devorent du pain noir qu'elles trempent dans de méchant bouillon du jour de devant. Le ſalut d'un jeune homme, c'eſt de connoitre cela de bonne heure.

Pythias. (4) Je me vengerai aſſûrément de tous tes dits & faits,

(3) *Elles devorent du pain noir, qu'elles trempent dans de méchant bouillon.*) *Panis ex jure* c'eſt proprement du pain trempé dans du bouillon, & ils le trempoient à meſure qu'ils le mangeoient. *Varron* a dit de même, *panem ex aceto, du pain trempé dans du vinaigre,* & *bruſſicam ex aceto, des choux trempez dans du vinaigre. Ariſtophane* a dit de la même maniere, κρέας ἐκ ζωμοῦ, *de la viande dans du bouillon,* & *Homere* πυρὸν ἐξ ὕδατος, *du froment trempé dans de l'eau.*

(4) *Je me vengerai aſſûrément*) La conduite de *Terence* eſt merveilleuſe, d'avoir fait en ſorte que *Pythias* conſerve toujours la même animoſité contre *Parmenon,* & que *Parmenon* par tout ce qu'il dit l'ir-

faits, scelerat, & tu ne te seras pas moqué de nous impunément.

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

PYTHIAS, PARMENON.

Pythias sortant de chez Thaïs.

GRands Dieux, quelle horrible action! ah, le pauvre jeune homme! oh, le méchant Parmenon qui l'a amené chez nous!

Parmenon. Qu'y a-t-il?

Pythias. Il me fait compassion, &

l'irrite toujours davantage, car c'est ce qui amene le denouement. *Pythias* fait peur à *Parmenon*, cette peur oblige *Parmenon* de tout découvrir au vieillard, & c'est ce qui fait entrer le vieillard chez *Thaïs*, où la reconnoissance se fait, & où il confirme le mariage. Cela est très-naturel, & *Donat* a eu raison d'appeller cette adresse *mirum artificium*, & de dire, *hæc ergo artificibus & eruditis, cetera spectatoribus Poëta exhibet:* „*Terence* propose „ces coups aux Maitres de l'Art, & aux Sa„vans, le reste est pour les Spectateurs.

& je ſuis ſortie pour ne pas le voir. Quel exemple terrible on dit qu'on va faire de lui!

Parmenon. Oh Dieux, quel déſordre eſt-ce là! ne ſuis-je point perdu? il faut que je lui parle. Qu'eſt-ce que c'eſt, Pythias? que dis-tu? du qui va-t-on faire un exemple?

Pythias. Le peux-tu demander, le plus hardi & le plus impudent de tous les hommes? En voulant nous tromper, n'as-tu pas perdu le jeune homme que tu nous as amené au lieu de l'Eſclave qui avoit été donné à Thaïs?

Parmenon. Comment cela? & qu'eſt-il arrivé? dis-le moi.

Pythias. Je le veux. La fille que l'on a donné aujourd'hui à ma Maitreſſe, ſais-tu qu'elle eſt citoyenne de cette Ville, & que ſon frere en eſt un des principaux?

Parmenon. Je ne ſai pas cela.

Pythias. Et moi je te l'aprens.

Ce

Ce miserable l'a violée. Son frere, qui est l'homme du monde le plus emporté, l'ayant su....

Parmenon. Qu'a-t-il fait?

Pythias. D'abord il a lié ce pauvre garçon d'une maniere qui faisoit pitié.

Parmenon. Il l'a lié? ho, ho?

Pythias. Oui, quoique Thaïs l'ait extrémement prié de ne le pas faire.

Parmenon. Que me dis-tu là!

Pythias. A présent il le menace encore de le traiter comme on traite les adulteres; chose que je n'ai jamais vue, & que je ne veux jamais voir.

Parmenon. Est-il bien si hardi que d'entreprendre une action si téméraire?

Pythias. Comment, si téméraire?

Parmenon. Quoi, elle ne te paroit pas d'une témerité horrible? Qui a jamais vu prendre qui que

ce

ce soit pour adultère dans la maison d'une Courtisane?

Pythias. (1) Je ne sai pas cela.

Parmenon. Mais afinque vous le sachiez, Pythias, je vous dis & vous déclare que ce jeune homme est fils de mon Maitre....

Pythias. Ah! cela est-il bien vrai?

Parmenon. Afinque Thaïs ne souffre pas qu'on lui fasse aucune violence. Mais pourquoi n'entrer pas moi-même dans cette maison?

Pythias. Songe à ce que tu vas faire,

(1) *Je ne sai pas cela*) Cette réponse est très-adroite. *Pythias* sait bien que *Parmenon* a raison: c'est pourquoi elle ne s'amuse point à disputer pour soutenir le fait, car elle voit bien qu'elle perdroit enfin toute créance. Elle dit donc *je ne sai*, faisant connoitre qu'elle se contente de raporter un fait, sans discuter les raisons ni pour ni contre, qu'il ne lui convient point de savoir.

(1)

faire, mon pauvre Parmenon, prens garde que tu ne lui ſerves de rien, & que tu ne t'ailles jetter toi-même dans un peril d'où tu ne pourras te tirer: car ils ſont perſuadés que c'eſt par ton conſeil qu'il a tout fait.

Parmenon. Malhûreux que je ſuis! que ferai-je donc? & à quoi me reſoudre? Oh! voila notre bon homme qui revient de la campagne. Lui dirai-je ce qui eſt arrivé? ou ne lui dirai-je pas? Ma foi je lui veux dire, quoique je ſache très-bien qu'il m'en arrivera un très-grand mal; mais il faut néceſſairement qu'il le ſache, afinqu'il aille ſecourir ſon fils.

Pythias. C'eſt être ſage. Je m'en vais; tu ne ſaurois mieux faire que de lui conter bien exactement tout ce qui s'eſt paſſé.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

LACHES, PARMENON.

Laches.

(1) MA maison de campagne est si près d'ici que cela m'est d'une grande commodité; je ne suis jamais las ni de la Ville, ni des champs; car si-tot que l'ennui commence à me prendre en un lieu, je vais à l'autre. Mais est-ce là Parmenon? C'est lui-même.

(1) *Ma maison de campagne est si près d'ici que cela m'est d'une grande commodité.*) Voici un vieillard paisible qui n'a aucun souci dans la tête, qui ne soupçonne rien de mal, & qui ne pense qu'à la commodité qu'il y a d'avoir une maison de campagne qui ne soit pas trop éloignée de la ville: Et cela est fort bien ménagé, afin que le bon homme sente plus vivement la nouvelle que *Parmenon* va lui aprendre, & que ce changement d'état soit mieux marqué, & divertisse davantage les Spectateurs.

(2)

même. Parmenon, qui attens-tu devant cette porte?

Parmenon. Qui est-ce? Ha, Monsieur, je me réjouis de vous voir en bonne santé.

Lachès. Qui attens-tu là?

Parmenon. Je suis mort! la peur me lie la langue.

Lachès. Ho, qu'y a-t-il? pourquoi trembles-tu? tout va-t-il bien? parle.

Parmen. Prémierement, Monsieur, je vous prie d'être bien persuadé de cette vérité, que tout ce qui vient d'arriver ici, n'est point du tout arivé par ma faute.

Lachès. Quoi?

Parmen. Vous avez raison de me faire cette demande, je devois, avant toutes choses, vous conter le fait. Phedria a acheté un certain Eunuque pour en faire présent à cette femme.

Lachès. A quelle femme?

Parmenon. A Thaïs.

Lachès. Iha acheté un Eunuque? je ſuis perdu. Combien l'a-t-il âcheté?

Parmenon. Soixante piſtoles.

Lachès. C'en eſt fait, je ſuis ruïné.

Parmenon. De plus, ſon frere Cherea eſt amoureux d'une certaine joueuſe d'inſtrumens.

Lachès. Comment, il eſt amoureux? eſt-ce qu'il ſait déja ce que c'eſt que ces Demoiſelles? (2) ſeroit-il revenu à Athenes? voilà mal ſur mal.

Parmenon. Ne me regardez point, ce n'eſt pas par mon conſeil qu'il fait tout cela, au moins.

La-

(2) *Seroit-il venu à Athenes?*) *Aſtu* eſt un mot Grec qui ſignifie ville; au commencement il ſe diſoit de la ſeule ville d'*Athenes*, toutes les autres villes étoient apellées πόλεις mais peu à peu le mot *aſtu* devint plus commun; de *aſtu* on a fait *aſtutus*, *fin*, *ruſe*, parce que les habitans des villes ſont plus fins que ceux de la campagne.

(1)

Lachès. Ceſſe de parler de toi. Eh pendard, ſi je vis, je te... Mais conte-moi prémierement ce qu'il y a.

Parmenon. Il a été mené chez Thaïs, au lieu de l'Eunuque.

Lachès. Au lieu de l'Eunuque.

Parmenon. Cela eſt comme je vous le dis. Ils l'ont pris enſuite pour un adultere, & ils l'ont lié.

Lachès. Je ſuis mort!

Parmenon. Voyez l'audace de ces coquines?

Lachès. Eſt-ce là toutes les mauvaiſes nouvelles que tu avois à me dire? n'en oublies-tu point?

Parmenon. Non, voila tout.

Lachès. Pourquoi differé-je d'entrer là-dedans?

Parmenon. Il ne faut pas douter qu'il ne m'arrive bien du mal de tout ceci; mais il étoit abſolument néceſſaire de faire ce que j'ai fait, & je ſuis ravi d'être cauſe qu'on traite ces coquines comme elles méritent; car il y

a long-tems que notre bon homme cherchoit une occasion de leur joüer quelque méchant tour, il l'a enfin trouvée.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VII.

PYTHIAS, PARMENON.

Pythias.

MA foi, il ne m'est de ma vie rien arrivé qui m'ait fait plus de plaisir que de voir tout à l'heure ce bon homme entrer chez nous tout éfoufflé, & l'esprit rempli d'une chose qui n'étoit point. Le plaisir n'a été que pour moi seule qui savois la frayeur où il étoit.

Parmenon. Qu'est-ce donc que ceci?

Pythias. Je sors maintenant pour trouver Parmenon. Mais où est-il?

Parmenon. Elle me cherche.

Pythias. Ha, le voila, je vais l'aborder.

Par-

Parmenon. Qu'y a-t-il, impertinente ? que veux-tu ? qu'as-tu à rire ? ne cesseras-tu jamais ?

Pythias. Je n'en puis plus, je me suis mise entierement hors d'haleine à force de rire à tes dépens.

Parmenon. Pourquoi celà ?

Pythias. Belle demande ! je n'ai jamais vû, & je ne verrai de ma vie un si sot homme que toi. Je ne saurois dire le divertissement que tu as donné chez nous (1) Vraiment autrefois je te prenois pour un homme fin & ruſé.

Parmenon. Comment ?

Pythias. Faloit-il croire si vite ce que je te disois ? (2) n'étois-tu pas content de la faute que tu avois fait

(1) *Vraiment autre fois je te prenois pour un homme fin & ruſe.*) La signification de ce mot *disertus* est remarquable, car il ne signifie pas ce que nous disons, *disert, éloquent*, mais ruſé, qui a un discernément juste, qui n'est jamais trompé ni surpris.

(2) *N'etois-tu pas content de la faute;*

fait faire à ce jeune homme, sans aller encore le découvrir à son pere? en quel état penses-tu qu'il a été quand son pere? l'a vû avec ce bel habit? Eh bien, crois-tu enfin être perdu?

Parmenon. Ah, méchante, que me dis-tu là? ne mens-tu point encore? tu ris? trouves-tu un si grand plaisir à te moquer de moi, coquine?

Pythias. Très-grand.

Parmenon. Pourvu que tu le fasses impunément.

Pythias. Cela s'entend.

Parmenon. Je te le rendrai sur ma parole.

Pythias.

Ces mots ne signifient pas, comme quelques uns l'ont crû, *ne te repens tu pas?* mais *n'étois-tu pas content? n'etoit-ce pas assez pour toi?* Cela paroitra plus clair par cet exemple de *Plaute.*

Et si duarum pœnitebit, inquit, addentur duæ „Et si tu n'en as pas assez de deux, „dit-il, on en ajoutera deux autres,

Pythias. Je le croi. Mais, mon pauvre Parmenon, peut-être que ce n'eſt que pour l'avenir que tu me fais ces menaces, & dès aujourd'hui tu ſeras traité comme il faut, toi qui rens un jeune garçon célèbre par des crimes que tu lui fais commettre, & qui es enſuite le premier à le déclarer à ſon pere; ils feront l'un & l'autre un exemple en ta perſonne.

Parmenon. Je ſuis mort.

Pythias. C'eſt là la recompenſe qui t'eſt due pour le beau préſent que tu nous as fait. Adieu.

Parmenon. (3) Malhûreux! je me ſuis aujourd'hui découvert moi-même par mon habit.

ACTE

(3) *Malhûreux, je me ſuis aujourd'hui découvert moi-même par mon ſot habil.*) Il y a dans le texte, *j'ai fait comme la ſouris qui perit en ſe découvrant elle même.* Mais cela n'eſt pas agréable en notre Langue.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VIII.

GNATHON, THRASON.

Gnathon.

(1) QUe faiſons-nous donc preſentement ? ſur quelle eſperance, & à quel deſſein venons-nous ici ? Que voulez-vous faire ?

Thraſon. Moi ? (2) je veux me rendre à Thaïs à diſcretion, & faire tout ce qu'elle ordonnera.

Gnathon. Comment.

Thraſon. (3) Pourquoi lui ſerois-

(1) *Que faiſons-nous donc préſentement ?)* Ce Parafite eſt toujours fâché de quitter la cuiſine, & de voir que ſon Maitre va s'expoſer à de nouveaux affrons.

(2) *Je veux me rendre à Thaïs à diſcretion.)* *Thraſon* parle toûjours en guerrier, c'eſt pourquoi j'ai traduit *me rendre à diſcretion*, qui ſont des termes de guerre, comme en Latin *dedere*.

(3 *Pourquoi lui ſerois je moins ſoumis qu'Hercule ne l'étoit à Omphale ?)* *Terence* peint

rois-je moins soûmis qu' Hercule ne l'étoit à Omphale?

Gnathon. L'exemple me plait (4) Dieu veuille que je vous voie aussi caresser à coups de pantoufles! Mais pourquoi ouvre-t-on la porte de Thaïs?

Thraſon. Ho, ho! je n'avois jamais vû celui là; qu'est ce que ceci? est ce encore un Rival? d'où vient qu'il sort avec tant de hâte?

ACTE

peint bien ici la coutume des lâches, qui prennent toujours dans les grands exemples ce qu'il y a de mauvais, & laissent ce qu'il y a de bon. Hercule fut soumis à Omphale, il est vrai, mais c'étoit Hercule, & pour avoir le droit de l'imiter en celà, il faut l'avoir imité en autre chose. *Horace* a fort bien dit:

Decipit exemplar vitiis imitabile.

(4) *Dieu veuille que je vous voie aussi caresser à coups de pantoufle*) Il y avoit sans doute à *Athenes* quelque Comédie des amours d'*Hercule* & d'*Omphale*. On y voyoit ce Heros filer près de sa Maitresse qui lui donnoit des coups sur la tête avec son soulier.

ACTE CINQUIEME.

SCENE IX.

CHEREA, PARMENON, GNATHON, THRASON.

Cherea.

O Mes concitoyens! y a-t-il perſonne au monde plus heureux que je le ſuis? Non aſſurément il n'y a perſonne, & les Dieux ont voulu faire voir ſur moi toute leur puiſſance; car dans un moment tous les biens me ſont venus en foule.

Parmen. De quoi a-t-il tant de joie?

Cherea. Oh, mon cher Parmenon, qui es l'auteur de tous mes plaiſirs, qui as tout entrepris, tout achevé! ſais-tu la joie où je ſuis? ſais-tu que ma Pamphila eſt Citoyenne d'Athenes?

Parmenon. Je l'ai ouï dire.

Cherea. Sais-tu qu'on me l'a accordée? *Par-*

Parmenon. J'en ſuis ravi.

Gnathon. Entendez-vous ce qu'il dit?

Chærea. De plus, j'ai un grand plaiſir de voir mon frere en état de jouir tranquillement de ſon amour. Notre maiſon & celle de Thaïs ne ſeront qu'une deſormais; elle s'eſt jettée entre les bras de mon pere, elle lui a demandé ſa protection, & s'eſt donnée toute entiere à nous.

Parmenon. (1) Elle de donc toute à votre frere?

Cha-

(1) *Elle eſt donc toute à vôtre frere?*) N'en deplaiſe *à Terence* ou *à Menandre*, voici une choſe très-vicieuſe. Car qu'y a-t-il de plus oppoſé à la ſageſſe & aux bonnes mœurs que de voir que la maiſon d'une Courtiſane & celle d'un honnête Citoyen ne vont plus être qu'une maiſon, & que le pere de ces deux jeunes hommes, je ne dis pas reçoit ſous ſa protection cette Courtiſane, car à la bonne heure, cela pourroit ſe faire avec honnêteté, mais qu'il conſente que ſon fils *Phædria* continue avec elle ſon commer-

Chærea. Sans doute.

Parmenon. Voici encore un autre ſujet de joie; le Capitaine eſt chaſſé.

Chærea. Mais fais que mon frere ſache tout cela bien vite, en quelque lieu qu'il ſoit.

Parmenon. Je vais voir s'il eſt au logis.

Thraſon. Préſentement, Gnathon, doutes-tu que je ne ſois perdu?

Gnath. Je n'en doute nullement.

Chærea. Qui dirai-je qui a le plus contribué à ce bonheur? & qui de nous

ce ordinaire, & qu'à la vue de tout le monde ce *Phædria* ſouffre que le Capitaine ſoit reçu chez ſa maîtreſſe en ſecond? Voila un traité le plus indigne dont on ait ouï parler. On peut dire pour les excuſer que dans ces tems de ténébres la debauche étoit permiſe, pourvuque l'adultere n'en fût pas, mais en verité celà eſt trop public, & le traité fait entre gens graves ne peut guere atre excuſé. (2)

nous deux dois-je le plus louer? lui de m'avoir donné ce conſeil, ou moi d'avoir oſé l'executer? Donnerai-je l'honneur du ſuccès à la Fortune qui a tout conduit, & qui a fait arriver ſi à propos dans un ſeul jour tant & de ſi favorables conjonctures? Ne louerai-je point auſſi la facilité de mon pere, & ſa complaiſance? (2) O Jupiter, conſervez-nous, je vous prie, tous ces biens.

ACTE CINQUIEME.

SCENE X.

PHEDRIA, CHEREA, PARMENON, GNATHON, THRASON.

Phedria.

GRands Dieux, les choſes ſurprenantes que me vient de dire

(2) *Jupiter conſervez-nous, je vous prie, tous ces biens*) Les *Latins* ſe ſervoient de cette façon de parler pour dire ô *Jupiter,*

dire Parmenon! Mais où eſt mon frere?

Chærea. Le voici.

Phædria. Je ſuis ravi....

Chærea. J'en ſuis perſuadé. En verité, mon frere, perſonne ne merite plus d'être aimée que votre Thaïs, pour tous les bons offices qu'elle nous rend.

Phædria. Ho, ho, allez-vous me la louer?

Thraſon. Je ſuis perdu! moins j'ai d'eſperance, plus je ſuis amoureux. Je te conjure, Gnathon, de m'aider de tes conſeils, car je n'eſpere qu'en toi.

Gnathon. Que voulez vous que je faſſe?

Thraſ. Obtiens-moi ou par prieres ou par argent, que je puiſſe être reçû quelquefois chez Thaïs.

Gnathon. Cela eſt difficile.

Thraſon. Je te connois, tu n'as qu'a

piter, nous ſommes contens de vos bienfaits, nous ne vous en demandons pas davantage.

qu'à le vouloir, tu m'auras bien-tôt fait ce plaiſir. Si tu le fais, tu peux me demander tout ce que tu voudras, tu ne ſeras pas refuſé.

Gnathon. Celà eſt-il bien ſûr?

Thraſon. Très-ſûr.

Gnathon. Eh bien, ſi j'en viens à bout, je demande que vôtre maiſon me ſoit toûjours ouverte, ſoit que vous y ſoyez, ou que vous n'y ſoyez pas; & que ſans être priſe, je puiſſe toute ma vie y manger quand il me plaira.

Thraſon. Je te donne ma parole que cela ſera ainſi.

Gnathon. J'y vais travailler.

Phedria. Qui entens-je ici? Oh, Thraſon!

Thraſon. Bon jour, Meſſieurs.

Phedria. Vous ne ſavez peut-être pas ce qui eſt arrivé ici?

Thraſon. Pardonnez-moi.

Phedria. D'où vient donc que je vous y trouve encore?

Thraſon. M'apuyant ſur vôtre générosité...

Phedria. Savez-vous bien l'appui que vous avez là, Monsieur le Capitaine? je vous déclare que si desormais je vous trouve dans cette place, vous aurez beau dire, je cherchois quelqu'un, c'étoit mon chemin de passer par ici, il n'y aura point de quartier.

Gnathon. Ha, Monsieur, cela ne seroit pas honnête.

Phedria. Cela est dit.

Gnathon. (1) Je ne pensois pas que vous fussiez si fiers.

Phedr. Cela sera comme j'ai dit.

Gnathon Avant que de rien résoudre, écoutez ce que j'ai à vous dire; si ce que je vous dirai vous plait, faites-le.

Phedria. Ecoutons.

Gna-

(1) *Je ne savois pas que vous fussiez si fiers.*) C'est le Parasite qui dit cela à *Phedria*; *vestrum*: il faut sousentendre *ingenium*, ou *animum*. *Donat* l'explique autrement, car il met *vestrum* au genitif pluriel & il fait dire à *Gnathon*, *je ne savois pas que vos gens fussent si fiers.* (2)

Gnathon. à Thraſon. Vous, Monſieur, éloignez-vous un peu. Premierement je vous prie d'être bien perſuadés l'un & l'autre que tout ce que je fais en cette affaire, ce n'eſt que pour mon propre interêt; mais ſi mon interêt s'accommode avec le votre, ce ſeroit une folie à vous de ne pas faire ce que je vais vous conſeiller.

Phædria. Eh bien qu'eſt ce que c'eſt?

Gnathon. (2) Je ſuis d'avis que vous ſouffriez que le Capitaine ſoit reçû chez votre Maitreſſe.

Phædria. Quoi, que je ſouffre qu'il y ſoit reçu? *Gna-*

(2) C'eſt ainſi, à mon avis, que ce paſſage doit être entendu; *Gnathon* ne dit pas à *Phædria* qu'il doit recevoir le Capitaine qui eſt ſon rival, mais qu'il le doit recevoir pour rival. Ce qui eſt encore davantage, car étant rival, il fournira à la dépenſe, au lieu que ſi on lui défendoit de parler de ſon amour, il ſe rebuteroit & ne donneroit rien.

Gnathon. Songez-y bien seulement. (3) Vous ne pouvez vous passer tous deux de faire bonne chere, car vous aimez les bons morceaux ; ce que vous avez à donner est peu de chose, & Thaïs n'est pas d'humeur à se contenter de peu ; il faut faire de la dépense auprès d'elle, si vous voulez vous conserver ses faveurs. Il est donc question de trouver quelqu'un qui vous défraie ; voyez-vous, il n'y a personne qui soit plus propre à cela, ni qui soit mieux votre fait que l'homme dont il s'agit : premierement il a dequoi donner, & personne n'est plus liberal que lui. De plus, c'est un fat qui n'a nul esprit ;

(3) *Vous ne pouvez vous passer tous deux de faire bonne chere, car vous aimez les bons morceaux.*) Les *Latins* disoient *libenter vivere, libenter cœnare* pour dire *faire bonne chere, se bien traiter, manger beaucoup.* Caton, *si voles in convivio multum bibere cœnareque libenter.*

(4)

esprit; c'est une masse de chair sans mouvement; qui ronfle nuit & jour ; & vous ne devez pas craindre qu'il soit aimé de la Dame, vous le chasserez facilement quand vous voudrez.

Phedria. Que ferons-nous?

Gnathon. Une autre chose que j'estime encore plus que tout, c'est que personne ne donne mieux à manger que lui, ni avec plus de profusion.

Phedr. De quelque maniere que ce soit, je ne sai si nous n'avons point besoin de cet homme-là.

Chærea. Je ne sai aussi.

Gnathon. Vous m'obligez extrémement. Mais j'ai encore une priere à vous faire, c'est de me recevoir dans vôtre societé, (4) il y a assez long-tems que je roule cette pierre. *Phe-*

(4) *Il y a assez long tems que je roule cette pierre.*) Il se compare plaisamment à *Sysiphe*, & il compare le Capitaine au rocher qu'il rouloit.

(5)

Phedria. Nous te recevons.
Chærea. Et avec plaiſir.
Gnathon. (5) En revanche, Meſſieurs, je vous le livre, mangez-le, devorez-le, & vous moquez de lui tant qu'il vous plaira.
Chærea. Celà eſt bien.
Phedria. Il le merite.

Gna-

(5) *En revanche, Meſſieurs, je vous le livre, mangez-le.*) La grace de ce paſſage ne peut être conſervée dans la traduction. *Propinare.* προπίνειν ſe diſoit proprement de ceux qui aprés avoir bu, donnoient la coupe à celui à qui ils portoient la ſanté qu'ils venoient de boire; mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que *Gnathon* change l'uſage du mot, que l'on n'emploie en ce ſens-là que pour boire, & il s'en ſert en parlant d'une choſe ſolide qu'il donne à manger; *Platon* a dit auſſi de *Saturne* ἕτος υἱὸς καταπίνειν, *qu'il beuvoit ſes enfans*, pour dire qu'il les devoroit: *Muret* a donc eu tort de vouloir corriger ce paſſage, & lire *præbeo* au lieu de *propino*. On n'a jamais vû de critique plus malheureuſe; car ce qu'il dit que la prémiere ſyllabe de *propino* eſt breve, & qu'elle doit être longue,

Gnathon à Thraſon. Monſieur, vous pouvez approcher quand vous voudrez.

Thraſon. Eh bien, en quel état ſont nos affaires?

Gnathon. En quel état? en fort bon état; ces Meſſieurs ne vous connoiſſoient pas; ſitôt que je leur ai eu apris qui vous étiez, & que je leur ai eu parlé de votre mérite & de vos grandes actions, j'ai obtenu ce que je demandois.

Thraſon. Tu m'as fait un grand plaiſir. Meſſieurs, vous pouvez être aſſurés de ma reconnoiſſance. Je n'ai encore jamais été en aucun lieu où je ne me ſois fait aimer de tout le monde.

Gnathon à Phedria & à Chereа. Ne vous ai-je pas bien dit que Mon-

gue, cela ne fait rien pour lui, quoique *propino* ait naturellement la premiere breve, *Terence* n'a pas laiſſé de la faire longue, & d'autres Auteurs l'ont fait après lui.

Monsieur a toute l'élegance & toute la politesse Attique?

Phedria. (6) Rien n'y manque. Allez-vous-en par là; & vous, Messieurs les Spectateurs, battez des mains. - Adieu.

(6) *Rien n'y manque.*) Cela porte sur le Capitaine & sur Gnathon, car *Phædria* veut dire, *il ne manque rien au portrait que tu nous as fait de lui, nous trouvons en lui tout ce que tu nous en as dit.* Ceux qui ont lû *nihil præter promissum est*, se sont fort éloignez de ce que *Terence* a voulu dire.

L'HEAUTON-TIMORUMENOS DE TERENCE.

LE TITRE.

CEtte pièce fut jouée pendant la fête de Cybele, sous les Edilles Curules L. Cornelius Lentulus, & L. Valerius Flaccus, par la troupe d'Ambivius Turpio & de L. Ambivius Præneſtinus. Flaccus affranchi de Claudius fit la muſique, elle eſt priſe du Grec de Menandre. (1) *Elle fut jouée la premiere fois avec les flutes inégales; enſuite avec les deux flutes droites: & elle le fut pour la troiſieme fois.* (2) *Sous le Conſulat de Titus Sempronius, & de Marcus Juventius.*

REMARQUES.

(1) *Elle fut jouée la prémiere fois avec les flutes inégales, & enſuite avec les flutes droites.*) Quand elle fut jouée avec les flutes droites, ce fut pour quelque occaſion fort ſerieuſe, ou pour quelque occaſion de deuil.

(2) *Sous le Conſulat de Titus Sempronius & de M. Juventius*) C'étoit l'an de Rome 590 cent ſoixante ans avant la naiſſance de Nôtre Seigneur.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

Le Prologue.
Chremès, pere de Clitiphon & d'Antiphile.
Clitiphon, fils de Chremès.
Menedeme, pere de Clinia.
Clinia, fils de Menedeme.
Sostrata, femme de Chremès.
Antiphile, fille de Chremès & de Sostrata, Maîtresse de Clinia.
Bacchis, Courtisane, Maîtresse de Clitiphon.
La Nourrice d'Antiphile.
Phrygia, Servante de Bacchis.
Syrus, Valet de Clitiphon.
Dromon, Valet de Clinia.

LE

LE PROLOGUE.

AFin qu'aucun de vous ne trouve étrange (1) que notre Poëte ait donné à un Vieillard un rôle qu'on ne donne d'ordinaire qu'aux jeunes gens, (2) je vais, avant toutes choses, vous éclaircir ce point, & ensuite je vous dirai ce qui m'amene devant vous. Je dois aujourd'hui représenter l'Heautontimorumenos, qui est une Piéce tirée toute entiere d'une seule Comedie

(1) *Que notre Poëte ait donné à un Vieillard un rôle.*) Il paroit par ce passage, que c'étoit toujours les jeunes gens à qui on donnoit les Prologues.

(2) *Je vais, avant toutes choses, vous éclaircir ce point, & ensuite je vous dirai ce qui m'amene devant vous.*) On accuse ici *Terence* de ne tenir pas sa parole; car il ne rend pas d'abord raison de ce qu'il a choisi un Vieillard. Cette accusation est injuste, c'est la premiere chose qu'il fait; il commence au dixiéme Vers; ce qu'il dit auparavant n'est que pour faire connoitre la Piéce, dont il ne dit que deux mots, & c'est une parenthese.

(3)

medie Greque (3) avec cette différence, que le ſujet eſt double, quoiqu'il ne ſoit que ſimple dans l'original. Vous ſavez préſente-

ment,

(3) *Avec cette difference, que le ſujet eſt double, quoi qu'il ne ſoit que ſimple dans l'original.*) Ce paſſage a exercé inutilement tous ceux qui ont travaillé ſur *Terence*: juſques là que *Jule Scaliger* a cru que ce Poëte appelloit cette Comedie *double*, parcequ'elle fut jouée à deux fois, les deux premiers Actes furent joués le ſoir, & les trois autres le lendemain matin; & qu'ainſi c'étoit comme deux Piéces au lieu d'une. Mais cette explication eſt inſoutenable en toutes manieres. *Terence* veut dire que n'ayant pris de *Menandre* qu'un ſujet ſimple, un Vieillard, un jeune homme amoureux, une Maitreſſe, &c. il en a fait un ſujet double, en y mettant deux Vieillards, deux jeunes hommes amoureux, deux Maitreſſes, &c. C'eſt pourquoi il ajoûte, *novam eſſe oſtendi; elle peut paſſer pour nouvelle.* C'eſt la veritable explication; ainſi il n'eſt pas néceſſaire de corriger *ſimplex quæ ex argumento facta eſt duplici.* Car ſi *Terence* avoit pris ce double ſujet de *Menandre*, ſa Piéce n'auroit eu que ce qu'on voyoit dans celle du Poëte Grec; & par conſéquent il n'auroit pu ajouter, *novam eſſe oſtendit*, car il n'y auroit rien de nouveau. (4)

ment, Messieurs, quelle est cette Comédie ; & vous comprenez qu'elle peut passer pour nouvelle. Je vous dirois maintenant qui en est l'Auteur, & le nom du Poëte qui l'a faite en Grec, (4) si je m'étois persuadé qu'il n'y a presque personne parmi vous à qui ces deux choses ne soient également connuës. Je vais donc vous expliquer pourquoi notre Poëte envoie ici un homme de mon âge ; c'est, Messieurs, pour défendre

(4) *Si je n'étois persuadé qu'il n'y a presque personne parmi vous, à qui ces deux choses ne soient connues.*) Cela est bien remarquable. Voila *Terence* qui dit aux *Romains* qu'il n'y a presque personne parmi eux qui ne connoisse la Piéce Greque de *Menandre*, d'où celle-ci est tirée. On voit par là le soin qu'ils avoient de s'instruire & de lire les Poëtes Grecs. Il s'en faut bien que *Terence* ne soit aujourd hui si connu. Un homme, qui passe pour homme de lettres, en parlant de *Terence* devant moi, me louoit sur tout ses beaux chœurs ; il s'imaginoit que c'étoit un Poëte Grec.

(5)

fendre ſa cauſe, (5) & non pas pour vous faire le Prologue de ſa Piéce ; il a voulu que vous ſoyez les Juges, & que je ſois l'Avocat, (6) (7) mais cet Avocat n'aura qu'autant d'éloquence que lui en aura pû donner celui qui a fait le Plaidoyer que je vais reciter devant vous. (8) Premierement

(5) *Et non pas pour vous faire le Prologue de ſa Piéce.*) Il y a dans le texte, *& non pas pour être le Prologue.* Les Latins appelloient *Prologum* celui qui recitoit le Prologue, comme celà a déja été remarqué.

(6) *Mais cet Avocat n'aura qu'autant d'éloquence.*) C'eſt une plaiſanterie pour dire que *Terence* eſt l'Auteur de ce qu'il va reciter ; & pour diſpoſer en même-tems les Spectateurs à écouter avec plus d'attention.

(7) *Mais cet Avocat n'aura qu'autant d'éloquence.*) Ce mot *commodé* eſt remarquable, pour *élegamment, éloquemment Dicere commodè, cogitare commodè*, „parler avec „eloquence, penſer avec force.

(8) *Premierement pour ce qui eſt des biens, que quelques envieux ont ſemés.*) Cette particule *Nam* n'a aucun rapport

rement pour ce qui eſt des bruits que quelques envieux ont ſemés, (9) que notre Poëte a confondu & mêlé

port avec ce qui précéde. Les Anciens s'en ſervoient ſouvent au commencement du diſcours, à l'imitation des *Grecs*. *Rumores differre* eſt une façon de parler fort élegante, *Lucilius* a dit de même:

Gaudes, cum de me iſta foris ſermonibus differs.

„Tu es ravi quand tu fais courir ces bruits-„là de moi.“ Et *Varron* dans ſes livres de la vie du Peuple Romain, *Rumores famam differant licebit, noſque carpant.* „Qu'ils „faſſent courir ces bruits-là de nous, & „qu'ils nous déchirent.

(9) *Que notre Poëte a confondu & mêlé pluſieurs Piéces Greques.*) Il répond encore ici au reproche qu'on lui avoit fait avant qu'il donnât l'*Andrienne*. On peut voir les Remarques ſur le ſeiziéme Vers du Prologue de cette Piéce, *Contaminari non decere fabulas*. *Terence* ne vouloit pas que ſes ennemis puſſent croire qu'en donnant ſon *Heautontimorumenos*, qu'il apelle *ex integra Græca integram Comœdiam, une Piéce entiere tirée d'une ſeule Piéce Greque*, il avoit profité de leurs leçons, & qu'il avoit blâmé ſa prémiere conduite. Il leur déclare, que

mêlé pluſieurs Piéces Greques pour en faire peu de Latines; c'eſt de quoi il ne prétend pas ſe défendre; il dit au contraire qu'il ne s'en repent point, & il eſpere qu'il le fera encore à l'avenir. (10) Il a pour lui l'exemple de beaucoup de gens fort habiles, & il prétend avoir droit de faire ce que tant de perſonnes de mérite ont fait avant lui avec beaucoup de ſuccès. En ſecond lieu, Meſſieurs, un vieux Poëte envieux lui reproche (11) qu'il s'eſt mis tout d'un coup à faire

quoiqu'il ne l'ait pas fait dans cette Piéce, il n'y renonce pas pourtant, & qu'il le fera encore.

(10) *Il a pour lui l'exemple de beaucoup de gens fort habiles.*) Il parle de *Nævius*, de *Plaute*, & d'*Ennius*.

(11) *Qu'il s'eſt mis tout d'un coup à faire des Cemédies.*) Mot à mot, *qu'il s'eſt apliqué tout d'un coup à l'étude de la Muſique*. Car les Anciens apelloient Muſique ce que nous apellons *les belles Lettres*. *Ariſtophane* en plus d'un endroit a apellé *Muſique* l'art de faire des Piéces de Theatre.

(12)

faire des Comédies, (12) s'apuyant plutot sur l'esprit de ses amis, que sur son heureux naturel. C'est à vous à examiner cette accusation, il veut bien s'en raporter à votre jugement, & sans apel; la seule priere que j'ai à vous faire pour lui, c'est que vous n'ayez pas plus de peine à écouter les contes des méchans, qu'à vous rendre aux sentimens des gens de bien; soyez justes, (13) & par vos aplaudissemens donnez du courage à ceux (14) qui travaillent à vous donner des

(12) *S'apuyant plutot sur l'esprit de ses amis.*) De *Lælius* & de *Scipion*. On peut voir les Remarques sur le Prologue des *Adelphes*.

(13) *Et par vos aplaudissemens donnez du courage.*) *Faites croître, &c. Virgile* a eu en vue ce mot de *Terence*, quand il a écrit *crescentem ornate Poëtam*.

(14) *Qui travaillent à vous donner des Pieces nouvelles.*) *Qui vous donnent le plaisir de voir des Pieces nouvelles*. Dans cette façon de parler, *spectandi novarum*, ce Gerondif *spectandi* est pour le verbal *spectatio*, *visio*,

des Piéces nouvelles & ſans défauts. (15) Je dis ſans défauts, afin que ce méchant Auteur qui vous fit voir l'autre jour une Piéce de ſa façon, (16) dont toute la beauté con-

viſio, comme s'il diſoit ; *qui vobis faciunt cupiam viſionis novarum.* Ou bien il faut ſous-entendre l'Accuſatif *ſpectaculum*,

(15) *Je dis ſans défauts, afin que ce méchant Auteur, &c.*) Il faut que ce paſſage ſoit difficile, car on l'a fort mal expliqué. Ces mots, *ne ille pro ſe dictum exiſtumet, afin que ce méchant Auteur, &c.* dépendent de *& ſine vitiis, & ſans défauts.* Après que *Terence* a dit, *par vos aplaudiſſemens donnez du courage aux Poëtes qui travaillent à vous donner des Piéces nouvelles*, il a peur que l'on ne croie que ſon ennemi *Luſcius* ne ſoit compris dans le nombre de ceux pour qui il demande des aplaudiſſemens ; ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée : c'eſt pourquoi il ajoute, *& ſine vitiis, & ſans défauts*, afin qu'on ne puiſſe pas s'y méprendre, & que ce *Luſcius* ne croie pas que *Terence* parle pour lui : car les Piéces que *Luſcius* faiſoit, étoient pleines de défauts. C'eſt par cette raiſon que j'ai ajouté cette repriſe, *je dis ſans défauts*, pour le faire mieux entendre.

(16) *Dont toute la beauté conſiſtoit en un Eſclave*

consistoit en un Esclave qui couroit de toute sa force, & devant qui le peuple s'enfuyoit, ne prenne pas cela pour lui. (17) Pourquoi Terenren-

Esclave qui couroit.) Il faloit que cette Piéce fût fort méchante, puisque c'étoit là son plus bel endroit. Il faut bien remarquer que *Terence* ne condamne pas ceux qui mettent dans leurs Piéces des Esclaves qui courent de toute leur force, & qui font écarter le peuple pour leur faire place. Cela est souvent nécessaire, on en voit un exemple dans la quatriéme Scene du troisiéme Acte de l'*Amphitryon* de *Plaute*, où *Mercure* dit en courant.

Concedite atque abscedite omnes, de via decedite.

Il blâme seulement ceux qui font de cela le capital de leurs Piéces, comme ce *Luscius*; car alors il n'y a rien de plus vicieux. Le but de la Comédie est de peindre les mœurs; & l'on s'éloigne de ce but-là quand on s'amuse à faire courir un Valet à qui tout le peuple fait place.

(17) *Pourquoi Terence s'amuseroit-il à parler pour un fou?*) C'est le véritable sens de ce Passage, qu'*Eugraphius* a fort mal expliqué. Il veut dire, „*Terence* n'a garde, „Messieurs, de comprendre ce *Luscius* par„mi ceux pour qui il demande votre fa-

rence s'amuſeroit-il à parler pour un fou? Si ce vieux rêveur ne met fin à ſes impertinences, nous vous entretiendrons plus au long de toutes ſes ſottiſes, quand nous vous donnerons d'autres Piéces. Ecoutez-nous avec un eſprit deſintereſſé, & donnez-moi la liberté de jouer devant vous, ſans être interrompu; (18) cette Piéce qui eſt d'un caractere tranquille & repoſé; afin que je ne ſois pas toujours obligé

„veur; car outre qu'il en eſt indigne par „les Piéces qu'il fait, pourquoi notre Poë„te voudroit-il ſervir un fou, *un enragé? cur Terentius inſano ſerviat?* Cela eſt ſans difficulté.

(18) *Cette Piéce qui eſt d'un caractere tranquille & repoſé.*) Tout cela eſt dit en un mot, *ſtatariam agere*, que l'on n'a point du tout entendu. Pour bien expliquer ce paſſage, il faut prendre la choſe dès ſa ſource. Les *Grecs* diviſoient les Vers des Chœurs de leurs Piéces de Théatre en Vers *ſtatarios*, qu'ils apelloient στάσιμα μέλη, parceque le Chœur les chantoit ſans bouger d'une place, & en Vers *motorios*, qu'ils apelloient παροδικὰ μέλη, parce que le

ligé de jouer aux dépens de mon poumon, & avec bien de la peine, des Piéces où l'on voit un Eſclave eſoufflé à force d'avoir couru; un Vieillard en colere, un Paraſite gourmand, un impudent Sycophante, & un avare Marchand d'Eſclaves. Pour l'amour de moi, &

le Chœur les chantoit en danſant & en changeant de lieu. Les Scholiaſtes d' *Eſchyle* & d' *Ariſtophane* ont parfaitement éclairci ce point. De là les *Latins* ſe ſont aviſés de diviſer, non pas une petite partie de leurs Piéces, mais leurs Piéces entieres, en Piéces qu'ils apelloient *ſtatarias*, quand le ſujet étoit tranquille & repoſé, & en d' autres qu'ils apelloient *motorias*, quand le ſujet étoit fort vif, & qu'il demandoit beaucoup de mouvement. Cette Comédie eſt du prémier ordre, l'on n'y voit pas beaucoup d'agitation; c'eſt un pere qui s'afflige d' avoir obligé ſon fils à le quitter. On a cru que *Terence* apelloit ici *ſtatariam*, non pas toute la Piéce, mais un des roles, en ſousentendant *perſonam*. Mais quoique je ſache que les Anciens ont auſſi nommé les Acteurs *Statarios*, ou *Motorios*, ſelon les mouvemens qu'ils ſe donnoient; il me ſemble que cela ne fait rien ici, où *Terence*

& en faveur de mon âge; ayez la complaiſance de ſouffrir que je commence à n'être plus ſi chargé; car ceux qui font aujourd'hui des Comédies, n'ont aucun égard à ma vieilleſſe; s'il y en a une extrémement penible, on vient à moi, & celles qui ſont faciles à jouer, on ne manque jamais de les porter à une autre troupe. (19) Le ſtile de cette Piéce eſt pur; voyex donc ce que je puis (20)

parle d'une Piéce entiere: car autrement comment expliquera-ton le Vers 45.

Sin levis eſt, ad alium mox defertur gregem.

Il faudroit faire une trop grande violence à ce texte pour l'expliquer de quelqu'un des autres Acteurs de la même Troupe.

(19) *Le ſtile de cette Piéce eſt pur,*) Ce n'eſt pas ſans raiſon que *Terence* loue le ſtile de cette Piéce, il n'y a rien au monde de plus pur, ni de mieux écrit; ce grand Poëte voyant qu'elle étoit dénuée d'action, s'eſt efforcé de reparer cela par la vivacité & par la pureté du ſtile; & c'eſt à quoi il a parfaitement bien réuſſi.

(20)

(20) dans l'un & dans l'autre de ces deux caracteres. Si je n'ai jamais consulté l'avarice pour fixer un prix à mon art, & si j'ai toujours pris pour le plus grand gain que je puisse faire, l'honneur de servir à vos divertissemens, faites en moi un exemple, (21) qui donne aux jeunes gens l'envie de travailler à vous plaire plutot que de suivre leurs plaisirs.

(20) *Dans l'un & dans l'autre de ces deux caracteres.*) C'est à-dire, lorsque je joue des Piéces *statarias*, *tranquilles*, & lorsque je joue des Piéces *motorias*, pleines de mouvement.

(21) *Qui donne aux jeunes gens.*) Par ces jeunes gens, il entend les Acteurs, ou peut-être même les jeunes Poëtes; car *Terence* n'avoit alors que trente & un an.

L'HEAUTON TIMORUMENOS DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CHREMES, MENEDEME.

Chremès.

QUoiqu'il n'y ait que très-peu de tems que nous nous connoissions, & que ce ne soit que depuis que vous avez acheté une maison près de la mienne (car c'est presque toute la liaison qui est entre nous;) (1) néanmoins, ou votre vertu, ou le voisinage (2) qui, selon moi,

(1) *Néanmoins ou votre vertu.*) Il apelle vertu, la vie austere & penible qu'il menoit, car c'est par là qu'il juge de lui.

(2) *Qui, selon moi, tient le premier rang après l'amitié.*) Je n'ai vu personne qui ait bien

moi, tient le prémier rang après l'amitié, m'oblige à prendre la liber-

bien expliqué ce paſſage. *Amicitiæ* n'eſt pas un genitif, c'eſt un datif. *Terence* dit que le voiſinage vient incontinent après l'amitié, qu'il tient le ſecond rang. Et ce bon *Chremès* ſuit en cela le ſentiment d'*Heſiode*, qui fait ces trois degrés, *ami, voiſin, parent*, & qui dit:

Τὸν φιλέοντ' ἐπὶ δεῖπνα καλεῖν, τὸν δ' ἐχθρὸν ἐᾶσαι,
Τὸν δὲ μάλιστα καλεῖν ὅστις σέθεν ἐγγύθι ναίει:
Εἰ γάρ τοι δὴ χρῆμ' ἐγχώριον ἄλλο γένηται,
Εἰλίτονες ἄζωστοι ἕκιον ζώσαντα δὲ πυοί.

Op. & Dies, v 342. & ſeqq.

Apelle à ta table ton ami, & laiſſe ton ennemi. Sur tout apelles-y ton voiſin qui demeure près de toi, car s'il t'arrive quelque méchante affaire, tes voiſins viennent en chemiſe pour t'aider, & tes parens veulent prendre auparavant leurs habits; On voit de même dans le cinquiéme Livre *de finibus bon. & mal.* de *Ciceron*, le voiſinage mis au premier rang après l'amitié: *ſerpit enim foras cognationibus primum, tum affinitatibus, deinde amicitiis,*

berté de vous dire en ami, qu'il me ſemble que vous vivez d'une maniere qui ne convient point à un homme de votre âge & de votre bien. Car au nom des Dieux, qu'avez vous contre vous-même? que cherchez-vous? autant que je le puis connoitre, vous avez ſoixante ans, ou davantage; dans tout ce païs il n'y a perſonne qui ait une meilleure Terre, ni de plus grand revenu; vous avez pluſieurs Eſclaves; cependant vous faites avec autant d'aplication toute ce qu'ils devroient faire, que ſi vous n'en aviez point. Quelque matin que je ſorte de chez moi, ou quelque tard que je me retire, (3) Je vous trouve toujours bêchant

atiis, poſt vicinitatibus, tum civibus. Il met les parentés & les alliances avant l'amitié, & le voiſinage, parcequ'il regarde cela ſelon l'ordre naturel.

(3) *Que je ne vous trouve bêchant.*) Ce Vers eſt plus important qu'on ne penſe pour

chant ou labourant (4) ou enfin por-

pour l'intelligence juſte de la conduite de cette Piéce : car il s'agit de ſavoir en quel état eſt *Menedeme* quand *Chremès* lui parle; s'il travaille dans ſon champ, ou s'il en ſort chargé de ſes outils. Il y a eu ſur cela une grande diſpute entre deux Savans d'un fort grand mérite. Si *Menedeme* travailloit encore quand *Chremès* le rencontre, *Terence* auroit fait de fort grandes fautes contre la conduite du Théatre; car comme la Scene ne change point, *Menedeme* ſeroit toujours préſent, qu'eſt ce donc qui l'empécheroit de voir & d'être vu? *Terence* n'avoit garde de faire une ſi lourde faute; il a ſoin de marquer non ſeulement l'état où eſt *Menedeme*, mais encore l'heure qu'il eſt quand ſa Piéce commence; & il le marque par ces deux mots, *aut aliquid ferre*, qui décident toute la queſtion. *Menedeme* ayant travaillé tout le jour, & ne voyant plus, prend ſes outils ſur ſes épaules, & s'en va chez lui. *Chremès* le trouve en cet état près de ſa maiſon, où eſt la Scene. Ainſi la Piéce commence manifeſtement à l'entrée de la nuit, lorſque *Menedeme* quitte ſon travail. Ce que j'ai dit dans ma Préface ne laiſſe aucun lieu d'en douter.

(4) *Ou enfin portant quelque fardeau.*) On avoit mal ſeparé ce *denique* de *ferre*

portant quelque fardeau ; vous ne vous donnez aucun relâche, & vous n'avez nul égard à vous-même. Je suis sûr que ce n'est point pour votre plaisir que vous en usez ainsi. Vous me direz peut-être, Je ne suis pas content du travail que font mes Esclaves. Si vous employiez à les faire travailler tout le tems que vous mettez à travailler vous-même, vous avanceriez beaucoup davantage.

Menedeme. Est-il possible, Chremès, que vous ayez si peu d'af-

pour le joindre à ce qui suit. Ce mot doit finir la phrase comme ce travail de porter quelque fardeau finit la journée du bon *Menedeme*. Et c'est ainsi que *Ciceron* avoit lu, car dans son prémier livre *de finibus*, il écrit *Terentianus Chremes non inhumanus, novum vicinum non vult fodere, aut arare, aut aliquid ferre denique; non ut illum ab inclustria, sed ab illiberali labore deterreat.* D'ailleurs c'est la coutume de *Terence* de placer presque toujours le mot *denique* à la fin comme dans l'*Eunuch*. I. 2. vs. 78. Et dans le *Phorm.* II. 2. vs. 14.

d'affaires chez vous, qu'il vous reste du tems pour vous mêler de celles des autres, & de ce qui ne vous regarde en aucune façon?

Chremès. (5) Je suis homme & en cette qualité je crois être obligé de m'interesser à tout ce qui arrive à mon prochain: (6) prenez ce que je vous dis, ou pour des avis que

(5) *Je suis homme, & en cette qualité, &c.*] On doit s'étonner que ce Vers ait été si mal entendu après ce que *Ciceron* en a dit dans le prémier Livre des *Offices* qui peut lui servir de Commentaire: car on voit manifestement par là que *Terence* apelle ici *humanum* tous les maux, tous les accidens fâcheux qui arrivent ou qui peuvent arriver aux hommes, ou par la force de la destinée, ou par les effets du hazard. Ma Traduction le fait assez entendre. St. *Augustin* écrit quelque part que quand on recitoit ce Vers sur le Theatre de *Rome* tout le Peuple faisoit de grandes exclamations.

(6) *Prenez ce que je vous dis ou pour des avis que je vous donne.*) On ne sauroit voir deux plus beaux Vers que ceux ci.

que je vous donne, ou pour des instructions que je vous demande; afin que si ce que vous faites est bien fait, je le fasse comme vous; & s'il est mal, que je vous en détourne.

Menedeme. Je trouve à propos de faire ce que je fais; pour vous, faites comme il vous plaira.

Chremès. Jamais personne a-t-il trouvé à propos de se tourmenter?

Menedeme. Oui, moi.

Chrem. (7) Si vous aviez quelque

Vel me monere hoc, vel percontari puta; Rectum est? ego ut faciam: non est? te ut deterream.

Ego ut faciam répond à *percontari; te ut deterream*, répond à *monere*. *Percontari* est proprement s'informer pour s'instruire, demander les raisons d'une chose, s'en instruire à fond, c'est un mot emprunté des Mariniers qui fondent les gués.

(7) *Si vous aviez quelque grand sujet de déplaisir je ne dirois rien.*) L'on n'a point du tout bien entendu ce Vers. *Muret* & les autres l'ont avoué franchement, M. *Guyet* a eu recours à son expédient ordinaire; il dit

que grand ſujet de déplaiſir, je ne dirois rien: mais que vous eſt-il arrivé? je vous prie, qu'avez-vous donc commis de ſi terrible que vous vous traitiez ſi cruellement? *Me-*

dit que ce Vers eſt indigne de *Terence*, & qu'il faut le retrancher. Il eſt certain qu'il eſt très-difficile, & j'ai été fort long-tems ſans le comprendre; je ne ſai même ſi après les grands hommes qui ont deſeſperé d'en trouver le ſens, je puis me flater de l'avoir bien entendu, on en jugera. Après que *Menedeme* a répondu à *Chremès* qu'il trouve à propos de ſe tourmenter, *Chremès* ne pouvant deviner la cauſe d'un gout ſi extraordinaire & ſi bizarre lui dit, *ſi quid laboris eſt, nollem* il faut ſousentendre *te deterrere ſi vous aviez quelque grand ſujet de chagrin qui vous obligeât à faire ce que vous faites, je ne dirois rien, & je ne tâcherois pas de vous en détourner*. En effet il ne pouvoit y avoir qu'un très-grand déplaiſir, ou plutot une eſpece de deſeſpoir, qui pût obliger *Menedeme* à faire ce qu'il faiſoit; & il n'y avoit que cela auſſi qui pût porter *Chremès* à ceſſer de le preſſer, & de vouloir l'empêcher de chaſſer ou de tromper ſes ennuis par la peine & par le travail. Je trouve là une bienſéance dont je ſuis charmée.

Menedeme. Ahi, ahi !

Chremès. Ne pleurez pas, dites-moi, je vous prie, ce que vous avez, ne me le cachez point, ne craignez rien, fiez-vous à moi, vous dis-je, je vous ſoulagerai, ou en vous conſolant, ou en vous aidant de mes conſeils & de mon bien, s'il eſt néceſſaire.

Menedeme. Le voulez vous ſavoir ?

Chremès. Oui, ſeulement pour la raiſon que je viens de vous dire.

Menedeme. Vous le ſaurez.

Chremès. Mais cependant (8) quittez ce râteau, ne vous fatiguez pas. *Me-*

(8) *Quittez ce râteau, ne vous fatiguez pas.*) Le ſeul mot, *ne labora*, a trompé des gens très ſavans, qui ont cru que *Menedeme* travailloit dans ſon champ, & que *Chremès* lui diſoit, *ne labora*, *ne travaillez pas.* Mais ce ſens ne peut jamais s'ajuſter avec la ſuite. *Menedeme* étoit ſorti de ſon champ & ſe retiroit chez lui ; il portoit ſon râteau ſur ſon épaule, & *Chremès* le prie de quitter ce râteau pendant qu'il lui fera le re-

cit

Menedeme. Je ne le quitterai point.

Chrem. Que voulez vous faire?

Menedeme. Laissez-moi, que je ne me donne pas un seul moment de repos.

Chremès. (*) Je ne le souffrirai pas, vous dis je.

Menedeme. Ah, ce que vous faites est injuste.

Chremès. Quoi, un râteau si pesant!

Menedeme. Après ce que j'ai fait, j'en devrois avoir un bien plus pesant encore.

Chremès. Parlez maintenant.

Menedeme. J'ai un fils unique fort jeune. Ah, que dis je, j'ai un fils! je l'avois, Chremès, car je ne sai si je l'ai encore.

Chre-

rit de ses malheurs. *Ne labora* veut dire ici, *ne vous fatiguez pas, ne vous tourmentez pas* comme Mr. l'Abbé *d'Aubignac* l'a fort bien fait voir.

(*) *Il lui ôte en même tems le râteau.*

Chremès. Comment cela?

Menedeme. Je vais vous le dire. Il y a ici une certaine vieille femme de Corinthe, qui n'a point de bien; mon fils devint éperdûment amoureux de sa fille, de sorte que sans que j'en susse rien, il vivoit déja avec elle comme si elle eût été sa femme. Si-tot que je l'eus apris, je me mis inhumainement à le traiter, non pas comme je devois traiter un esprit malade, mais avec toute la dureté & toute la rigueur que les peres exercent dans ces occasions. Tous les jours je lui faisois des reproches: Quoi, lui disois-je, croyez-vous pouvoir continuer ce honteux commerce tant que je serai en vie, & vivre avec cette créature comme, si vous étiez mariés? Vous vous trompez fort, si vous le croyez, Clinia, & vous ne me connoissez guere. Je vous regarderai comme mon fils pendant que vous

vous ferez ce que vous devez; mais si vous ne le faites pas, je ferai ce que je dois: tout ce libertinage ne vient que d'oisiveté; à votre âge je ne songeois pas à faire l'amour; me voyant pauvre, j'allai porter les armes en Asie, (9) & là par mon courage j'acquis de la gloire & du bien. Enfin cela vint à tel point que ce pauvre garçon, à force d'entendre toujours la même chose, & de se voir traiter durement, n'eut plus la force de resister; il crut que mon âge, & l'amitié que j'avois pour lui, me faisoient voir plus clair que lui-même en ce qui le

(9) *Et là par mon courage j'acquis de la gloire & du bien.*) Il y a dans le texte, *je trouvai de la gloire & du bien.* Les *Latins* se sont servis de leur verbe *reperire*, *trouver*, pour dire *acquerir*, *gagner*, *remporter*, comme les *Grecs* ont employé leur ἑξεύρειν. *Pindare* dans l'Ode VII des *Isth.*

Ἄεθλων ὅτι κράτῳ ἑξεῦρες.

Il a trouvé la gloire des combats, pour dire, *il a remporté la victoire.* (10)

le concernoit ; ah, Chremès (10) il s'en alla en Asie servir le Roi.

Chrem. Que me dites vous là ?

Menedeme. Il partit sans m'en rien dire ; il y a déja trois mois qu'il est absent.

Chremès. Vous avez tous deux tort. Ce qu'il a fait néanmoins part d'un bon naturel, & d'un cœur bien fait.

Menedeme. Lorsque ceux à qui il avoit fait confidence de son dessein, m'eurent apris qu'il étoit parti, je m'en revins chez moi accablé de tristesse, l'esprit presque troublé, & ne sachant à quoi me resoudre dans l'excès de mon chagrin. Je prens un siege, mes

(10) *Il s'en alla en Asie servir le Roi.* J'avois fait ici la même faute que dans l'*Eunuque* III. 1. j'avois suivi le sentiment de ceux qui entendoient le Roi de *Perse*. Mais cela ne se peut. *Menandre* parloit sans doute du Roi *Seleucus*. On peut voir la remarque sur l'endroit de l'*Eunuque* que je viens de marquer.

mes valets accourent, les uns me deshabillent, les autres se hâtent de mettre le couvert, & d'aprêter le souper, enfin chacun fait de son mieux pour adoucir mes inquiétudes. Quand je vis tout cet empressement, je me mis à songer en moi-même (11) quoi pour moi tout seul tant de gens seront embaraſſés? tant de gens seront empressés à me servir? (12) J'aurai tant d'Esclaves qui ne seront occupées qu'à faire les étofes pour mes habits? je ferai tout seul tant de dépense? & mon fils unique, qui devroit avoir part à tout cela autant & même plus que moi étant d'un âge à faire plus de dépense, ce fils

(11) *Quoi tant de gens seront embarrassés pour moi seul?*) J'ai lu comme mon pere, *soliciti sint*. Cela est nécessaire.

(12) *Tant d'Esclaves qui ne seront occupées qu'à faire les étofes pour mes habits?*) C'est là le sens de ce passage; il parle des Esclaves que l'on avoit chez soi pour filer, pour coudre, & pour faire des étofes.

(13)

fils unique, dis-je, mes duretés l'ont chassé! ah, si je continuois cette maniere de vivre, il n'y a point de malheur si grand dont je ne me trouvasse digne! *Je ne le ferai pas aussi*, & tout le tems qu'il sera dans la misere où il est, banni de sa patrie par mes injustices, je me traiterai d'une maniere qui le vangera ; je travaillerai continuellement, j'épargnerai, j'amasserai, je n'aurai que lui en vue. Cette resolution fut bien-tôt suivie de l'effet, je ne laissai rien dans la maison, (13) ni meubles, ni étofes ; je vendis tout, Servantes, Valets, (14) excepté ceux qui

(13) *Ni meubles, ni étofes.*) Il y a, *ni vase, ni habit*. Mais j'ai mis *meubles* au lieu de *vase*, car tout est compris dans le mot de *meubles*, & *vestimenta* sont proprement des piéces d'étofe dont ils se servoient pour couvrir les lits, pour faire des tapis. C'est ce que *Virgile* apelle *vestes*.

(14) *Excepté ceux qui en travaillant à la campagne, pouvoient aisément gagner leur vie.*) Il n'est pas nécessaire de se tourmenter pour

qui en travaillant à la campagne, pouvoient gagner leur vie. (15) Je mis auſſi en même tems ma maiſon en vente, & j'ai ramaſſé à

pour corriger ce Vers qui eſt admirable. *Terence* a dit, *exercere victum, exercer ſa vie*, pour *gagner ſa vie*, comme *Xenophon* a dit, ἐκπονεῖν τὰ ἐπιόντα, *travailler ſon vivre*, pour *gagner ſa vie*.

(15) *Je mis auſſi ma maiſon en vente.*) Il eſt queſtion de ſavoir s'il faut lire, *inſcripſi illico ædes mercede.* Ou bien *inſcripſi illico ædes: mercedem quaſi talenta ad quindecim.* J'aime mieux le dernier, car il me paroit plus élegant de dire ſimplement *inſcribere ædes*, qui *inſcribere ædes mercede. Plaute* a dit de même.

Ædes venales baſce inſcribit literis.

Ils mettoient comme nous des écriteaux, *maiſon à vendre, maiſon à louer, ædes vendundæ, ædes locundæ.* Ceux qui ont cruque *Menedeme* n'avoit fait que louer ſa maiſon, n'y ont pas pris garde d'aſſez près, la ſomme ſeule qu'il en retire, marque aſſez que ſa maiſon fut vendue. Il faut ſe ſouvenir qu'il parle de la maiſon qu'il avoit à *Athenes*, car la Scene eſt aux champs; on s'y eſt trompé, comme nous le verrons dans la ſuite.

à peu près quinze talens; j'ai acheté cette Terre, (16) où je travaille depuis le matin jusques au soir. Je me suis imaginé, Chremès, que l'injure que j'ai faite à mon fils sera moins grande, si je me rens malhûreux aussi bien que lui; & j'ai trouvé qu'il n'étoit pas juste que je goutasse ici aucun plaisir, que lorsque celui qui doit le partager avec moi, sera de retour hûreusement.

Chremès. Je suis persuadé que vous êtes un bon pere, & qu'il auroit été un fort bon fils si vous aviez su le prendre; mais vous ne vous connoissiez pas bien l'un

(16) *Où je travaille depuis le matin jusqu'au soir.*) Le travail que j'ai fait sur l'*Odyssée* d'*Homere* & que je vais bien-tôt donner au Public, m'a fait apercevoir que *Menandre* n'avoit pas inventé ce caractere de *Menedeme*, mais qu'il l'avoit tiré d'*Homere* où le bon *Laërte* affligé de l'absence de son fils se tourmente à sa maison de Campagne comme *Menedeme* fait ici. Ce sont les mêmes traits; on n'a qu'à voir là les remarques. (17)

l'un l'autre, & quand cela eſt ainſi, ce n'eſt pas vivre. Vous ne lui aviez jamais fait connoitre combien vous l'aimiez, & il n'a oſé vous faire les confidences que les enfans doivent faire à leurs peres. Si vous l'aviez fait l'un & l'autre, tout ce deſordre ne ſeroit pas arrivé.

Menedeme. Cela eſt vrai, je l'avoue, j'ai grand tort.

Chremès. Mais, Menedeme, j'eſpere qu'à l'avenir tout ira bien, & je m'aſſûre qu'au prémier jour vous l'aurez ici en bonne ſanté.

Menedeme. Faſſent les Dieux que cela ſoit!

Chremès. Ils le feront; mais préſentement (17) vous ſavez qu'on

(17) *Vous ſavez que l'on célébre ici la fête de Bacchus.*) Les *Atheniens* célébroient pluſieurs fêtes de *Bacchus*, mais il y en avoit deux principales, l'une que l'on célébroit au Printems, & l'autre que l'on célébroit en Automne. Mr. l'Abbé d'*Aubignac* a recherché avec ſoin toutes ces fêtes, & après

qu'on célébre ici la Fête de Bacchus, je voudrois bien que vous vinſſiez ſouper chez moi ſi vous le pouviez.

Mene-

en avoir cité un grand nombre, il a pris malhûreuſement le méchant parti; car il a cru que la fête, dont parle ici *Terence*, eſt la fête du Printems que l'on apelloit *anthesterie*, & où il fait auſſi tomber la fête apellée *pythoigie*, parcequ'on perçoit alors les tonneaux, ce qu'il fonde ſur le 50. Vers de la Scene du troiſiéme Acte.

Relevi omnia dolia, omnes ferias.

„J'ai percé tous mes tonneaux, j'ai ouvert „toutes mes cruches.„ Mais ce raiſonnement eſt bien foible, comme ſi dans toutes les autres fêtes de l'année on ne pouvoit pas percer des tonneaux, & comme ſi ce n'étoit pas l'ordinaire dans les grandes fêtes d'en percer beaucoup pour choiſir le meilleur vin. D'ailleurs on voit bien que ce n'eſt point ici une choſe de coutume, & que *Chremès* ne le fait que parcequ'il y eſt forcé par l'importunité de *Bacchis* qui n'en trouvoit jamais d'aſſez bon, & qu'il ne le dit même à *Menedeme*, que pour lui faire voir la furieuſe dépenſe à quoi il va être expoſé. Cette faute eſt plus importante qu'il ne paroit, car elle en entraîne d'autres, & elle eſt cauſe que Mr. d'*Aubignac* a

fort

Menedeme. Je ne le puis.

Chremès. Pourquoi ? enfin, ménagez-vous un peu, je vous prie, je ſuis ſûr que votre fils le ſouhaite, tout abſent qu'il eſt.

Mene-

fort mal placé la Scene de cette piéce. Je ſuis fâchée d'être obligée de faire cette remarque, & de relever la faute d'un homme qui a fait un Ouvrage auſſi utile que ſa *Pratique du Théatre*, où il paroit tant de belle erudition, & tant de jugement. La fête dont il s'agit eſt la fête qu'on célébroit en Automne, & qu'on apelloit *Dionyſia in agris, les Dionyſiaques des champs*, & la Scene n'eſt pas dans *Athenes*, comme l'a cru M. d'*Aubignac*, elle eſt dans un petit hameau où *Menedeme* & *Chremès* avoient chacun une maiſon. Cela paroit par toute la ſuite, & d'ailleurs *Menedeme* n'a-t-il pas déja dit qu'il avoit vendu la maiſon qu'il avoit à la ville. La ſeule difficulté qui reſte, c'eſt de ſavoir pourquoi *Chremès* dit *Dionyſia hîc ſunt. On célebre ici.* C'eſt parceque cette fête durant pluſieurs jours, on ne la célébroit pas en même tems dans tous les bourgs & dans tous les hameaux de l'*Attique*, on la célébroit aujourd'hui dans un lieu & demain dans l'autre, afinqu'on pût aſſembler ſes voiſins, & que la campagne fût plus nombreuſe.

Menedemé. Il n'eſt pas juſte que l'ayant obligé à mener une vie ſi laborieuſe, je fuie moi-même le travail.

Chremès. Eſt-ce-là votre reſolution?

Menedeme. Oui.

Chremès. Adieu donc.

Menedeme. Adieu.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

Chremès.

IL m'a tiré des larmes, & il me fait pitié. Mais le jour eſt déja bien avancé, il faut que j'aille avertir notre voiſin Phania de venir ſouper avec nous, (1) je vais voir

(1) *Je vais voir s'il eſt chez lui.*) En diſant ces mots *Chremès* va à la porte de ſon voiſin *Phania*, & ſans quiter le Theatre il avance un pié à l'entrée de la maiſon & quelqu'un lui ayant dit que *Phania* s'éroit déja rendu chez lui, il revient & dit *nil opus fuit monitore*. Ainſi le Théatre ne demeure pas vuide. (1)

voir s'il eſt chez lui. Il n'a pas eu beſoin d'avertiſſeur, on vient de me dire qu'il y a déja quelque tems qu'il eſt chez moi; c'eſt moi-même qui fais attendre les autres, je m'en vais donc. Mais d'où vient que l'on ouvre notre porte? qui eſt-ce qui ſort? je m'en vais me mettre ici dans ce coin.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

CLITIPHON, CHREMES.

Clitiphon.

(1) TU n'as pas encore ſujet de craindre, (2) ils ne tar-

(1) *Tu n'as pas encore ſujet de craindre, ils ne tardent pas, Clinia.*) *Clitiphon* en ſortant de chez lui parle à *Clinia*, fils de *Menedeme*, qui reſte dans la maiſon & qui n'oſe ſortir de peur d'être vu de ſon pere, ou de quelqu'un de ſa maiſon qui étoit fort voiſine de celle de *Chremès*.

(2) *Ils ne tardent pas.*) Il parle de l'eſclave

tardent pas, Clinia, & je ſuis ſûr qu'elle viendra aujourd'hui avec le Valet que tu lui as envoyé; enfin défais-toi de ce chagrin mal fondé qui te tourmente.

Chremès. Avec qui parle mon fils?

Clitiphon. Voila mon pere comme je le ſouhaitois, je vais lui parler. Mon pere, vous venez bien à propos.

Chremès. Qu'eſt-ce que c'eſt?

Clitiphon. Connoiſſez vous un certain Menedeme notre voiſin?

Chremès. Oui.

Clitiphon. Savez-vous qu'il a un fils?

Chremès. Oui, j'ai oüi dire qu'il eſt en Aſie.

Clitiphon. Il n'y eſt plus, mon pere, il eſt chez nous.

Chremès. Que dites-vous là?

Clitò-

ſclave que *Clinia* avoit envoyé à la ville avec *Syrus* valet de *Clitiphon*.

(3)

Clitiphon. Tout à l'heure comme il arrivoit je l'ai pris au ſortir du vaiſſeau, & je l'ai amené ſouper chez nous, car dès notre en fance nous avons été fort bons amis.

Chremès. Vous m'aprenez-là une nouvelle qui me fait un fort grand plaiſir ; que je voudrois bien que Menedeme vint augmenter la bonne compagnie, afinque je fuſſe le prémier à lui donner cette joie dans ma maiſon, & lorsqu'il s'y attend le moins! Mais il eſt encore tems.

Clitiphon. N'en faites rien, s'il vous plait, mon pere, il ne le faut pas.

Chremès. Pourquoi cela?

Clitiphon. Parcequ'il eſt encore incertain de ce qu'il doit faire; il ne vient que d'arriver; tout lui fait peur ; il craint la colere de ſon pere, & il ne ſait pas bien comme il eſt dans l'eſprit de ſa Maitreſſe, il en eſt éperdûment amoureux, c'eſt pour elle qu'eſt

arrivé tout le desordre, & qu'il s'en étoit allé.

Chremès. Je le sai.

Clitiphon. (3) Il a envoyé un petit Laquais chez elle, & j'ai envoyé Syrus avec lui. *Chre-*

(3) *Il a envoyé un petit Laquais chez elle.*) Mot à mot: *Il a envoyé un petit Laquais à la ville.* Ce qui marque bien certainement que la Scene est à la campagne; si elle étoit à *Athenes*, *Terence* parleroit ridiculement. M. *Menage* dans la dispute qu'il a eue sur cette Comedie avec M. l'Abbé d'*Aubignac*, s'étoit servi de ce passage pour prouver que la Scene est à la campagne. Mais M. d'*Aubignac* traite cela de grossier, & il dit qu'il n'y a point de Valet à *Paris*, ni de garçon de boutique, qui ne dise tous les jours que son Maitre est à la ville, qu'il n'est pas encore revenu de la ville, sans qu'on puisse inferer de là, que l'on dit celà à la campagne; & là-dessus il fait des railleries qui ne sont pas trop justes. Mais en verité, peut-on penser qu'on puisse regler la Langue de *Scipion* & de *Lælius* sur l'usage des Valets & des garçons de Boutique de *Paris*? Je n'entrerai point dans l'examen de cette façon de parler Françoise, il me suffit d'assûrer que si *Terence* avoit voulu dire

Chremès. En bien, que dit-il?

Clitiphon. Ce qu'il dit? il dit qu'il eſt malhûreux.

Chremès. Malhûreux? lui? qui trouvera-t-on qui le ſoit moins? qu'eſt-ce qui l'empêche d'avoir tout ce que les hommes apellent des biens. Il retrouve ſon pere & ſon païs en bon état; il a des amis; de la naiſſance; des parens; des richeſſes; (4) il eſt vrai que toutes ces choſes ſont comme eſt l'eſprit de ceux qui les

dire dans *Rome* à *Lælius* qu'il avoit envoyé un Laquais à *Scipion*, il n'auroit jamais dit, *ſervum ad Scipionem in urbem miſi*, & M. d'*Aubignac* a beau dire qu'il n'y a pas une Comédie dans *Plaute*, & dans *Terence*, où l'on ne trouve des exemples de cette expreſſion priſe dans ſon ſens, il ne perſuadera que ceux qui ne les ont pas lues; pour moi je n'en ai jamais vu un ſeul, & j'oſe dire qu'il eſt impoſſible d'en trouver.

(4) *Il eſt vrai que toutes ces choſes ſont comme eſt l'eſprit de ceux.*) Cette façon de parler eſt remarquable, *atque* eſt une reprife que les Grecs apellent ἐπανόρθωσις.

les possedent ; elles sont de grands biens pour ceux qui savent s'en servir, & de grands maux pour ceux qui n'en font pas l'usage qu'ils en devroient faire.

Clitiphon. (5) Mais mon pere, ce bon-homme a toujours été fâcheux ; & présentement dans la colere où il est contre son fils, je crains bien qu'il ne le maltraite plus qu'il ne devroit.

Chremès. Qui lui? *bas.* Mais il ne faut pas que j'en dise trop ; car il est bon pour ce pauvre pere de tenir ce jeune garçon en crainte.

Clitiphon. Qu'est-ce que vous dites tout bas, mon pere ?

Chre-

(5) *Mais mon pere.*) *Clitiphon* répond à ce que son pere a dit au 17. Vers *miserum? Quem minus credere est?* „Malheureux? lui? „qui trouvera-t-on qui le soit moins ?“ Cet *imo* est ici une particule adversative pour *quin.*

(6)

Chremès. Je vais vous le dire. Quelque fâcheux que fût Menedeme, son fils ne devoit pourtant jamais s'en aller. Il le trouvoit peut-être un peu moins équitable qu'il ne l'auroit souhaité. Il faloit le souffrir, car s'il ne souffre son pere, qui souffrira-t-il donc? lequel à votre avis est le plus juste, qu'un pere vive à la fantaisie de son fils, ou qu'un fils vive à la fantaisie de son pere? Et pour ce qui est de la dureté dont il l'accuse; il n'y a rien de moins, car les rigueurs des peres sont presque toutes de la même sorte, (6) je parle des peres

(6) *Je parle des peres qui sont un peu raisonnables.*) Ce changement de nombre est bien remarquable, *s'il y a un pere un peu raisonnable, ils ne veulent pas*, il met l'un au singulier, & l'autre au pluriel, & c'est parceque le premier nombre marque la qualité de chaque pere en particulier, & tous ensemble sont un pluriel; on n'avoit pas bien expliqué ce changement. *Jules Scaliger* a fort bien remarqué dans le 8. li-

res qui ſont un peu raiſonnables; ils ne veulent pas que l'on ſoit toujours dans les vilains lieux, ils ne trouvent pas bon qu'on aille ſouvent au Cabaret, ils donnent peu d'argent, & tout cela n'eſt que pour rendre les enfans plus vertueux. Mais lorſqu'une fois de mauvaiſes inclinations ſe ſont emparées de l'eſprit des jeunes gens, il faut néceſſairement que toutes leurs actions ſe ſentent de cette corruption. Mon fils, c'eſt une belle maxime, qu'il faut faire ſon profit du mal d'autrui.

Clitiphon. Je le croi.

Chremès. Je vais entrer pour voir ce que nous aurons à ſou-

per,

vre de ſa *Poëtique*, que le ſentiment de *Chremès* eſt tiré de la plus fine morale, les peres qui n'ont pas dépouillé toute ſorte d'humanité, ſouffrent quelque petite choſe a leurs enfans, & ne les puniſſent que des excès; ils permettent qu'ils s'oublient quelquefois, mais non pas toujours.

(7)

per, (7) ſongez à ne vous pas éloigner à l'heure qu'il eſt.

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

Clitiphon.

QUe les peres ſont injuſtes à l'egard de tous les enfans! de

(7) *Songez à ne vous pas éloigner à l'heure qu'il eſt.*) Comment *Chremès* peut-il dire cela à ſon fils, puis qu'à la fin de la Scene précedente il a dit, *egomet convivas moror*, „c'eſt moi même qui fais attendre les „conviés?„ Il ſemble donc qu'il ne devoit pas laiſſer aller *Clitiphon*, mais le mener avec lui, puisqu'on n'attendoit que lui pour ſe mettre à table. Cette objection ne peut être faite que par ceux qui ne ſavent pas que dans une occaſion comme celle-ci, on avoit bien des choſes à faire avant que de ſe mettre à table. Car il faloit que le repas fût precedé d'un Sacrifice, d'ailleurs ces bonnes gens employoient un aſſez long-tems à diſcourir avant que de manger; un homme comme *Chremès* n'avoit garde de vouloir gêner ſon fils en l'aſſujettiſſant à ſe trouver à toutes ces cérémonies, & à écouter tous leurs diſcours.

de croire que nous devons être des barbons en venant au monde, (1) & ne point sentir toutes les passions de la jeunesse. Ils veulent nous regler (2) par les inclinations qu'ils ont aujourd'hui, & non pas par celles qu'ils avoient autrefois. Ha, si jamais j'ai un fils, en vérité je serai un pere bien commode! (3) car il pourra me faire confidence de toutes ses folies, je serai toujours prêt à les lui pardonner; je ne ferai

(1) *Et ne point sentir toutes les passions de la jeunesse.*) Mot à mot, *& n'être point participans de ces choses auxquelles la jeunesse nous porte.* Quand les Anciens disoient au plurier *ces choses, illas res, illarum rerum*, ils parloient toujours de l'amour. Le mot *adsines* est fort beau, les *Grecs* συγγενὴς dans le même sens.

(2) *Par les inclinations qu'ils ont aujourd'hui.*) *Libido* est quelque fois pris en bonne part.

(3) *Car il pourra me faire confidence de toutes ses folies, & je serai toujours prêt à les lui pardonner.*) C'est le sens de ce Vers que l'on n'avoit pas bien expliqué.

(4)

ferai pas comme le mien qui veut m'aprendre ſa belle morale en me parlant toujours des autres. (4) J'enrage, quand après avoir un peu plus bu que de raiſon, il commence à me chanter ſes beaux faits. Préſentement il vient de me dire, mon fils, c'eſt une belle maxime de faire ſon profit du mal d'autrui: peſte qu'il eſt fin! ma foi il ne ſait pas combien je ſuis ſourd à ſes contes. Maintenant je ſuis bien plus touché de ces deux mots de ma Maitreſſe, *donnez-moi* & *apportez-moi*, auxquels je ne ſai que répondre. Perſonne n'eſt plus malhûreux

(4) *J'enrage, quand après avoir un peu plus bu que de raiſon.)* *Clitiphon* ſe moque ici aſſez joliment de ſon pere, & *Terence* ne pouvoit mieux faire voir que cet exemple le mauvais effet que produit ordinairement la débauche dans le cœur des jeunes gens, & de quelle conſéquence il eſt pour eux d'avoir des peres qui avec beaucoup de bonté & de douceur veillent pourtant ſur leurs actions avec une grande exactitude.

(5)

reux que moi! car pour Clinia, (5) quoi qu'il ait assez d'affaires chez lui, au moins a-t-il une Maitresse bien élevée, & qui n'est point faite à toutes les manieres des Courtisanes; au lieu que la mienne est une grosse Dame, elle est hardie, magnifique, dépensiere, enfin une personne du grand air. Lors (6) qu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou. Il n'y a pas long-tems que je me suis mis cette épine au pié, & mon pere n'en sait rien encore.

ACTE

(5) *Quoi qu'il ait assez d'affaires chez lui.*) Cette expression est remarquable. *Satagere* signifie ici avoir des affaires, être en peine, πολυπραγμονεῖν C'est pourquoi *Philoxene* explique *Satagit ἀγωνιᾷ.*

(6) *Quand elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents.*) Quand on ne savoit que répondre, & qu'on ne vouloit dire, ni oui, ni non, on répondoit *recte*, qui ne signifie rien.